



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guide per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

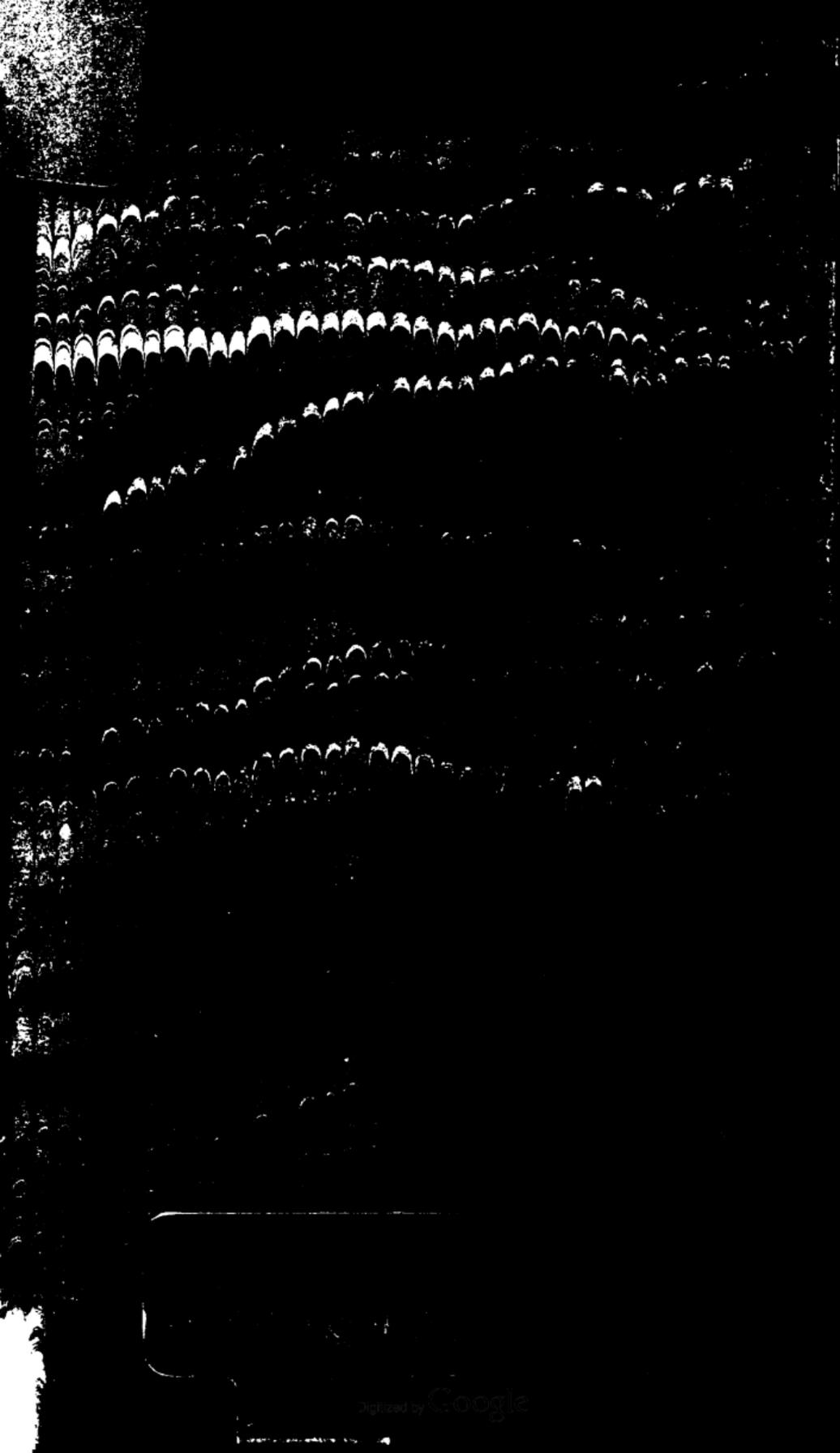
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

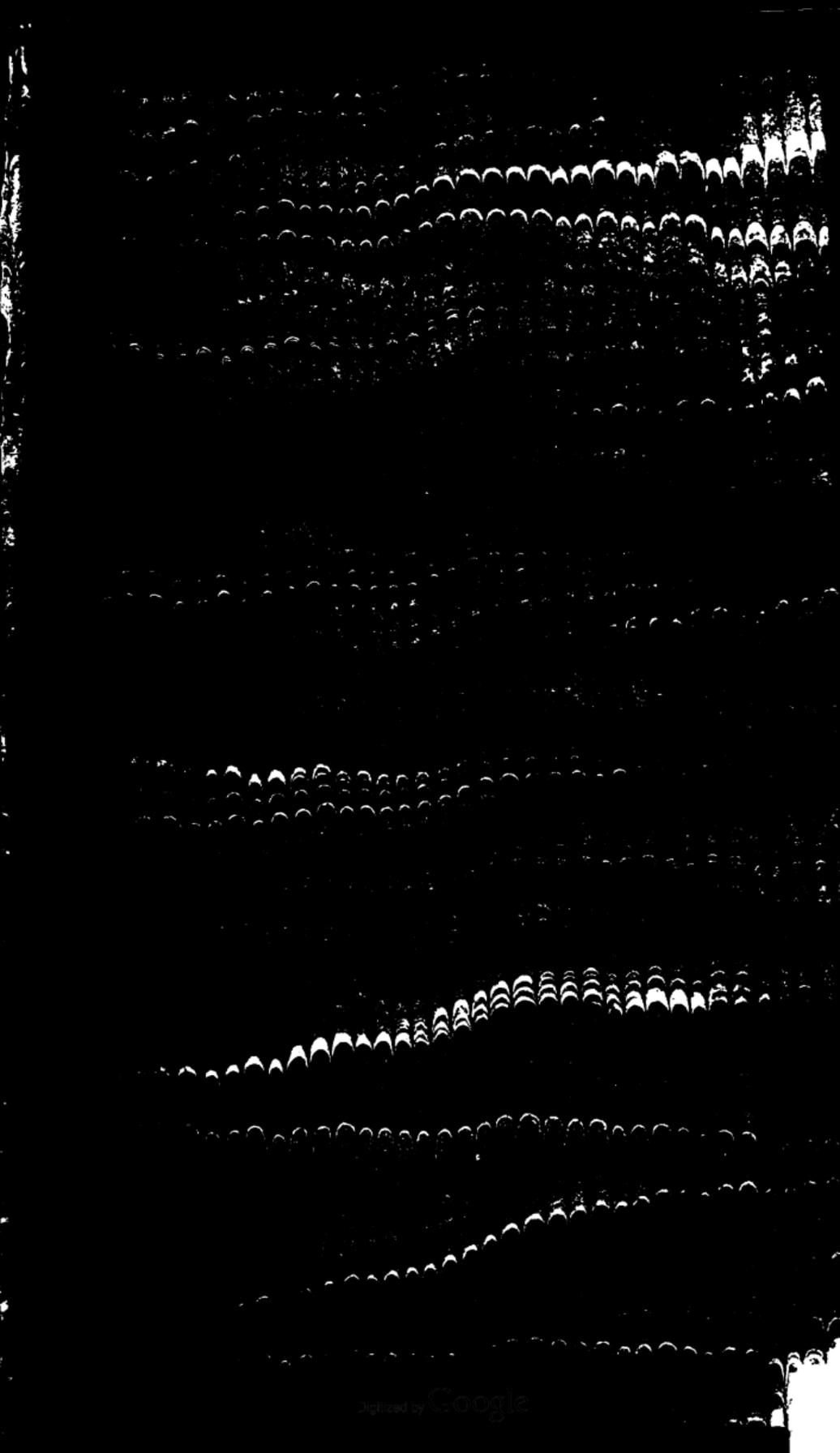
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Si a 1700 le Duc au Meabani
en 1656 l'auteur est mort a St
Nicolas du Port enorraine en 1743.
Outre ce voyage, il a écrit plusieurs
ouvrages en Armenien

Rich. K. W.
1969-97

VOYAGES

422031

D'UN

MISSIONNAIRE

De la Compagnie de JESUS,

*En Turquie , en Perse , en Armenie , en
Arabie , & en Barbarie.*

de Jean Villote. 709



SOCIÉTÉ
DE GÉOGRAPHIE
DE LYON

A PARIS.

Chez JACQUES VINCENT, rue & vis-à-vis
l'Eglise de S. Severin, à l'Ange.

M.

DE LA
VILLE DE
LYON
DCCXXX.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROT.



T A B L E

D E S T I T R E S

Contenus dans ce Volume.

P remier Voyage , de Marseille à Constantinople.	page 5
Second Voyage de Constantinople à Erzerom.	21
Premiere incommodité des Caravanes.	30
Seconde incommodité des Caravanes.	34
Troisième incommodité des Caravanes.	36
Quatrième incommodité des Caravanes.	38
Cinquième incommodité des Caravanes.	39
Continuation du Voyage du Missionnaire de Constantinople à Erzerom.	43
Troisième Voyage d'Erzerom à Chamaki.	46
Digression sur le Paradis terrestre.	51
Continuation du Voyage d'Erzerom à Chamaki.	56
Quelques autres particularitez qui regardent les Turcs.	59
Remarques sur la Ville & sur la Mission d'Erivan.	65
Nouvelle Révolution arrivée de nos jours dans l'Empire des Persans.	67
Articles du Traité de Paix entre le Grand.	
a ij.	

T A B L E

<i>Seigneur & le Sulean Esreff.</i>	78
<i>Dè la Ville & de la Mission de Chamaki.</i>	91
<i>De la Mer Caspienne.</i>	100
<i>Des Ambassadeurs de Perse.</i>	107
<i>Quatrième Voyage de Chamaki à Ispahan.</i>	110
<i>De la Mission des P. P. de la Compagnie de Jesus à Ispahan.</i>	132
<i>Cinquième Voyage d'Ispahan à Erzerom.</i>	170
<i>De la Ville de Tauris.</i>	174
<i>Le séjour du Pere à Erzerom; l'état de cette Mission; ses fruits, ses succès, ses persé- cutions & ses vicissitudes.</i>	195
<i>Sixième Voyage d'Erzerom à Erivan.</i>	233
<i>Septième Voyage d'Erivan à Erzerom.</i>	261
<i>Huitième Voyage d'Erzerom à Constantinople.</i>	268
<i>Neuvième Voyage de Constantinople à Erzerom.</i>	279
<i>Dixième Voyage d'Erzerom à Trebizonde.</i>	302
<i>Onzième Voyage de Trebizonde à Erzerom.</i>	308
<i>Douzième Voyage d'Erzerom à Erivan.</i>	310
<i>Treizième Voyage d'Erivan à Erzerom.</i>	314
<i>Quatorzième Voyage d'Erzerom à Constanti- nople, & le séjour que notre Missionnaire y fit.</i>	322
<i>Quinzième Voyage de Constantinople à Ispahan.</i>	341
<i>De la Ville & de la Tour de Babylone.</i>	382
<i>Bagdat est l'ancienne Babylone.</i>	384

DES TITRES.

<i>Les objections que font ceux qui sont d'un sentiment contraire.</i>	386.
<i>Les réponses à ces objections.</i>	387
<i>De la Tour de Babel ou de Babylone.</i>	391
<i>Séjour de notre Missionnaire à Ispahan, depuis le 3. de Juillet de l'an 1696. jusqu'au 28. d'Octobre. 1708.</i>	410.
<i>De la Ville d'Ispahan.</i>	491
<i>Des Bazars d'Ispahan.</i>	494
<i>Du Pont de Julfa.</i>	497
<i>De la Tour-des-Cornes.</i>	498.
<i>Du Tchar-bagh.</i>	499
<i>Du grand Meydan.</i>	501
<i>Du génie & des qualitez des Persans.</i>	504
<i>La Justice.</i>	506
<i>Le Gouvernement.</i>	508
<i>La Religion des Persans.</i>	513
<i>Des Maisons des Orientaux.</i>	519.
<i>Des Repas des Persans.</i>	522
<i>Les Animaux.</i>	526
<i>Les forces, les richesses, & le commerce des Persans.</i>	528
<i>La Religion des Armeniens.</i>	532.
<i>Les erreurs des Armeniens schismatiques.</i>	534.
<i>Les Patriarches d'Armenie, depuis le premier jusqu'au XVIII. siècle</i>	537 & suiv.
<i>Siège des Patriarches, transféré à Cis.</i>	551.
<i>Les Patriarches retournent de Cis à Edchmiadzin après une absence de deux cens soixante-dix ans.</i>	557.

T A B L E

<i>Les Rois d'Arménie , depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année mille quatre cens.</i>	561 & suiv.
<i>Seconde race des Rois d'Arménie , Robin ou Rupin.</i>	572
<i>Troisième race des Rois Persans modernes.</i>	578
<i>Ambassade extraordinaire que le Roi Louis XIV. envoie à Cha-Husseïn , Roi de Perse , en l'année 1707. & 1708.</i>	580
<i>Seizième Voyage , retour de notre Missionnaire d'Isfahan en France.</i>	589
<i>Ragham ou commandement du Roi , adressé au Kan du Royaume de Sirvan , pour la Mission de Chamaki.</i>	593
<i>Digression curieuse sur la nouvelle Isle sortie du fond de la mer , près de Santorin. l'an 1707.</i>	611
<i>La Pêche du Marsonin.</i>	624
<i>Combat du Vaisseau François l'Entreprenant , contre six Vaisseaux de guerre Anglois , le 22. d'Août de l'an 1709.</i>	634

Fin de la Table.



Approbation du R.P. Provincial.

JE souffigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de Champagne, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au Pere * * * de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qui a pour titre : *Les Voyages & les Missions en Turquie, en Armenie, en Perse, &c. du Pere * * **, qui a été vû & approuvé par trois de nos Theologiens. Fait à Nancy le onzième jour de Mars 1729.

Signé, LOUIS JACQUESSON.



Autre Approbation:

J'A Y lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé : *Voyages d'un Missionnaire, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris le 13. Juin 1729.

Signé, DE BEAUCHAMPS.

P R I V I L E G E D U R O Y .

L O U I S par la grace de Dieu , Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers iés Gens tenans nos Cours de Parlement , Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil ; Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appar tiendra, S A L U T. Notre bien amé J A C Q U E S V I N C E N T, Imprimeur & Libraire à Paris, ancien Adjoint de la Communauté, Nous aiant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en un Manuscrit qui a pour titre : *Voyages d'un Missionnaire de la Compagnie de Jesus en Armenie*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Présentes : A C E S C A U S E S, voulant favorablement traiter ledit Exposant ; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Voyages, ci-dessus spécifiez, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roiaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre Obéissance ; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni con-

tréfaire lefdits Voyages , ci-deffus exposez , en tout ni en partie , ni d'en faire aucun extrait , sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation s correction , changement de titre ou autrement , sans la permission expresse & par écrit dudit Ex-
posant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Expositant , & de tous dépens , dominages & interêts , à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris ; & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Roiaume , & non ailleurs , & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente , le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur Chauvelin , & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin , le tout à peine de nullité des Présentes.

DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses aians cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez &

seaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée
comme à l'original. Commandons au premier notre
Huissier ou Sergent , de faire , pour l'exécution
d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans de-
mander autre permission , & nonobstant clameur de
Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires :
E A R tel est notre plaisir Donné à Paris le onzième
jour du mois d'Août , l'an de grace mil sept cent
vingt-neuf , & de notre Regne le quatorzième.
Par le Roy en son Conseil.

Signé , S A I N S O N :

*Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des
Impr. meurs & Libraires de Paris, num. 417. folio 360.
conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui
du 28^e Février 1723. A Paris, le 23. Août 1729.*

Signé, P. A. L E M E R C I E R, Syndic.

VOYAGES



VOYAGES
D'UN
MISSIONNAIRE
DE
LA COMPAGNIE
DE JESUS

SI le Missionnaire, sur les Mémoires duquel j'écris, avoit fait un Journal semblable à celui que font d'ordinaire des hommes qui parcourent les mers & les pays les plus éloignez, ou pour faire de nouvelles découvertes, ou pour s'enrichir des trésors du nouveau monde, je n'aurois garde d'employer ma plume à mettre son Ouvrage en état de paroître en Public; & n'ayant que de pures curiositez à donner à mes Lecteurs, j'aurois regardé mon travail

A

comme peu digne d'un homme qui ne doit consacrer son tems qu'à la gloire du Seigneur & à l'édification des Peuples ; mais celui dont j'ai les Relations entre les mains , est un Missionnaire Apostolique , qui n'a pas fait un pas que pour avancer le royaume de Jesus-Christ ; & non pas un simple Voyageur appliqué uniquement à remarquer ce qu'il trouve sur terre & sur mer capable de piquer la curiosité des personnes qui ne lisent que pour se divertir. Il n'a pas laissé cependant de toucher en passant ce qu'il rencontre de rare , pour mêler l'agréable à l'utile, comme un assaisonnement qui sert à faire goûter les matieres édifiantes , qui font comme la substance de son Ouvrage. D'ailleurs, sans être voyageur de profession , il a fait de grands & de longs voyages en Europe , en Asie , sur les côtes d'Afrique , & dans la plûpart des provinces de la Perse & de l'Armenie. Allant dans ses Missions , & en revenant des unes aux autres, il a été quatre fois à Constantinople ; & enfin la carrière qu'il a fournie est si étendue , qu'il semble n'avoir eu que le tems de la parcourir, quoiqu'à considérer les fruits qu'il a faits dans chacune de ses Missions, les années qu'il y a employées paroissent à peine suffire pour cultiver une province particuliere.

Voilà ce que je vais décrire, & je commence

par l'occasion qui a fait naître au P*** le dessein d'entreprendre ses cours Apostoliques. Ce fut le florissant état de la Religion dans le vaste Empire de la Chine. La Compagnie de Jesus y avoit envoyé depuis plus d'un siecle un grand nombre de Missionnaires de toutes les Provinces de l'Europe. Les seuls Jesuites y comptoient déjà vingt-quatre Maisons ou résidences, trois Colleges, une Maison de Noviciat, cent quatre-vingt dix Eglises ou Chapelles. L'ample moisson qu'on y recucilloit par les heureuses dispositions de l'Empereur, qui laissoit à ses Sujets la liberté d'embrasser le Christianisme, animoit le zele des Jesuites, qui souhaitoient avec passion d'aller se joindre à leurs freres, & d'avoir part à leurs conquêtes. On avoit beau leur représenter les dangers inséparables d'une navigation de près de quatre mille lieues, ils sçavoient parfaitement qu'il leur falloit côtoier la plus grande partie de l'Afrique, doubler le fameux Cap de Bonne-Esperance, passer deux fois la Ligne Equinoctiale, traverser le vaste Ocean des Indes, essuier dans un si long & si perilleux voiage des fatigues & des maladies qui avoient déjà fait périr tant de Missionnaires, qu'on auroit peine à les compter; rien ne les effraioit, & leur courage s'affermissoit à la vûe des difficultez, loin d'en être ébranlé.

Cependant pour menager la vie de tant de braves Ouvriers , on essaia de trouver une route de la Chine par terre plus courte & moins dangereuse que celle de la mer. Celle qu'on estima la meilleure fut d'aller par la Moscovie & par la Sibirie , province appartenante au Czar , & qui s'étend jusques vers les confins de la Chine ; mais comme on avoit lieu de craindre que la jalousie des Moscovites ne les empêchât de donner un passage libre par cet endroit, on prit la résolution de s'en ouvrir une autre par la Turquie , la Perse & la Tartarie ; & pour essayer de réussir au moins d'un côté , on se détermina de les tenter tous deux. M. le Comte de Siry , connu dans les Cours de Vienne , de France & de Pologne , se chargea de la tentative , & demanda pour cela quelques Ouvriers de la Compagnie : on lui en accorda quatre , & l'on convint que deux hazarderoient le voyage de Moscovie , & s'avanceroient jusqu'à Moscou , où ils s'arrêteroient quelque tems , tandis que les deux autres passeroient par la Turquie & la Perse jusqu'à Chamaki , capitale du Royaume de Chirvan , où la Compagnie avoit tout récemment établi une Mission ; que si les Moscovites accorderoient le passage par la Sibirie , les deux qui se seroient avancez jusqu'à Chamaki iroient joindre les deux autres à Moscou ;

qu'en cas de refus de la part des Moscovites, la bande de Moscou viendroit se réunir à elle de Chamaki. Comme le Pere fut de celle-ci sur la fin de Septembre de l'an 1688. Il s'embarqua à Marseille pour Constantinople, & c'est là le premier de ses voyages.

*Premier Voyage du Pere, de Marseille
à Constantinople.*

LES Bâtimens François qui partent de Marseille pour les Echelles du Levant, prennent ordinairement leur route ou par l'Isle de Malte, ou par celle de Sicile; celle-ci fut préférée à l'autre, & après quelques jours d'une heureuse navigation, le Vaisseau qui portoit le Missionnaire, aborda à Messine, Capitale de l'Isle & du Royaume de Sicile. Elle eut autrefois le nom de Zanclé: les Messeniens, peuples du Peloponèse, aiant été défaits par les Lacedemoniens, passerent en Sicile, & s'établirent à Zanclé, qu'ils appellerent de leur nom Messenie ou Messine. Le peu de séjour qu'on y fit permit à peine au P. de visiter les quatre Maisons de la Compagnie, entre lesquelles le Noviciat, qui a vûe sur le Port, lui parut très-magnifique. Après quoi il se pressa de voir la Cathedrale,

appellée Sainte-Marie-la-Neuve, recommandable pour son auguste Pórtail , pour son pavé tout de marbre de différentes couleurs , & pour son Tabernacle de fin or : mais ce qu'il vit avec un peu plus de loisir , fut le Port de Messine , où il festa quelques heures en attendant l'embarquement. Ce Port est ce qu'on peut voir de plus curieux & de plus magnifique ; il est formé en croissant dans une étendue d'environ mille pas , il est bordé de Palais superbes , & d'une architecture uniforme. A la pointe Orientale du croissant se voit une bonne Citadelle qui défend l'entrée du Port ; à l'autre pointe , s'éleve le Phare si renommé , au haut duquel on allume des feux toutes les nuits pour éclairer les Vaisseaux , & les faire entrer au Port avec sûreté : cette précaution étoit nécessaire , non-seulement parce que l'ouverture en est étroite , & que les courans y sont rapides , mais à cause des bas fonds & des isles voisines qui en rendent l'accès difficile. Les plus remarquables sont celle de Lipari , ainsi appellée du nom de sa capitale , & celle de Stromboli , où l'on voit des volcans qui vomissent jour & nuit des torrens de feu & de soufre , ce qui a donné lieu aux Poètes d'y placer les forges où Vulcaïn fabriquoit les foudres de Jupiter , & de les nommer *Vulcania insula* : elles sont aussi appellées *Eolie*,

parce qu'ils en ont fait comme la cour, où le Roi des vents, fait son séjour, & les tient enchaînez sous des cavernes souterraines.

A peine fut-on sorti du détroit de Messine pour entrer dans la mer Ionienne, qu'on vit au Sud-Ouest le fameux Mont-Etna, nommé Mont-Gibel par les gens du pays, qui vomit, comme on sçait, des flammes mêlées de cendres brûlées, & des cailloux calcinez, redoutable à tous les lieux qui n'en sont pas assez éloignez, pour être en assurance contre les tourbillons de feu qui sortent de cette affreuse montagne.

Dans cette étendue de mer qui est entre la Sicile & l'entrée de l'Archipel, le Pere remarqua deux choses assez curieuses : la première, fut un monstre marin, que nos Matelots de Provence appellent le Souffleur, parce que d'une ouverture qu'il a au haut de la tête, il pousse en l'air une espece de jet-d'eau par la violence de son soufle, dont le bruit s'entend à plus de cinq cens pas. Comme le Vaïsseau où étoit le Pere étoit assez petit & léger, les gens de l'équipage craignirent qu'il ne fût culbuté par le monstre s'il en approchoit d'assez près pour le heurter : il en approchoit en effet, mais lorsqu'il fut à dix ou douze pas du Bâtiment, on lui tira cinq ou six coups de mousquets.

qui le firent s'enfoncer dans la mer, & disparoître. La seconde chose qu'il vit avec plus de plaisir & moins de danger, fut une bande de poissons volans : leurs nageoires font aussi leurs ailes, la Providence leur ayant donné de quoi nager & de quoi voler. Après un vol bas, lent & égal, qui n'est que de deux cens pas environ, ils se replongent dans la mer, d'où ils s'élevent peu de tems après pour recommencer à voler. Leur grand ennemi est la Dorade, il paroît même qu'ils ne s'élevent gueres hors de l'eau que pour se sauver de sa poursuite : le danger inevitable au poisson volant, c'est de se trouver entre la Dorade & un oiseau de proie ; car si pour éviter les griffes de celui-ci il se replonge dans l'eau, il est saisi par la Bonite ou la Dorade, c'est ainsi qu'on l'appelle indifféremment. La navigation fut heureuse jusqu'à l'Isle de Cerigo, qui appartient aux Venitiens, appelée Porphyris par les Anciens, à cause de ses riches carrieres de porphyre. Elle fut aussi nommée Cithera, du nom de la Ville, où la poésie fabuleuse a fait naître Venus. Un certain Auteur l'appelle assez plaisamment la Lanterne de l'Archipel, parce que du haut du rocher où la Ville est bâtie, on peut observer les mouvemens & la manœuvre des Turcs en cette mer, à laquelle on a donné plusieurs noms, entre

quels l'Archipel est le plus commun, & c'est
 ut qu'on donne aux mers qui sont par-
 nées de quantité d'isles voisines les unes
 s autres, comme l'Archipel ou l'Archipe-
 gue de saint Lazare, qui termine notre
 misphère vers l'Orient. L'Archipel des
 aldives, où l'on compte plus de six mille
 rites isles, qui sont si près les unes des
 tres, qu'elles semblent se toucher dans
 Ocean des Indes en deça le Gange. L'Archi-
 pel du Mexique dans le nouveau monde.
 Archipel, dont on parle ici, a été appelé
 par les Anciens, mer *Ægée*, mer Ionienne,
 parce qu'*Ægée*, Roi d'Athènes, & *Io*, fille
 Inaque, Roi des Argiens, s'y précipiterent.
 Les modernes lui donnent encore aujourd'hui
 le nom de mer blanche, & les Turcs
 appellent *Akden-yz*, qui signifie la même
 chose : ce n'est pas cependant que les eaux
 y soient plus blanches que dans les autres
 parties de la Méditerranée, mais elle est
 ainsi nommée, soit à cause du grand nombre
 d'isles & de rochers, dont elle est couverte,
 soit par opposition à cette autre mer qui est
 au Septentrion de Constantinople, & que
 les Turcs appellent *Cara den-yz*, c'est-à-dire,
 mer noire.

Quoiqu'il en soit, la Barque qui portoit
 le Pere aiant mouillé pour quelques heures
 dans la rade de Smyrne, il eut le tems de visiter

A v.

les ruines de cette Ville infortunée qui venoit d'être renversée de fond en comble par un des plus furieux tremblemens de terre qui fût jamais , & sur laquelle , pour comble de désolation , le feu du ciel étant tombé , avoit réduit en cendres le peu de maisons qui restoient. Le Pere ne pût voir cet affreux désastre sans verser des larmes ; & aiant demandé l'endroit où étoit la Maison des Jesuites , on le lui montra , & il n'y en trouva point d'autre vestige qu'un méchant pan de muraille. Après cet effroyable accident on y comptoit encore quinze mille Turcs , dix mille Grecs , deux mille Juifs , deux cent Armeniens , & autant de francs.

Dès qu'il se fût rembarqué , un vent frais qui s'éleva , le porta bien-tôt à la hauteur de Tenedos ; cette Isle si vantée par Virgile & la dernière de l'Archipel , est à trois ou quatre lieues de l'ancienne Troye ; elle a tout au plus neuf à dix lieues de tour , & n'est gueres célèbre aujourd'hui que par son excellent vin muscat. Les Venitiens la prirent en 1659. & les Turcs ne tardèrent gueres à la reprendre.

A peine avoit-il laissé Tenedos derriere lui , qu'il entra dans le fameux détroit de Gallipoli ou des Dardanelles ; c'est là que la mer se rétrécissant entre l'Europe & l'Asie , forme une espece de riviere , dont

e courant est si rapide du Nort au Sud, que sans un vent du midy, il seroit impossible aux Vaisseaux de le remonter.

Vers le milieu de ce détroit on trouve es deux Forts ou Châteaux qu'on appelle Dardanelles, & qui lui ont donné leur nom, l'un est de Sestos en Europe, l'autre d'Abidos en Asie; il y en a encore deux autres à la sortie du détroit, celui de Lampfaco en Asie, & celui de Gallipoli en Europe. Comme les vaisseaux ennemis de l'Empire Ottoman ne pourroient en tant ^{emps} de guerre passer le détroit pour s'avancer vers Constantinople, sans essuyer la décharge d'un grand nombre de canons d'une grosseur énorme, dont ces Châteaux sont bien munis, & dont les plus gros tirent à fleur d'eau; les Turcs les regardent comme autant de boulevards insurmontables, qui rendent inaccessible de ce côté là leur Ville de Constantinople. On donne encore à ce célèbre détroit le nom de Bras ou de Manche de saint George; les Anciens l'ont appelé Hellespont, c'est-à-dire, mer de Hellé, du nom de Hellé, fille d'Athamas, Roi des Thebains, qui s'y noya.

A la sortie du détroit des Dardanelles on entre dans la mer de Marmora, que les Anciens appelloient Propontide, comme qui diroit la première mer qu'il faut traverser

pour passer ou de l'Archipel à Constantinople, ou de Constantinople à l'Archipel. C'est du côté de la mer de Marmora que Constantinople paroît un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir : comme elle est située sur une hauteur, & bâtie en forme d'amphitheatre, elle présente aux yeux une foule de magnifiques bâtimens surmontez par une longue suite des plus belles Mosquées de la Ville, de sorte que le point de vûe en est charmant. Ce fut le 15. d'Octobre qu'on mouilla au Port de Constantinople après vingt jours de navigation. Le Pere n'a rien écrit de ses occupations dans le Vaisseau qui le porta de Marseille à cette Capitale, mais nous sçavons qu'il y fit des biens considerables à tous les gens de l'équipage ; qu'il en avoit gagné le cœur par sa complaisance & sa douceur, & qu'il n'y en eut aucun qui ne profitât des salutaires instructions qu'il leur fit : ce fut là comme le prélude de ses Missions, aussi-bien que le commencement de ses Voyages.

Pendant trois semaines qu'il séjourna à Constantinople, il y fit, comme en passant, quelques remarques qui valent bien la peine d'être écrites ici.

La premiere est sur les Mosquées des Turcs; elles sont isolées & renfermées dans des cours spacieuses, ornées d'arbres & de

ntaines : un Sultan , selon la loi , n'en peut
 ire bâtir aucune qu'il n'ait fait quelque
 nquête considérable. Leur nombre est pro-
 igieux , la plupart magnifiquement bâties
 r ronde & couvertes de plomb ; mais
 tre toutes les autres , la plus célèbre est
 elle de Sainte-Sophie , ainsi appelée , parce
 ue le Grand Constantin la fit construire
 l'honneur de la Sagesse éternelle , comme
 s Grecs la nomment encore aujourd'hui ,
 gia Sophia. A la vérité ce ne fut gueres de
 n tems qu'un ouvrage ébauché : celui qui
 fit construire dans la magnificence où nous
 voions aujourd'hui , c'est l'Empereur
 ustinien ; il y employa la Statue d'argent
 u Arcadius avoit fait dresser à Theodose du
 oids de sept mille quatre cent livres ; c'est
 près saint Pierre de Rome le plus bel édifice
 u monde. Le dôme qui sert de nef a dix-
 uit toises en œuvre , & s'appuie sur quatre
 illiers épais de huit toises ; il a vingt-quatre
 nêtres en sa circonference. Au pied du
 ôme regne une colonade de cent sept
 olonnes de marbres qui soutiennent une
 alerie de cinq toises de largeur ; c'est la
 Mosquée du Grand Seigneur , peu éloignée
 e son Palais. Mais elle n'a plus rien des
 ompeux ornemens , dont l'avoient décorée
 s Empereurs Chrétiens ; elle est en cela
 llez semblable aux autres Mosquées , qui

font aussi nues que les Temples de nos Huguenots ; on y voit seulement une multitude de lampes que les Turcs allument dans le tems de leurs prieres. Il reste cependant dans Sainte-Sophie une piece fort curieuse, c'est un grand bénitier de marbre, sur la circonference duquel sont encore gravez ces mots en caractere grec : ΝΙΨΟΝ ΑΝΟΜΙΜΑΤΑ ΜΙ-ΜΟΝΑΝ ΟΨΙΝ, c'est-à-dire : Lavez vospéchez, & non pas seulement votre visage. Au reste le rare & le merveilleux de cette Sentence, c'est que la prenant à rebours, si l'on joint les lettres en remontant de la derniere à la premiere, on trouve le même sens & les mêmes mots.

La seconde est sur le Palais ou Serail du Grand Seigneur, il est d'une vaste étendue & composé de mille morceaux d'une grande beauté, mais mal assortis, sans ordre & sans symétrie ; il s'avance jusques sur le bord de la mer, où il forme une pointe ou une espece de pointe ou petit cap, qu'il faut doubler pour entrer dans le Port ; c'est à cette pointe du Serail que la mer a tant de profondeur, qu'on n'a jamais pû en trouver le fond avec la sonde. Je crois cependant que cela vient moins de la profondeur de la mer, que de la rapidité du courant, qui entraîne la sonde & l'empêche d'aller à plomb au fond de l'eau. C'est à l'endroit du Serail

l'étoit autrefois l'ancienne Bizance ; le voissant est le fymbole de la Ville , depuis à la faveur de la lune les habitans découvrirent les mines que Philippe de Macedoine, ere d'Alexandre , faisoit de nuit pour rendre la Ville. Le Serail bâti par Mahomet I. a trois mille de tour ; l'entrée est un ros Pavillon , dont la porte est cintrée en emi cercle , & c'est ce qui a donné le nom de la porte à l'Empire Ottoman.

La troisième remarque est sur ce Port , dont on peut dire , sans exageration , que c'est un des plus beaux , des plus capables & des plus tranquilles que l'on connoît ; Il a cinq quarts de lieues d'enfoncement l'Orient en Occident , aiant dans cette étendue la ville de Constantinople au Midi, au Septentrion , les Fauxbourgs de Galata , Pera & Top-hana , qui en s'élevant peu à peu en amphitheatre , à droite & à gauche du Port , le mettent à couvert de tous les vents , enforte que la mer y est toujous dans un grand calme. Il n'a gueres plus d'un mille dans sa plus grande largeur ; presque par tout il a tant de profondeur , que la prouë des plus gros bâtimens peut toucher à bord quand ils sont à l'ancre , de sorte qu'on peut y passer de chaloupe pour aller à terre. Le trajet des fauxbourgs à la ville se fait par le moyen des gondoles , & on en compte

bien huit à dix mille qui ne font que passer & repasser d'un bord à l'autre.

La quatrième est sur l'étendue de Constantinople, n'y comprenant ni les trois Fauxbourgs, dont on a parlé, & qui sont en Europe, ni celui de Scutaret en Asie, qui pourroient passer pour autant de grandes villes; elle peut être environ de quatre lieues de circuit en ses trois côtez, qui lui donnent une figure à peu près triangulaire.

La cinquième, est sur le nombre des habitans de cette fameuse Ville; il peut être environ de six cent mille ames, parmi lesquelles il n'y a gueres moins de Chrétiens que de Mahometans; mais il est certain que Constantinople seroit bien plus peuplée si la peste n'y faisoit toutes les années de grands ravages, les Turcs n'apportant nulle précaution pour l'éviter, prevenus qu'ils sont de leur prétendue theologie, que ce qui est écrit dans les decretés de Dieu, doit nécessairement arriver, & que s'il a promis que je doive mourir, la mort m'est inévitable, quoique je fasse: c'est ce même principe qui les fait risquer tout dans les combats, se persuadant que si Dieu a prévu qu'ils n'y mourront pas, ils n'ont rien à craindre, & qu'ils peuvent impunément se jeter au travers des plus affreux dangers. Au reste M^r de Tournefort est plus liberal en faveur de Constantinople.

à laquelle il donne & plus d'étendue, & plus d'habitans, car il veut qu'elle ait vingt-trois mille de tour, & autant de monde qu'à Paris. Le sentiment du Pere me paroît plus vraisemblable ; à propos de quoi ce que dit un Seigneur Turc au retour de France, où il étoit allé en qualité d'Envoié de la Porte, est assez plaisant : le grand Visir lui ayant demandé ce qu'il pensoit de Paris, par comparaison à Stamboul (c'est ainsi que les Turcs appellent Constantinople,) mettez, lui répondit-il, un autre Stamboul sur celui-ci, mettez-en un troisième sur le second, & un quatrième sur le troisième, voilà Paris, marquant par cette réponse que Paris étoit trois fois plus grand & plus peuplé que Constantinople, à cause de la hauteur de ses bâtimens.

La sixième, est sur la Langue Turque, à laquelle il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur pendant les trois semaines de séjour qu'il fit à Constantinople ; il la trouva douce, énergique, & plus facile à apprendre qu'aucune autre de nos Langues d'Europe, dont les difficultez, souvent assez bizarres, ne se rencontrent point dans celle-ci, laquelle, à proprement parler, n'a pour les noms qu'une déclinaison & qu'une conjugaison pour tous les verbes. Elle n'a non plus, ainsi que les autres, ni différence de genre, ni diversité

d'articles, ni l'embarras d'accorder l'adjectif avec le substantif en genre, en nombre & en cas, de sorte que le même adjectif chez les Turcs se trouve toujours de quelque genre, nombre & cas que soit le substantif; & ce qui est assez étonnant, c'est qu'on s'y exprime clairement & sans équivoque; son élégance se fait sur-tout sentir dans les proverbes que les Turcs mêlent volontiers dans leurs discours; ce sont comme des Sentences courtes, vives, & d'ordinaire allegoriques & figurées, selon le style & la maniere de parler des Orientaux, par exemple ils disent :

Ghiundé bir kerpitch ducher, umrumun farayendan : il tombe tous les jours une brique du palais de mon âge, pour exprimer que nous approchons tous les jours du tombeau.

Arflan kodjaian kupeghun maskarasi dur : un vieux lion devient le jouet d'un chên, pour dire qu'un mérite qui vieillit est méprisé.

Mais aussi la Langue Turque a un défaut que n'ont pas la plûpart des nôtres, c'est qu'elle n'est pas riche, & qu'elle manque de quantité de mots, qui regardent sur-tout les Arts, les Sciences, la Religion & la morale, & que les Tucs sont obligez d'emprunter ou de la Langue des Arabes, ou de

de des Armeniens & des Grecs habitans de ce pays.

Avant que de faire sortir le Pere de Constantinople, je ne sçaurois omettre un spectacle, dont il fut témoin. Ce fut une fête latitante que firent les Anglois & les Hollandois à la face de cette Capitale de l'Empire Ottoman, pour la naissance du Prince de Galles, fils de Jacques II. Roy d'Angleterre. Tous les Bâtimens des deux Nations dispersez dans les échelles de Smyrne, d'Alep, du Caire, de Tripoli, & ailleurs, eurent ordre de se rendre au jour marqué dans le Port de Constantinople. Ils y furent rangez, à une distance égale l'un de l'autre, & en si grand nombre, qu'ils occupoient une bonne partie de la longueur du Port. Le premier vaisseau, qui étoit le plus près de l'entrée du Port, commença la fête par la décharge de sa mousqueterie, & ensuite de celle de son canon. Le second en fit autant, & les autres en firent de même jusqu'au dernier. Il se fit ainsi trois décharges consécutives, qui pendant toute la matinée firent retentir le Port, les Fauxbourgs & la Ville, de plus de six cens volées de canons. La fête continua le reste du jour & la nuit entiere par des festins & des illuminations dans les palais & dans les jardins des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hol-

lande , ce qu'ils avoient dessein de faire encore les deux jours suivans , & ce qu'ils auroient fait effectivement , si les Turcs , que leurs disgraces dans la Morée & dans la Hongrie avoient mis de mauvaise humeur , n'eussent fait prier les Anglois & les Hollandois d'abreger leur réjouissance.

Cependant le Missionnaire commençoit à s'ennuier de son séjour à Constantinople ; & quelques charmes qu'il trouvât dans la Compagnie des Jesuites , avec lesquels il vivoit dans la Maison qu'ils ont au fauxbourg de Galata sous le nom de Mission de S. Benoît , l'envie , dont il brûloit de se rendre à celle à laquelle Dieu l'appelloit , & dont il étoit encore éloigné de cinq cent lieues , lui faisoit regarder les semaines comme des années , jusqu'à ce qu'il partit pour l'Arménie , & de là qu'il s'avança vers Chamakî , où il devoit attendre des nouvelles de Monsieur de Siri , pour l'entière décision de sa destinée pour la Chine ou pour la Perse.

Pour aller de Constantinople en Arménie , il y a deux routes : la première , moins dangereuse , mais la plus longue , est de passer ce petit espace de mer , qui separe Constantinople de Scutaret en Asie , & de continuer son chemin par l'Asie mineure , ou l'Anatolie , que les Turcs appellent Ana-dolu , qui signifie mere pleine , mere fertile : en

effet on ne trouve par cette route que de très-beaux pays. La seconde plus dangereuse & plus courte , est celle de la mer noire pour Trebizonde ; le trajet est de trois cent lieues , mais il se fait en moins de dix jours. Il ne balança pas pour se déterminer à prendre celle-ci , quelque danger qu'il y eût pour sa vie sur une mer , dont le seul nom de mer noire effraie les Europeans. Il passa sur tout ce qu'on put lui en dire de plus capable de l'en détourner par l'empressement qu'il avoit d'arriver à son terme ; & quelque raison qu'on lui apportât , il ne répondit jamais autre chose , sinon qu'il seroit honteux à un Ministre de l'Evangile , à qui le salut des ames doit être plus cher que sa vie , de craindre une mer que des Marchands traversent tous les jours pour l'avantage de leur commerce.

*Second Voyage de Constantinople à
Erzerom.*

OUTRE les dangers de la mer noire , dont nous parlerons dans la suite , le Missionnaire trouva d'abord un desagrément considerable dans le parti qu'il prit ; s'il eût préféré l'autre , il y auroit eu la con-

solation d'être en compagnie d'un Equipage François, dont il entendoit la Langue, & qui avoit pour lui mille égards de politesse & de consideration, au lieu qu'en celui qu'il prenoit il se voioit seul parmi une troupe d'Infideles, dont il ne sçavoit pas la Langue, & à la plûpart de qui le seul nom de Franc étoit odieux. Il s'y trouvoit à la vérité quelques Chrétiens, mais c'étoit ou des Arméniens, ou des Grecs schismatiques, plus ennemis des Catholiques, & de tout ce qui s'appelle Francs, que ne le sont les Mahometans. En vain un Missionnaire change d'habit pour essaier de se cacher, & se mettre à l'abri des insultes & des avanies, son air, ses manieres, son langage, son silence même, sa réserve & sa modestie, le trahissent malgré lui, & l'exposent à mille chagrins : mais pour peu qu'il réfléchisse sur l'honneur qu'il a de souffrir pour Jesus-Christ, ce que ses peines ont de plus amer, devient très-doux pour lui.

Celui dont je décris les voyage à la sortie de Constantinople, monta sur une caïque ou gondole pour aller joindre le bâtiment qui devoit le porter à Trebizonde, & qui s'étoit avancé jusqu'à Kavaki, méchant Port à l'entrée de la mer noire. Dès qu'il y fût arrivé il trouva le Vaisseau prêt à mettre à la voile, & avec lui un si grand

nombre d'autres, qui n'attendoient pour le part que le vent favorable, que leurs mats & leurs vergues formoient de loin une pece de forêt. Le vent s'étant donc déclaré à la faveur des voyageurs, on perdit bien-tôt de vue de l'Europe, & l'on entra dans la mer Noire.

Cette mer s'étend d'Occident en Orient depuis les bouches du Danube jusqu'au Royaume de Georgie, aiant l'Anatolie au midi, la Circassie & la petite Tartarie au septentrion; la Bessarabie, la Bulgarie & la Romanie à l'Occident, & la Georgie à l'Orient: sa plus grande longueur est d'environ trois cent trente-trois de nos lieues sur cent quarante lieues de largeur. Elle reçoit dans cette étendue un grand nombre de fleuves & de rivières; dont les plus considérables sont le Danube & le Niester à l'Occident; le Bog, le Nieper ou le Boristhène & le Tanais au Septentrion; le Fasso ou l'Asis, à l'Orient. La mer enflée par les eaux de tant de fleuves, qui se déchargent dans son sein, cherche à se vider par quelque endroit; & n'en trouvant point d'autre que le détroit ou canal de Constantinople ou Bosphore de Thrace, elle s'y précipite avec une rapidité qui se fait sentir violemment jusqu'au détroit des Dardanelles: cette mer s'appelle encore Majeure, par

comparaïson avec la mer de Marmora , dont l'étendue est beaucoup moindre.

Elle a été appellée par les Anciens le Pont Euxin , soit du mot latin *Pontus* , qui se dit de toutes les mers en general , soit à cause de la Province de Pont en Asie , située le long des côtes de l'Anatolie ; mais le nom le plus commun que lui donnent les Turcs est *Kara den-yz* , qui signifie mer noire.

Ce nom de mer noire lui est donné , selon quelques-uns , à cause de la profondeur , qui cause une espece de noirceur à ses eaux & à son sable ; c'est une erreur , ses eaux aussi-bien que son sable , ne sont pas plus noires qu'ailleurs. Il est plus vraisemblable que ce nom lui vient de ce que les orages y sont plus fréquens & la navigation plus dangereuse , tout ce qui est funeste & sujet à des malheurs se nommant *kara* chez les Turcs , c'est-à-dire , noir ; c'est ainsi que dans la plûpart des langues , ce qui est très-mauvais se désigne par cet adjectif , comme on dit une action noire , une noire calomnie , une humeur noire , &c. le nom de mer noire lui convient donc à cause des furieuses tempêtes qu'on y essuie , & des tristes naufrages qu'on y fait très-souvent. Ces terribles dangers cependant qu'on y court , ne viennent ni des Corsaires , ni des écueils , ni des bancs de sable , ni des isles , car il ne s'y en trouve point ,

point, & il y a peu de mer au monde plus débarassée & plus unie. Ce qui la rend dangereuse, & qui en cause la navigation plus difficile, c'est, 1^o. qu'elle est fort resserrée, sur-tout du Septentrion au Midi, entre l'Anatolie & la Crimée, ce qui fait que les flots n'ayant pas assez d'espace pour s'étendre, se replient & retombent les uns sur les autres avec un fracas épouvantable, ce qui cause une agitation violente & de furieuses tempêtes. 2^o. C'est qu'il y a des courans très-rapides qui entraînent avec eux de gros troncs d'arbres, qui heurtant violemment les vaisseaux, les brisent & les renversent, ou au moins en emportent le gouvernail, sans lequel ne pouvant plus se conduire, ils périssent infailliblement. 3^o. Enfin les frequens naufrages, auxquels on est sujet dans cette mer, viennent de l'ignorance des Matelots & du peu d'habileté des Pilotes dans l'art de naviger; les gens de mer Grecs & Mahométans ne sçachant ce que c'est de profiter du vent lorsqu'ils ne l'ont pas en poupe, ce qui les empêche de tenir la mer, & les oblige de chercher des asiles souvent dans de méchantes rades, où ils ont le malheur d'échouer. Ils seroient à couvert de ces inconveniens s'il étoit permis aux vaisseaux francs d'y entrer; ils apprendroient de ceux qui les gouvernent à gouverner les leurs; mais

B

les Turcs sont sur cela d'une jalousie qu'on ne peut exprimer, ce qui les a fait fermer à des Nations plus expérimentées que la leur l'entrée de cette mer, qu'ils regardent comme la nourriffiere & l'arsenal de leur Empire, parce qu'ils en tirent les grains pour la subsistance de leur capitale, & qu'ils trouvent sur ses côtes des matériaux propres à la construction de leurs vaisseaux. Celui sur lequel étoit le Pere n'essuia cependant nulle tempête, & la navigation fut si heureuse, qu'en dix jours il mouilla à la rade d'un village nommé Platana, qui n'est qu'à trois lieues de Trebizonde. On auroit poussé jusqu'au port de cette Ville, autrefois si célèbre, si les Turcs ne l'avoient laissé comblé, par la négligence qu'ils ont d'entretenir les édifices & les commoditez publiques dans les pays qu'ils ont conquis, d'où vient ce proverbe chez eux-mêmes : *Osmonlu ayagh battughi ierende ot bitmez*, c'est-à-dire, qu'il ne croît pas même un poil d'herbe où les Turcs ont mis le pied.

Trebizonde en Capadoce est célèbre dans l'histoire, pour avoir été pendant plus de deux cent cinquante ans la capitale d'un Empire qui contenoit la Capadoce, le Pont, la Paphlagonie, & quelques autres Provinces de l'Asie mineure. Les François s'étant rendus maîtres de Constantinople, Alexis Comnene

se retira à Trebizonde en 1204. & y établit ce nouvel Empire qui subsista jusqu'en 1460. que Mahomet I. surnommé le Grand, en fit la conquête sept ans après avoir subjugué l'Empire des Grecs par la prise de Constantinople. Trebizonde au reste, quoique beaucoup déchue de sa grandeur & de l'état florissant où elle s'étoit trouvée, ne laissoit pas d'être encore assez considerable ; son plan ressemble à un quarré long comme une table, d'où lui vient le nom de Trapezus. On y comptoit pour le moins vingt-cinq mille âmes ; elle n'avoit rien perdu ni de la douceur de son climat, ni de la fertilité de ses campagnes, couvertes d'oliviers, d'orangers, de fleurs & d'herbes odoriférantes, de vignes, dont les raisins sont exquis, & dont on fait un vin excellent : sa situation est toujours très-belle, car elle est sur le bord de la mer noire, d'où s'élevant insensiblement sur une douce colline, elle donne à toutes les maisons depuis le bas jusqu'en haut un libre aspect sur cette mer, sur les bords de laquelle on voit encore les restes d'un ancien Château bâti autrefois par les Genoïs, qui en étoient alors les maîtres ; ce qui est de plaisant, c'est que les habitans du pays se sont mis dans la tête qu'il y a en quelque endroit un trésor caché par un de ces Genoïs, quand ils furent forcez par les

Infidèles de se retirer de Trebizonde. A propos de ce trésor , je vais raconter une aventure assez jolie , telle que je l'ai apprise , dont je ne garantis pas la vérité. Bien des années après le retour des Genoïs chez eux , il se trouva , dit-on , dans les archives de la République un mémoire qui donnoit une parfaite connoissance de ce prétendu trésor , & qui marquoit expressement l'endroit où il étoit caché ; le papier n'omettoit nulle circonstance , il expliquoit nettement le quartier où étoit la maison , il la dépeignoit de toutes ses couleurs ; il ajoûtoit que c'étoit dans le tuyau de la cheminée d'une certaine chambre que ce riche Genoïs avoit mis secretement les sommes immenses qu'il ne put emporter. L'histoire veut que sur des indices si distincts & si clairs , un Marchand Genoïs se chargea d'aller à Trebizonde enlever le trésor à des conditions fort avantageuses , dont la République convint avec lui , sur quoi il part de Genes dans un vaisseau bien équipé ; il arrive à Trebizonde , & feignant d'y vouloir établir son commerce , il reconnoît , par le mémoire dont il étoit muni , la maison en question ; il la loue , il y visite diligemment la cheminée où étoit déposé le trésor , il le trouve , & l'emporte : si le conte n'est vrai , il est au moins assez agréable pour mériter cette petite digression.

Comme le Missionnaire étoit arrivé à Trebizonde en compagnie d'un grand nombre de Marchands qui alloient comme lui en Arménie & en Perse, il ne fallut pas beaucoup de tems pour former une nombreuse caravane, qui le mit en état de continuer son voyage sans craindre les voleurs, dont ces pays sont infestez. Mais avant que de commencer la premiere de ses caravanes, en faveur de ceux qui prennent ces mêmes routes, il donne des instructions qui peuvent leur être très-utiles, & que je ne puis omettre sans faire tort à ceux qui voyagent en caravane. Supposant donc que cette maniere de voyager consiste à n'aller pas seul, mais à marcher en compagnie de plusieurs personnes, pour être en sûreté contre les surprises, les attaques & les rapines de certains voleurs de profession qu'on trouve infailliblement dans la route. Voici les incommoditez qu'on y rencontre, & contre lesquelles on doit se précautionner autant qu'il est possible.



Premiere incommodité des Caravanes.

L E S V O L E U R S .

C'EST la premiere , l'essentielle , & celle pour laquelle il est absolument nécessaire de former des caravanes qui puissent faire tête aux Arabes , qui s'attroupent souvent en grand nombre & autant qu'ils peuvent , à proportion que les caravanes sont plus ou moins nombreuses. Ils ont quelquefois fait une espece d'armée de huit à dix mille hommes , pour piller la riche caravane qui va une fois tous les ans en pelerinage à Lamecque , qui est le lieu de la naissance de Mahomet * ; elle est composée de Mahometans de toutes les Provinces de l'Orient , & on y a compté plus d'une fois jusqu'à vingt mille Pelerins : ces voleurs sont presque tous à cheyal , sans autres armes que la lance & les flèches , n'ayant pas l'usage des armes à feu , qu'ils appréhendent au-delà de ce qu'on peut imaginer. Ils ont des espions dans les villes & dans les villages de la route , qui s'informent secretement de l'état des caravanes qui doivent partir , des marchandises qu'elles portent, du nombre

* C'est à Medine qu'est le Tombeau de Mahomet.

des cavaliers qui les composent, & du chemin qu'elles doivent prendre. Instruits de tout cela, ils préviennent le départ des voyageurs pour en avertir leurs camarades qui vont attendre la caravane dans les défilés & dans des lieux couverts, où ils se mettent en embuscade pour la surprendre; s'ils la trouvent d'une force égale à peu près à la leur, pour éviter le combat ils députent quelqu'un de leur troupe pour faire des propositions & pour capituler: si l'on convient de la somme qu'ils demandent, ils la reçoivent fort honnêtement; & après avoir présenté du café, s'ils en ont, ils se retirent en bons amis: mais s'ils sont les plus forts en nombre, la caravane est taxée à une somme bien plus considérable, & court même grand risque d'être tout-à-fait pillée, si elle n'a des armes à feu pour écarter & dissiper les voleurs: il ne faut quelquefois qu'un bon tireur pour les mettre en fuite, comme il arriva dans l'occasion que je vais raconter.

Une grosse caravane étant partie d'Alep pour Erzerom, après une marche de quelques jours, une bande de quinze ou vingt de ces Arabes parut: trop foible à la vérité pour attaquer ouvertement les voyageurs, mais assez forte pour les harceler, ce qu'elle

fit pendant plusieurs journées, leur donnant de continuelles allarmes. Le Caravan Bachi, ou le chef de la caravane, que de si mauvais voisins inquiétoient, pour effaier de s'en défaire, s'adressa à un Jouaillier François nommé Paul Lucas, qui alloit en Perse faire son emplette de pierreries, & qui avoit avec lui un Valet aussi résolu que son Maître. Monsieur, lui dit le Caravan Bachi, nous sçavons que les François sont ceux qui sont les plus habiles à se servir d'armes à feu, voici une occasion où vous pouvez montrer que l'estime où nous sommes de votre Nation est bien fondée; souffrirez-vous plus long-tems qu'une poignée de bandits nous inquietent? Il est de votre honneur de nous en délivrer, & de mériter par là le titre glorieux de libérateur de la caravane. Il n'en fallut pas davantage pour allumer le courage de Paul Lucas: il se détache sur le champ de la compagnie, ne prenant avec lui que son Valet, qu'il chargea seulement de lui fournir un fusil en état dès qu'il auroit tiré un des siens, car ils en avoient quatre entr'eux deux. Il avance vers l'endroit où paroïsoient les Arabes, il cherche en caracolant de joindre celui de la bande qui s'approcheroit de plus près du flanc de la caravane, il en trouve un à portée de son arme, il le couche en joue

& le renverse de son cheval roide mort ; prenant ensuite un autre fusil des mains de son Valet , il court à un autre de ces voleurs , lui décharge son coup , & l'attrape assez heureusement pour le blesser , de sorte que tout ce que le voleur put faire , ce fut de n'être pas renversé de son cheval , & de regagner sa bande , qui fut si fort effraïée de voir deux de ses gens hors de combat & le François revenir à la charge , qu'elle ne songea plus qu'à se sauver ; & s'enfuiant à toute bride , laissa en repos la caravane. Alors le Caravan Bachi qui avoit fait faire halte à la troupe des voyageurs , pendant l'action , tire son sabre , & courant au cadavre du premier voleur , lui abbat la tête , la met au bout d'une lance ; & quand on fut arrivé au gîte , il planta la lance à l'entrée de la tente de Paul Lucas , criant à haute voix : *Vive, vive le Libérateur de la Caravane.* Cette aventure qui se répandit dans tout le pays , fit beaucoup d'honneur à Paul Lucas & à sa Nation.

Mais avant que de quitter l'article de ces voleurs , il faut dire à leur louange (si l'on en peut donner à des gens de ce caractère) que dans leurs brigandages même , ils ont moins d'inhumanité que les brigands en Europe ; ils n'en veulent qu'à la bourse & au butin des voyageurs , & nullement à leur

vie ; ils ne les maltraitent ni de coups , ni de paroles ; & après les avoir honnêtement dépouillez , ils les laissent aller , & leur présentent même le café , s'ils en ont , ainsi que je l'ai déjà dit.

Seconde incommodité des Caravanes.

L E S M O N T U R E S .

LA maniere de voyager en caravane n'est pas aisée à concevoir à des Européens , qui ont mille commoditez & mille agrémens dans les voyages qu'ils font chez eux. Lorsqu'ils en entreprennent dans les pays , dont je parle , ils sont fort étonnez de ne trouver ni chars , ni charettes , ni chaises , ni carosses , ni litieres ; on ne se sert dans les caravanes que de chameaux , de mulets & de chevaux , que les Muletiers fournissent aux voyageurs , soit pour charger leurs marchandises , soit pour les monter eux-mêmes. Or ces montures sont sans brides , sans selle , sans étriers ; les maîtres & les conducteurs de ces bêtes leur jettent seulement sur le dos une espece de paillasse remplie d'une paille hachée , qui sert de nourriture à l'animal , & de lit à l'homme qui voyage. Celui-ci s'assiet sur cette paillasse , & s'y tient le mieux qu'il peut , aiant ses hardes & ses provisions

artagées en deux balots d'une égale pésanteur, dont l'un s'attache à la droite, l'autre à la gauche ; mais pour peu que le chemin ait le pente, la charge tourne aisément & fait tomber le cavalier, qui a bien de la peine à rajuster son équipage & à remonter sur sa bête, s'il n'y est aidé par quelque élévation du terrain, ou par quelqu'un qui lui tiennent le pied & qui le guinde en haut. On se sert rarement de chameau pour monture, ce n'est gueres que pour le transport des marchandises, à quoi il est de fort grand usage, aiant le pas ferme, & portant aisément le double & le triple de la charge d'un cheval ; mais un homme ne sçauroit le monter sans incommodité, parce qu'à chaque pas il avance, puis retire son long coup avec des secousses violentes, & des balancemens qui ont du rapport aux mouvemens d'un vaisseau qui est agité par les flots. On le laisse donc d'ordinaire pour la charge des marchandises qui coûte beaucoup moins par cette voie, l'animal ne dépenfant presque rien, & donnant peu de peine à son maître, car il peut être trois jours sans boire, & pour sa nourriture le Chamelier lui met le matin dans la gueule une grosse boule de pâte que le chameau avale & rumine toute la journée. La maniere de le charger est assez curieuse ; il faut qu'il se baïsse & se mette

le ventre à terre. Au bruit du sifflement que fait le Chamelier, l'animal s'agenouille en pliant la première des deux jointures qu'il a à sa jambe, & se tient appuyé sur la seconde : alors s'il est encore trop haut pour être chargé commodément, le Chamelier fait un second sifflement, & le chameau plie la seconde jointure, se met tout-à-fait le ventre à terre, & l'on le charge comme on veut : enfin le maître aiant fait un troisième sifflement, le chameau se relève, & se met en marche.

Troisième incommodité des Caravanes.

L A N O U R R I T U R E .

LES Marchands qui composent les caravanes ne manquent pas d'avoir un Valet qui porte sur son cheval les provisions, les ustenciles de cuisine, & les autres choses, dont le Maître a besoin. Il n'en est pas de même d'un Missionnaire ; s'il a fait vœu de pauvreté, il a bien lieu de l'exercer, quand il est d'une caravane où il ne trouve que des Etrangers, sur-tout d'une Religion différente de la sienne ; il faut qu'il se charge lui-même de ses petites provisions, & il n'en est pas fort chargé. Celui dont je parle étoit obligé de se contenter d'un peu de biscuit

bien dur, qu'il falloit tremper dans l'eau pour pouvoir le manger, de pois grillez mêlez de quelques grains de raisins secs & d'oignons crus, mais qui sont plus doux que nos oignons d'Europe, c'étoit là tout son régal : le breuvage dont il usoit n'étoit pas plus délicieux que son manger ; c'étoit d'ordinaire de l'eau pure, quelquefois soufrée, & souvent un peu salée, pendant que les Marchands bûvoient de l'excellent vin dont ils ont soin de se pourvoir : ils le transportent dans des peaux de boucs, de moutons ou d'agneaux, qu'on leve & qu'on retourne si adroitement, qu'il n'y reste ni coûtüre ni ouverture par où la liqueur puisse s'écouler. Le dedans qui garde le poil de l'animal, est enduit de poix qui donne d'abord un goût assez désagréable au vin, mais ce goût se perd avec le tems, & d'ailleurs on y est bien-tôt fait. Le ris & le beure dont ils se fournissent leur sert à faire ce qu'ils appellent le Pilau ; c'est le mets le plus ordinaire & le plus délicat des Orientaux ; voici comme il se fait : On fait d'abord cuire le ris dans l'eau ; après qu'il est bien égouté, on le met dans un plat creux, & l'on y mêle du sel, du poivre, des amendes, des grains de raisin secs, de la volaille même, & des morceaux de viande bouillie, si l'on veut : enfin on verse sur le ris le beure tout

bouillant qui le fait rissoler , & le rend fort agréable , tout cela passe sous les yeux du Missionnaire plus satisfait de son mauvais repas , que ces riches Marchands ne le sont de l'abondance & de la délicatesse du leur.

Quatrième incommodité des Caravanes.

L E S O M M E I L.

EN hyver comme en esté la caravane marche la plus grande partie de la nuit , soit à cause des chaleurs qui seroient insupportables pendant le jour , soit pour la commodité des montures , qui fatiguent beaucoup moins dans la fraîcheur de la nuit , soit enfin pour être à couvert des insultes des voleurs , qui ne paroissent gueres que de jour. Il est difficile de comprendre combien on souffre dans ces marches nocturnes ; car sans compter le danger continuel où l'on est de heurter contre des pierres , de tomber dans des fosses & de culbuter à tout moment , quand même on seroit bien éveillé , on court de plus grands périls par le sommeil dont on est très-souvent accablé , & dont on a bien de la peine à se défendre. En vain pour le dissiper on parle , on chante , ou fume sa pipe , il faut enfin succomber ; & si le voyageur n'est accoutumé à se tenir ferme sur son cheval , il est à

chaque pas en danger d'en être renversé, & foulé aux pieds des chevaux & des chameaux qui suivent : mais c'est bien pis, si le cheval s'endort aussi-bien que le cavalier ; c'est l'accident qui arriva à un jeune Turc de la caravane ; on marchoit dans une nuit fort obscure le long d'une riviere, dont les bords étoient fort hauts ; le cheval du jeune homme s'étant endormi aussi-bien que le cavalier, mit le pied à faux hors du bord, ils roulerent l'un & l'autre dans la riviere, mais heureusement le jeune Turc n'en fut point blessé, & le cheval en fut quitte pour demeurer étourdi pendant quelques jours sans pouvoir être monté ; les Multiers pour parer à cet inconvenient ont des asnes à la queue de la caravane, afin de soulager ceux qui ne peuvent, sans risque, dormir à cheval : ceux-ci s'étendent sur ces asnes, & y dorment doucement, avec cet avantage, que s'ils viennent à tomber, ils ne tombent pas de bien haut, & ne sont pas en danger de se faire grand mal.

Cinquième incommodité des Caravanes.

LES GÎTES.

LES gîtes qui devoient être des endroits de repos, où les Voyageurs se délassassent des fatigues de la journée, ne sont gueres

moins facheux que les marches mêmes. Les lieux ordinaires où l'on s'arrête s'appellent Caravanfaras, du nom des caravanes : on y gîte quand on en rencontre sur la route, sinon c'est en pleine campagne qu'il faut se résoudre à coucher. Aux approches de Constantinople, & dans quelques Provinces de la Perse, on trouve de ces caravanfaras magnifiques, mais qui ne laissent pas d'avoir leurs incommoditez ; car tout bâtis qu'ils sont de briques & de pierres de taille à quatre grands corps de logis, où sont reçûs les hommes & les chevaux, il n'y a au-dedans de ces édifices que de petites chambres sans jour, sans fenêtres, sans porte qui ferme, & sans autre commodité que le couvert entre quatre murailles ; c'est aux voyageurs de s'y accommoder, de s'y nourrir & de s'y coucher le mieux qu'ils peuvent. Le Caranvafara est gardé par une espece de concierge, qui ne prend qu'un sol pour chaque chambre, & qui fournit à bon prix l'orge & la paille hachée pour les chevaux, mais rien pour les hommes, qui sont par conséquent obligez de se contenter des provisions qu'ils portent avec eux.

Si l'on gîte en pleine campagne, comme il arrive très-souvent, on repose sur la dure, où l'on étend un feutre ou un tapis, si l'on en a ; c'est là tout le lit auquel on doit

s'attendre dans les caravanes ; ce seroit même une délicatesse à un Missionnaire qui n'a pas souvent un pauvre manteau. Il m'est arrivé plusieurs fois , dit celui dont je donne les Mémoires , de détourner la neige dont la terre étoit couverte , pour me faire un endroit où je pusse me jeter & reposer la nuit ; & le mauvais tems continuant pendant le peu de sommeil que je prenois , je me suis trouvé quelquefois couvert de neige ou trempé de pluie à mon réveil : ce qui est assez étonnant , c'est que je n'avois pas laissé de dormir quelques heures fort tranquillement : mais ce qui l'est encore davantage , ajoute-t-il , & que j'ai toujours regardé comme un effet sensible de la Providence divine sur les Missionnaires , du nombre desquels j'avois l'honneur d'être , c'est que nonobstant ces misères auxquelles nous ne sommes nullement accoutumés en Europe , nous puissions fournir à la fatigue de nos voyages : pour moi je dois rendre , dit-il , ce témoignage à la vérité , que malgré ces nuits fâcheuses que je passois sur la terre à la neige & aux vents , je n'ai jamais ressenti ni rhume , ni fluxion , ni aucune de ces incommoditez dont on a peine à se garantir dans nos climats avec tous les soins qu'on se donne , & toutes les précautions qu'on prend pour s'en défendre.

Il y a encore deux choses qui troublent le peu de repos que les gens de caravane pourroient prendre dans leurs gîtes.

La première, est une autre espèce de Voleurs qu'on appelle Karakrsez, c'est-à-dire, voleurs noirs, voleurs de nuit : ce sont des païsans des villages voisins du lieu où la caravane a campé. Au tems le plus sombre de la nuit, lorsqu'ils jugent que les voyageurs sont endormis, ils viennent en silence & sans bruit, à la faveur des ténèbres ils s'approchent de la caravane, & ils prennent tout ce qui tombe sous leurs mains. Pour les éloigner, on a bien coûtume de tirer de tems en tems quelque coup de fusil, & d'allumer des feux aux quatre coins du camp, pour leur marquer qu'on est sur ses gardes ; ces précautions cependant n'empêchent pas que ces voleurs noirs ne se glissent à couvert des buissons, & par des sentiers dérobez jusqu'à la caravane, & qu'ils n'en emportent quelque butin ; ils en veulent sur-tout aux chevaux qui sont au piquet à quelque distance du camp, ce qui leur donne plus de facilité d'en emmener souvent quelques-uns.

La seconde, est une façon de chiens sauvages, qui ont les oreilles, la tête & la ferocité du Loup. Ces animaux, qu'on nomme Tchagal, se tiennent pendant le jour dans des

touts de montagne & dans le creux des rochers, dont ils ne sortent qu'à l'entrée de la nuit. Un d'entr'eux, & qui en est comme le chef, pousse une voix qui ressemble plus au cri d'un petit enfant qu'au jappement d'un chien ; les autres Tchagals lui répondent ; & s'étant tous assemblez, ils descendent en silence des montagnes dans la plaine ; & lorsqu'ils trouvent la caravane endormie, ils furentent dans le camp ; & sans faire aucun mal aux hommes, ils mangent ce qu'ils ont de provisions. Ils devoreroient de même les chiens s'ils en rencontroient, comme ils mangerent un veau que les Missionnaires d'Espahan nourrissoient dans leur jardin. Aiant fait ainsi leur ronde toute la nuit, à la pointe du jour au signal que donne le chef, comme il l'a donné au commencement, toute la bande se réunit & reprend le chemin des montagnes ; la digression est un peu longue, mais elle ne sera pas inutile à ceux qui font des voyages par terre en Orient. Je reprends donc le fil de l'histoire, & je vais retrouver le Missionnaire à Trebizonde, où je l'ai laissé.

*Continuation du Voyage du Missionnaire
de Constantinople à Erzerom.*

LE Missionnaire, qui ne perdoit jamais de vue le salut des ames, comme le but & la fin

de ses voyages, ne fut pas long-tems à Trebizonde sans s'apercevoir que les Arméniens, sur-tout ceux de Turquie, étoient de toutes les Nations d'Orient celle qui avoit le moins d'éloignement des Européens, plus de docilité, plus d'envie de se faire instruire, & plus de disposition à quitter le Schisme, qui depuis plusieurs siècles, la séparoit de la vraie Eglise. A peine eurent-ils appris qu'un Vartabie, ou Docteur franc, étoit arrivé chez eux, qu'ils vinrent le visiter & lui marquer la joie qu'ils avoient de son arrivée. Ils lui dirent & lui proposerent bien des choses; c'étoient des points de Religion sur lesquels ils souhaitoient d'être instruits, ainsi que le Missionnaire le comprit par quelques paroles qu'il entendoit à demi. Ce fut une vraie mortification pour lui de ne pouvoir les satisfaire; ils fit du mieux qu'il put pour leur marquer d'une part la reconnaissance qu'il avoit de leur charité, & les assurer de l'autre que Dieu ne manqueroit pas de leur envoyer des Missionnaires qui sauroient mieux leur langue, & qui leur donneroient les instructions dont ils paroissoient avoir un désir si sincere. Dieu bénit en effet leur zele & leur bonne volonté, car l'an 1692. c'est-à-dire peu d'années après, la Compagnie de Jesus leur envoya des hommes apostoliques qui firent de très-grands fruits, & qui établirent à Trebizonde comme une

espece de centre , où les différentes Missions des Indes , de Perse & d'Armenie pussent avoir correspondance avec celles de Grece & de France. Ce fut avec bien de ladouleur que le Pere fut obligé de se séparer de ces braves Chrétiens , pour suivre la caravane qui partit le 15. de Décembre de l'an 1688. de Trebizonde pour Erzerom.

Le premier gîte fut au pied d'une montagne des plus hautes qui se voit , & que les Turcs appellent Agatch bachi , c'est-à-dire , la tête des arbres , soit parce qu'étant en haut on voit en bas comme dans un abîme des arbres qui semblent vouloir porter leur tête jusqu'au sommet , soit parce qu'elle est toute couverte de forêts , dont certains cantons sont remplis de lauriers de toute espece qui lui couronnent la tête. On peut juger de la hauteur de cette montagne , parce qu'il faut marcher un jour & demi pour arriver jusqu'au sommet ; aussi découvre-t-on de là toute l'étendue de la mer noire , & une plaine très-agréable semée de fleurs & même de tulipes qui valent bien celles de l'Europe. Ce n'est pas la seule route qu'on puisse prendre pour aller de Trebizonde à Erzerom , il y en a une autre encore , & c'est de laisser Agatch bachi sur la gauche , & d'aller par Ghumich kana , petite ville , dont le nom en langue Turque signifie maison d'argent.

On pourroit également la nommer maison de cuivre & maison d'or , parce qu'elle est située dans un pays de rochers qui est plein de mines de cuivre , d'or & d'argent : les Turcs en pourroient faire un profit immense , s'ils y faisoient travailler , mais c'est là leur génie , de négliger les richesses que la nature a renfermée dans le sein de leur pays , dès qu'il faut de la peine pour les en tirer. Ils permettent aux Marchands étrangers d'y venir puiser & de s'enrichir par leur travail , à condition de paier au Grand Seigneur certains droits dont on est convenu , selon la quantité & la qualité de métal qu'ils ont tiré des mines.

Après avoir passé la montagne d'Agatch bachi , on continua le voyage par la petite ville de Beybourt , & le 24. de Décembre on campa à trois heures d'Erzerom , sur les rives de l'Euphrate , qu'on passa à une journée de sa source , & le lendemain , jour de Noël , le Missionnaire arriva heureusement à Erzerom.

Troisième Voyage d'Erzerom à Chamaky.

IL est bien doux à un Missionnaire qui a essuïé sur terre & sur mer , dans un voyage de plus de quatorze cent lieues , des fatigues

incroyables, de se trouver dans une Maison de la Compagnie avec ses freres : c'est ce que le Pere expérimenta à son arrivée à Erzerom, où il trouva deux Jesuites pleins de l'affection la plus tendre : il avoue qu'un heure de tems passée avec eux lui fit oublier tous ses travaux ; l'un des deux étoit le Pere Roche, François de Nation, & premier Superieur des Missions de Perse & d'Armenie, homme vraiment apostolique, cheri de tous, & des Mahometans presque autant que des Chrétiens, par les services importans qu'il rendoit aux uns & aux autres. Ce qui lui donnoit le moien de les leur rendre étoit partie la connoissance qu'il avoit de la Medecine, partie le zele infatigable avec lequel il travailloit à la réunion des Schismatiques à l'Eglise, en quoi Dieu lui donna de si grands succès, qu'en peu de tems sa Mission d'Erzerom fut la plus florissante qu'eût la Compagnie dans ces Terres étrangères. Le saint homme ne tarda gueres à être la victime du zele dont il brûloit ; car une peste violente ravageant le champ qu'il cultivoit, il se livra tellement au secours de ceux qui en étoient frappez, qu'il en fut atteint lui-même, & consumma son sacrifice par ce martyre de charité. Les Armeniens qui le révéroient comme leur Apôtre, voulurent avoir son corps, qu'ils

enterrerent sous les fondemens de leur Eglise; pour marquer qu'il en étoit, après Dieu, le Fondateur, ou le principal restaurateur.

Il faut remarquer ici que par rapport à la propagation de la foi, la Medecine est en Turquie ce que les Mathematiques sont à la Chine. Comme les Medecins de ce pays-là ne le sont gueres que de nom, l'expérience qu'ont les Turcs de l'habileté de ceux qui viennent d'Europe les leur fait beaucoup estimer, & leur attire la confiance. Un Missionnaire qui joint à son zele pour sauver les ames l'art de guerir les corps, a l'entrée chez les Grands; & s'il ne peut les convertir, il en fait des protecteurs, à la faveur desquels il travaille avec plus d'assurance & plus de liberté à la conversion de plusieurs autres; c'est ce qui arrive dans les pays qui appartiennent au Grand Seigneur; les Agas & les Bachas, à qui un Missionnaire habile en Medecine, n'oseroit parler d'abandonner la Secte de Mahomet, lui donnent cependant un libre accès chez eux; de sorte qu'appuié de leur crédit, il entre par tout, & fait un bien infini parmi les Armeniens qui sont répandus dans les Provinces sujettes à l'Empire Ottoman.

Erzerom, dont nous parlons, est un de ces endroits où les Turcs sont les maîtres; c'est la capitale de la haute Armenie, sur les frontieres

frontieres des deux Empires , de Perse & de Turquie , & par là c'est une ville d'un grand commerce , étant comme le rendez-vous des Marchands qui font passer leurs marchandises de Perse en Turquie , & de Turquie en Perse. Il est peu de jours qu'il n'y arrive des caravanes , ce qui produit à la Douane une bourse , c'est-à-dire , cinq cens écus par jour. On y compte huit ou dix mille Armeniens , des Turcs à peu près autant ; les Grecs , les Georgiens & les Etrangers qui y abordent de toute-part pour le commerce , y font encore un plus grand nombre d'hommes. Elle est située dans une gorge de montagnes , qui forment au Septentrion , au Midi & à l'Orient , comme autant d'amphitheatres d'où l'on découvre du côté du Couchant une plaine à perte de vûe , remplie de beaux villages : l'air y est très-serein , & les eaux y sont très-bonnes ; le sol y est fertile en excellent froment , & nullement en fruits , que le grand froid empêcheroit de meurir quand on y planteroit des arbres fruitiers ; car quoique la ville ne soit qu'à quarante-deux degrés de latitude , l'hyver s'y fait sentir vivement , & n'y dure pas moins que cinq mois entiers ; le Missionnaire y a vû les rues pleines de neiges au mois de Juin : la Georgie qui n'en est pas éloignée supplée à ce qui lui manque.

C

& lui fournit en abondance de fort beaux fruits, & des vins délicieux.

Erzerom, que les Armeniens appellent Carin, est connue dans les cartes anciennes sous le nom de Symira & de Theodosia, parce qu'elle fut bâtie du tems de l'Empereur Theodose: on y voit encore dans les murailles des especes d'écussions aux armes des Princes & des Seigneurs Chrétiens de ce tems-là. Vers le milieu de la ville s'élève une hauteur où l'on a construit un château qui est la demeure du Bacha, outre une espece de fortin sur la croupe de cette éminence, & c'est ce qu'habite l'Aga des Janissaires, qui ne dépend point du Bacha.

Les Armeniens d'Erzerom se distinguent de tous les autres de la Nation, par la douceur de leur naturel, & par la docilité de leur esprit, qui sont d'heureuses dispositions à renoncer au Schisme. Le Pere qui les a connus parfaitement assure que la plupart l'auroit déjà abjuré s'ils l'avoient pû sans s'attirer de cruelles vexations de la part des Turcs, à qui le changement de Religion d'un Schismatique converti, sert de prétexte pour les molester par les avanies les plus étranges: il est vrai qu'il faut tout sacrifier pour le salut de son ame, & pour la vraie Religion. C'est une vérité dont on convient dans la spéculation; mais quand

il s'agit d'en venir à la pratique, sur-tout à des gens combattus par des préjugés de naissance, la tentation est bien forte, & ce leur est une triste alternative ou de rester dans le Schisme, ou en l'abandonnant de risquer leurs biens & leur fortune, & de s'exposer même à souffrir les bastonades, l'exil, la prison & les fers. Pour se déterminer au bon parti, quoiqu'il en coûte, il faut une résolution égale à celle des premiers Fideles; & c'est ce que le Missionnaire a vû de ses propres yeux, & ce qu'il a eu tout le tems d'admirer pendant trois ans, de nouveaux Convertis inébranlables dans leur foi, malgré les horreurs de la persécution, comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Digression sur le Paradis terrestre.

ERZEROM, capitale de l'Arménie, & le champ bien-aimé où notre Missionnaire a principalement exercé son zèle, lui a donné occasion de parler du Paradis terrestre, qu'il prétend avoir été dans l'Arménie. Il en fait le sujet d'une ample digression, & je me contente d'en faire un précis, pour, d'une part, ne pas retrancher tout-à-fait un endroit favori de son journal, & de l'autre, épargner

au Lecteur l'ennui de lire des choses sur lesquelles on ne peut lui donner rien de certain.

Il y a un principe incontestable tiré de la Sainte-Ecriture , qui doit être le point fixe sur lequel roule toute la dissertation de l'endroit où étoit le Paradis terrestre : ce principe est que de ce lieu de délice sortoit un grand fleuve qui se divisoit en quatre autres, le Tigre , l'Euphrate , le Phison & le Gehon , & qu'il faut par conséquent remonter le plus près qu'il est possible de la source des fleuves , pour trouver où étoit situé le Paradis terrestre : c'est de là qu'on doit juger de la vraisemblance ou du peu de fondement des diverses opinions ; je les distingue en deux classes , dont la première ne contient que des sentimens mal fondez , la seconde en a de plus raisonnables.

La première est, de ceux qui mettent le Paradis terrestre ou dans l'Isle de Ceylan , parce qu'il s'y trouve une montagne que les Insulaires appellent le Pic d'Adam , ou dans l'Isle de Sumatra , qui est l'Aurea Chersonesus des Anciens , sans autre raison que ce riche nom que l'antiquité lui a donné , ou dans les Isles Canaries , parce qu'on les appelloit autrefois les Isles fortunées ;

OUTRE que ces motifs sur lesquels ces trois opinions sont appuyées, n'ont rien que de frivole, il faudroit que ce lieu de délices eût eu une étendue énorme, & presque égale à une des quatre parties du monde, ce qu'on doit juger par la distance qu'ont ces isles de la source de l'Euphrate. Il y a encore dans cette première classe une opinion qui encherit sur le ridicule des autres, & c'est celle qui, sans s'embarasser de ces fleuves dont j'ai parlé, place le Paradis terrestre sur le sommet d'une montagne qui s'éleve au-dessus de la moyenne region de l'air, sans marquer en quel endroit du monde est cette montagne chimerique.

La seconde classe, moins éloignée de la vraisemblance, est de ceux qui veulent placer cet heureux séjour du premier homme avant le péché, les uns dans la Mesopotamie, Province de l'Asie, que les Turcs qui en sont à présent les maîtres appellent Diarbek, du nom de la capitale, située sur le Tygre; c'est cette situation qui leur fait prendre ce sentiment, improbable d'ailleurs, par la raison que la Mesopotamie est trop éloignée de la source de l'Euphrate, à quoi j'ajoute qu'il n'y a dans cette Province nul fleuve qui puisse être substitué au Phison & au Gehon, qui couloient de la même source

que le Tygre & l'Euphrate , sinon le Kour & l'Araxe , ce qui ne se peut dire sans tomber dans l'inconvenient des autres opinions , qui donnent au Paradis terrestre une étendue démesurée. Les autres qui le mettent dans la Palestine font dans le même cas ; la Terre-Sainte étant distante de la source de l'Euphrate de plus de cent cinquante lieues , & n'y aiant ni dans la Palestine , ni aux environs , aucun fleuve qui puisse être mis en la place du Phison & du Gehon.

La dernière enfin de cette seconde classe , est celle qui est adoptée par le Missionnaire , qui prétend que le Paradis terrestre étoit aux confins de l'Armenie & de la Georgie ; sa raison principale est celle que j'ai dite conformément au Texte de la Genese , c'est que pour trouver l'endroit où étoit le Paradis terrestre , il faut absolument remonter le Tygre & l'Euphrate jusqu'à leurs sources , & c'est ce qu'il trouve aux confins de l'Armenie & de la Georgie : pour ce qui est du Phison & du Gehon , il leur substitue , avec plus de raison que les autres , le Kour appelé Cyrus , parce qu'il a sa source en Georgie & l'Araxe qui a la sienne en Armenie ; mais comme ces deux fleuves ne sont connus nulle-part sous les noms de Phison & de Gehon , sans disconvenir de l'embaras , il

répond ce qui lui paroît le plus vraisemblable, que ces deux fleuves peuvent bien dans la suite des siècles avoir perdu leurs noms, ou avoir disparu, & s'être eux-mêmes perdus sous terre.

Après ce que je viens de dire de l'endroit où étoit le Paradis terrestre, il est tout naturel de demander s'il subsiste encore, & ce que notre Missionnaire pense de son existence, c'est la question à laquelle je vais satisfaire.

Saint Augustin la décide en termes exprès, lorsqu'il dit que la foi chrétienne ne doute pas que ce Paradis n'existe encore: *Esse Paradisum illum fides christiana non dubitat.* Mais comment existe-t-il ? Est-ce avec les mêmes ornemens dont Dieu l'avoit paré au commencement du monde, lorsqu'il en fit l'heureux séjour du premier homme ; il n'y a sur ce point que deux sentimens différens.

Les uns prétendent qu'il existe encore aux confins de l'Arménie, & qu'il y est même revêtu de toutes les beautés dont le Créateur l'avoit décoré lorsqu'il y plaça Adam avant son péché. Mais ce lieu, disent-ils, est fermé de toute part par une enceinte de montagnes & de rochers inaccessibles qui en défendent l'entrée ; & c'est là, ajoutent-ils, qu'ont été transportez le Patriarche Enoch

& le Prophete Elie , pour n'en sortir que pour combattre l'Ante-Christ à la fin du monde. Cela a tout l'air , comme on le voit , de fables & d'imaginations, qu'il étoit inutile d'inventer pour trouver place à ces deux saints Personnages que le Seigneur est libre de conserver où il lui plaît. Pour ce qui est de ces montagnes & de ces rochers prétendus inaccessibles ; il faudroit encore qu'ils fussent invisibles , car s'ils ne l'étoient pas, le Pere qui a passé & repassé plusieurs fois par ces confins d'Armenie & de Georgie , les auroit appercûs , & au moins en auroit-il eu quelque connoissance par les personnes du pays ; mais outre qu'il n'a rien vû de cela , il n'en a jamais oui parler.

Il faut donc dire avec les autres , après Saint Augustin , qu'à la vérité le lieu où étoit le Paradis terrestre subsiste encore , mais dépouillé de tous les ornemens qui en faisoient au commencement l'endroit du monde le plus délicieux & le plus beau.

Continuation du Voyage d'Erzerom à Chamaki.

A P R È S avoir sejourné douze jouts à Erzerom , il fallut partir pour Chamaki , ce fut le 6. de Janvier de l'an 1689. Le Pere Roche , du glorieux trépas de qui j'ai déjà

eu occasion de parler par avance , étoit alors encore en vie : plein de charité à son ordinaire, il sentit bien qu'il seroit rude à un nouveau Missionnaire, qui n'avoit encore que peu d'expérience & d'usage de la langue , d'aller seul rétablir une Mission désolée depuis un an par la mort d'un Jesuite que les ennemis de notre Religion avoient assassiné ; il voulut, en se joignant à lui , lui épargner une partie de la peine que de si fâcheuses conjonctures devoient naturellement lui causer : c'étoit dans le fort de l'hyver qu'ils entreprirent ce voyage de plus de six-vingt lieues.

Après sept ou huit jours de marches en caravane ils camperent à la vûe & sous le canon d'un Fort appellé Château de Hassan ; il est bâti sur le roc & environné d'une triple enceinte de murailles. Ils passerent de-là par de beaux pays , mais mal cultivez ; la plate terre, alors couverte de neiges à demi glacées, fut leur lit. Il leur fallut traverser trois ou quatre fois en un jour l'Araxe , qui se partage en cet endroit en plusieurs bras , de sorte qu'on le passe aisément à gué. Le lendemain , c'est-à-dire , le 10. de Janvier , ils arriverent à Kars , dernière ville de Turquie sur les frontieres de Perse, fortifiée à peu près comme Erzeron , & dont le

*Hassan
Kall.*

passage est redoutable aux caravanes, non-seulement par la Douane qui prend un écu & demi par charge, mais par la multitude des Gardes de Frontieres, qui, sous prétexte d'en écarter les voleurs, sont de vrais voleurs eux-mêmes. Le 11. & le 12. on marcha dans une belle plaine arrosée d'une riviere qui sépare la Turquie de la Perse. Le Missionnaire avoue qu'il eut de la joie de se voir enfin délivré des avanies & des inquiétudes que souffre une Etranger qui voyage en Turquie, n'ayant pour l'ordinaire rien de pareil à essuier sur les terres des Persans, qui sont naturellement fort humains, & même amis des Etrangers.

Ce n'est pas que les Turcs naturels soient inhumains & barbares, tels que la plûpart des gens se les figurent, car il faut rendre justice à ses plus grands ennemis même; il est vrai qu'ils sont fiers, hautains & méprisans. Les conquêtes prodigieuses qu'ils ont faites en Orient & en Occident, la vaste étendue de leur Empire en Afrique, en Asie, en Europe; les frequentes Ambassades des Princes Chrétiens à la Porte, l'abord continuel des Marchands Europeans dans les Echelles du Levant, la haute estime qu'ils ont de leur Religion, qu'ils appellent par excellence la Religion des Musulmans

c'est-à-dire , des vrais Croians , tout cela leur enfle le cœur , & leur inspire un profond mépris des autres Nations & de leurs Sectes. A cette hauteur près ils sont doux , fideles & secourables ; & l'expérience qu'en ont nos Missionnaires , leur fait préférer la protection d'un Aga Turc à celle d'un Chrétien Grec , ou Armenien schismatique. S'il y a donc de l'inhumanité & de la barbarie chez les Turcs , elles n'est gueres que parmi les Renegats & les Apostats qui se sont faits Mahometans , & qui en ont embrassé la Religion. Voilà l'idée qu'on a cru devoir donner des Turcs dans un ouvrage où il est si souvent question d'eux. J'y ajoute quelques traits qui aideront à connoître encore mieux leur caractere.

Quelques autres particularitez qui regardent les Turcs.

LA premiere , est de la Loi que leur a donné Mahomet ; il publioit que la premiere Loi fut donnée à Moïse , mais qu'étant trop chargée de cérémonies , & par conséquent trop gênante , il y avoit peu de personnes qui pussent la garder. Que la seconde a été celle de Jesus-Christ , plus difficile encore que la premiere , par l'opposition qu'elle a avec toutes les inclinations de la

nature corrompue : c'est pourquoi, disoit-il, le Seigneur, toujours bon, vous en envoie par mon organe une troisième plus proportionnée à votre foiblesse. Il est étonnant qu'on ait crû ce faux Prophete sur sa parole, ne donnant nulle marque de sa mission, ni par la sainteté de sa vie, ni par l'éclat d'aucun miracle ; & que l'on ait ajoûté foi à son Alcoran rempli de grossieretez, & qui n'est, à le bien définir, qu'un pur fanatisme, auquel il a prétendu donner quelque ombre de vérité par un mélange bizarre de quelques pratiques chrétiennes, & de quelques cérémonies Judaïques. Cependant des Peuples entiers, par un aveuglement dont on ne peut être assez surpris, ont embrassé sa Loi, dont ils font une si haute estime, qu'en comparaison d'elle, ils n'ont, ainsi que je l'ai déjà dit, que du mépris pour toute autre, s'estimans les seuls vrais Croïans. Ils croiroient faire trop d'honneur aux plus puissans Monarques de l'Europe, de leur donner la qualité de Rois & d'Empereur. Celle de Kral, qui est beaucoup moindre leur paroît les distinguer assez du reste de leurs Sujets, qu'ils traitent universellement de chiens. Je n'en rapporte qu'un exemple : un fameux Chef de la Loi nommé Fesulah Effendi, ennemi juré des Chrétiens, cherchant un jour querelle au Pere dans le tems

qu'il étoit à Erzerom, un Seigneur Turc lui dit que le Missionnaire étoit François, & qu'il y avoit bien de la différence entre les Chrétiens de cette Nation, & les Chrétiens Grecs & Arméniens esclaves du Grand Seigneur : Ak kieupek, lui répondit fièrement Fefulah, ak kieupek, kara kieupek, hep kieupek dur ; c'est-à-dire, qu'un chien soit blanc ou qu'il soit noir, c'est toujours un chien. L'insolent eut le sort de la plupart des favoris qui abusent de leur crédit, il devint enfin l'exécration du peuple ; il fut assassiné à Andrinople, traîné dans les rues par les Janissaires, & jetté dans la rivière.

La seconde, est des cérémonies que Mahomet a tirées de la Loi Judaïque & de la Loi Chrétienne. Du nombre de celles-là est la circoncision, l'abstinence de la viande du pourceau, & les fréquentes ablutions. Les Turcs cependant ne sont pas tellement attachés à la circoncision, qu'ils la croient nécessaire au salut ; de sorte que si un enfant meurt sans être circoncis, ils ne laissent pas de croire qu'il est sauvé, ce qui arrive chez eux très-souvent, parce qu'on n'y circoncit les enfans qu'à l'âge de douze à quatorze ans. Pour les ablutions, le fréquent usage qu'ils en font vient de ce qu'ils pensent, que ce qui lave ou salit le corps, purifie de même ou fouille l'ame. Ce qu'ils

adoptent des Chrétiens, c'est la prière, le jeûne, l'aumône, & le suffrage pour les morts. La prière se fait chez eux cinq fois le jour : la première, entre la pointe du jour & le lever du Soleil ; la seconde, à midi ; la troisième, entre midi & le coucher du Soleil ; la quatrième, au coucher de cet astre ; la cinquième, une heure & demie après son coucher. Le Dimanche ils prient pour la conversion des Chrétiens ; le Mercredi, pour les morts, & ils se feroient un scrupule de passer le Vendredi sans se réconcilier avec leurs ennemis, croiant que Dieu n'écouterait pas leurs prières s'ils étoient encore en querelle avec quelqu'un. Pour l'aumône, c'est chez eux un précepte indispensable, aussi ne trouve-t-on presque parmi eux ni gueux, ni mandians : ils jeûnent avec une sévérité incroyable leur Ramazan, c'est comme leur Carême, dont je parlerai dans la suite.

La troisième, est de leur Calendrier ou de la manière dont ils mesurent le tems de l'année ; elle est en Turquie de trois cens cinquante quatre jours, partagez en douze Lunes ou douze mois, qui sont alternativement de trente ou trente-un jours ; ainsi les années chez les Turcs ont onze jours moins que les nôtres, ce qui fait que leur Ramazan remonte tous les ans d'autant de

jours, & parcourt ainsi toutes les saisons.

La quatrième regarde leur mariage; c'est chez eux un contrat civil, que les parties peuvent rompre pour de bonnes raisons. Ils ont des femmes de trois sortes: les légitimes, qu'on épouse, on loue les secondes, on achete les troisièmes. Les premières contractent mariage en présence du Cadi & de deux témoins; c'est le mari qui dote celle qu'il épouse pour le reste de ses jours, elle n'apporte qu'un trousseau de ses hardes, & à la mort du mari elle prend son douaire & rien plus. Pour les secondes, quand le pere ou la mere ont consenti à louer leur fille, on en passe un écrit devant le Cadi; le mari est chargé de son entretien & de celui de ses enfans; mais il la renvoie quand il veut, en lui payant la somme convenue, selon le tems qu'ils auront été ensemble. Le mari se sert des troisièmes comme de ses esclaves: enfin l'adultere d'une épouse donne droit sur sa vie à son époux, & ces sortes de femmes infideles pour l'ordinaire sont enfermées dans un sac, & on les noie.

La cinquième, est de la police, elle est très-sévère chez eux: si un Boulanger, par exemple, vend du pain à faux poids, on le tient pendant vingt-quatre heures cloué par une oreille à la porte de sa boutique; & pour un oignon moins que n'en a dû livrer

une Jardiniere , on lui délivre cinquante coups de bâton.

La sixième , est des biens des particuliers ; ils n'en ont que l'usufruit , le Grand Seigneur en est le maître.

La septième , qui doit faire honte aux Chrétiens mêmes , c'est que parmi les Turcs on n'entend ni médisances , ni injures.

La huitième enfin , est de la queue de cheval , pourquoi elle est dans l'Empire Ottoman le signal de la guerre , c'est , dit-on , qu'un General Turc ne sçachant comment rallier ses Troupes , qui avoient perdu tous leurs Drapeaux , s'avisâ de couper la queue d'un cheval qu'il mit au bout d'une lance ; à ce signal , ses Soldats se réunirent , reprirent cœur & remporterent la victoire. Ce détail est un peu long , mais il n'est pas ennuyeux.

Je reprends donc le fil de l'histoire que le Missionnaire fait de ses Voyages ; quand il eut passé la riviere , dont j'ai parlé , il ne lui resta que trois jours de marche pour arriver à Erivan , premiere ville de Perse sur les frontieres de Turquie ; c'est-là qu'il trouva le Pere Gaspard Dupuy , Jesuite , qui gouvernoit la Mission que la Compagnie de Jesus a établie en cet endroit , & c'est ce qui lui donne occasion d'insérer dans son journal les particularitez qui regardent & la ville , & la Mission d'Erivan.

Remarques sur la Ville & sur la Mission d'Erivan.

LA Ville d'Erivan, connue par les Anciens sous le nom de Neronia & Artaxata, est appelée par les Armeniens Ardachat. Monsieur de Tournefort est d'un sentiment différent ; il prétend qu'Ardachat n'est point Erivan, mais que c'est une ville bâtie entre Erivan & le Mont Ararat par Artaxes Roi d'Arménie, dans un contour que l'Araxe fait en forme de péninsule. Elle fut, selon lui, le siège des Rois d'Arménie ; Pompée obligea le Roi Tigrane de la lui rendre ; Tiridate la reprit aux Romains, mais ce Roi étant venu à Rome du tems de Neron, fit la paix avec lui, lui rendit Ardaxate, & à son retour en Arménie l'appella Neronia : quoiqu'il en soit, m'attachant toujours à l'opinion du Pere, je dis qu'Erivan dispute à Erzerom l'honneur d'être la capitale de la haute Arménie. Elle n'est pas située sur l'Araxe, ainsi que le marquent par erreur quelques Geographes ; mais sur la petite rivière de Zingui, qui, sans passer par la ville, coule au pied de la forteresse, & va bien-tôt se jeter dans l'Araxe. Elle n'est ni si grande, ni si peuplée, qu'elle étoit ayant qu'un effroyable tremblement de terre vers

l'an 1676. en eût renversé la plupart des maisons, & enseveli sous les ruines la moitié des habitans. Elle ne laissoit pas d'être encore regardée par les Persans comme un boulevard qui les mettoit à couvert de l'invasion des Turcs ; c'est pour cela qu'ils ne lui donnoient alors que le nom de Kala, c'est-à-dire, de château & de forteresse par excellence. Comme elle est frontiere des deux Empires, elle a été de tout tems le theatre de la guerre entre les Persans & les Turcs. En 1582. les Turcs la prirent, & y bâtirent une citadelle : les Persans la reprirent en 1604. les Turcs l'assiégerent de nouveau en 1615. & après trois mois d'efforts inutiles pour la réduire, ils en leverent le Siège. Les Turcs revinrent à la charge à la mort du Grand Chaabas, Roi de Perse, vingt ans après, & ils s'en rendirent maîtres, mais ils ne le furent pas long-tems, car Cha-seti, successeur d'Abas, les en chassa, & depuis ce tems les Persans l'ont conservé & en ont été les paisibles possesseurs jusqu'à la révolution derniere qui vient d'arriver de nos jours dans la Perse par l'invasion du rebelle Miriveiz. Les Turcs, à la faveur des troubles arrivez dans cet Empire, y sont entrez avec une puissante armée, ont repris Erivan & poussé leurs conquêtes jusqu'à Tauris ; tandis que les Moscovites de leur côté, sous

prétexte de porter du secours au Roi de Perse contre l'auteur de la rebellion, se rendoient maîtres des plus belles Provinces de l'Empire le long des côtes de la mer Caspienne. Cette révolution est un point d'histoire si considérable & si nouveau, qu'on me sçauroit mauvais gré de la passer sous silence, & de ne lui donner pas sa place dans des mémoires qui ont tant de rapport avec la Perse.

Nouvelle Révolution arrivée de nos jours dans l'Empire des Persans.

CETTE révolution a été précédée par d'autres soulevemens qui ont bien ébranlé, mais qui n'ont pas renversé le Thrône du Sophi: ce sont comme des orages passagers qui ont eu leur tems, & qui après quelques agitations ont été suivis d'un calme assez long. Il n'en est pas de même de ce qui vient d'arriver dans cet Empire de Perse, où l'on a vû des désolations étranges, des guerres sanglantes, des millions d'hommes tuez, & un puissant Monarque détrôné par un usurpateur, & tout le Royaume en combustion.

Ce dernier soulèvement, qui a fait l'étonnement de l'Europe & de l'Asie, a eu pour Chef, comme on vient de le dire, un

nommé Miriveiz , Prince de Candahar ; Province située sur les frontières du Mogol ; son Pere , qui de Gouverneur en étoit devenu le maître , l'en ayant laissé possesseur après sa mort , cet ambitieux ne se contenta pas de cette Principauté , il entreprit , environ l'an 1718. la conquête de Chirman , ville renommée par ses Fabriques de Soye , qu'il pilla de même que toute la Province. Ce succès l'engagea à pousser plus loin ses conquêtes jusques dans le centre de l'Empire des Persans. Pour réussir dans son dessein , voici le prétexte dont il couvrit son ambition.

Il faut sçavoir , pour le bien entendre , que Miriveiz étoit Musulman de la Secte d'Omar , opposée à celle de Hali , que suivent la plupart des Persans qui sont par là regardez par les partisans d'Omar comme hérétiques : Miriveiz fit donc courir le bruit dans toute sa marche qu'il n'avoit armé que par le zele de la Religion ; qu'il n'en vouloit point à la Couronne de Perse , & qu'il ne prétendoit rien autre chose que d'engager le Sophi à abjurer , & à faire abjurer à ses Sujets les erreurs de la Secte de Hali , après quoi il mettroit bas les armes. Comme rien ne fait plus d'impression sur l'esprit des Peuples que le motif de Religion , à mesure qu'il marchoit son armée grossissoit par le

concours des troupes qui venoient de toutes parts se joindre à lui. Il avança donc à grandes journées vers la capitale de l'Empire, à la tête de sa puissante armée, & campa, sans aucune opposition, sur les bords de la rivière qui sépare Ispahan du célèbre fauxbourg nommé Julfa. Ce fut là que Cha-hussain, trahi par un de ses confidens qui lui avoit débauché ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupes, se voiant abandonné, hors d'état de se défendre, & en danger de perdre la vie avec la Couronne, prit le parti de passer la rivière, d'aller trouver Miriveiz dans son camp, & par une abdication volontaire de lui porter lui-même sa Couronne & les clefs de sa capitale. Miriveiz abusant de sa fortune, & oubliant la considération qu'il devoit à cet infortuné Monarque, le reçût avec un air de hauteur qui ne convenoit nullement dans les conjonctures : tous les Gens mêmes en furent choqués ; mais il n'y eut qu'Esreff, son parent & le principal Officier de son armée, qui osât prendre la liberté de lui en témoigner son étonnement, & de lui dire que la maniere hautaine dont il venoit de recevoir un Roi malheureux qui remettoit sa Couronne entre ses mains, n'étoit pas humaine, & qu'il étoit de sa réputation de réparer par une seconde entrevue plus gracieuse le désagrément

de la première. Miriveiz parut entrer dans les sentimens du sage Estreff, mais l'événement fit bien-tôt voir les mauvais effets que produisit dans son esprit la liberté qu'avoit prise son cousin.

Cependant il entra comme un triomphateur dans Ispahan, il s'y fit déclarer Roi de Perse, & laissant le malheureux Sophi dans un appartement du Palais séparé du sien, il prit les rênes de l'Empire en maître absolu. Il fit d'abord piller tous les Persans de la Secte de Hali, & mit sous contribution, pour commencer l'établissement de ses finances, les Marchands libres de différentes Nations, sous promesse de les rembourser lorsqu'il seroit en état de le faire. Il ne tarda pas ensuite, pour s'assurer la Couronne, de se défaire de ceux qu'il jugeoit capables ou de la lui disputer, ou de la lui enlever : il se défia même d'Estreff, son parent ; & se souvenant de la remontrance qu'il lui avoit faite en faveur du Sophi détrôné, il la regarda comme une marque qu'il étoit dans ses intérêts ; & pour n'avoir rien à craindre de lui, il le confina dans une obscure prison.

C'est-là le caractère des usurpateurs d'être défiants, soupçonneux, inquiets, & de n'épargner ni leurs plus proches, ni leurs serviteurs les plus fideles, pour se guerir de

leurs soupçons , & se délivrer de leurs inquietudes ; celles de Miriveiz allèrent si loin qu'elles commencerent à lui troubler la raison ; il tomba dans une noire mélancolie , il s'imaginoit que tous les Grands du Royaume en vouloient à son Sceptre & à sa vie. Il les assembla un jour dans son Palais , sous prétexte de tenir avec eux un conseil sur les affaires présentes de son Etat , & il les fit tous égorger. Cette barbarie le rendit odieux à tout le monde & à charge à lui-même , de sorte qu'il tomba dans une espece de phrénésie , pendant laquelle il lui prit un accès de dévotion bizarre ; il se mit en tête de faire le Ramazan , qui est , ainsi qu'on l'a dit plus haut , le grand jeûne des Turcs ; mais pour encherir sur eux , il fit une si furieuse abstinence , qu'il se dessécha le cerveau , & se déranga notablement l'esprit. Les principaux Officiers de la Cour & de l'armée le voiant en cet état , & convenant tous qu'il n'étoit plus capable de regner , le Sophi d'ailleurs aiant abdiqué , résolurent de se donner un autre Maître : ils auroient choisi le frère de l'Usurpateur , mais il eut fallu le faire venir de quatre cent lieues , & c'étoit un trop long délai dans une affaire qui demandoit une prompte exécution.

Les plus sages opinèrent qu'il ne falloit

pas chercher un successeur si loin , qu'il y avoit dans les prisons un proche parent de Miriveiz plus doux , plus humain & plus digne de porter la Couronne que lui. L'avis fut applaudi de tous , & l'on prit sur le champ les mesures pour l'exécuter. La conjoncture étoit favorable ; Miriveiz s'étant renfermé dans son Palais , on pouvoit tout entreprendre , & tout faire à son inscû. On prit les Soldats qu'on sçavoit particulièrement affectionnez à Esreff ; on alla hautement le tirer de prison , & sans perdre un moment on le proclama Roi de Perse. Il ne fut pas plûtôt sur le Thône, qu'il fit assassiner Miriveiz dans son Palais , & le bruit s'en étant répandu, il n'y eut pas un seul homme qui l'honorât de ses regrets.

Le nouveau Maître , pour donner des marques de son humanité, fit prier le Monarque détroné de venir au Palais pour avoir avec lui une entrevûe. Dès qu'il parut, Esreff lui fit l'accueil le plus gracieux , & il lui dit : Je prétends que vous soiez autant que moi le Maître dans Ispahan , je veux partager avec vous la Royauté ; l'Empire des Persans est assez vaste pour vous & pour moi. L'infortuné Cha-hussain pensa revivre à ces mots , & oublier ses malheurs , il rendit grâces à Esreff de ses offres obligeantes, & le pria cependant d'agréer , qu'il restât
comme

comme particulier dans l'état tranquile où la fortune l'avoit mis.

Esreff se scut bon gré d'avoir fait ces avances ; & soit qu'elles fussent sinceres ou simulées, elles lui firent beaucoup d'honneur ; & pour marquer encore mieux la consideration qu'il avoit pour la famille Royale, il choisit pour épouse la fille de Cha-hussain, dont il eut bien-tôt un fils qui fut le gage, & comme le garand de sa tranquille possession du Thrône. Il n'y avoit plus dans la Famille Royale que Thamas, fils de Cha-hussain, qui pût le lui disputer, il en étoit, au défaut de son pere, l'héritier naturel ; & en cette qualité, il avoit pris le titre de Roi de Perse, & fait des liaisons avec le Grand Seigneur & le Czar de Moscovie ; mais voiant que ces deux Puissances avoient plus à cœur leurs interêts que le sien, & qu'il n'avoit ni assez de troupes pour tenir la campagne, ni assez d'Officiers fideles pour lui en amasser, il s'étoit retiré chez le Grand Mogol comme dans un asile.

C'est-là qu'Esreff lui dépêcha un Courier exprès avec une lettre très-polie, par laquelle il l'invitoit à retourner à la Cour de Perse, en l'assurant qu'il y seroit reçu comme sa propre personne ; qu'il y auroit la même autorité que lui, & qu'ils y

D

regneroient unanimement ensemble. Le Prince, soit qu'il eût pris comme son Pere, le parti d'un vie privée, soit qu'il ne voulût pas partager une couronne qui lui appartenoit toute entiere, soit enfin qu'il se défiât des offres d'un Usurpateur, & qu'il en craignît les pièges, il se contenta de lui répondre qu'il lui avoit obligation des promesses qu'il vouloit bien lui faire, mais qu'il avoit déjà trop goûté le repos dans la Cour de l'Empereur du Mogol, pour n'en pas préférer les douceurs aux embarras qu'il pouvoit trouver dans celle de Perse.

Esreff n'ayant plus rien à craindre dans l'interieur de son nouvel Etat, apprit par des Exprès qui lui vinrent coup sur coup, que le Grand Seigneur avoit puissamment armé contre lui, sous le specieux prétexte de rétablir le Roi déthroné, & que le Seraskier Achmet Bacha de Bagdat ou de Babylone, s'étoit déjà avancé sur les frontieres de Perse à la tête de soixante dix mille hommes. Il ne balança pas un moment; & put lui épargner une partie du chemin, il alla au-devant de lui avec une armée composée la plûpart de ses braves Aiguis, sur la valeur desquels il se promettoit de battre les Turcs, quoique beaucoup supérieurs en nombre, n'ayant de sa part qu'une armée de quarante mille hommes.

Les deux armées aiant fait une égale diligence , se trouverent en assez peu de distance : Esreff alors aussi politique qu'il étoit brave , avant que d'engager le combat avec le General Turc , s'avisâ de lui envoyer une ambassade des plus extraordinaires & des plus nouvelles qu'on eût encore vûes ; elle consistoit en quatre Effendis ou Docteurs de la Loi Mahometane. Il leur ordonna de s'habiller de blanc , c'est la couleur des Imans ou Prédicateurs parmi les Musulmans , de prendre des botines noires , & de n'avoir point d'autres armes qu'une espece de longs chapelets , dont ils roulaient les grains en récitant des prieres. Le spectacle étonna toute l'armée Ottomane, le Seraskier en fut embarrassé ; il ne laissa pas de recevoir avec honneur les Ambassadeurs , après quoi le plus vénérable d'entre les quatre portant la parole , lui dit gravement : Esreff kan notre Empereur , nous envoie vers toi pour te dire , qu'il a conquis la Perse pour y établir la vraie Religion Musulmane , dont il fait profession : il a d'autant plus de droit d'occuper le Thrône des Persans , qu'il en est le maître légitime , étant descendu du fameux Koraix , auquel appartenoit l'Empire ; il ignore au reste pour quelle raison l'Empereur Ottoman le traite en ennemi ; & ce qui est encore plus

scandaleux , se ligue avec des Infideles , (c'est-à-dire les Moscovites ,) pour chasser un Musulman , à qui la naissance , la Religion & les armes , donnent de si justes droits. Nous venons donc ici pour te prier de sa part de ne point tirer le sabre contre un Prince de ta même Religion , & de t'en retourner à Bagdat avec toute ton armée , laissant tranquillement établir dans la Perse la véritable Religion du Tout-Puissant.

Le Seraskier s'apperçut bien que la qualité , la contenance , & plus encore le discours de l'Ambassadeur , faisoit impression sur l'esprit de ses Officiers , & il se hâta de répondre pour en empêcher les mauvais effets.

Il dit donc qu'il venoit en Perse pour obéir au Grand Seigneur son Maître , & pour faire exécuter ses ordres , qui étoit de déclarer que la Religion Musulmane ne pouvoit & ne devoit avoir qu'un Chef ; qu'il étoit en possession de ce titre , & qu'Esreff eût à le reconnoître en cette qualité , c'est-à-dire , comme le seul Empereur ou Chef des Musulmans ; & que s'il résistoit à une demande si juste , il n'avoit qu'à se préparer à éprouver la force du sabre des Ottomans.

Les Ambassadeurs sur cette déclaration prirent leur congé , & se retirèrent ; un Prince Curde un moment après se détacha

de l'armée Ottomane, & passa avec cinq mille hommes à celle d'Esreff, vingt mille autres de sa Nation suivirent son exemple, de sorte qu'Esreff se trouva aussi fort en nombre d'hommes que le Seraskier.

Celui-ci, malgré la désertion de ses troupes, se détermina à donner bataille : Esreff, d'une contenance assurée qui anima ses gens, incontinent après avoir essuié le premier feu des Turcs, les chargea, le sabre à la main, avec tant de furie, qu'il renversa leurs bataillons les uns sur les autres, & qu'il mit en déroute toute leur armée ; de sorte qu'Achmet fut obligé de se retirer à la hâte avec un petit nombre de ses troupes, & de laisser sur le champ de bataille tentes, canons, bagages & toutes ses munitions.

Le victorieux Esreff soutenant toujours son personnage de brave & de modéré, n'abusa point de son bonheur ; il envoya même de nouveaux Ambassadeurs au Vaincu, pour lui dire qu'il pouvoit venir librement reprendre tout ce que lui & ses gens avoient abandonné dans le champ de bataille, parce que tout cela appartenant aux Musulmans, il ne croioit pas qu'il lui fût permis d'y toucher, ajoûrant qu'il ne vouloit pas être regardé comme un voleur qui vient enlever le bien d'autrui, mais comme un Monarque

qui vient soutenir les droits de sa Couronne.

Esreff , après avoir donné au Seraskier cette marque de désintéressement & de générosité si nouvelle , le suivit d'assez près sans le harceler dans sa marche jusques sur les frontieres de Babylone , & retourna triomphant dans la capitale de l'Empire, où il fut reçu parmi les acclamations du peuple & de l'armée. Sa conduite sage & modérée lui fit une réputation qui contribua beaucoup à affermir sa Domination : Le Grand Seigneur fit bien les deux campagnes suivantes tous ses efforts pour l'ébranler , mais inutilement ; ses armées , qu'il envoya de nouveau , furent taillées en pieces , & ce fut pour sauver l'honneur de la Porte qu'Esreff fit les premieres avances pour la paix , qui fut conclue entre lui & le Grand Seigneur , & dont voici les principaux articles.

Articles du Traité de Paix entre le Grand Seigneur & le Sultan Esreff.

I. Le Sultan Esreff restera en possession du Royaume de Perse sous tel titre qu'il jugera à propos.

II. Les Turcs ne donneront aucun secours aux ennemis d'Esreff.

III. Le Grand Seigneur reconnoitra

comme légitime le mariage du Sultan Esreff avec la fille du Sophi de Perse déthrôné, de même que le fils déjà né de ce mariage.

IV. La Porte conservera les villes de Teflis, Hamadan, Tauris & autres Places conquises par les Turcs pendant la guerre.

V. Esreff consent que les Turcs remettent sous leur obéissance le territoire de Houvetz, qui est présentement gouverné par un Prince Arabe; & Esreff, en cas de besoin, joindra ses armes à celles des Ottomans, pour conquérir ce pays.

VI. Esreff sera considéré à la Porte comme un Musulman, malgré la différence de ses opinions d'avec celles des Ottomans, touchant les Prophetes Haly & Mahomet, sur quoi ni les Turcs, ni les Persans ne se feront plus d'affaires, se regardant les uns les autres comme freres.

VII. Esreff rendra aux Turcs tout le canon & tous les attirails de guerre, qu'il leur a enlevé en diverses occasions.

VIII. Le Grand Seigneur accordera une amnistie générale au Sultan Dely, qui s'est déclaré avec ses Tartares en faveur d'Esreff.

IX. La Porte & le Sultan Esreff nommeront au plutôt des Commissaires, pour les limites, &c.

Tout cela étant décidé, Esreff ne croiant plus avoir d'ennemis, ni au-dedans, ni

au-dehors du Royaume, dont il venoit de faire la conquête, il en resta sinon le légitime, au moins le paisible possesseur.

Après ce long épisode, dont les Lecteurs ne me sçauront pas mauvais gré, je me remets aux Mémoires du Pere, & je vais le retrouver à Erivan, où je l'ai laissé. Je ferois tort à la juste curiosité de ceux qui liront son Journal, si avant que de suivre notre Missionnaire dans sa sortie d'Erivan, je ne rapportois ce qu'il dit de la Montagne d'Ararat & du Monastere d'Edchmiadzin.

Le fameux Mont Ararat, que les Persans & les Armeniens appellent Macis, est au Midi de la ville d'Erivan, dont il est éloigné de dix lieues. Cette distance n'empêche pas qu'on ne le voie très distinctement de tous les endroits de la ville, comme si l'on étoit au pied de la montagne. Entre la ville & l'Ararat s'étend à perte de vûe une vaste campagne bien cultivée, pleine de beaux villages, & arrosée par l'Araxe, ce qui fait un point de vûe fort agréable.

L'Ararat est une prodigieuse montagne, la plus haute qu'on connoisse, à ce que dit le Missionnaire: le Chevalier Chardin prétend dans ses Mémoires en avoir vû une qui lui parut surpasser l'Ararat en hauteur, & c'est le Mont Caucase, par où il passa en

D'UN MISSIONNAIRE. 81
venant de la mer noire à Acalziké : quoiqu'il en soit de la différence de leurs sentimens, ils conviennent l'un & l'autre que l'Ararat est une montagne très-haute, non seulement par son extrême élévation au-dessus de la surface de la terre & du niveau de la campagne, mais parce qu'elle est située dans la haute Arménie, qui passe pour le pays du monde le plus élevé. Pendant les plus grandes ardeurs de l'esté, qui obligent les habitans des villes & des villages de gagner les montagnes voisines, l'Ararat est toujours couvert de neiges, non seulement à son sommet, ce qui lui est commun avec beaucoup d'autres montagnes, mais les neiges descendent si bas, que la partie qu'elles couvrent surpasseroit en hauteur nos montagnes les plus hautes : on trouve au pied plusieurs Monasteres de Religieux Armeniens, mais à mesure qu'on veut monter, l'air y est si vif & si subtil, qu'on y perd la respiration, & les neiges deviennent si hautes, que pour peu qu'on voulût s'avancer, on seroit en un danger évident d'y être enseveli. M. de Tournefort que je cite assez souvent, entreprit d'aller jusqu'au haut de celle-ci ; des Bergers lui dirent que la disette d'eau, les abîmes, les rochers, les tigres, le feroient périr ; il ne laissa pas de monter.

jusques au commencement des neiges qui l'empêcherent d'aller plus haut.

Ce fut sur cette fameuse montagne, selon la tradition de tous les tems & de toutes les Nations, que se reposa l'Arche de Noé après le déluge; tradition d'autant plus certaine, qu'elle est fondée sur ces paroles de la Genèse: * *L'Arche se reposa sur les montagnes de l'Armenie*: ce que les Interpretes de l'Ecriture expliquent du mont Ararat comme du plus haut qui soit en Armenie. Noé, qui depuis l'ouverture des cataractes, n'avoit vû que le ciel & une espece de mer immense, après avoir donné aux eaux le tems de s'écouler, découvrit du sommet de la montagne cette vaste & charmante plaine, dont je viens de parler, & c'est là qu'on croit qu'il bâtit une ville qu'on appella Erivan, qui veut dire Apparent en Langue Armenienne, pour marquer que cet endroit étoit la premiere terre qui parût à ce Patriarche après l'écoulement des eaux.

A la sortie de l'Arche il descendit dans la plaine, où s'étant avancé jusqu'au lieu où l'on voit aujourd'hui l'Eglise Patriarchale d'Edchmiadzin, il y dressa un autel, sur lequel il offrit à Dieu ce sacrifice, dont il est parlé dans la Genèse, en action de grâces de ce qu'il ne l'avoit pas enveloppé

* *Requirit arca super montes Armenia. Genes. ch. 8.*

dans le déluge universel qui venoit de faire périr le genre humain. Ce fut encore dans cette plaine que Noé trouva la vigne, & que l'ayant vûe après un certain tems chargée de raisins, il inventa l'art d'en faire du vin, qu'il en bût; & comme c'étoit le premier qu'il eût goûté, la force de cette liqueur, dont il n'avoit encore nulle expérience, le surprit d'abord, & l'étourdit tellement qu'il en fut enyvré. Il est vrai que le vin d'Erivan est encore aujourd'hui le plus excellent de la Perse, & qu'il est si violent, qu'il renverseroit la tête la plus forte, quand on n'en prendroit pas plus qu'on ne boit dans les repas ordinaires d'Europe. De tout ce que je viens de dire, il s'ensuit qu'Erivan peut se vanter d'être la première ville du monde, & l'Armenie le premier pays qui fut habité après le déluge.

Edchmiadzin est un mot composé de trois mots Armeniens, & signifie descente du Fils unique, par où ces Peuples prétendent marquer que ce fut en ce lieu-là que notre Seigneur parut descendre du Ciel, & se fit voir à Saint Gregoire l'Illuminateur, premier Patriarche d'Armenie, de quoi les Armeniens sont si persuadés, que ce seroit un crime chez eux que de nier cette tradition. Les Turcs,

D vj

à qui le mot d'Edchmiadzin seroit comme à nous d'une prononciation un peu trop rude , lui en donnent une autre , qui en leur langue signifie les trois Eglises , parce qu'en effet il y en a trois. La premiere & la principale , est l'Eglise Patriarchale ; la seconde , est celle de Sainte Rypsime ; la troisième , est celle de Sainte Cayenne , qui avec Sainte Rypsime , sa fille , & quarante autres vierges Romaines , vint en Armenie pour voir le célèbre S. Gregoire , & pour se mettre à couvert des persécutions que souffroient à Rome les Chrétiens sous l'Empire de Diocletien. Elles ne laisserent pas d'être martyrisées par ordre de Tyridate , Roi d'Armenie. Les Armeniens tiennent aussi que ce Roi fut depuis converti par Saint Gregoire , & qu'il vint ensuite avec lui à Rome pour y voir le grand Constantin , & y rendre hommage à saint Sylvestre , qui créa saint Gregoire premier Patriarche d'Armenie. Le Martyrologe Romain fait mention de ce Saint le 30. de Septembre , & des saintes Cayenne , Rypsime & leurs Compagnes , le 29. du même mois.

Le Monastere des trois Eglises consiste en une grande cour de deux cens pas en quarré , fermée par quatre corps de logis à un étage seulement , au centre desquels est l'Eglise Patriarchale , belle & bien bâtie.

pour le pays, & que les Arméniens regardent à peu près comme les Catholiques, l'Eglise de Saint Pierre de Rome : on y voit au milieu une grande pierre carrée, qui marque l'endroit de l'apparition du Fils de Dieu à saint Grégoire. C'est pour en conserver la mémoire que les Arméniens ont érigé là un magnifique Mausolée, soutenu par quatre colonnes, avec un Autel à la Romaine. La richesse & la pompe des ornemens de cette Eglise répond à la haute idée qu'en ont les Arméniens ; ils se vantent d'y avoir de très-précieuses reliques, entre lesquelles sont, un bras de leur saint Patriarche, le corps de sainte Rypsimé, le bras de sainte Cayenne, une côte de saint Jacques le mineur, un doigt de saint Pierre, deux doigts de saint Jean Baptiste, & un morceau de la vraie croix ; & qui voudroit leur en contester la vérité, seroit fort mal venu chez eux. Quoiqu'ils aient encore un Patriarche à Cis, qui est le Tarsus des Anciens, pays de saint Paul dans la Cilicie ou basse Arménie, un second à Aghtamar, près de la ville de Van en Turcomanie, & un troisième à Kantzasar ; ces trois Patriarches, quoiqu'absolus & indépendans dans leur district, n'approchent pas de l'autorité de celui des trois Eglises, qui est reconnu comme le Patriarche universel.

de la Nation Armenienne. Il se fait par les suffrages des Archevêques & des Evêques ; & après son élection , il est obligé d'aller à Ispahan pour avoir l'agrément du Roi de Perse. On compte quatre-vingt mille villes ou villages sous la Jurisdiction de ce Patriarche, & son revenu est bien de 600000 écus.

Ce sont là des particularitez que n'a pu omettre un Missionnaire que son voyage a engagé de séjourner quelque tems à Erivan, mais il étoit beaucoup plus de son caractère & de son inclination de parler de la Mission de cette ville avant que d'en sortir, & voici ce qu'il en dit.

Erivan n'étant qu'à trois lieues d'Echmiadzin, où réside le Patriarche, ce poste avoit toujours paru très-important pour l'établissement d'une Mission, où les ouvriers Evangeliques travaillant à la conversion du Chef de la Religion, auroient moyen de s'employer avec plus de succès à la réunion de toute la Nation Armenienne avec l'Eglise. L'entreprise étoit difficile ; c'étoit attaquer l'ennemi dans le plus fort de ses retranchemens : on crut avoir trouvé, pour réussir, une occasion favorable, dans l'Ambassade que Louis le Grand envoioit au Roi de Perse avec de magnifiques présens, dont les Peres Longeaux & Potier, Jesuites destinez

aux Missions d'Armenie , furent chargez. Etant arrivez à Alep , & y aiant pris les ordres de Monseigneur François Piquet , Evêque de Cesaropolis , nommé par le Saint Siège , Vicaire Apostolique en Perse , ils prirent la route d'Erivan pour de là se rendre à la Cour , tandis que l'Ambassadeur se rendroit lui-même à Ispahan. Leur séjour à Erivan ne fut pas long , la commission dont ils étoient chargez ne permettant pas qu'ils perdisent de tems. A leur arrivée à la capitale ils y trouverent l'Ambassadeur , qui aiant pris un chemin plus court , les avoit prévenus , & leur apprit d'abord qu'il avoit obtenu sans peine du Roi de Perse , par l'estime & la consideration qu'il avoit pour le Roi de France , un Raghamb ou commandement qui donnoit aux Jesuites une ample permission de s'établir à Erivan & à Chamaki : le Pere Potier eut pour lui le soin d'établir la nouvelle Mission de Chamaki , & le Pere Longeaux fut chargé de celle d'Erivan , où il arriva le 18. de Juillet de l'an 1684. & il n'y vécut pas assez long-tems pour y recueillir le fruit de ses travaux. Quelques mois après son arrivée , il tomba dans des langueurs , & il eut des symptomes qui firent croire qu'il avoit été empoisonné par les ennemis de la Religion dans une tasse de Caffé. Quoiqu'il

en soit il finit sa vie dans le tems qu'il avoit les plus belles espérances du monde de l'employer avec fruit à l'abolition du schisme en Arménie.

Il fut remplacé par le Pere Roux qui étoit Superieur de la Mission d'Isphahan ; mais étant arrivé à Erivan le 16. de Janvier 1685. il y mourut le 11. de Septembre 1686. Ce fut une perte considerable pour la Mission ; car dans le peu de tems qu'il la cultiva, il sçut si bien gagner le Patriarche par ses manieres insinuanes, par la douceur & la discrétion de son zele, que ce Prélat qui avoit été jusqu'alors le plus opposé à l'établissement de la Mission, en étoit devenu le plus zelé protecteur. Comme il avoit aimé le Pere Roux pendant sa vie, il l'honora après sa mort, en le faisant enterrer parmi les Archevêques & Evêques dans son magnifique Monastere d'Erivan ; il regla lui-même la cérémonie de ses obseques ; il ne manqua pas un jour pendant un assez long-tems d'aller prier le matin & le soir à son tombeau, & il écrivit lui-même au Général des Jesuites pour lui demander des Missionnaires du caractere de celui qu'il venoit de perdre. Le Pere Gaspar Dupuy lui succeda, & c'est lui qui gouvernoit la Mission d'Erivan quand le Pere y arriva le 16. de Janvier de l'an 1689. C'est

le troisième Supérieur qu'eut cette Mission, & qui n'y fut pas plus long-tems que les autres, car il mourut l'année suivante.

La Mission d'Erivan étoit en cet état lorsque notre Missionnaire partit de cette ville pour Chamaki, en compagnie d'une caravane qui s'étoit assemblée pour y aller, ce fut le 7. de Février de l'année 1689. Les premiers jours du voyage furent très-rudes, car il faut traverser des montagnes d'une hauteur prodigieuse; & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il se trouve au sommet de l'une de ces montagnes une petite mer, ou plutôt un grand lac d'eau douce, appelé par les Persans *Deria-chirin*, c'est-à-dire, mer douce, & par nos Géographes, lac de *Giacuni*: on marcha presque tout un jour sur le bord du lac, sans en voir le bout: on y voit une petite île, dans laquelle il y a un Monastere où le Patriarche des trois Eglises relegue ceux de ses Religieux qui ont commis quelque faute considérable. Cette mer douce est seconde en poissons, & sur-tout en truites d'une grosseur extraordinaire; quand on en a fait la pêche on les sale; & les grandes chaleurs étant passées, on les transporte dans les villes de Perse & jusqu'à *Ispahan*. De ces montagnes on descendit dans une plaine remplie de meuriers blancs pour la

nourriture des vers à soye, & le 12. on arriva à Gangia, ville considerable par le commerce des soyes. Les Peres Capucins y ont une Mission, & les Jesuites Polonois y en ont depuis établi une.

Il ne se peut rien de plus gracieux, & de plus touchant, que l'accueil plein de cordialité que les Armeniens de Gangia firent au Missionnaire; tous s'empressoient à l'envisager de l'avoir chez eux. C'est là qu'il se fit bon gré de s'être appliqué dans tous ses voyages, & sur-tout dans les séjours qu'il fut obligé de faire dans les villes, à s'instruire des langues de ces pays où Dieu le destinoit; car étant à Gangia il eut bien besoin d'entendre & de parler au moins imparfaitement la langue Armenienne. Il y fut assiéger d'une foule de Chrétiens pleins de zele & avides d'instructions: ils ont perpétuellement, hors les tems du repas, le livre des Evangiles ouvert, sur quoi ils ne cessent de faire des interrogations; car ils ont des lumieres assez pour avoir & pour former des doutes, mais ils n'en ont pas assez pour les résoudre, c'est d'un Missionnaire qu'ils en attendent l'explication: aussi l'écoutent-ils comme un oracle, & ils sont charmez de le posséder lorsqu'ils en rencontrent un. Ainsi rien n'est plus nécessaire à qui veut travailler à la conversion de ces Peuples,

que de se rendre très-habile dans l'intelligence de tous les textes de l'Évangile : on doit dire ici, à la honte de tant de Chrétiens d'Europe, que les Arméniens ont sans comparaison plus d'ardeur qu'eux pour lire & pour entendre l'Évangile. Quelque empressement qu'eût le Père de se rendre à Chamaki, dont il n'étoit plus éloigné que de cinq ou six jours, il ne put refuser d'en donner dix ou douze à ces fervens Chrétiens pour les instruire, pour entendre leurs confessions, & pour leur rendre tous les services dont est capable un ouvrier évangélique. Après avoir fait tout son possible pour les contenter il s'arracha de leurs bras avec peine; il partit de Gangia le 23. de Février, & le 2. de Mars il arriva enfin à Chamaki.

De la Ville & de la Mission de Chamaki.

CHAMAKI est la capitale d'une Province de Perse que les Anciens nommoient Albania, & que les Persans appellent Chirvan, c'est-à-dire, pays de lait, à cause de la douceur de son climat & de la fertilité de sa campagne, qui s'étend le long des côtes de la mer Caspienne, dont cette ville n'est éloignée que de deux journées

de caravane. Ces caravanes vont de Chamakî s'embarquer ou à Derbend, ou à Niezova, ou à Bacu ; & après une navigation de huit à dix jours sur la mer Caspienne, elles arrivent à Astracan, capitale du Royaume de même nom de la domination du Czar aux embouchures du Volga. Sur la fin d'Avril de la même année 1689. une caravane partit pour Astracan, & campa pendant quelques jours à quelque distance de Chamakî ; le Pere Lamaze, Jesuite, Missionnaire ainsi que les autres de la Compagnie, toujours attentif à procurer le bien des ames, alla au camp où il fit une espece de petite Mission, qui édifia si fort toute la caravane, que les Marchands, qui en faisoient le plus grand nombre, firent tous leurs efforts pour l'engager à les accompagner jusqu'au Port de Niezova, où ils ne manqueroient pas de séjourner assez de tems pour donner plus de carriere à son zele ; il s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit laisser seul à Chamakî un de ses Freres qui y étoit nouvellement venu.

Ce Jesuite étoit notre Missionnaire ; lorsqu'il y arriva il n'y avoit que deux ans que la Compagnie de Jesus y avoit établi une Mission : le Pere Potier s'y étoit rendu d'Isphahan pour en jeter les fondemens le 30. de Juillet 1686. Il ne les eut pas plûtôt

jettez & formé la nouvelle Mission, qu'il eut le bonheur de la cimenter par son sang, aiant été assassiné par les ennemis de la Religion. Après la mort de ce Pere la Mission fut vacante une année entiere, au bout de laquelle le Pere Lamaze la vint rétablir, muni d'un raghnam ou commandement du Roi de Perse, qui lui en donnoit le plein pouvoir. Il avoit commencé d'y travailler lorsque notre Missionnaire lui vint servir de second.

Je ne pouvois alors, dit-il, avec sa modestie ordinaire, lui être d'un grand secours, n'aiant encore qu'une connoissance fort imparfaite des langues du pays, & de tout ce que je devois sçavoir pour travailler utilement avec lui: ce fut, ajouta-t-il, une Providence pour moi de m'avoir donné le Pere Lamaze, le plus ancien des Missionnaires de ces contrées, sous la direction de qui je pusse me former à la vie apostolique. Il passa donc d'abord quelques mois avec ce saint Vieillard, profitant de ses lumieres, & employant une bonne partie de la journée à se perfectionner dans les langues Turque, Armenienne & Persane, toutes trois nécessaires pour cultiver ces Nations; l'ardeur avec laquelle il se portoit à cette étude lui parut comme un pressentiment que Dieu alloit fixer son sort sur la Perse, & non pas sur la Chine,

Cependant le 1. de Juin de l'année 1689. le Frere Balée, Jesuite, vint d'Erivan, & lui apporta pour nouvelles qu'il avoit ordre des Superieurs de se joindre à lui pour le voyage de la Chine; que le Comte de Siry n'ayant pû obtenir des Moscovites le passage par la Siberie, devoit bien-tôt se rendre à Chamaki par la mer Caspienne; qu'il avoit des lettres des Rois de France & de Pologne pour le Roi de Perse, pour les Princes de Tartare, & pour l'Empereur de la Chine; que les Peres Auril & Beauvossier devoient être du voyage; mais que celui-ci s'étant avancé jusqu'à Moskou, pour de-là se rendre à Chamaki, comme on en étoit convenu, les Moscovites lui avoient refusé le passage, ce qui l'avoit obligé de retourner sur ses pas jusqu'à Constantinople, où il devoit prendre la route de la mer noire pour venir à Chamaki, & que le Pere Auril étant tombé malade, avoit été contraint de repasser en France pour y rétablir sa santé.

Ces nouvelles, malgré son pressentiment, paroissoient lui annoncer que sa destination étoit pour la Chine; quelque joie qu'il en eût, & en quelque préparation de cœur où il fût d'aller conquérir des ames à Jesus-Christ dans ce vaste Empire, il ne laissoit pas d'avoir quelque inquietude. Il avoit déjà pris goût pour les Missions de

Perse & d'Armenie , il en sçavoit assez les langues pour y exercer son zèle ; tout ce qu'il en avoit appris lui devenoit inutile à la Chine , & il falloit entreprendre par terre & par des pays barbares un voyage de plus de deux mille lieues : tout cela étoit bien capable de donner à penser à un Missionnaire qui n'auroit pas eu autant de courage & de confiance en Dieu qu'il en avoit. Il s'abandonna donc à toutes les vûes que la Providence avoit sur lui , & il lui dit du meilleur de son cœur avec le Roi Prophete ; * *Mon sort est entre vos mains , Seigneur , & me voici prêt d'aller par tout où vous voudrez.* Nous verrons bien-tôt un funeste accident qui rompit toutes les mesures qu'on prenoit pour le voyage de la Chine , & qui détermina enfin le Missionnaire à se dévouer absolument aux Missions de Perse & d'Armenie.

Mais avant qu'arrivât ce dénouement , toutes les mesures se prenoient pour passer de Perse à la Chine dans la compagnie du Comte de Siry ; le 27. du même mois deux hommes de sa suite arriverent à Chamaki avec des lettres de leur Maître , par lesquelles il donnoit avis qu'il étoit heureusement arrivé à Astracan , d'Astracan à Niezova , & qu'il en partoît pour aller

* *In manibus tuis sorpes mea. Psalm.*

à Derbend , s'aboucher avec le Kan ; & qu'avant la fin d'Août il se rendroit infailliblement à Chamaki.

La ville de Derbend , dans le Royaume de Chirvan , est située au pied d'une montagne à quatre ou cinq cens pas de la mer Caspienne ; elle est défendue par un château bâti sur la croupe de la montagne ; deux fortes murailles parallèles l'une à l'autre s'étendent depuis la ville jusqu'à la mer , & ferment entièrement le passage par lequel on va par terre de Perse en Moscovie ; c'est ce qui a fait donner à la ville le nom de Derbend , qui signifie en Persan barre ou porte de fer , les Anciens l'appelloient *Porta Caspia*.

Tandis que le Comte de Siry y traitoit d'affaire avec le Kan , le Pere Lamaze se voyant une espace d'environ deux mois entre les mains , ne crut pas pouvoir le mieux employer qu'en se joignant à une caravane qui partoît de Chamaki pour la mer Caspienne ; il l'accompagna jusqu'à la ville de Bacu , où elle devoit s'embarquer & où il eut tout le tems de faire une Mission dans les formes , pendant laquelle il instruisit les Passagers , leur administra les Sacremens , & s'informa pleinement des particularitez de la Province & de la Sultanie de Bacu , ce qui donne occasion d'en parler ici.

Le

Le Royaume ou l'Empire des Persans se divise en seize grands Gouvernemens, qui ont chacun leur Kan ou Vice-Roi, avec des Sous-Gouverneurs sous lui qui s'appellent Sultans, du nom de Sultanie leur distric. La Province de Bacu en est une dans le Royaume de Chirvan; elle ne contient que trente-quatre villages, mais le pays en est très-fertile, sur-tout en grain, en coton, en safran, & en toutes sortes d'excellens fruits.

La plante du coton est une espece de petit arbrisseau de la hauteur d'environ deux pieds, & s'élargit en montant en forme de buisson; il pousse plusieurs branches qui portent une espece de noix, dans lesquelles est le coton.

Celle du safran est de deux sortes, la domestique & la sauvage: la premiere, dont le safran est le plus estimé, est une plante bulbeuse, qui s'éleve peu, & qui sortant de terre, pousse sa fleur avant ses feuilles; la fleur est rougeâtre, & s'ouvrant elle fait voir trois ou quatre filamens de couleur de feu, & ce sont ces filamens qu'on appelle le vrai safran. On va tous les matins le recueillir, & c'est beaucoup d'en amasser chaque jour quelques pincées dans un assez grand espace de terre. La seconde, dont le safran n'est pas si recherché,

E

n'a qu'un piend & demi de hauteur , porte sur les branches des têtes épineuses comme de petites noix , qui s'ouvrent en forme d'étoiles , & dont on tire un safran beaucoup inférieur au safran domestique ; on en voit des campagnes toutes couvertes comme en Languedoc & en Provence ; les hayes & les buissons se trouvent chargez d'oranges & de citrons sauvages , dont le goût est sans comparaison moins agréable que les domestiques qu'on a dans les jardins & dans les caisses.

On tire encore de la Sultranie de Bacu une grande quantité de fer & de naphte ; le sel se fait de l'eau salée d'un lac , comme il se fait de celle de la mer en France. Le naphte est une sorte de bitume ou huile noire que l'on trouve dans un puits ou source souterraine. Il s'enflâme comme l'eau-de-vie , & brûle ce qu'il touche , de manière qu'on a peine à l'éteindre. Les habitans de Chirvan s'en servent pour leurs lampes , ce qui cause chez eux une odeur fort désagréable. Près du puits on voit un volcan qui vomit du feu par huit ou dix bouches différentes. Les Perses , autrefois adorateurs du feu , appellent ce lieu là Atech ghia , qui veut dire demeure du feu. Il est encore aujourd'hui en vénération aux Indiens & aux Ghiaures , qui sont les restes de ces

anciens Perses, que j'appelle ainsi pour les distinguer des ceux qui sont nez long-tems depuis, & qui doivent être nommez Persans. Ils y viennent en pelerinage de divers endroits, & ils y jettent par leur superstitieuse dévotion des pieces d'or & d'argent; ils y entretiennent même toujours deux Derviches ou Religieux de leur Secte, pour la garde de ce feu sacré.

Le pays est plein de serpens d'une longueur extraordinaire; celui qui en est mordu applique à la partie blessée un cataplasme de lait caillé & aigri; à mesure que le lait tire le venin, le lait perd sa blancheur & devient jaunâtre, alors on y en met du nouveau, & quand il ne change plus de couleur, on est parfaitement guéri. On y voit encore des serpens d'une autre espece, qui ont des cornes à la tête, & ces cornes mises en poudre sont un remede souverain, non seulement contre les morsures de ces reptiles, mais contre toute sorte de venin, la divine Providence aiant pourvû qu'on trouve un antidote dans les endroits mêmes où l'on est sujet à ces accidens.

La Sultanie de Bacu étoit autrefois peuplée d'Armeniens, que le grand Cha-abas, Roi de Perse, y avoit envoie de divers quartiers d'Armenie: la plûpart des Chrétiens, destituez de Prêtres & d'instructions,

ÉLLE DE
LYON

s'y font faits Mahometans ; & ceux qui ont conservé leur Religion , n'ont ni Messes , ni Eglises , ni Prières publiques ; & si on veut donner le saint Viatique à quelques-uns , il faut l'aller prendre à Chamaki. Le Sultan de Bacu est obligé d'envoyer tous les ans au trésor du Roi sept mille tomans , qui font quatre cens vingt mille livres de notre monnoie Françoisse. Il lui est bien aisé de paier cette somme , Bacu faisant des profits extraordinaires que lui produit la proximité de la mer Caspienne. Cette mer a quelque chose de si extraordinaire , que de n'en parler pas , seroit priver le Lecteur d'un des plus curieux endroits de cette histoire.

De la Mer Caspienne.

CETTE mer peut assurément passer pour une des merveilles du monde ; ce qui en fait le merveilleux , c'est que n'ayant aucune communication sensible avec toute autre mer , & recevant dans son lit un grand nombre de rivières très-considérables , elles ne sort cependant jamais des bornes que le Seigneur lui a marqué : du nombre de ces fleuves sont principalement le Kour & l'Araxe , joints ensemble à l'Occident , le Sihun qui est le Jaxartes des Anciens , &

Le Gihun qu'ils appelloient Oxus à l'Orient, le Volga au Septentrion. Ce fleuve connu autrefois sous le nom de Rha, & appelé par les gens du pays Adil ou Adel, est le plus grand fleuve de l'Europe : il a tout son cours en Moscovie, où après avoir arrosé plus de sept cens lieues de pays, il va se jeter à Astracan dans la mer dont nous parlons, & paroît lui-même une mer à son embouchûre.

Depuis le tems qu'elle reçoit les eaux de tant de fleuves, il est évident qu'elle auroit dû innoder non-seulement le Royaume de Perse, mais encore toute l'Asie, si elle ne se déchargeoit par des canaux souterrains à mesure qu'elle grossit par le concours des rivières qui se rassemblent dans son sein, c'est de quoi tout le monde est obligé de convenir. La difficulté est de sçavoir sous quel pays de l'Asie elle se vaide, & avec quelle mer elle communique sous terre : il n'y a là-dessus que deux opinions qui méritent d'être examinées.

La première, tient que cette décharge est sous la Georgie dans la mer noire : ceux qui sont de ce sentiment le fondent sur deux choses qui lui donnent la vraisemblance.

1°. C'est le peu de distance qu'il y a d'une mer à l'autre ; distance qui n'est environ que de quatre-vingt lieues. 2°. Ce sont ces

courans qu'on trouve sur la mer noire & qui sont poussez d'Orient en Occident , & sur-tout ce courant rapide du détroit de Constantinople, dont nous avons déjà parlé. La mer noire , enflée par cette prodigieuse quantité d'eau que la mer Caspienne lui envoie sous terre , est elle-même obligée de se décharger par le canal de Constantinople dans la mer de Marmora : ce système d'ailleurs aide à expliquer pourquoi dans la mer noire les agitations sont plus continuelles , & le mouvement des flots est plus violent que dans toute autre mer.

La seconde opinion , pour laquelle se déclare notre Missionnaire , est que la mer Caspienne se décharge & se vuide sous la Perse , & va par un chemin de quatre cens lieues sous terre , & communiquer avec l'Océan de Indes vers le Golfe d'Ormus & le Sein-persique. Voici les raisons qu'il en a fondées sur ce qu'il a vû & expérimenté lui-même : la première raison est que par toute la Perse où il pleut plus rarement , à ce qu'il dit , qu'en aucun autre pays du monde , & où il y a très-peu de rivières , pour peu que l'on creuse en terre on trouve l'eau.

La seconde , c'est que ces eaux qu'on trouve sont par tout un peu salées; on en boit cependant , & on s'y accôûte bien-tôt.

Ce qui soutient cette raison, c'est qu'en plusieurs endroits de la Perse il est assez ordinaire de voir la terre couverte & blanche de salpêtre, & le sel y est si commun, qu'on le donne presque pour rien.

La troisième, c'est que dans la Perse il y a des campagnes entières désertes & sans culture, parce qu'elles ont toujours un pied d'eau, ce qui ne peut venir que de dessous la terre, n'y ayant ni ruisseau, ni fontaine, ni source d'eau dans le voisinage, & les pluies, ainsi qu'on l'a déjà dit, y étant très rares.

La quatrième, c'est que ces eaux souterraines minent en différens endroits les fondemens des maisons qui ne sont que de terre, & les font tomber en ruines : c'est ce qu'on voit sur-tout dans les villes de Com & de Chiras.

La cinquième, est qu'on trouve des poissons dans les puits ou caris, dès qu'on les a creusés jusqu'à l'eau ; or ces poissons paroissent évidemment avoir été amenez par les décharges souterraines d'une mer qui ne peut être que la mer Caspienne, n'y ayant au voisinage ni ruisseau, ni riviere, ainsi qu'on l'a déjà remarqué. C'est une industrie particuliere des Persans de creuser ces puits ou ces caris pour suppléer au défaut des pluies qui sont rares en Perse.

fur-tout depuis le mois d'Avril jusqu'en Novembre : voici ce qu'ils font avec un travail qui leur est fort utile.

Au penchant d'une colline ils creusent & trouvent bien-tôt l'eau ; c'est le premier caris. Ils en creusent un second à vingt pas plus bas, & aiant vuïdé la terre qui est entre les deux, ils en font la communication, & cela leur donne déjà un canal : un troisième puits qu'ils creusent encore au-dessous à même distance, & dont ils font de même l'union par l'enlèvement des terre, grossit le canal : ils continuent, suivant toujours le penchant du terrain, jusqu'à ce que le dernier puits, étant presque au niveau de la campagne, il forme un grand ruisseau qui a encore assez de pente pour s'écouler sur leurs terres, & pour y être conduit par le chemin, ou le lit qu'ils lui ont fait par quelques coups de bêches ; c'est ainsi qu'ils arrosent leurs campagnes, qui seroient arides & dessechées pendant les chaleurs excessives, si l'art & le travail n'étoient chez eux une espece de supplément à la nature : mais ce qui confirme la seconde opinion, c'est qu'à peine ont-ils creusé ces puits ou ces caris, qu'en regardant par la bouche ou l'ouverture, on y voit au fond une quantité de poissons d'une grosseur médiocre, mais fades & insipides, par le long séjour qu'ils

ont fait sous la terre ; y étant entraînez par les décharges de la mer Caspienne.

On donne différens noms à cette mer ; on l'appelle mer de Bacu, du nom de cette ville ; mer de Sala, du nom d'une autre ville qui est sur ses côtes ; mer de Tabarestan ou Tabristan, du nom d'une Province de Perse, qui est sur les côtes meridionales de cette mer ; mer de Ghilan, du nom d'une autre Province de ce Royaume, la plus petite des seize, mais la plus fertile & l'une des plus riches par le grand commerce de ses soyes, qui passent pour les plus belles de toute l'Asie : enfin les Anciens l'ont appelé mer de l'Hyrkanie, qui faisoit une partie du Royaume des Parthes, & qui répondoit au Tabristan & au Charasan d'aujourd'hui. Ceux qui auront la curiosité d'apprendre d'autres particularitez de la mer Caspienne, peuvent consulter la belle & sçavante Carte marine qui en a été faite par les ordres de Sa Majesté Czariene en 1719. 1720. & 1721. par M. Carlvanwerden, & que le sieur Guillaume de Lisle, premier Geographe du Roi & de l'Academie Royale des Sciences a réduite au Meridien de Paris : on voit marqué sur cette Carte les différentes variations de l'aiguille tout le long des côtes de la mer Caspienne à l'Occident & au Midi.

E v.

Après ces digressions, qu'un Journaliste est obligé de faire pour ne pas priver les Lecteurs de ce qu'il a vû de curieux dans ses divers voyages, il en va faire encore un autre à l'occasion de l'Ambassade de Monsieur le Comte de Syri. Le 19. de Juillet la nouvelle vint qu'il étoit près de Chamaki, & qu'il devoit se délasser pendant quelques heures dans un jardin proche de la ville. Il y fit sur le soir son entrée avec beaucoup de magnificence, & un cortége de plusieurs Gentilshommes Polonois richement vêtus; il avoit avec lui un Jésuite Polonois qui alloit trouver un Prince de Georgie affectionné à la Religion, pour concerter avec lui l'établissement d'une nouvelle Mission dans la ville de Bachachouk, capitale de ses Etats. Au premier entretien que le Missionnaire eut l'honneur d'avoir avec l'Ambassadeur, son Excellence lui fit voir le pouvoir que les Superieurs de la Compagnie lui avoient donné de le prendre pour l'accompagner au voyage de la Chine, de sorte qu'on ne pensa plus qu'à se préparer à celui d'Ispahan, dont je suspens le récit pour instruire les Lecteurs de la maniere dont les Ambassadeurs sont reçûs à la Cour de Perse.

Des Ambassadeurs de Perse.

IL est peu de Souverains en Europe qui reçoivent autant d'Ambassadeurs qu'en reçoit le Roi de Perse, non-seulement de la part des Princes Mahometans, mais des Etats & des Monarques Chrétiens. Il est vrai qu'aucun Ambassadeur ordinaire ne réside à la Cour d'Ispahan; ce sont tous comme des Envoiez extraordinaires, qui après avoir traité pendant quelques mois des affaires dont ils sont chargez par leurs Maîtres, reçoivent leur audience de congé, & retournent leur en rendre compte.

Ce n'est pas qu'ils aient des affaires à démêler avec les Rois de Perse pour leurs intérêts particuliers; le sujet des ambassades qu'ils font faire roule d'ordinaire sur le Commerce & sur la protection qu'ils demandent au Roi pour les Missionnaires établis dans ses Etats, & l'on peut dire que ces ambassades sont le plus ferme appui de la Religion dans le Royaume de Perse. Les Missionnaires y sont considerez comme chers aux Princes Chrétiens qui les recommandent: les Grands mêmes & les plus distinguez de la Cour, les appellent Conaks, c'est-à-dire, les hôtes du Roi; ils sont francs, exemts de contributions, & leurs Maisons

E. vj

sont regardées comme des aziles au centre même du Mahometisme.

Pendant un séjour de près de quatorze ans que le Missionnaire a fait partie à Isphan, partie à Julfa, fauxbourg de cette capitale, il y a vû des Ambassadeurs de presque toutes les Nations & des Princes de l'Europe, du Pape, de l'Empereur, du Czar de Moscovie, des Rois de France, de Suede, de Portugal, de Pologne, des Républiques de Hollande & de Venise, & du Grand-Maître de Malte. On n'a pas même égard en Perse si ces Envoiez sont laïques ou Ecclesiastiques, simples Prêtres ou Religieux, nobles ou roturiers, dès qu'ils sont revêtus du caractère d'Ambassadeurs ils sont considerez, plus ou moins cependant à proportion de la grandeur du Maître qui les envoie. Il suffit même, pour avoir en Perse les honneurs d'Ambassadeur, d'être chargé d'une lettre d'un Souverain au Roi, ne fût-ce qu'une lettre de recommandation, mais toujours accompagnée de présens à Sa Majesté.

Le Kan, ou le Gouverneur de la premiere ville frontiere où l'Ambassadeur arrive, après s'être bien instruit de la vérité de son ambassade, le loge & le défraie avec tout son train, & lui assigne pour chaque jour un tayn, c'est-à-dire, une certaine

somme plus ou moins considérable, selon le nombre des personnes qu'il a sa suite, & la quantité de chevaux & de chameaux qu'il lui faut pour le transport de ses balots : le tain lui est payé tout le tems que dure son ambassade, jusqu'à ce qu'il soit sorti des terres du Royaume. Je ne parlerai point ici de la supercherie que font certains de ces Messieurs, qui prennent ce qu'on appelle *des Passe-Volans*, pour faire grossir la somme, & qui les congédient quand elle est une fois fixée; c'est le tour du bâton que n'oseroit faire un Ambassadeur d'une Couronne telle qu'est celle de France.

Le Kan doit donner encore à l'Ambassadeur un Meimandar, c'est-à-dire, un Fourrier, qui aille lui marquer les logis sur sa route, & qui leve en chaque endroit le tain pour le délivrer à l'Ambassadeur, & lui-même est obligé de le visiter souvent pour prendre ses ordres, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la Cour; il y envoie par avance le mémoire qu'il a tiré des présens, que l'Ambassadeur veut offrir au Roi.

Lorsqu'il est arrivé au fauxbourg d'Isphahan; où il séjourne quelques jours pour se préparer à son Entrée, le Meimandar Bachi, c'est-à-dire, le chef des Meimandars, ou l'Introducteur des Ambassadeurs, vient le voir, & taxe, à dire d'experts, les présens.

destinez au Roi. Il y auroit de la mauvaise foi de gagner les experts pour les induire à faire une estimation des présens au-delà de ce qu'ils valent ; le Missionnaire cependant fut un jour témoin de cette fraude, & vit un Ambassadeur qui, entr'autres présens, avoit apporté plus de deux cens montres qui ne lui avoient coûté que dix écus chacune, & qui en furent estimées soixante : ce qui peut tenter un Ambassadeur de faire estimer ainsi ses présens au-delà de leur valeur, c'est que le Roi de Perse proportionne les Présens qu'il donne à ceux qu'il reçoit ; & d'ailleurs ce qu'il rend, partie en argent, partie en riches marchandises du pays, est toujourns plus considerable que ce qu'il a reçu.

L'Ambassadeur enfin, après son audience de congé, est reconduit par un Meimandar avec les mêmes honneurs qu'on lui a faits à son arrivée ; & comme on l'a déjà dit, on lui continue le même tayn jusqu'à ce qu'il soit sorti du Royaume.

*Quatrième Voyage de Chamaki à
Ispahan.*

DE P U I S que le Pere fut parti de Marseille sur la fin de Septembre 1688. jusqu'à son arrivée à Chamaki, son voyage

D'UN MISSIONNAIRE. **PRE**
avoit toujours été d'Occident en Orient,
& il avoit déjà fait plus de quinze cens
lieues en cinq mois environ ; mais celui
qu'il alloit commencer étoit du Septentrion
au Midi, & seulement de deux cens lieues.
Il le faisoit en compagnie d'un Ambassadeur
plein de bonté, qui alloit au-devant de ses
besoins, & le repos de six mois qu'il avoit
pris dans son séjour à Chamaki, l'avoit
mis, à ce qu'il pensoit, en état de ne
rien craindre des fatigues de ce nouveau
voyage ; il ne laissa pas cependant d'y
souffrir beaucoup plus que dans les pré-
cédens, & c'est là qu'il expérimenta qu'un
Missionnaire ne doit nullement s'appuier sur
les moiens humains, la divine Providence,
à laquelle il faut qu'il se confie uniquement,
lui aiant fait sentir que plus il a de secours
de la part des hommes, moins il en a de la
part de Dieu.

Ce fut donc le 4. d'Août 1689. qu'il partit
de Chamaki à la suite du Comte de Syri ;
on s'arrêta quelque tems dans un beau jardin
proche de la ville, pour y faire les pré-
paratifs nécessaires au voyage ; on eut soin
sur-tout de se pourvoir de vivre & d'eau,
car on devoit marcher quatre jours de suite
par un désert affreux, où l'on ne trouve
à manger que ce qu'on y porte, & où
l'eau est si trouble & si mauvaise, qu'on

auroit peine à s'en servir pour laver les mains. Le 25. on ne fit que traverser des montagnes seches & stériles qui séparent le Gouvernement de Chirvan d'avec celui d'Adirbetjan : on passa l'Araxe un peu plus bas qu'à l'endroit où il reçoit la riviere du Kour ; ces deux rivieres jointes ensemble forment un fleuve qui va bien-tôt après se jeter dans la mer Caspienne, sous le nom d'Aras.

On entre ensuite dans la Sultanie de Mougan ; elle est divisée en bas & haut Mougan : le bas est une vaste campagne de plus de vingt-cinq lieues d'étendue, où l'on ne trouve ni maisons ni villages, sans bois, sans arbres, sans eaux, & où la terre est si aride en esté, qu'elle ne produit pas un brin d'herbe. Le haut est un pays de montagnes aux environs du Mont Taurus, où les peuples du bas Mougan se retirent en esté avec leurs troupeaux qu'ils y ramènent quand les chaleurs sont passées, & que la terre commence à pousser quelques herbes. Ces peuples qui s'appellent Elli, sont toujours errans, & n'habitent que sous des tentes, qu'ils allignent en forme de rues, dans les lieux où ils trouvent plus de pâturage ; & quand leurs troupeaux ont brouté toute l'herbe d'un endroit, ils en vont chercher un autre, & chargent sur des

chameaux leurs tentes qu'ils transportent pour les dresser ailleurs, où le pâturage est plus abondant.

Le 1. de Septembre, après avoir traversé le bas Mougan, qu'on appelle encore Mougan-désert, où l'on ne marchoit que la nuit à cause des grandes chaleurs, on entra dans la Sultanie de Talich, dont le pays paroît charmant aux Voyageurs qui sortent du désert du Mougan : on campa dans un village, dont les maisons étoient vuides & abandonnées, les habitans s'étant retirez avec leurs meubles au bruit de l'arrivée de l'Ambassadeur, pour éviter de paier le tavn : on en prit quelques-uns, à qui le Meimandar fit donner la bastonade, ce qu'on est obligé de voir assez souvent avec chagrin quand on accompagne un Ambassadeur. Comme on étoit campé près d'un autre village, on vint dire au Comte de Syri que quelques-uns de ses gens étoient aux prises avec les habitans qui avoient refusé de leur fournir des vivres; il y envoya des gens armez avec menace de réduire leur village en cendre; la crainte fit cesser le bruit, le tavn fut païé, & les vivres furent fournis.

Les trois, quatre & cinquième jours suivans, on toucha à deux ou trois Sultanies, & le sixième on campa à une demie

lieue d'Ardeville : elle est située dans une vaste & agréable plaine près du Mont Taurus, que les gens du pays appellent Savalandaghi ; c'est, après l'Ararat, une des plus hautes montagnes qui se voie ; dans les chaleurs exceſſives qu'il faisoit alors, elle étoit toute couverte de neiges ; la ville, dont nous parlons, a été autrefois le séjour des Rois de Perse, dont on voit encore les superbes tombeaux, sur-tout celui du grand Cha-Abas, le plus fameux conquérant que les Persans aient eu depuis plusieurs siècles ; il reprit sur les Turcs plus de cent lieues de pays qu'ils avoient conquis sur les Persans ; il étoit ami des Chrétiens, & il voulut qu'au plus haut de la Mosquée Royale, où étoit le croissant, on y arborât aussi l'étendard de la Croix. On y voit encore le tombeau du Roi Pyr, chef de la famille Royale, qui étoit sur le Thrône avant la révolution ; pour en entretenir & en perpetuer la magnificence, il assigna cent villages qu'il exempta de toutes charges & contributions, à condition de cet entretien. Les Armeniens ont une Eglise en cette ville, où ils exercent librement leur Religion de même que dans toute la Perse.

On passa de-là à Chamafque, beau village, & qui pourroit passer pour une ville, sur-tout en Perse, où la plupart des villes ne

font point fermées de murailles; les habitans vinrent au-devant de l'Ambassadeur & de sa suite avec des rafraîchissemens, & surtout des melons délicieux qu'ils lui présentèrent: les melonieres au reste chez les Persans sont des campagnes entieres, qui avec fort peu de culture, donnent des melons d'une grosseur extraordinaire, il n'est pas rare d'y en voir de vingt-cinq à trente livres pesant, & la plupart sont excellens: les concombres de même croissent dans des plaines avec peu de travail; ils ne sont ni si jaunes, ni si gros qu'en France; ils sont tout brodez, leur écorce est très-déliée; & sous cette écorce, dès qu'elle est ouverte, on trouve un grain fin & menu, à peu près comme celui de la figue, ce qui le rend très-délicat: le concombre se mange crû, & sans autre assaisonnement que le sel, sans même le peler, & on peut en manger beaucoup sans craindre d'en être incommodé.

Le 12. on arriva à Yenghitia; les habitans avoient eu soin de répandre le bruit que la peste étoit dans leur ville, ce qui empêcha l'Ambassadeur d'y entrer; mais leur fourberie aiant été découverte par la difficulté qu'ils firent de payer le tain, le Meimandar se saisit des Principaux; les uns passerent sous les bâtons, les autres

furent mis aux fers , & ils furent obligez de paier le tain qui étoit pour eux de cent écus. Le lendemain , à quelques lieues de-là , il y eût une autre querelle avec des Turcomans qu'on trouva avec leurs troupeaux sur les montagnes ; des gens de l'Ambassadeur leur aiant enlevé un mouton , au lieu de venir s'en plaindre à lui , qui n'auroit pas manqué de leur faire justice , ils s'attrouperent hommes , femmes , enfans , & vinrent à la compagnie armez de pierres & de bâtons ; on en fut d'abord un peu embarrassé , mais ils cederent à la force , & laisserent sur la place beaucoup de leurs gens rouez de coups. Cette maniere de voyager avec un Ambassadeur fit peine au Missionnaire , auquel il n'étoit pas possible d'empêcher ces voies de fait qui lui faisoient une espece d'horreur , & il auroit beaucoup mieux aimé d'être réduit à son particulier , de souffrir davantage , & de voir moins souffrir les autres.

Le 14. on arriva à une petite ville à demi ruinée , qui s'appelle Miana ; & comme on y resta quelques jours , il y vint des Marchands Mahometans qui menotent à Ispahan une caravane de jeunes filles qu'ils avoient achetées en Georgie , pour aller les vendre dans la capitale. Ils s'adresserent à l'Ambassadeur pour sçavoir s'il ne voudroit pas acheter

quelques-unes de ces malheureuses esclaves, ils lui en offrirent cinq ; & le Comte aiant jetté les yeux sur une , dans laquelle il entrevit encore plus de chagrin de son sort que de beauté , il en eut pitié ; il demanda quel en étoit le prix , on la lui fit trente tosmans, c'est-à-dire , dix-huit cens écus ; puis se tournant vers le Missionnaire : Qu'en pensez-vous , lui dit-il en souïrant , ne ferois-je pas un grand acte de charité , si pour cette somme , quelque forte qu'elle soit , je délivrois cette infortunée , qui tombant entre les mains d'un maître Mahometant , va perdre avec sa liberté son honneur & sa Religion , & par conséquent son ame ; au lieu qu'à mon service elle conservera ces biens , qui sont bien d'un autre prix que celui qu'on me demande. Il est vrai , Monsieur , lui répondit le Pere , que la charité ne pourroit être mieux placée , mais en la tirant d'esclavage ne risqueriez-vous pas vous-même votre liberté : Je vous entends , reprit l'Ambassadeur , & renvoia sur le champ & les Marchands , & la fille.

Le sexe en Georgie aiant plus de beauté qu'en toute autre province de l'Orient , c'est de-là qu'on en tire tous les ans un grand nombre de jeunes filles pour les ferrails du Roi & des Seigneurs Mahometans, Les peres & les meres qui manquent d'argent,

peu instruits des devoirs de leur Religion, ne se font point de scrupule de vendre leurs propres enfans plutôt que de se les laisser enlever de force. Les Marchands Turcs qui exercent ce commerce infâme, conduisent à Ispahan des troupes entières de ces malheureuses victimes de la brutalité des uns, & de l'avarice des autres. Heureuses, dans leur malheur, lorsqu'elles sont vendues à des Chrétiens, car à tout autre elles sont dans un péril évident de perdre & la pudeur, & la Christianisme.

Le désordre n'est pas cependant si universel parmi les Chrétiens de Georgie, qu'il ne s'y trouve des peres & des meres qui ont assez d'horreur de cet abus monstrueux, pour aimer mieux souffrir les incommoditez de la pauvreté, que de les éviter en livrant leurs enfans à ces barbares Marchands; & comme ces pauvres & généreux parens se voient souvent arracher de leurs bras leurs tristes filles, le moien qu'ils prennent pour les sauver de la tyranie, est un autre désordre à la vérité moins énorme que le premier, c'est de les marier dès l'âge de cinq à six ans; car dès-là qu'elles passent pour être mariées, il est rare qu'on songe à les enlever.

Le 17. on partit de Miana; & après une heure de chemin, on passa la riviere de

Jermarou sur un fort beau pont de vingt-six arches de pierres de taille, appelé Catounkeuprifi, qui veut dire, le pont de la Courtisane : le Missionnaire s'étant informé d'où lui venoit ce nom, on lui en apprit l'origine par cette histoire qu'on lui raconta telle que la voici.

Köd-lyen

Deux sœurs également bien faites & libertines, avoient amassé de grandes richesses par l'infâme commerce qu'elles exercèrent pendant plusieurs années ; mais étant enfin rentrées en elles-mêmes, elles eurent horreur de leur état ; elles résolurent non seulement d'en sortir, mais d'en faire pénitence. Aiant donc pensé à ce qu'elles pourroient faire de plus agréable à Dieu, & de plus propres à réparer leurs désordres passez, pour moi, dit l'aînée, je promets d'aller à pied en pèlerinage à la Mecque, lieu de la naissance de Mahomet, & de-là à Medine révéler son tombeau. La pénitence étoit rude, car elle avoit plus de quatre cens lieues à faire. Et moi, dit la cadette, j'ai dessein de faire un acte de charité qui vaudra bien votre pénitence, c'est de faire construire sur la rivière de Jermarou un pont grand & commode en faveur des Voyageurs, à qui le passage de ce fleuve est souvent difficile, & quelquefois très-dangereux : Dieu me sçaura gré du service

que je rendrai au public. Toutes deux accomplirent leur promesse, & chacune se flatta d'avoir fait la meilleure action. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette histoire, c'est à ce pont que finit la Sultanie de Jermarou, & qu'on entre en celle de Caplan-touï, c'est-à-dire, poil de tigre : ce nom lui vient de celui d'une montagne, où l'on voit effectivement quantité de tigres plus redoutables aux Voyageurs, que les bandes de voleurs à qui elle sert de retraite. On n'eut cependant en la traversant nul accident fâcheux ; on étoit si bien armé, que des voleurs n'auroient osé approcher ; il n'en étoit pas de même des tigres, il n'en auroit fallu qu'un seul pour bien embarasser les gens de l'Ambassadeur.

A la descente de la montagne on entre dans le Gouvernement d'Irax ou Erax-Adgemi, c'est-à-dire, Irax de Perse, pour le distinguer de l'Irax Arabi, qui s'étend entre le Tigre & l'Euphrate jusqu'au Golphe-Perfique, & qui répond à la Babylonia & Chaldæa des Anciens.

L'Irax-Adgemi est le Gouvernement le plus considérable & le plus étendu de toute la Perse ; il répond à la Media, & à une partie de ce que l'antiquité appelloit Parthia : outre la capitale qui en est comme le centre, il contient un grand nombre d'autres villes,
dont

dont les plus considerables, après Ispahan, sont Casbin, Sultania, Kachan, Com, Hamadan, Yefd, & le climat y est doux, le ciel presque toujours serein, le pays fertile & peuplé de beaux villages, & les Voyageurs y trouvent de magnifiques Caravanaras sur la route. Le 19. on passa par Zangana, résidence ordinaire du Sultan ou Gouverneur de Sultania; & le 21. on vint à Sultania, capitale du Gouvernement, qui n'est qu'à six lieues de Zangana: deux choses à ce pays rendent les voyages fort ennuyeux: la premiere, est qu'ils se font dans des campagnes rases & unies qui s'étendent de tous côtez à perte de vûe, en sorte qu'en sortant d'un gîte on découvre devant soi les gîtes suivans; mais de si loin, qu'il faut plusieurs journées de caravane pour y arriver, ce qui fatigue & ennuie extrêmement. La seconde, c'est que dans ces campagnes où la vûe se perd, on ne trouve ni bois, ni arbres ni buissons, si ce n'est aux environs des villes qui sont si rares à cause de la disette d'eau, qu'on fera souvent les quatre & les cinq jours de marche sans en trouver aucune. Il y a à la vérité assez de villages, mais ils ne sont gueres sur les grandes routes des caravanes, pour ne pas être exposez aux avanies des Voyageurs Mahometans; on est donc dans

la nécessité d'effuier toutes les injures & toutes les incommoditez des saisons, sans abri & sans couvert.

Sultania est bien déchûe de l'état florissant où elle s'est trouvée dans le tems qu'elle étoit la capitale de l'Empire, & que les Rois y faisoient leur résidence : elle est bâtie ~~sous~~ ^{sur} les ruines de l'ancienne Tygranocerta, c'est-à-dire, ville de Tygranes, Roi d'Armenie. Il y a eu autrefois jusqu'à quatre cens Eglises, & des Chrétiens à proportion ; on n'y voit aujourd'hui ni Eglise, ni Chrétiens, mais grand nombre de Mosquées, dont la plus magnifique est abandonnée, & passe chez les Persans pour un lieu prophane, parce qu'elle a été bâtie par un Empereur Turc. On y voit encore de superbes tombeaux, entre lesquels il y en a deux de porphyre, & d'autres monumens anciens qui tombent en ruine, par la négligence qu'ont les Persans à conserver ce que les siècles passez leur avoient laissé de rare & de curieux. Les Empereurs Grecs ont été quelque tems les maîtres de Sultania, & il paroît encore des caracteres Grecs à demi effacez dans la principale mosquée, les Peres Dominicains y ont eu autrefois un Couvent & une fort belle Eglise, qui sert aujourd'hui d'arcenal. Tout ce que le Missionnaire avoit eu de repos & d'agrément

à Sultania , n'empêcha pas qu'il ne tombât malade : malgré son courage & son bon temperament ; il succomba enfin aux fatigues d'une voyage de trente jours , brûlé au dedans par une fièvre violente , & au dehors par les chaleurs qui devenoient tous les jours plus insupportables à mesure qu'on avançoit vers le midi ; il ne pouvoit ni aller à pieds , ni souffrir le cheval ; mais dans les caravanes , fût-on réduit à l'extrémité , il faut suivre les autres.

En ce pitoyable état le 23. il se traîna comme il put jusqu'à Rakian , grand & beau village , où presque tous les gens de l'Ambassadeur se trouverent si incommodes , qu'il fallut au moins y prendre un jour de repos.

Le 25. après ce foible soulagement , pour se garantir des ardeurs du soleil , on partit à minuit ; on fit neuf heures de marche , & l'on arriva à Seklabat , où mourut de ^{*Inziabat*} fatigues un des gens de la caravane , à qui le Pere rendit les derniers devoirs , autant que le permettoit le triste état où il étoit réduit ; il ramassa le peu qu'il lui restoit de force , pour ensevelir le mort , tout mourant qu'il étoit lui-même , pour lui donner la sépulture , & pour offrir le saint Sacrifice de la Messe pour le repos de son ame.

Jauny

Il fallut continuer à marcher le 27. & le gîte fut à Dank ; c'est un vignoble considerable d'où l'on tire des vins exquis pour la table du Roi ; il est vrai que selon la Loi de Mahomet, l'usage du vin est défendu à tous les Mahometans ; le Roi de Perse se croit au-dessus de la Loi, & il en boit sans scrupule ; les Sujets n'en sont point scandalisez ; ils croient que tout est permis à leur Roi, & ils rassurent eux-mêmes leur conscience sur son exemple, de sorte que la plûpart ne font point difficulté d'en boire, pourvû que ce soit secretement & sans éclat ; comme ils n'y mêlent jamais d'eau, & que le vin de Perse, ainsi qu'on l'a dit plus haut, est fort violent, il est rare qu'ils en boivent sans s'enyvrer, mais alors ils se tiennent renfermez dans leur maison. Ce seroit une chose monstrueuse de voir un homme pris de vin dans les rues. D'ailleurs comme le nombre des Chrétiens Armeniens, Grecs, Georgiens & autres, est si grand dans les deux Empires de Perse & de Turquie, qu'il égale pour le moins celui des Mahometans, & que l'usage du vin leur est permis, on trouve en Perse & en Turquie des vignes en abondance & des vins délicieux ; je ne m'arrête pas à rapporter la maniere dont se fait le vin en ces pays,

pour ne pas trop interrompre le récit du voyage de notre Missionnaire.

Le 28. de Dank on vint à Sava, que les habitans avoient déserté pour éviter de paier le tain; on ne laissa pas d'y séjourner le 29. & le 30. La maladie aiant mis presque tous les gens de la suite hors d'état d'avancer, on partit de Sava le 1. d'Octobre, & passant au pied d'une montagne qui n'avoit rien d'extraordinaire pour sa hauteur, un des Muletiers dit au Pere: Voiez-vous cette montagne, nous l'appellons Ghider-ghielmez, c'est-à-dire, qui y va n'en revient point. Le Missionnaire dans une autre voyage eut la curiosité de voir ce qui en étoit, & il en descendit aussi sain qu'il y étoit monté. ce qu'il y trouva, qu'il n'avoit vû nulle-part ailleurs, c'est que la terre étoit toute couverte de sel, de quoi ils s'étonna d'autant plus, qu'il avoit lû dans saint Hilaire ces mots: *Sal terra, ut arbitror, terra nullum est.*

Après avoir marché toute la nuit, vers le lever du soleil, on arriva le 2. du mois à la ville de Com, & l'on descendit dans les jardins du Roi où l'on avoit préparé un appartement pour l'Ambassadeur. La maladie du Missionnaire ne lui permit pas de goûter les douceurs de cette agréable séjour: les arbres, sur-tout les figuiers &

les grenadiers y étoient chargez de fruits ; d'un goût plus exquis que dans tout le reste de la Perse : Com est encore célèbre pour ses lames de sabre , son savon & sa poterie blanche vernissée ; elle a toujours passé pour une ville considérable ; elle le seroit davantage si les eaux souterraines , dont nous avons parlé , n'en sapportoient souvent les maisons , dans les fondemens desquels il n'entre point de pierre , mais seulement de la terre battue , mêlée de chaux.

Le 3. on sortit de Com à neuf heures du soir ; & malgré le pitoiable état où la maladie avoit réduit la plûpart des Voyageurs , & sur-tout le Pere , il fallut , en se traînant , faire une marche de douze heures , pour avancer plus vîte vers Ispahan ; car c'est assez la coûtume des Ambassadeurs de se presser à mesure qu'ils approchent de la capitale , pour marquer qu'ils ne cherchent point à fouler le peuple par la multiplication des tayns , & qu'ils sont dans l'impatience d'aller rendre leur hommage au Roi.

Le 4. on arriva à Kachan ; où ainû qu'à Com l'Ambassadeur descendit aux jardins du Roi , où les appartemens étoient préparez pour lui : Kachan est située dans une grande plaine , bordée de montagnes en forme de demi cercle , & dans un éloignement

qui en fait un spectacle agréable à la vûe ; on y entre par un meidan ou une grande place qui a bien quatre cens pas de longueur sur cent cinquante de largeur. La ville est médiocrement grande, mais riche & peuplée, & de grand commerce, sur-tout en toiles & en toutes sortes d'étoffes de soye, d'or & d'argent ; elle fournit du satin à une grande partie du Royaume, & il est si commun que c'est l'habillement ordinaire des domestiques & des valets, de sorte que le Missionnaire voulant faire de satin les ornemens de l'Eglise, les Catholiques d'Is-pahan le trouverent fort mauvais, & disoient que c'étoit deshonorer les Autels que de les revêtir d'une étoffe commune à des laquais & à des gens de service. Il y a sur-tout à Kachan de riches manufactures de brocards d'or & d'argent ; ces précieuses étoffes sont différentes de celles qui se travaillent en Europe, en ce que si le fond est d'or ou d'argent, les fleurs sont de soye ; & si le fond est de soye, les fleurs sont d'or ou d'argent : les nôtres leur paroissent trop pésantes dans un climat aussi chaud qu'est le leur ; & comme leurs soyes y sont d'un vif & d'un brillant que nos ouvriers ne peuvent attraper, il faut avouer que si les nôtres sont plus riches

les leurs sont plus belles, & font à l'œil un plaisir que les nôtres ne font pas.

Comme on ne trouve plus de villes depuis Kachan jusqu'à Ispahan, quoique le chemin soit encore de plus de quarante lieues, les Ambassadeurs ont coûtume de s'y arrêter quelques jours pour mettre leur équipage en état ; mais une plus forte raison qui obligea d'y rester cinq jours, fut l'extrémité où la fatigue & la maladie avoient réduits presque toutes les personnes de la suite de l'Ambassadeur, & sur-tout le Missionnaire & le Frere Baléc, son Compagnon, de sorte qu'ils ne pouvoient se soulager l'un l'autre ; un des domestiques du Comte n'ayant pû suivre le jour qu'on arriva à Kachan, il envoya de ses gens pour l'aller prendre & l'aider à venir joindre les autres, on le trouva mort sur le chemin. Il en seroit arrivé de même au Jesuite, si une saignée faite à propos, & un repos de cinq jours ne lui avoient rendu assez de force pour continuer le voyage jusqu'au terme.

Le 10. tous partirent à demi morts sur les neuf heures du soir : le sommeil, ou plutôt l'épuisement, les accabla tellement cette nuit-là, que personne ne pouvoit se tenir à cheval ; on fut obligé de faire alter vers les trois heures du matin, pour prendre à terre quelques momens de relâche ; après

quoï aiant repris un peu de vigueur , on arriva à Sadabat.

Ces dix heures de marche réduisirent à l'extremité le Pere , & firent désespérer qu'on pût le conduire jusqu'à Ispahan ; de sorte que le 12. il fallut encore séjourner à la petite ville de Natans , d'où l'Ambassadeur prit les devans accompagné d'un petit nombre de ses gens , dont la santé n'étoit pas encore tout-à-fait ruinée , les autres le suivirent comme ils purent à petites journées.

Nathan

Le 14. le Missionnaire eut un redoublement de mal qui le mit hors d'état de supporter le cheval ; tout ce qu'on put faire de mieux fut de lui accommoder , le moins mal qu'il fut possible , une espece de cage sur un chameau ; c'étoit , à ce qu'il experimenta , justement ce qu'il falloit pour achever de le perdre , car il trouva que de toutes les montures c'étoit la plus tuante , & jamais , à ce qu'il a dit , il n'a tant souffert de sa vie. Dans la nécessité de lui faire une seconde saignée , il fut d'abord piqué au pied , puis à la main , sans qu'on pût en faire couler une goutte de sang ; l'operation fut plus heureuse au bras , & c'est par là qu'il eût fallu commencer : quoiqu'il en soit il se traîna le mieux qu'il put jusqu'au fauxbourg d'Ispahan , où il arriva le 15. sur le soir , n'ayant presque plus qu'un souffle de vie.

L'Ambassadeur , touché du déplorable état où il étoit , jugeant qu'il seroit bien mieux soulagé dans la Maison qu'ont les Jesuites de Julfa , éloigné de deux lieues du fauxbourg où il s'étoit rendu , dépêcha un courier avec une lettre très-pressante au Pere le Vert , Superieur de la Mission , par laquelle il lui faisoit sçavoir que s'il vouloit trouver le Pere en vie , il n'avoit pas de tems à perdre. Pour le malade , dans le désir ardent qu'il avoit de mourir au moins dans une Maison de la Compagnie & entre les bras de ses Freres , il n'attendit pas que le Pere le Vert fût venu de Julfa , il partit dès la pointe du jour accompagné de deux hommes de l'Ambassadeur , qui le souvenoient de côté & d'autre sur son cheval. Le Superieur , au moment qu'il reçut l'avis , partit de Julfa ; peut-être se rencontrèrent-ils dans le chemin , mais sans se connoître , ne s'étant jamais vûs ni l'un ni l'autre. Enfin le Missionnaire , grace au Seigneur , tout mourant qu'il étoit , arriva à Julfa le 26. sur les dix heures du matin : dès qu'il y mît le pied , il lui sembla qu'il commençoit à revivre , par la consolation qu'il eut de se voir en une de leurs Maisons , où le Pere Bouchet , Compagnon du Pere le Vert , le reçut avec les entrailles de la plus tendre charité,

Quelque ruinée que fût sa santé , & quelque apparence qu'il y eût ou qu'il mourroit bien-tôt , ou qu'il seroit long-tems languissant & sans se rétablir , il ne tarda gueres ni à sortir du danger de mourir , ni à entrer en convalescence , ni même à recouvrer ses forces : la joie inexprimable qu'il sentit d'être arrivé enfin dans une Maison de Jesuites , les démonstrations d'amitié qu'il y reçut , tous les soins imaginables qu'ils prirent pour le soulager & le guérir promptement ; les bontez qu'eurent pour lui les Missionnaires de tous les Ordres établis à Julfa ; Messieurs les François qui sont au service du Roi de Perse ; Messieurs les Anglois & les Hollandois , qui se trouvoient à Ispahan pour le commerce ; tous les offices enfin de charité que lui firent universellement toutes les personnes , qui d'Europe étoient venus à la Cour du Roi de Perse , tout cela lui fit bien-tôt oublier toutes ses fatigues , & hàta si fort sa guérison , que le 28. d'Octobre , jour de la Fête des Apôtres saint Simon & saint Jude , c'est-à-dire , douze jours après son arrivée , il fut en état de célébrer la sainte Messe , en action de grace de ce que Dieu l'avoit tiré du sein de la mort , pour se servir de lui dans les Missions où il l'avoit appelé.

E vj,

*De la Mission des P. P. de la Compagnie
de Jesus à Ispahan.*

LE Pere Rigordi de la Compagnie étant arrivé à Ispahan l'an 1650. eut le bonheur de gagner les bonnes graces du Roi Chabas, second du nom; Dieu qui tient le cœur des Princes entre ses mains, aiant disposé favorablement celui du Monarque à l'égard du Missionnaire, celui-ci se servit de l'accès qu'il avoit auprès du Roi, pour obtenir de Sa Majesté le pouvoir d'établir des Missions à Ispahan & à Chiras: le Roi le lui accorda de la maniere la plus gracieuse & la plus ample, par un raghams ou commandement du 8. Octobre 1653. dont voici la teneur:

Commandement du Roi en signe & démonstration d'amitié: Sur ce que le très-excellent Pere François Rigordi, Jesuite, a exposé; sçavoir, qu'en compagnie d'aucuns des siens étant venus en Perse, ils désiroient de s'y établir, & avoir Eglise & maison propre en la ville Royale d'Ispahan, & en la sainte ville de Chiras, pour, suivant les regles de leur Religion, vaquer au culte divin & à la priere pour le continuel accroissement de notre prosperité, & a supplié que Nous mandions déterminément

que nul des Juges & Officiers ou Proviseurs, ou autres personnes desdits lieux, ne les empêchent.

À cette Cause, Nous avons commandé absolument que les Juges, Officiers & Proviseurs, ou autres habitans desdits lieux, ne prennent en aucune façon la hardiesse d'empêcher & molester le Sufdit & ceux de sa Compagnie, & qu'ils les laissent en liberté de faire Eglise parmi la Nation Armenienne à Ispahan, & dans la ville de Chiras, & y faire domicile pour y vivre, agir & converser selon la regle & statuts de leur Religion, & qu'ils sçachent qu'ainsi il convient, & que telle est leur obligation. Donné en la Province de Chorasan au mois de Zikardez de l'an 1653.

Outre ce ragham le Pere obtint encore des lettres très-favorables pour l'établissement d'un commerce entre la France & la Perse, & peu de tems après il retourna en Europe, pour demander à ses Supérieurs des Ouvriers Evangeliques qui vinssent travailler avec lui à la vigne du Seigneur, & donner commencement à la nouvelle Mission.

Mais ce grand ouvrage étoit réservé au Pere Aimé Chezaud de la même Compagnie, connu encore aujourd'hui des Chrétiens & même des Mahometans d'Ispahan, sous le

nom de Pere Abib , qui signifie en Arabe Pere Aimé. Ce Pere , après avoir travaillé quelques années dans les Missions de Syrie , vint d'Alep à Ispahan peu de tems après que le Pere Rigordi en fut parti ; & bien-tôt il se rendit aussi habile dans la Langue Persane , qu'il étoit dans l'Armeniëne & dans l'Arabe.

La Providence qui vouloit se servir de lui pour les interêts de sa gloire , lui fit naître une occasion de montrer sa profonde science dans l'assemblée la plus noble qui se fût peut-être tenue à Ispahan. Le Roi pressoit depuis long-tems un Armenien des plus distinguez de sa Nation d'embrasser le Mahometisme : l'Armenien , tout schismatique qu'il étoit , avoit toujours résisté ; mais ne sçachant plus comment se défendre des pressantes sollicitations du Roi , s'avisant d'un expédient qui lui réussit parfaitement , & qui fit infiniment d'honneur au Pere Chezaud & à la véritable Religion. Sire , dit-il au Roi , je consens de me faire Mahometan , ainsi que votre Majesté le souhaite , au cas que dans une dispute réglée avec vos Docteurs le Pere Abib ne puisse répondre & satisfaire à toutes les objections qu'ils lui feront. La condition fut acceptée , la conférence se tint chez le premier Ministre : l'Armenien présent , & le Pere répondit avec tant de netteré & de

solidité à tout ce que les Docteurs de la Loi lui purent objecter, qu'il leur ferma la bouche de l'aveu du premier Ministre & de tous les Grands de la Cour qui assisterent à la dispute. Le succès de la conférence fut rapporté au Roi qui tint sa parole à l'Armenien, & ne l'inquiéta plus sur sa Religion.

La profonde érudition que le Pere Abib fit paroître en cette éclatante occasion, lui attira l'estime, l'amitié & la protection du premier Ministre; il fit plus d'une fois son éloge chez le Roi, qui voulut que le Pere dans la suite conferât régulièrement avec les Docteurs Mahometans; le premier Ministre assistoit lui-même aux conférences qui se tenoient; & le Saint-Esprit que Jesus-Christ promit à ses Apôtres lorsqu'ils soutiendroient sa cause devant les Princes & les Grands du monde, donna au Missionnaire tant de force & tant d'onction, que les Docteurs Persans demeurèrent sans réplique: il est vrai qu'ils ne renoncèrent pas pour cela au Mahometisme; mais leur silence & leur confusion fut au moins un triomphe de notre sainte foi, qui confirma les Chrétiens dans la vraie Religion, & qui acquit au Pere un crédit infini parmi les Armeniens. L'Archevêque de Julfa, accompagné des Principaux de sa Nation, vint lui-même

féliciter le Pere Abib , & le remercier de l'honneur qu'il avoit fait au Christianisme. Le Roi même , sur ce que son Ministre lui avoit dit , que le Jesuite étoit une mer de science , soustraita de l'entendre ; mais il en fut détourné par les Prêtres & les Docteurs de la Loi , dans la crainte que ce Prince ne fût ébranlé par la force & la solidité des raisons du Docteur European.

En même-tems que la Religion triomphoit dans la capitale de la Perse , elle se répandoit avec des succès merveilleux dans le Tunkin & dans la Cochinchine , par les travaux infatigables du fameux Pere Alexandre de Rhodes , Jesuite. Cet incomparable Missionnaire , après avoir cultivé pendant plus de trente ans la vigne du Seigneur dans ces deux vastes Royaumes , voyant une grande partie de la récolte en danger évident de périr faute d'ouvriers , entreprit d'en aller chercher lui-même en Europe. A son retour d'Europe dans les Indes , étant arrivé à Ispahan sur la fin de l'année 1659. il y trouva des lettres de son General , qui lui mandoit de rester dans cette capitale en qualité de Superieur de la nouvelle Mission. Il auroit été dur au Pere Alexandre de Rhodes de se voir arrêté au milieu de sa course , si l'Esprit de Dieu , qui l'animoit , ne lui avoit appris à régler son

zèle par son obéissance : il obéit donc ; & sans rien perdre de son zèle , il le déploya sur la nouvelle vigne , je veux dire , sur la nouvelle Mission à laquelle la volonté de Dieu l'appliquoit.

Pour entendre les progrès de cette Mission , comme on vient d'en voir les commencemens , il faut sçavoir que Cha-Abas I. Roi de Perse , surnommé le Grand pour ses grandes qualitez , avoit tiré des Colonies d'Armeniens du vieux Julfa, de Taunis & d'Erivan , & qu'il les avoit dispersées dans les Royaumes de Chirvan , de Ghilan & dans la ville d'Ispahan. Depuis ce tems-là les Armeniens étoient demeurez dans cette capitale pêle-mêle avec les Mahometans , & les Missionnaires qui n'étoient venus principalement que pour y travailler à la conversion de la Nation Armenienne , avoient pris , comme les Armeniens , leur domicile à Ispahan ; où les Peres Augustins Portugais, les Peres Carmes-Déchaux , & les Peres Capucins François avoient acquis des maisons & construits des Eglises. Le Pere de Rhodes , à leur exemple , se logea dans la ville.

Quelques années après Cha-Abas II. voulant séparer les Mahometans des Chrétiens , donna aux Armeniens un beau & vaste terrain , arrosé de quantité de ruisseaux,

& séparé d'Ispahan par la riviere de Zenderu, leur accorda plein pouvoir de s'y établir, d'y bâtir des maisons & des Eglises, & d'y faire librement les exercices de leur Religion & de leur commerce. Ce fût alors qu'ils bâtirent ce riche & superbe fauxbourg, qui vaut bien une grande ville, moins étendue, mais plus belle qu'Ispahan. Ils partagerent ce fauxbourg en trois quartiers principaux, qu'ils appellerent Quartiers de Julfa, de Tauris & d'Erivan, du nom des villes d'où le Grand Cha-Abas avoit tiré des Colonies Armeniennes, sans compter le quartier des Frans, presque tout occupé par des Ouvriers François qui sont au service du Roi, & celui des Ghiaures ou anciens Persans, adorateurs du feu, avant qu'on les eût forcé d'embrasser le Mahometisme. Ces cinq quartiers retenoient encore leurs noms lorsque le Missionnaire y arriva; mais comme celui de Julfa est le plus considerable par son étendue, par la beauté de ses édifices, & par le nombre de ses habitans, on donne à tout le fauxbourg le nom de Julfa; on le nomme aussi le nouveau Julfa pour le distinguer du vieux Julfa sur l'Araxe, ville autrefois grande & peuplée, mais que Cha-Abas, surnommé le Grand, ruina en fin Politique, aussi-bien que Nacchivan & les autres places de l'Armenie, qui étoient

sur la même ligne, afin que les armées du Turc n'y trouvassent point de quoi vivre : il se délivra par là d'un ennemi puissant qui revenoit chaque année en Perse de ce côté là, & lui ôta l'envie d'y venir faire des conquêtes, en faisant un désert du pays qui est entre Erzerom & Tauris. C'est ce qu'a fort bien remarqué le Chevalier Chardin, dans son Histoire des Voyages de Perse.

Dans cette transmigration des Armeniens de la capitale ou nouveau Julfa, les Missionnaires ne les suivirent pas d'abord ; mais le Pere Alexandre de Rhodes étant mort en 1660. le Pere Abib ou Chezau, dont j'ai déjà parlé, prit soin de la Mission en qualité de Supérieur ; & s'appercevant que depuis l'éloignement des Armeniens les affaires de la Religion languissoient, & qu'il n'y avoit presque plus rien à faire à Ispahan, se déterminâ à en sortir, vendit la maison que la Compagnie y avoit, & le premier de tous les Missionnaires alla se loger avec les Armeniens à Julfa. Les Schismatiques de la Nation Armenienne firent jouer tous les ressorts imaginables pour faire échouer le dessein du Pere Chezau : tout ce qu'ils purent obtenir à force d'argent, fut que les Jesuites ne prendroient point de maison dans le quartier particulier de

Julfa. Dieu, dont la Providence a toujours des ressources, se servit de la malignité de ces Partisans du schisme, pour en tirer de grands avantages pour le zele des Missionnaires, & pour les interêts de la Religion; car le Pere Chezaud se plaça dans un endroit qui n'étant d'aucun quartier particulier, étoit edomme le centre des quartiers de Julfa, de Tauris, d'Erivan & des Francs, par où lui & ses Missionnaires étoient à portée d'étendre leurs soins & d'exercer leur zele dans tout le célèbre fauxbourg. La maison qu'il acheta d'abord fut peu de chose, mais avec le tems elle devint la plus belle & la plus agréable qu'aient les Jesuites dans tout le Levant: l'Eglise ne cede rien à celles de l'Europe, par le soin qu'a pris un habile Architecte François, de la construire très-solide & très-propre. Pour la maison elle est située entre deux jardins fermés de murailles; le premier, & le plus petit, est pour le potager; le second, & le plus spacieux, contient une grande vigne avec une treille qui regne à l'entour, & qui porte dans la saison d'excellens raisins; c'est en même-tems un espece de verger rempli d'arbres fruitiers; & ce qui en fait l'agrément & la fertilité, c'est un ruisseau qui traverse le jardin d'un bout à l'autre, qui l'arrose & qui en fait un endroit délicieux.

Cet établissement des Jésuites à Julfa fit naître aux Missionnaires de quelques autres Ordres la pensée de les y suivre ; les Peres Carmes - Déchaux s'y établirent sans quitter leur maison d'Ispahan ; les Peres Dominicains s'y sont encore établis dans la suite , de sorte qu'il y eut alors trois maisons de Missionnaires à Ispahan & trois à Julfa ; les Augustins , les Carmes & les Capucins furent à Ispahan ; les Carmes, les Dominicains & les Jésuites à Julfa , & tous dans l'un & l'autre de ces endroits y exercèrent les fonctions de leur ministère , quoique dans le centre du Mahometisme , avec autant de liberté que dans les pays les plus Catholiques.

Le zèle & la réputation du Pere Chezaud, & la nouveauté du séjour des Jésuites à Julfa , attira bien-tôt en leur maison & en leur Eglise une foule d'Armeniens Catholiques & Schismatiques , comme on le voit dans une lettre que ce Pere écrivit à Alep l'an 1662. où il dit : Notre Eglise est trop petite pour contenir la quantité d'Armeniens qui y accourent de tous les quartiers de Julfa , pour s'y faire instruire & pour participer à nos divins Sacremens. La moisson en effet étoit si abondante , qu'il n'étoit pas possible qu'il la recueillît seul , quelque étendu & quelque infatigable que fût son

zele. La divine Providence pourvût tout-à-tems au besoin de son serviteur , en lui envoyant en 1664. les Peres Lamaze & Mercier de sa Compagnie ; mais contente de ses travaux , elle l'appella pour l'en récompenser dans le ciel , & lui donna pour successeur le Pere Mercier en qualité de Superieur de la Mission , qui en recueilliroit les fruits sur la terre : c'est ce qu'il fit heureusement avec le Pere Lamaze , de sorte qu'il ne parut pas que rien fût changé dans le gouvernement de la Mission de Julfa.

Ces deux excellens Ouvriers ne bernoient pas leur zele à cultiver la chrétienté de Julfa , ils l'étendirent encore dans les Caravanaras d'Ispahan , où ils alloient visiter les Marchands étrangers qui faisoient profession du Christianisme ; leur porter des paroles de salut , & les animer à tellement chercher les richesses de la terre , qu'ils n'oubliaient pas de travailler à gagner celles du ciel.

Un jour que le Pere Mercier faisoit ces excursions apostoliques , il rencontra sur le pont qui joint Ispahan à Julfa trois cavaliers Persans qui l'arrêtèrent , & l'un d'eux , le sabre à la main , Franghi , lui dit-il , il faut que tu te fasses Mahometan , ou tu n'as plus qu'un moment à vivre : le Pere se croiant arrivé à la dernière heure de sa

vie , répondit sans émotion & dans une contenance assurée : Eussé-je dix mille vies , volontiers je les sacrifierois toutes pour conserver ma Religion , hors de laquelle il n'y a point de salut : alors le cavalier haussant le bras & feignant de le fraper , lui fit passer son sabre sur la tête sans le toucher. Ce tour est assez du génie des Persans , qui sont gais de leur naturel , & qui aiment à faire des aventures plaisantes.

Pendant l'année 1665. arriverent à Is-pahan trois Marchands François députez de la Compagnie Royale de France avec des Gentilshommes de la même Nation , chargez des lettres de Louis X I V. au Roi de Perse , pour l'établissement d'un commerce entre la France & la Perse. Le Roi , à qui la renommée avoit fait connoître la puissance & les qualitez héroïques de l'Empereur de France (car c'est ainsi que les Persans l'appellent) ordonna qu'ils fussent reçûs avec tous les honneurs qui se font aux Ambassadeurs ; & pour montrer combien il souhaïtoit d'attirer en Perse les Marchands François , il leur accorda pour toujours une franchise sans réserve , avec pouvoir de faire en la ville de Chiras , qui est le meilleur vignoble de toute la Perse ,

douze mille battemens* de vin, tandis que les Anglois & les Hollandois n'en pouvoient faire que dix mille, Messieurs les Directeurs de la Royale Compagnie de France dans les Indes, pour profiter des droits & des immunités que le Roi de Perse venoit d'accorder aux Marchands François, équipèrent quelques vaisseaux qui devoient se rendre par l'Océan à Gomrom ou Bender Abassi, c'est-à-dire, Port du Roi Abas: c'est le meilleur des deux Ports qu'ont les Persans dans la mer des Indes. Un des trois députés, dont je viens de parler, se rendit d'Isbahan à Bender: le Pere Mercier l'y accompagna; & tout le temps qu'ils y restèrent, la Chapelle des François fut toujours fréquentée par le concours des Marchands Chrétiens de diverses Nations étrangères, que le seul commerce est capable de réunir dans un endroit aussi misérable qu'est Bender, à qui les chaleurs excessives & le mauvais air ont fait donner le nom d'enfer des Indes, & de tombeau des Européens. En effet il n'y a à Bender ni pain, ni vin, ni autre chose à manger que des dattes & du poisson de mer: l'eau même est si salée & si mauvaise, que les Marchands d'Europe

* Le Battement est de deux de nos pots.

font

sont obligez d'en faire venir de trois ou quatre lieues.

C'est à cette malignité de l'air & des eaux de Bender que les Medecins attribuent un mal presque inevitable aux Etrangers qui y séjournent quelque-tems ; ce mal s'appelle le Ver de Bender : il commence par un petit bouton rouge , qui paroît ordinairement à la jambe ; on le laisse venir à maturité, sans y toucher & l'irriter en le grattant , quelque vive que soit la demangeaison qu'on y sent ; alors il en sort peu à peu un ver presque insensible , & presque aussi délié qu'un cheveu : à mesure qu'il sort , celui qui en est attaqué l'entortille doucement au tour d'une plume ; & s'il se donne la patience de le laisser sortir de lui-même , & de l'entortiller plusieurs jours , comme il a fait la premiere fois , sans le rompre , d'abord qu'il est tout-à-fait sorti , il est hors de danger , & n'a plus rien à craindre : mais si pour en être plutôt quitte , & pour précipiter sa guérison , il le tire & l'entortille avec quelque violence , le ver se rompt , il se renferme au-dedans , il ne se remontre plus , & le malade en demeure ou perclus , ou estropié tout le reste de sa vie. Le Missionnaire a vû à Isphahan un Marchand François , qui pour avoir

G

voulu aller trop vite à se défaire du ver de Bender, en étoit resté boiteux.

Le Pere Mercier ne fit pas un long séjour dans un lieu si mal sain ; ce n'est pas qu'il craignît pour sa santé qu'il avoit souvent prodiguée pour le salut des ames, mais c'est qu'il y trouva peu de bien à faire en comparaison de celui qui s'offroit à Julfa : il y retourna donc en 1667. & se réjoignit au Pere Lamaze ; tandis qu'ils y travailloient l'un & l'autre avec beaucoup de succès & une égale tranquillité, il s'éleva de la part des Mahometans une furieuse tempête contre les Ghiaures, sur-tout ceux de Nadjafabad ; j'ai déjà dit que c'étoit un reste des anciens Perses, adorateurs du feu : il y avoit long-tems que les Persans modernes les laissoient tranquilles, sans les inquieter sur le fait de leur Religion, à condition de payer au Roi un certain tribut chaque année. Le premier Ministre, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour obliger les Ghiaures de Nadjafabad à se faire Mahometans, leur demanda le tribut qu'ils n'avoient pas payé depuis plusieurs années. Ce paiement montoit à une somme si exorbitante, que les Ghiaures se voiant dans l'impuissance d'y satisfaire, prirent le parti d'embrasser le Mahometisme.

Cette rage passa bien-tôt des Ghiautes aux Armeniens, & de Nadjafabad à Julfa : le Roi mit sur les Eglises de ce beau fauxbourg un tribut annuel de douze mille livres à perpétuité qu'il fallut paier. Cela fit beaucoup de peine à la Nation Armenienne ; mais ce qui alarma beaucoup ces pauvres Chrétiens, ce fut un bruit qui se répandit que le Roi avoit résolu de donner en mariage les filles Armeniennes aux jeunes Turcs, & les jeunes Turcs aux filles Armeniennes, ce bruit vrai ou faux jetta Julfa dans la dernière consternation : les meres désolées, pour prévenir le malheur dont elles étoient menacées, s'empressoient de marier leurs enfans dans l'âge même le plus tendre ; & courant tout éperdues dans tous les quartiers de la ville, elles obligeoient, pour ainsi-dire, les garçons à prendre leurs filles, & toutes les nuits se passoient à faire des mariages.

C'est encore aujourd'hui la coutume barbare des Rois de Perse, de faire devant eux les filles Armeniennes les mieux faites le jour de Noël, que l'Eglise Armenienne célèbre, selon le vieux style, le 6. de Janvier : quelquefois le Roi les aiant vûes, les rend toutes à leurs meres, dont elles sont d'ordinaire accompagnées dans une occasion si fâcheuse. D'autres fois il en

retient quelques-unes qu'il fait élever dans son sérail parmi ses concubines , où elles ont bien-tôt oublié le peu de teinture qu'elles avoient du Christianisme , & se font Mahometanes. Il arrive assez souvent qu'après les avoir gardées quelques années il les donne en mariage à des Turcs , d'où vient la ruine des familles Armeniennes ; car par la loi la plus tyrannique , le garçon ou la fille Armenienne qui a embrassé le Mahometisme , après la mort du pere & de la mere , hérite universellement de tous les biens de la famille. Tandis que j'en suis à ces coûrumes également bizarres & inouïes des Rois de Perse , en voici une qui l'est encore davantage , & qui se pratiqua le 13. d'Avril de l'an 1690.

Le 12. on publia au son du tambour dans Ispahan & dans Julfa que le lendemain il y auroit cœrouk ou défense , c'est-à-dire, que ce jour-là le Roi , accompagné d'un certain nombre de Sultanes , sortiroit de son Palais d'Ispahan pour aller passer avec elles quelques journées à la campagne : comme alors elles ont le visage découvert , contre l'usage des femmes du pays , qu'elles sont superbement vêtues , & que le brillant de l'or & des pierreries rehausse encore l'éclat de leur beauté , le Roi ne veut point qu'elles soient yûes , & moins encore qu'elles voient

ni hommes ni garçons. C'est pour cela qu'aux jours de courouk il y a défense sous peine de la vie à tout homme & à tout garçon de se trouver dans les chemins, dans les rues, sur les portes & sur les terrasses de leurs maisons, ou dans quelque endroit que ce soit, d'où ils puissent appercevoir les Sultanes ou être appercûs d'elles : on les oblige même à sortir de leurs maisons & des quartiers par où le Roi doit passer au moins une demie lieue à la ronde. Le courouk ou défense s'étend de la ville aux villages aux environs desquels le Roi doit passer. Lorsqu'il est arrivé avec les Sultanes au lieu où il vouloit aller, le courouk cesse ; mais il recommence dès que le Roi sort de cet endroit, & il continue jusqu'à ce qu'il soit rentré dans son Palais. La précaution des Rois de Perse, pour que leurs femmes ne voient personne, & ne soient vûes de personne, va si loin dans cette occasion, que les Eunuques blancs eux-mêmes sont sujets au courouk comme les autres ; il n'y a que les noirs à qui la garde de l'interieur du serrail est confiée, qui aient permission d'accompagner le Roi & les Sultanes : aussi sont-ils si laids & si hideux, qu'on peut les voir sans aucun danger, & qu'ils sont plus propres à faire horreur, qu'à causer la moindre complaisance. Il y a à la vérité

quelques hommes qui se hazardent malgré la défense de rester dans leurs maisons ; mais ils doivent bien se donner de garde de les ouvrir, quand même on y heurteroit, encore courent-ils grand risque ; car au moindre soupçon qu'en auroient les Eunuques qui font la ronde, ils briseroient les portes de la maison ; & s'ils y trouvoient un homme, il faudroit de trois choses l'une, ou qu'il perdît la vie, ou qu'il se fit Mahometan, s'il ne l'étoit pas, ou que par une bonne somme d'argent il fermât la bouche à l'Eunuque qui l'auroit découvert.

On raconte à ce sujet un trait assez plaisant du Roi Cha-Abas le Grand : un jour de courouk ce Monarque étant sorti d'Is-pahan avec son cortège de Sultanes, vit de loin un payfan qui travailloit à son champ assez près du chemin par où il devoit passer ; le bon homme, qui n'avoit scû qu'il y eût courouk, au bruit de l'équipage aiant jetté les yeux sur le chemin, il vit un gros d'hommes & de femmes, & se doutant de ce que c'étoit, il court se cacher le ventre contre terre derrière un buisson ; le Roi qui s'en apperçut fit courir après lui, on l'attrape, on le saisit, on le mene devant le Prince ; le pauvre payfan tout tremblant, & se croiant au

dernier jour de sa vie, lorsqu'il est à trois pas du Roi & de ses Sultanes, leur tourne le dos pour ne les pas voir, & s'approche en marchant à reculons. Abas qui aimoit mieux plaisanter que verser du sang, tourne-toi vers nous, lui dit-il, & regarde bien ces femmes; il fallut le lui dire bien des fois avant qu'il osât le faire: il le fit enfin baigné de larmes, tout tremblant de fraieur & d'une manière qui fit pitié; ce n'est pas tout, reprit Abas, je veux que tu me dise laquelle de ces femmes te plaît davantage; il eut beau s'excuser il fallut obéir; mais comme la crainte dont il étoit saisi lui avoit coupé la parole, ce qu'il put faire ce fût d'en désigner une qui lui parut la plus belle & la plus richement vêtue. Hé bien, dit le Roi, je te la donne pour femme, va, te voilà bien marié, & riche pour le reste de ta vie. Tout autre Roi de Perse auroit fait sabrer ce pauvre malheureux.

Le courouk aiant donc été publié comme le Roi devoit passer par Julfa, & assez près de la maison des Jesuites, ils en sortirent tous, n'y aiant laissé pour la garder que quelques femmes Catholiques, le courouk n'étant point pour le sexe, & se retirèrent à Ispahan chez les Peres Capucins, dont l'habitation est fort éloignée du chemin par où le Roi devoit passer à la sortie de son Palais.

Les miseres inféparables de ces loix dures & de ces coûtumes étranges, firent de vives & de salutaires impressions non-seulement sur les Armeniens Catholiques, mais sur les Schismatiques mêmes. On les entendoit dire hautement, comme on le voit dans une lettre écrite par le Pere Mercier en 1672. que leur schisme étoit la cause de tous ces malheurs, & qu'il falloit, pour fléchir la colere de Dieu qui appésantissoit son bras sur eux, songer tout de bon à se réunir à l'Eglise Romaine. Ils écrivirent en effet au Roi de France une lettre très-touchante signée des Evêques & des principaux de la Nation Armenienne de Julfa; pour lui demander très-humblement l'honneur de sa puissante protection, & ils insérèrent dans la lettre un abrégé de leur profession de foi, où ils confessoient deux natures en Jesus-Christ, sept Sacremens de la nouvelle loi, la réalité du corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie : en quoi ils donnent un démenti solemnel aux Ministres Calvinistes, qui, ou par une ignorance grossiere, ou par l'imposture la plus criante, avoient publié que leur doctrine, sur un point si essentiel, étoit toute conforme à celle de l'Eglise Armenienne.

Cependant les Missionaires de Julfa, qui profitoient des troubles aussi-bien que de

la tranquillité, se servirent heureusement des bonnes dispositions que l'affliction avoit produites dans les Armeniens pour les faire revenir de leurs erreurs. Le Pere Lamaze qui succeda au Pere Mercier, & le Pere le Vert qui fut le successeur du Pere Lamaze, y travaillerent avec un zele incroyable: le dernier de ces deux Superieurs de la Mission le soutint avec une ardeur toute nouvelle, & lui donna même un éclat qui fit beaucoup d'honneur à la véritable Religion; en voici l'occasion.

La nouvelle de la mort du Pape Innocent XI. étant venue jusqu'à Ispahan, les Peres de la Compagnie Jesus, pour témoigner l'attachement particulier qu'ils font profession d'avoir au saint Siége, & pour inspirer aux Armeniens schismatiques les mêmes sentimens de respect & de soumission que doivent avoir tous les Fideles pour le Vicaire de Jesus-Christ, le 17. de Mars de l'an 1690. firent dans leur Eglise de Julfa, avec toute la splendeur qu'ils purent, un Service solennel pour le Pontife défunt. L'Ambassadeur de Pologne s'y trouva avec deux Evêques Armeniens Catholiques; & il y eut une si grande affluence de monde, que l'Eglise ne put le contenir: ce fut au spectacle touchant de cette cérémonie que Dieu inspira à Messieurs les Cherimanis,

qui étoient déjà Catholiques déclarez , la pensée de bâtir aux Jesuites une Eglise beaucoup plus magnifique que celle qu'ils avoient , & plus capable de contenir le grand monde qui accouroit en foule aux cérémonies que faisoient ces Peres dans les jours solempnels , attiré par l'éclat & la dévotion avec laquelle le Service Divin se faisoit chez eux. Voici ce que notre Missionnaire écrit de ces Messieurs qu'il a connus très-particulièrement.

Messieurs les Cherimanis , nom que la plus vive reconnoissance nous rendra toujours infiniment respectale, sont aujourd'hui les seuls Gentilshommes parmi la Nation Armenienne: titre glorieux que les Rois de Perse leur ont accordé avec le privilege d'avoir une Eglise qui leur est propre, où le Service Divin se fait à la Catholique , quoiqu'en langue Armenienne, & qui est desservie par deux Evêques & trois Prêtres Armeniens unis à l'Eglise Romaine , entretenue par la liberalité de ces Messieurs : les Rois de Perse leur ont accordé toutes ces graces en récompense des services qu'ils ont rendus à l'Etat. Ils étoient cinq freres tous unis dans le même commerce , aiant des familles nombreuses & florissantes , des facteurs & des correspondans dans toutes les villes principales de l'Europe & de l'Asie.

& Dieu avoit donné tant de bénédiction à leurs affaires, qu'ils étoient, sans contredit, les plus riches & les plus puissans de la Nation; distinguez par leur piété & par leur zèle pour la propagation de la foi encore plus que par leur noblesse & par leur opulence, ils se faisoient un mérite d'être les protecteurs déclarez des Missionnaires, & sur-tout des Jesuites à Julfa, où ils leur firent bâtir la belle Eglise, dont je viens de parler, & qui sera un monument éternel de leur amour de la Religion, & de leur attachement à la Compagnie. Tant de services rendus à l'Eglise par ces pieux & illustres Seigneurs ont porté de nos jours Clement XI. à élever un de leurs enfans Monseigneur Basile Cheriman à l'illustre qualité de Prélat de l'Eglise Romaine, & à lui confier le gouvernement des villes les plus considérables de l'Etat Ecclesiastique. Heureux présage d'une qualité encore plus éminente, dont il y a lieu d'esperer que les souverains Pontifes couronneront le mérite personnel de ce sçavant & vertueux Prélat.

Après cette digression, la Mission de Julfa exige que je dise ici quelle part a eu notre Missionnaire au travail de ceux qui l'ont rendue féconde en enfans de la véritable Eglise: sa santé ne fut pas plutôt

rétablie qu'il l'emploia à l'instruction des Armeniens, dont il sçavoit dès-lors assez la langue pour leur parler en particulier & en public. Il étoit charmé de voir leur avidité d'entendre la divine parole & la docilité avec laquelle ils la recevoient; cela redoubla la tendresse qu'il avoit déjà pour eux, car il ne comptoit plus gueres sur le projet de la Chine, à l'exécution duquel on trouvoit tous les jours de nouvelles difficultés, mais il fut enfin tout-à-fait rompu par le funeste accident que je vais raconter.

Un jour que les Missionnaires étoient à table, & qu'ils commençoient à dîner, un Gentilhomme Polonois parut à la porte du Réfectoire; & aiant démêlé parmi les autres le Pere, qu'il connoissoit particulièrement, il lui fit signe qu'il avoit quelque chose à lui communiquer; le Pere sort incontinent de table, & le Polonois l'ayant tiré à part, il lui dit: Monsieur l'Ambassadeur vous prie de le venir voir après dîné, il est seul, il sera bien aise de passer quelque tems avec vous; puis poussant un grand soupir, & sans donner au Pere le loisir de répondre: *Dominus*, ajoûta-t-il, les yeux baignez de larmes, *Dominus mortuus est.* Ce fut pour le Pere un coup de foudre qui l'étourdit, & qui pensa le faire pâmer sur le champ; mais étant revenu peu à peu

de l'accablement où l'avoit jetté cette funeste nouvelle : Prenez les devans, lui dit-il, nous vous suivons ; & étant rentré au Réfectoire : Mes Peres, dit-il à la Compagnie, d'un air tout troublé, M. le Comte de Syri n'est plus, il est mort ; à ces mots les Missionnaires tout consternez se levent de table, & vont ensemble au Palais de l'Ambassadeur ; étant entrez dans la chambre où il couchoit, ils le trouvent dans son lit avec un visage aussi frais & aussi vermeil que s'il eût été seulement endormi, & dans le sommeil le plus tranquille. On fit passer cette mort pour une mort naturelle, causée par un subit catarre, ou par une apoplexie : on reconnut cependant à des marques certaines qu'il avoit été étouffé la nuit, & on ne douta pas qu'une action si noire ne fût le fatal ouvrage d'un jeune Lutherien de Dantzic, qui étoit au service du Comte, & qui s'étoit sauvé après avoir fait le coup ; on prétendit qu'il avoit commis cet horrible attentat pour se vanger de quelque mauvais traitemens qu'il croioit avoir reçu du Comte.

Ainsi mourut le fameux Comte de Syri, Ambassadeur de Pologne à la Cour du Roi de Perse ; les rares qualitez de la nature & de la grace dont il étoit doué, & qui en avoient fait en même-tems un des plus

honnêtes hommes du monde, & un des plus parfaits Chrétiens, sembloient mériter une vie plus longue, & une fin plus heureuse. La Providence, toujours adorable, n'aura abrégé ses jours & permis un accident si étrange, que pour le faire entrer plutôt dans la jouissance d'une vie bienheureuse. Ainsi échoua le projet si bien concerté de s'ouvrir un chemin à la Chine par la Perse & par la Tartarie, que le Comte, plein de zele, avoit entrepris pour faciliter aux Ouvriers Evangeliques le grand & le difficile voyage de la Chine.

Dans le voyage que le Pere avoit eu l'honneur de faire avec M. le Comte de Syri, il lui avoit servi d'Aumônier; mais depuis leur arrivée à Ispahan, comme il y avoit trop loin de Julfa à l'Hôtel de l'Ambassadeur, il s'étoit déchargé de cet emploi sur un Pere Capucin Italien. Ce bon Religieux crut que la qualité d'Aumônier lui donnoit droit sur le corps du défunt, & se mit en devoir de le faire inhumer dans la Chapelle des Peres de son Ordre, peu éloignée de celle du Comte. Le Secrétaire de l'Ambassade & tous les Polonois s'y opposerent, & voulurent qu'il fût enterré dans l'Eglise des Jesuites à Julfa; on accorda seulement au Pere Capucin Italien qu'il accompagneroit le corps depuis le

Palais de l'Ambassadeur jusqu'à l'entrée de Julfa, ce qui se fit sans éclat & sans bruit, de peur de quelque insulte de la part des Mahometans, car il falloit traverser une grande partie de la ville d'Ispahan pour transporter le corps à Julfa. Dès qu'on l'y eût apporté, les Jesuites en prirent possession & le conduisirent avec les cérémonies ordinaires. Il fut exposé sur un catafalque, éclairé d'un grand nombre de cierges, & le Service se fit en présence du Corps pendant huit jours; ses obseques furent honorées de la présence d'un Seigneur Georgien, qui avoit été il y a quelque tems Ambassadeur de Pologne, des Résidens de France, de Portugal & de Hollande, des Missionnaires de tous les Ordres, & d'un nombre infini de Catholiques & de Schismatiques. Le huitième jour le Service se fit avec les mêmes cérémonies, & un Pere Jesuite prononça devant cette illustre & nombreuse assemblée l'éloge funebre du défunt, ce qu'il ne pût faire qu'en versant des larmes. Les Peres de la Compagnie ne pouvoient pas moins faire, pour marquer leur estime & leur reconnoissance envers un homme de ce caractère, qui les avoit toujours honorés d'une singuliere affection.

Le 20. de Mai les Polonois qui avoient eu leur audience de congé du Roi, voulant,

avant leur départ , marquer leur reconnoissance à toutes les Personnes distinguées qui avoient assisté aux obseques du feu Ambassadeur , de la suite duquel ils étoient , les inviterent à un grand repas préparé par leur ordre dans la maison des Jesuites à Julfa. La cérémonie commença par une Messe solemnelle , où un Pere Carmes-Déchaux prêcha en Polonois ; le Service fut suivi d'un festin magnifique , où la joie n'auroit pas manqué non plus que la bonne chere , si l'idée toute récente de la mort de l'Ambassadeur , avoit permis de la réjouissance ; la fin pensa même en être tragique.

Les Conviez étant sortis , un Portugais , qui étoit du nombre , passant sur le pont qui sépare Julfa d'Ispahan , prit querelle avec un Turc ; on s'échauffa de part & d'autre , & le Turc aiant pris le chapeau du Portugais se sauva dans une maison voisine où l'on gardoit des tigres & d'autres animaux feroces ; les Hollandois & les Polonois qui précédoient le Portugais d'environ deux cens pas , aiant appris ce qui se passoit derrière eux , tournent bride & viennent au grand galop , résolus de bien vanger l'affront fait à un Européen. Arrivez à la maison où le Mahometan s'étoit enfermé , ils en forcent les portes , & demandent

le pistolet à la main, qu'on leur livre l'insolent qui avoit osé insulter un Conak du Roi : les Turcs accourent au bruit, & font voler une grêle de pierre sur les assaillans; mais voiant qu'ils ne pourroient résister à des gens bien armez, ils s'avisent d'une horrible maniere de se défendre; ils ouvrent la porte de l'endroit où étoit le plus feroce des tigres, ils lui ôtent sa chaîne & le lâchent sur les Européens; le furieux animal se jette sur la croupe du cheval d'un Portugais, lui fait de terribles estafilades: c'étoit fait du cavalier aussi bien que du cheval, si les Persans eux-mêmes n'eussent arrêté & renfermé le tigre; après quoi la bataille cessa, & les gens des deux partis se retirèrent. Il est vrai que d'enfoncer une maison appartenante au Roi étoit une action bien hardie, & qui pouvoit avoir des suites très-fâcheuses; mais le Roi, plein de considération pour les Francs, la dissimula, & voulut même qu'on leur fit satisfaction sur l'insulte faite à la Nation dans la personne d'un Portugais.

Le 13. de Juillet un Ambassadeur de la compagnie Hollandoise de Batavie fit son entrée dans Ispahan, avec une pompe que les Persans n'avoient encore vues: les présens qu'il avoit pour le Roi n'étoient pas la moindre partie de la magnificence, car outre quatre éléphans d'une beauté rare,

il y avoit en riches marchandises la valeur de neuf mille tomans, qui font quatre cens cinquante mille livres : je dois dire à l'honneur de la Nation Hollandoise qu'elle fait en Perse une très-belle figure : l'étendue de sa puissance dans les Indes Orientales, & les richesses que son grand commerce porte aux Persans, lui attire chez eux beaucoup de consideration : comme il n'y a que les Hollandois qui aient les noix muscades qu'ils tirent de l'Isle de Banda, & les cloux de girofle qu'ils ont de l'Isle de Gilolo, toutes deux partie des Isles Moluques qu'ils ont enlevées aux Portugais, comme les Portugais les avoient prises aux Espagnols, sans parler de la canelle que leur donne l'Isle de Ceylan, du cardanum, du poivre, & des autres aromates ; les autres Nations sont obligées de s'en fournir auprès d'eux. Ils en envoient chaque année deux vaisseaux chargez à Bender-Abassi sur le Sein-persique, ou les Marchands des divers Etats de l'Asie se rendent pour y en faire leur emplette. Il arriva, dit-on, une certaine année que les Marchands étrangers convinrent secretement entr'eux qu'ils ne prendroient la muscade & le girofle qu'à un certain prix beaucoup moindre que celui qu'avoient taxé les Hollandois, prétendant par là leur faire la loi, & les obliger d'en passer par leur mot : mais ces Messieurs, plus

ains qu'eux , firent débarquer une partie de ce qu'il y avoit de muscade & de girofle sur l'un des deux vaisseaux ; & en aiant fait une espece de bucher sur le bord de la mer , ils y mirent le feu ; tout fut consumé en peu de tems , & l'on voioit des ruisseaux d'huile de muscade & de girofle couler de toute-part : les Marchands confus , entendirent bien ce que cela vouloit dire , & qu'ils alloient paier bien cher la perte immense que les Hollandois venoient de faire. En effet , dans la nécessité de se fournir de ce qui restoit , ils se virent obligez d'acheter la muscade & le girofle au prix qu'il plût aux Hollandois de les leur vendre.

J'ajoute ici , à l'occasion du girofle , une chose curieuse : dans l'Isle de Gilolo , qui est le seul endroit où il se trouve , il y avoit une espece d'oiseaux aussi friands de ces cloux aromatiques , que les étourneaux le sont de nos raisins : non contents de s'en être rassasiez , avant que de s'envoler & de quitter le giroffier , ils en prenoient un clou à leur bec & un autre à chaque patte , & décampoient avec leur provision. Les Hollandois qui s'en apperçurent craignirent que ces oiseaux passant de Gilolo en quelque Isle voisine , n'y laissassent tomber le girofle qu'ils portoient à leur bec & à leurs pattes , qu'il n'y prît racine ; & que

venant avec le tems à se multiplier , cela n'eût fit un tort considerable à leur commerce : ils entreprirent donc d'exterminer ces oiseaux ; & mettant leur tête à prix , on leur donna tellement la chasse , que bien-tôt il n'en parut plus.

Je ne rapporte qu'en passant ces curiositez que feroit de tems en tems notre Missionnaire, pour venir au fait de ce qu'il a entrepris & exécuté ; j'ajoute, & de ce qu'il a souffert pour la gloire de Dieu , & pour le salut des ames dans le cours de ses Missions. Il s'en fit une dans les villages Chrétiens de la campagne par un des trois Prêtres de la Compagnie , qui étoient à Julfa , notre Missionnaire n'en nommant aucun, fait assez entendre que ce fût lui qui fit cette excursion à l'exemple de notre Seigneur , qui aimoit sur-tout à instruire les pauvres , & qui faisoit des bourgades & des villages les théâtres les plus ordinaires de son zele. Il sortit donc de Julfa accompagné d'un Frere qui sçavoit assez de medecine pour exercer la charité corporelle , tandis que , selon son ministere , il exerceroit la spirituelle. Il commença par un village Armenien , dont les habitans n'avoient gueres de Christianisme que le nom : la nouveauté du spectacle , les exercices de la Religion , le divin service qui se faisoit avec autant de

pompe que le permettoit la pauvreté de la campagne, & plus que tout cela, les graces singulieres qu'il plaît à Dieu de répandre sur ces petites Missions aussi-bien que sur les grandes, attirerent bien-tôt les villages voisins qui vinrent en foule aux instructions que faisoit le Missionnaire; on l'écouloit avec docilité, & ces pauvres gens, auxquels il annonçoit le Royaume de Dieu, ravis d'entendre les célestes vérités, dont ils n'avoient jamais oui parler, déploroient leur ignorance & leur aveuglement passé, & disoient au Pere ce que disoient les Juifs, touchez de la prédication de saint Pierre: *Viri fratres, quid faciemus*; que faut-il que nous fassions pour remplir nos devoirs de Chrétiens? Quelle moisson ne promettoient pas de si heureuses dispositions? C'est là le caractere des œuvres de Dieu, d'être sujettes aux contradictions. Le bruit des fruits qui se faisoient à la campagne ne put être ignoré par les Schismatiques de Julfa; leur Evêque, grand hérétique, & le Calentar ou Chef de la Nation, aussi hérétique que lui, s'unirent ensemble, & mirent les Turcs de leur parti pour empêcher le progrès de la Religion; menaces, argent, violence, tout fut mis en œuvre pour arrêter le zele du Missionnaire; il fut obligé de le suspendre & de céder à la force, en attendant que la

fureur des ennemis se rallentit, & que la persécution cessât.

Le Pere étant de retour à Julfa, M. de Sainte-Marie, Gentilhomme de Picardie, y arriva de Chiras; & comme il étoit singulièrement recommandé à tous les Jésuites par les Peres de leur Compagnie qui sont dans les Indes, il fut reçu dans la maison de Julfa avec tous les honneurs & tout l'accueil que méritoit une personne que le Roi de Siam avoit fait Capitaine de vaisseau; il étoit d'autant plus digne de considération, qu'il avoit fait en brave tout ce qu'un Officier du Roi pouvoit faire dans la malheureuse révolution de Siam, qu'il avoit arraché des mains de l'usurpateur la pieuse & l'illustre Madame Constance, qu'il l'avoit mise en sûreté sur son bord, & conduite en un endroit qui devoit lui servir d'asile. Je dois ce témoignage à la générosité & à la bravoure de M. de Sainte-Marie, & il ne m'appartient pas de rien dire de plus d'une histoire qu'il vaut mieux oublier que raconter. M. de Sainte-Marie n'ayant pû vaincre la mauvaise fortune de l'illustre héroïne, s'embarqua sur l'Océan des Indes pour retourner en France; & ayant jetté l'ancre au Cap de Bonne-Esperance, ne sçachant rien de la guerre qui venoit d'être déclarée entre la France & la Hollande,

eut le malheur lui-même d'être arrêté par les Hollandois, qui le firent prisonnier de guerre, le conduisirent du Cap à Batavie, de Batavie à Malaca, & de Malaca sur les côtes de Perse, où l'ayant dépouillé de son équipage, & de tout ce qu'il avoit, ils le laisserent avec un méchant habit de toile au Port de Bender-Abassi.

Ce fut dans ce triste appareil que M. de Sainte-Marie parut chez les Jesuites de Julfa : ces Peres n'omirent rien de tout ce qui leur fut possible pour lui faire oublier ses disgraces. Dès le lendemain il fut pourvû d'habits & de tout ce qu'il falloit pour le mettre en meilleur équipage ; on essaia de le délasser de ses fatigues pendant trois semaines, & on lui fournit de quoi faire le voyage jusqu'à Alep, où il devoit s'embarquer pour Marseille ; c'est ainsi que les Jesuites se firent honneur de traiter un Officier du Roi, pour qui l'on fit avec plaisir une dépense assez considerable par rapport à l'état de la Mission.

Celle qu'on fait pour célébrer la Fête des Saints, pour n'être pas si grande, n'est pas de moindre obligation, & donne un grand éclat à la Religion : on n'épargna rien le 3. de Décembre pour solemniser la Fête de l'Apôtre des Indes, & le Patron des Missionnaires saint François Xavier ; elle se fit

avec assez de pompe & avec une assez nombreuse assemblée de peuple, pour faire oublier à un Missionnaire étranger qu'il est hors l'Europe & dans le centre du Mahomerisme. Monseigneur Pidoux de Saint-Olon, Religieux Theatin & Evêque de Babylone, prononça en Armenien le panégyrique du Saint; deux Evêques & tous les Missionnaires d'Isphahan & de Julfa assistèrent à la cérémonie.

Messieurs les Cherimanis, dont le Missionnaire a déjà fait de grands éloges, le mirent en ce tems là dans l'occasion de leur marquer sa reconnoissance d'une maniere effective: ils le prièrent de se charger de l'instruction de leurs enfans, & de beaucoup d'autres des familles les plus distinguées de Julfa: lui & les autres Jesuites leur avoient trop d'obligation pour refuser de leur rendre ce service; le Pere accepta de bon cœur cette commission, il s'y porta avec ardeur, & l'école commençoit déjà avec succès lorsqu'un de ces coups imprévûs, qui dérangent en un moment les projets les mieux concertez, renversa toutes les mesures qu'il avoit prises pour l'éducation chrétienne de presque tous les enfans de Julfa.

On reçut inopinément la triste nouvelle de la mort du Pere Roche, Supérieur Général des Missions de la Compagnie dans la Perse & dans l'Armenie: il venoit de prodiguer sa

vie

vie au service des pestiferez à Erzerom, de sorte que cette florissante Mission étoit restée sans Prêtre & sans autre Jesuite qu'un Frere expert en Medecine, en danger de périr par conséquent faute d'ouvriers qui la soutinssent & qui recueillissent l'abondante moisson qui étoit toute préparée. Des trois Missionnaires qui étoient à Julfa, le Pere le Vert, qui étoit Supérieur de la Mission, venoit de partir pour les Indes; le Pere Bouchet ne pouvoit la quitter par les engagements qu'il avoit pris avec les Armeniens les plus qualifiez, & qui étoient comme les arbutans de la Mission. Le sort tomba donc sur notre Missionnaire: il adora la Providence qui le chargeoit de l'importante commission, de soutenir & d'accroître tout le bien que ses Freres avoient fait depuis long-tems à Erzerom. Plein de confiance en cette même Providence, il partit dès le landemain pour Erzerom, & & il le fit avec tant de précipitation, qu'il n'eut ni le loisir, ni même la pensée de faire aucun préparatif pour son voyage, qui étoit cependant de trois cens lieues, dans la saison de l'année la plus rude.

H

*Cinquième Voyage d'Ispahan à
Erzerom.*

IL se joignit le 5. Décembre de l'an 1690. à une petite caravane qui alloit à Tauris, avec laquelle il ne fit ce jour-là que traverser pendant deux grandes heures la ville d'Ispahan, & s'arrêta à un Caravanfaras appelé Touchti. Le 6. à la pointe du jour on se mit en chemin, & le gîte fut à un village nommé Rik, qui veut dire en Persan gravier, parce que les avenues en sont couvertes de sable, & semées de petites pierres qui ne laissent pas de rendre le chemin incommode.

Le 7, quoique le froit fût assez piquant pour un commencement d'hiver, on partit vers le minuit; & après une marche de dix heures on campa à un Caravanfaras appelé Serdahan, qui signifie la bouche du froid; on lui a donné ce nom parce que c'est un lieu sujet à des vents fort froids; car il faut remarquer que par tout le Royaume de Perse on souffre autant de la froidure dès l'approche de la nuit, que de la chaleur pendant le jour.

Le 8. étant parti à trois heures après

Gohr

minuit, on arriva vers midi à Howr, Caravanfaras vis-à-vis la petite ville de Natans, où l'année précédente le Pere fût obligé de s'arrêter à cause de la maladie; vers le milieu du chemin de Serdahan à Howr, on trouve un palais du Roi avec des jardins délicieux.

Le 9. la marche fut très-fatigante; on fut à cheval depuis neuf heures du soir jusqu'à neuf heures du matin. Le Missionnaire dit qu'il fut si accablé de sommeil, qu'il pensa cent fois tomber de cheval, & se casser la tête. En approchant du village de Mouzabad où l'on gita, il apperçût dans la campagne des troupeaux entiers de gazelles ou chevres sauvages, qui s'enfuient dès qu'elles voient un homme; ce qu'elles font avec tant de vitesse, que le meilleur cavalier ne peut pas les atteindre. La chasse des gazelles se fait avec le faucon: le chasseur porte à la gauche une petite cymbale attachée au pommeau de la selle de son cheval: dès qu'il apperçoit la gazelle il donne quelques coups de la baguette sur la cymbale, & lâche en même-tems le faucon: l'oiseau, animé par le son de la cymbale & par la vue de sa proie, fond sur elle, & l'atteint bien-tôt par la rapidité de son vol. Il se place d'abord sur le derriere de la gazelle.

H ij

de là sur son dos , auquel il s'attache si fort avec ses griffes , que la gazelle , avec tous ses mouvemens , ne peut le secouer ; du dos il s'avance à la tête , & à coups de bec il lui creye & lui arrache les yeux : c'est ainsi que la chevre devient la proie du chasseur. Cette chasse n'est permise qu'aux nobles Persans , qui seuls ont droit de porter la petite cymbale , suspendue à la selle de leurs chevaux , comme la marque de leur privilege. Les Persans se servent encore de l'once pour la chasse des gazelles ; l'once est un animal doux & privé de la grosseur d'un chien-couchant, tacheté comme le tigre, on le dresse à cette chasse ; & comme il est encore plus vite que la gazelle , au premier son de cymbale il part , il la poursuit , il l'atteint , lui saute au cou & l'étrangle : mais ce qui est assez particulier , c'est que si la gazelle lui échape , il demeure sur la place si confus d'avoir manqué son coup , qu'un enfant pourroit le prendre , le frapper , le tuer , sans qu'il se défende.

Le 10. on arriva de Mouzabad à Kachan, dont on a déjà parlé dans le voyage précédent.

Le 11. de Kachan on vint camper au village de Padra.

Le 12. après une marche forcée de quar

torze heures, on gagna la ville de Com; ce fut pour le Missionnaire une étrange surprise, d'y trouver dans un méchant Caravanfaras M. de Sainte-Marie, dont on a déjà parlé: Il y avoit trois semaines qu'il étoit sorti d'Isphahan en parfaite santé; mais peu accoutumé à la fatigue des voyages qui se font par terre en Orient, à peine fut-il arrivé à Com, qu'il se sentit attaqué d'une fièvre violente dont il commençoit à revenir un peu lorsque le Pere le joignit. Il étoit encore travaillé d'une éresipele qui lui enflait le visage, & qui lui causoit de vives douleurs: d'ailleurs mal logé, mal couché, mal nourri; le seul étranger au milieu des Mahometans, sans aide, sans secours, sans Medecin: il ne se pouvoit gueres voir un état plus digne de pitié que le sien. Il est vrai qu'à la seule vûe du Missionnaire, dont il avoit reçu tant d'office de charité à Julfa, il fut si agréablement surpris qu'il se sentit soulagé de la plus grande partie de ses maux. Ce fut même un bonheur inespéré qu'on resta cinq ou six jours à Com, car le Pere eut le tems de le consoler & de le soulager, & le malade lui-même de reprendre assez de force pour se joindre à la caravane qui partit le 18. de Décembre vers le coucher du soleil.

Depuis ce jour jusqu'au 9. de Janvier de

H iij

l'année suivante 1691. on continua le voyage jusqu'à Chibli ; c'est un des plus magnifiques Caravanfaras qui soit dans la Perse : aussi a-t-il été bâti par une Sultane , mere du Roi. On en partit à une heure après minuit , & sur le midi on arriva à Tauris , où l'on demeura dix-sept jours , ce repos aiant été nécessaire aux voyageurs , pour se remettre des fatigues qu'ils avoient essuïées en cent cinquante-huit lieues de chemin qu'ils avoient faites , ce séjour donna au Missionnaire le loisir de faire ses remarques sur cette fameuse ville , en voici les principales.

De la Ville de Tauris.

T A U R I S , connue chez les Anciens sous le nom d'Ecbatane , si célèbre dans l'histoire pour avoir été la capitale de l'Empire des Medes , & dont la Sainte-Ecriture * fait mention en plusieurs endroits , est encore aujourd'hui la capitale du Royaume d'Adirbetjan , qui répond à l'Aderbigana ou Atropatena de l'antiquité , & c'est sans contredit , après Ispahan , la ville la plus grande , la plus peuplée , la plus marchande & la plus riche de toute la Perse : on y compte quinze mille maisons , & autant de boutiques ou de magasins ouverts , sans ce-

2. Mach.

2. 3.

1. Esdr.

6. 2.

Tob. 18.

Judit.

2. 1.

que les Persans appellent bazars, c'est-à-dire, marché ; trois cens Caravanaras, deux cens cinquante Mosquées, & plus de trois cens mille ames : le Chevalier Chardin, qui peut-être en a fait un compte plus exacte que le Jesuite, avec lequel cependant il s'accorde en bien des choses, croit qu'il y en a pour le moins cinq cens cinquante mille, & il dit qu'il y a des gens qui poussent jusqu'à onze cens mille le nombre des habitans, ce qui n'est nullement vraisemblable.

Les bazars, dont je viens de parler, & qui occupent une bonne partie de la ville, sont de grandes rues voûtées, qui ont à droite & à gauche des boutiques, où sont étalées toutes sortes de marchandises, & où l'affluence du monde est toujours si grande, qu'on ne sçauroit mieux les comparer qu'à des marches & à des foires perpétuelles.

Outre ces bazars, ce qui est de plus remarquable, est premierement le grand meidan ou la grande place ; elle a, selon le rapport du Pere, trois cens pas en longueur sur cent cinquante de largeur ; elle parut sans doute encore plus spacieuse au sieur Chardin, car il assure que c'est la plus grande place de ville qu'il ait vûe au monde, dont il a parcouru bien des contrées,

& que les Turcs y ont plusieurs fois rangez trente mille hommes en bataille : secondement , un madraza ou college magnifique pour l'instruction de la jeunesse : il a sur le devant une grande place quarrée , pavée de pierres de taille ; en y entrant on voit quatre corps de logis très-magnifiques , bâtis de briques ; vernissées d'un bleu céleste , qui fait plaisir à la vûe ; cela fait une cour quarrée , dressée en forme de parterre , qui laisse une allée de la largeur de six pieds regnante tout le long des corps de logis.

On ne peut rien de plus agréable que la situation , le climat & les dehors de cette ville ; elle est au milieu d'une belle & vaste plaine , qui s'étend à perte de vûe de tous côtez , si ce n'est de celui de l'Orient : les jardins y sont femez de fleurs charmantes , & pleins de fruits délicieux ; les melons sur-tout y sont d'un goût exquis , il s'y en trouve en toutes les saisons de l'année. Le climat y est doux & temperé au trente-neuvième degré de latitude , & au soixante-six de longitude , en quoi le Chevalier journaliste n'est pas tout-à-fait d'accord avec lui , car il met Tauris au trente-huitième degré de latitude , & au quatre-vingt deuxième de longitude : je n'oserois l'accuser d'erreur , mais je puis assurer que le Missionnaire est très-exact.

Cette ville est un rendez-vous des Marchands qui vont continuellement des Indes & de Perse en Turquie, & de Turquie aux Indes & en Perse; aussi y trouve-t-on des Marchands de toutes les Nations, & les marchandises les plus rares de l'Europe. Ce Gouvernement de Tauris est le premier du Royaume de Perse, & le Kan en rend au Roi chaque année trente mille toinans, qui font six cens mille écus. Il y a près de la ville une carrière de marbre & une mine d'or; mais l'indolence des Persans, égale à celle des Turcs, fait que les uns & les autres profitent peu de ces trésors de la nature.

Cette ville a été long-tems le théâtre de la guerre entre les Persans & les Turcs: Cha-Ismael, qui prit le premier le nom de Sophi ou Sefi, l'enleva aux Turcs en 1522. Soliman I. Empereur des Turcs, la reprit sur les Persans, & la pilla en 1535. Thamas, Roi de Perse, l'assiégea dans la suite & la força; les Turcs à leur tour l'emportèrent sous le regne du Roi Codabend, fils de Thamas: enfin Cha-Abas le Grand la reprit en 1603. & depuis ce tems-là les Persans en ont toujours été les maîtres.

La manière dont ce grand Roi la tira de la domination des Turcs, mérite bien:

H. v.

d'avoir place en cette histoire : il avoit assez peu de gens, mais beaucoup d'adresse & de bravoure ; il distribua les plus braves foldars en plusieurs pelotons, qui surprirent en même-tems les corps de garde, que le Gouverneur Turc avoit mis sur les avenues, & qui les égorgerent tous si promptement, qu'on n'en eut aucune nouvelle dans la ville. Ces pelotons étoient suivi d'un gros de cinq cens homme déguisez en Marchands ; ils entrèrent dans la ville, * en disant qu'ils avoient laissé la caravane à une journée ; on les crut, parce que c'est la coûtume des Marchands qui vont en caravane, de prendre les devants à l'approche des grandes villes, & qu'on supposa qu'ils avoient été reconnus par les gardes avancez ; dès qu'Abas, qui les suivoit de près, les vit entrez, il fondit dans la ville. Deux de ses generaux firent la même chose chacun de son côté ; cela lui réussit si parfaitement, que les Turcs, surpris de toute-part, se rendirent à la seule condition qu'on leur sauveroit la vie. Ce fut le jour de cette expédition qu'Abas le Grand fit prendre pour la première fois des mousquets à un régiment qui étoit auprès de sa personne, & qu'en aiant vû de ses propres yeux le surprenant effet, il ordonna :

* Le Ch. valier Chardin, en son Voyage, pag. 296.

à une partie de ses troupes d'user à l'avenir d'arme à feu.

Le Missionnaire & M. de Sainte-Marie, à leur arrivée à Tauris, étoient descendus chez les Peres Capucins, qui les reçurent avec toutes les démonstrations de la plus tendre charité : ces Reverends Peres sont répandus dans presque toutes les provinces & les principales villes de l'Orient, où ils travaillent avec un zele infatigable à la propagation de la foi ; bien venus par tout sans avoir besoin de se déguiser, comme les autres Missionnaires, la conformité de leur habit avec celui des Derviches ou Religieux Mahometans, faisant qu'on les voit sans peine, & qu'on les écoute volontiers. Ils font des biens merveilles à Tauris, où ils ont une de leurs plus belles Missions.

Il fallut les quitter pour continuer le voyage ; ce qui en restoit à faire jusqu'à la sortie de Perse, en étoit la partie la plus difficile & la plus inquiétante, à mesure qu'on s'éloignoit de la capitale ; car c'est ordinairement sur les frontières des deux Empires qu'il y a plus à craindre des voleurs, & presque également des commis à la douane : un Armenien en avertit le Père ; & pour l'en garantir, il lui conseilla de se joindre à un Prince Georgien appelé

Daout-Mirza , qui se dispoſoit à partir inceſſamment avec dix-huit ou vingt hommes de ſa ſuite bien armés ; il lui ajouta qu'il feroit une grande partie du voyage avec lui , & qu'il le feroit avec plus de ſûreté qu'avec tout autre , les Georgiens étant braves , redoutables aux Mahometans , & en état de le mettre à couvert de toutes les avanies auxquelles on eſt expoſé lorsqu'on voyage en ces pays , & des inquietudes qu'on y ſouffre de la part de certains couriers qu'on appelle Tchapar.

Pour entendre ce que c'eſt que ce dernier danger , il faut ſçavoir qu'en Perſe il n'y a ni poſtes réglées , ni voitures , ni commoditez publiques , pour entretenir la correfpondance d'une ville à l'autre ; mais ſ'il y a quelque ordre à donner dans les Provinces , ou quelques lettres de conſéquence à envoyer , on ſe ſert d'un Tchapar. Ce courrier doit à chaque deux lieues changer de cheval ; & comme il n'y a pas de relais établis , ſ'il rencontre ſur ſa route un cavalier mieux monté que lui , il eſt en droit de prendre ſon cheval , en l'avertiffant qu'il le laiffera dans un endroit qu'il lui nomme ; le cavalier ſuit le Tchapar le mieux qu'il peut , & trouve en effet ſon cheval au lieu désigné. Il arrive aſſez ſouvent que le Tchapar fait ſemblant de vouloir

prendre la monture d'un voyageur pour en tirer de l'argent, moiennant quoi il le laisse en repos; si le cavalier est ou soutenu ou bien armé, il se moque du Tchapar, qui au lieu du cheval qu'il vouloit prendre, reçoit quelquefois une grêle de coups de bâton.

Sur cet avis de l'Armenien, le Pere ne manqua pas d'aller voir le Prince Georgien, pour le prier d'agréer qu'il eût l'honneur de sa compagnie; il en fut reçu avec l'accueil le plus gracieux; le Prince lui accorda de la meilleure grace du monde ce qu'il lui demandoit, & lui dit de se tenir prêt pour le lendemain: les mesures étoient les mieux prises du monde, mais le succès ne répondit pas tout-à-fait à de si justes espérances.

On partit donc de Tauris le 26. de Janvier, & après sept ou huit heures de marche on arriva à Sophiana, petite ville dont les maisons sont séparées régulièrement les unes des autres par de très-beaux jardins: quelques lieues avant que d'y arriver on apperçut de loin un gros de cavalerie de soixante ou quatre-vingt hommes; le Prince ne pouvant bien démêler ce que ce pouvoit être, s'en informa auprès d'un inconnu qui se trouva sur le chemin, & qui lui dit que c'étoit le Fils du Kan d'Eriyan qui alloit à Ispahan porter au Roi

Les présens du Kan son pere , & lui fait
les complimens de la nouvelle année , qui
tombe toujours chez les Persans au 21. de
Mars , jour de l'équinoxe du printems : ce
jour-là tous les Kans & Grands du Royaume
doivent se rendre à la Cour avec de ma-
gnifiques équipages & de riches présens
pour le Roi , auquel ils viennent faire les
souhais d'une heureuse année. Le passager
ajôta que le fils du Kan étoit suivi de plus
de deux cens chameaux chargez , partie des
présens de son pere , & partie du Haram ,
c'est-à-dire , d'un bon nombre des femmes
du fils du Kan , & que ce Haram étoit
escorté d'une troupe de cavaliers ; il fut
aisé d'appercevoir quelque inquietude sur
le visage d'Adaout-Mirza ; c'étoit un jeune
Prince fier & plein de feu , d'une qualité
beaucoup supérieure à celle du fils du Kan ,
& le crédit qu'il avoit auprès du Roi
augmentoit encore sa fierté : d'autre part le
fils du Kan étoit sur les terres du Gouver-
neur d'Erivan , où le Kan son pere avoit
presque une autorité de Souverain ; il por-
toit au Roi des présens de grand prix ,
& qui étoient comme les garants du bon
accueil qu'il en devoit recevoir ; d'ailleurs
à chaque cavalier du Prince il en pouvoit
opposer dix ; à quoi il faut ajoûter la cou-
tume du pays , sur-tout parmi les Grands ;

d'avoir des égards infinis pour les Harams, & de s'écarter du chemin par respect pour ne pas se trouver tête-à-tête avec eux : tout cela fit croire au fils du Kan que le Prince Georgien lui feroit honnêteté à son passage, & qu'il n'auroit pas de peine à lui céder le pas : mais Daout-Mirza étoit trop fier pour déroger de sa qualité ; les deux troupes passent donc à côté l'une de l'autre, sans se saluer & se faire aucune démonstration d'honneur. Le fils du Kan prend cela pour un affront ; cependant il le dissimule, il fait son chemin, & le Prince fait le sien : A peine eut-on marché un demi quart d'heure, qu'on vit un cavalier de la suite du fils du Kan se détacher & venir à toute bride, ce qui causa quelque allarme ; il passa près de la troupe du Prince sans dire un seul mot, courant toujours au grand galop jusqu'à ce qu'il eût atteint le Haram, qui s'arrêta quelques tems, & le cavalier, ainsi qu'on ne le connut que trop dans la suite, commanda de la part de son maître à ceux qui escortoient le Haram, lorsqu'il seroit près des gens du Prince de les charger brusquement, de les contraindre à coups de bâton, de se détourner du chemin, & de n'épargner pas le Prince même.

Jamais ordre ne fut plus ponctuellement

exécuté ; dès que le Haram fut à quelques pas près de la troupe du Prince Georgien, l'escorte du Haram fond sur elle le bâton à la main, criant à perte d'haleine: achaga, achaga, c'est-à-dire ; prenez le bas, prenez le bas, & frappant à tour de bras sur tout ce qui se présentoit : le Prince qui reconnut trop tard la faute qu'il avoit faite, tout Prince qu'il étoit essuia les premiers coups, le Missionnaire en eut un pour sa part, c'est le seul coup qu'il ait reçu, dit-il, pendant plus de vingt ans qu'il a été parmi les Infideles. M. de Sainte-Marie qui étoit de la compagnie, & qui n'étoit pas accoutumé à de pareilles scènes, ne sachant pas ce que vouloit dire achaga, crioit comme un perdu au Pere Jesuite : Que disent ces furieux ! faites comme moi, lui répondoit le Pere ; qui sans autre réplique, se savoit de son mieux, & gaignoit des chemins à l'écart couverts de neiges, où il pensa vingt fois être culbuté de son cheval, aussi-bien que M. de Sainte-Marie, tout bon cavalier qu'il étoit. Ce manège dura bien un demi quart d'heure, après quoi le Haram étant passé, & étant déjà assez loin, les cavaliers se retirent & coururent rejoindre le Haram: on se réunit le mieux qu'on put, & le Prince eut beau faire bonne mine, il est certain qu'il croyoit de rage de l'affront qu'il venoit

de recevoir, & qu'il auroit évité s'il avoit eu un peu moins de fierté, & un peu plus de déférence. Les Georgiens auroient bien pû, le sabre à la main, écarter les cavaliers du Haran; mais le fils du Kan qui s'étoit arrêté, & qui se divertissoit à voir de loin le beau jeu que faisoient les gens, seroit bien-tôt tombé avec toute sa cavalerie sur ceux du Prince, & les auroit accablés par le nombre; le meilleur parti fut donc de digérer cette disgrâce le plus doucement qu'il fut possible, & de continuer son chemin: c'est effectivement ce qu'on fit, & après trois heures de marche on campa à un Caravansaras appelé Yan.

Le 27. on arriva à Maranda, c'est un gros bourg de mille maisons où la douane est fort à craindre aux Etrangers, la compagnie du Prince s'y fit respecter, & mit toute sa suite à couvert des exactions. Les gens du pays tiennent que c'est-là que mourut & que fut enterré le Patriarche Noé, dont ils montrent encore le lieu prétendu de la sépulture.

Le 28. on vint par des chemins de montagnes à Zonous; on y compte deux mille maisons, & cette ville n'est gueres considérable que par la résidence qu'y fait un Sultan; les honnêtetés qu'il fit au Prince le dédommagerent un peu de la journée du 26.

Un Minbachi, c'est-à-dire, Commandant de mille Soldats, frere du Sultan, accompagné d'un bon nombre de cavaliers, vint jusqu'à trois lieues au devant de lui, & le conduisit en sa propre maison, avec tout ce qu'il avoit de personnes en sa compagnie; le Jesuite y fut régaleé comme les autres, & fût si charmé de la politesse & des démonstrations d'amitié de ce généreux Persan, qu'un Seigneur François, à ce qu'il dit, n'auroit pu en faire davantage: il retint le Prince & toute sa suite le 29. & ce jour-là il tomba des neiges en si grande abondance, que les chemins furent impraticables, ce qui servit de raison ou de prétexte au Sultan pour retenir encore la compagnie le jour suivant; après quoi le 31. on partit plein d'estime & de reconnaissance pour un hôte si obligeant.

La journée qu'on fit en le quittant fut très-rude & très-fâcheuse; on marcha depuis les six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, au cœur de l'hyver, pendant un froid très-piquant, & dans des chemins couverts de neiges; il en tomba encore pendant tout le jour, & un vent de Nord très-violent la poussant au visage, ni les hommes, ni les chevaux ne sçavoient où mettre le pied; on alloit errer çà & là sans chemin, sans guide, en danger à tout

moment de tomber dans des précipices, dont la neige couvroit la surface. Pour comble de malheur la nuit survint à deux heures du gîte , que les Voyageurs n'auroient jamais pû gagner , si la Providence , dans l'horreur des ténèbres , ne leur eût servi de guide pour arriver au misérable village qu'on appelle Halandar , où tout ce qu'ils purent trouver fut quelque maison ruinée , pour y passer le reste de la nuit à demi morts de faim , de froid & de fatigues.

Le 1. jour de Février les fatigues du jour précédent obligèrent le Prince , sinon de reposer , au moins de se contenter de faire trois lieues , & de n'avancer pas plus loin qu'au village de Marazar , près de l'Araxe & du vieux Julfa , dont j'ai déjà parlé. C'étoit l'Ariamene des Anciens , ville d'un très-grand commerce , habitée par les Arméniens les plus riches de la Nation , avant que Cha-Abas en transportât les colonies ailleurs , & la ruinât aussi-bien que le pays d'alentour , afin d'empêcher les Turcs d'y revenir , n'y trouvant plus de quoi y faire subsister leur armée. Avant cette transmigration c'étoit une ville de trois mille maisons , rangées en amphithéâtres & en forme de croissant le long des bords de l'Araxe , avec un fort château sur un roc escarpé , & un beau pont sur le fleuve , qu'on

ne passe plus aujourd'hui qu'en bateau. A l'endroit où l'on arriva, l'Araxe est au moins aussi large que la Seine à Paris, mais beaucoup plus rapide à cause des montagnes, entre lesquelles il se trouve resserré de côté & d'autre : on fut presque tout le jour à le passer sur une méchante barque, & il fallut attendre tout ce tems-là à l'autre bord que les hommes & les chevaux fussent passés ; de sorte que ce ne fut qu'à l'entrée de la nuit qu'on arriva au village appelé par les Turcs Danouch-Peigamber, & par les Arméniens Stepanouës-Nahaughâ, c'est-à-dire, premier martyr, en l'honneur duquel l'Eglise est dédiée.

Le Prince Georgien, avec qui le Pere étoit venu de Tauris, s'étoit arrêté à un village appelé par les Turcs Dchalana, & par les Arméniens Tsegna : c'est un fort gros village habité par plus de trois cens familles Arméniennes, le Prince Georgien en étoit Seigneur aussi-bien que des autres villages d'alentour ; comme Tsegna n'étoit pas loin du lieu où gîra le Pere, il y alla le matin pour rendre ses devoirs au Prince, & pour le remercier de l'honneur de sa compagnie, & lui rendre grace de toutes les bontés qu'il avoit eu pour lui dans la route, après quoi il retourna au village de Saint-Etienne.

Avant que de sortir de Dchalana ou Tsegna il y vit une fort belle Eglise, où entre les autres raretez, il observa un grand tableau suspendu d'un pillier qui representoit l'entrevûe qui s'étoit faite à Rome de saint Sylvestre avec le Grand Constantin, & de saint Gregoire, l'illuminateur, premier Patriarche des Armeniens, avec Tiridates, Roi d'Armenie. Ce morceau d'antiquité est un témoignage authentique qui convainc les Armeniens Schismatiques, qu'ils se sont égarez des voies de leur premier Patriarche & du plus saint de tous les Rois, en rompant le nœud sacré de l'union qu'ils avoient juré solennellement de l'Eglise Armenienne avec l'Eglise Romaine depuis plus de trois cens ans. L'Eglise de ce lieu étoit desservie par dix Prêtres Armeniens qui reçurent le Jesuite avec toutes les démonstrations de joie, & les marques de l'amitié la plus sincere.

Le 4. de Février il partit de Tsegna avec quelques Georgiens de la suite du Prince, & il y eut à effuier ce jour-là les mêmes incommoditez qu'il avoit souffertes en Janvier; il ne laissa pas d'arriver à Abranner, où les Peres Dominicains, qui y ont une Mission, le reçurent avec toute la charité possible: ces Reverends Peres avoient autrefois dix Maisons ou Missions dans ces

pays; elles sont aujourd'hui réduites à sept, c'est ce qu'ils appellent la Province de Naktchivan : elles sont gouvernées par un Archevêque qui est toujours de l'Ordre de saint Dominique, & qui fait sa résidence à Abranner. Ces Reverends Peres y font le Service Divin selon le Rit Romain, mais en langue Armenienne par concession du saint Siège, qui leur est particuliere. Ils prennent en Armenie même des enfans qu'ils cultivent & qu'ils envoient à Rome, lorsqu'ils sont en âge d'y faire leurs études; & quand ils sont assez instruits en science & en vertu, ils les reçoivent en leur Ordre pour la Province de Naktchivan, & les font revenir, afin qu'avec l'avantage que leur donne leur langue naturelle ils puissent être plus utiles à la propagation de la foi parmi leurs compatriotes. Comme donc ces Peres sont la plupart nez dans le pays, les Persans les regardent ainsi que des sujets du Roi, & ils exigent d'eux par conséquent les mêmes tributs que des autres qui sont de de la domination Persane, & dont les Missionnaires Europeens ne sont point chargés.

Ces Peres, pleins de charitez, retinrent notre Missionnaire le 5. & le 6. & sur l'offre qu'ils leur fit de ses services en Europe, ils le prièrent d'écrire au Pere de la Chaize,

Confesseur de Louis le Grand , pour leur obtenir du Monarque quelque secours d'argent pour le rétablissement de leur Eglise , qui étoit effectivement en fort mauvais état. Il le fit de son mieux , & leur laissa la lettre pour la faire passer en France : il ne sçait pas quel effet elle y eut ; mais avant que de sortir d'Abranner , où il étoit avec M. de Sainte-Marie , ce Gentilhomme , peu accoutumé à la fatigue des voyages , y succomba encore une fois , & fut attaqué d'une fièvre ardente ; cela jetta le Pere dans une grand embarras : il auroit d'une part bien souhaité de rester avec lui pour le soulager , mais de l'autre il étoit très-pressé de partir pour Erzerom : la Mission étoit sans ouvrier ; le tems de Pâques approchoit ; il falloit qu'il allât entendre les confessions d'un grand nombre d'Armeniens Catholiques , & il avoit encore trente lieues à faire. Il fit donc goûter ces raisons au malade , & le laissa entre les mains des Peres Dominicains , de la charité desquels il étoit très-assuré.

Le 7. après trois heures de marche , il arriva à Naktchivan où le Zaraf-Bachi , c'est-à-dire , l'Intendant de la monnoie , Armenien , bon Catholique , le reçut fort obligeamment. Cette ville , connue aux anciens Peres sous le nom de Naxuana ,

étoit bien déchue de ce qu'elle avoit été autrefois ; on y avoit compté , si l'on veut croire les gens du pays , jusqu'à quarante mille maisons , on n'y voioit presque plus alors que des ruines ; les habitans tiennent que le Patriarche Noé, dès qu'il fût descendu du mont Ararat après le déluge , en désigna lui-même le plan avec le cordeau , & la bâtit incontinent après Erivan , ce qui lui fit donner le nom de Naktchivan , composé de deux mots Armenien de tchuan , qui veut dire corde , & de nak , qui signifie premier , pour marquer qu'après Erivan c'étoit la première ville du monde renouvelée. L'Auteur du Livre intitulé : *Abregé de Geographie* , imprimé à Rouen en 1716. me pardonnera , si je dis qu'il est tombé en deux erreurs ; la première , est de mettre un Archevêché à Naktchivan , c'est à Abranner qu'il est , & non pas à Naktchivan qui n'en est qu'à trois lieues : la seconde , est d'avoir situé cette ville au pied du mont Ararat , qui en est éloignée de vingt-cinq lieues ; mais ce sont des erreurs pardonnables à des Auteurs qui n'ont pas été dans ces pays.

Le 10. son gîte fut à Toprakala , & le 11. à Erivan , dont il ne dit rien ici pour éviter les redites , en aiant déjà parlé ailleurs : il ajoute seulement , pour ne rien négliger
de

de ce qui regarde les Missions que depuis l'établissement de celle d'Erivan : le Pere le Roux, qui avoit si bien sçû gagner les bonnes graces du Patriarche, étant mort, le Pere Dupuy qui lui succeda, eut à essuier de terribles persécutions de la part des Mahometans, & du Patriarche même, qui entreprit de faire chasser les Missionnaires; le Pere Vandermandre, successeur du Pere Dupuy ne fut pas plus tranquille que son prédécesseur: les choses étoient en cet état-là quand le Missionnaire arriva en cette Mission desolée.

Dès qu'il fût à Erivan il alla voir le Patriarche en son fameux monastere d'Edchmiadzin, malgré les fâcheux rapports qu'on lui avoit faits de ses mauvaises dispositions à l'égard des Missionnaires; & c'est en cette occasion qu'il expérimenta que Dieu tient le cœur des Grands entre ses mains, car il trouva celui du Patriarche changé tout à coup; à peine parut-il devant lui qu'il en reçut un accueil le plus gracieux & le plus favorable; & sur ce qu'il lui dit qu'il alloit à Erzerom remplacer le Pere Roche, que ce Prélat avoit tendrement aimé, c'est un bon ami que j'ai perdu, lui dit-il, les larmes aux yeux; allez, tâchez de lui ressembler, & comptez sur ma protection. Tandis que le Pere demeura à

Edchmiadzin , le Patriarche voulut qu'il mangeât avec ses Evêques , auxquels il ordonna de lui donner la premiere place à table; il lui envoieoit même de la siennce qu'on y servoit de meilleur, car il mangeoit en particulier à cause de ses incommoditez ; il lui fit de grandes instances pour le retenir ; mais aiant sçû de sa bouche les raisons qu'il avoit de se presser , il les approuva , & lui accorda son congé. Le Pere lui-même aiant vû plusieurs fois le Prélat , comprit qu'il avoit eu de quelque Missionnaire particulier du mécontentement , mais qu'il en avoit effacé le souvenir , & qu'il ne feroit rien à l'avenir contre les interêts & le bien de la Mission.

Le 23. il quitta les terres de Perse & vint à Kinek , premier village de Turquie sur la riviere d'Arpatchai , qui sépare les deux Empires : on ne voit sur cette route que des ruines de villages , de villes & d'Eglises anciennes , & tous ces restes font voir quelle a été autrefois la puissance & la Religion des Armeniens du tems de leurs Rois.

Le 24. il gîta à Soubatan , qui veut dire un lieu où l'eau se perd en terre : effectivement il en coule en grande abondance des montagnes voisines qui se perd visiblement à l'entrée du village , & ne reparoît qu'à quelque distance de-là.

Le 25. il vint à Kars , dont il a déjà parlé

ailleurs ; de Kars à Benglahemet , & de-là quelques jours après aiant côtoié les montagnes couvertes de sapins , & marché dans un agréable vallon , il arriva le 1. de Mars à Corasan , & le 3. enfin à Erzerom , cette chere ville pour laquelle il avoit soupiré tant de fois dans son voyage.

LE SEJOUR DU PERE A ERZEROM.

L'état de cette Mission ; ses fruits , ses succès , ses persecutions & ses vicissitudes.

C'EST ici la maniere la plus importante, la plus féconde , la plus édifiante , & la plus variée de cette histoire , & je puis appeller Erzerom le glorieux théâtre où le zele de notre Missionnaire a paru avec plus d'éclat : je dirai ici bien des choses qu'il y a faites , & ce qu'il y a souffert en divers tems ; en quoi si je fais violence à sa modestie , il doit s'en prendre à la justice & à la vérité qu'un historien doit à ses Lecteurs.

La Mission d'Erzerom commença l'an 1685. à l'arrivée des Peres Barnabé , Roche & Avril , Jesuites , qui y furent envoyez par le Supérieur des Missions de Syrie , qui étoit en même-tems de celles de Perse & d'Armenie.

Mais Dieu qui avoit choisi singulierement le Pere Roche pour être le fondateur & le

premier apôtre de la nouvelle Mission, permit que les Peres Barnabé & Avril en fortissent bien-tôt pour aller à Erivan, où les bénédictions que Dieu verfoit sur les travaux apostoliques du Pere Roux donnoient de grandes espérances de la conversion prochaine du Patriarche, & par suite de toute celle de la Nation Armenienne. Ces deux Ouvriers cependant ne furent pas long-tems à Erivan; le Pere Barnabé obtint des Supérieurs la permission d'accomplir le vœu qu'il avoit fait d'ouvrir un nouveau chemin de la Chine par la Moscovie & la Tartarie, & s'associa, de l'agrément des mêmes Supérieurs, le Pere Avril pour Compagnon de son entreprise; mais comme ils n'avoient pas eu la précaution de se munir des lettres patentes du Roi de France pour le Czar de Moscovie, le passage leur fut refusé: ce refus ne rallentit pas le zele du Pere Barnabé, il ne se rebuta point; il revint de Moscovie en France, il obtint du Roi tout ce qu'il souhaitoit, ce grand Prince se prêtant toujours à tout ce qui regardoit l'honneur & l'interêt de la Religion: mais le Pere Barnabé qui croioit ne manquer plus de rien pour la réussite de son dessein, manqua de vie: la divine Providence se contenta de sa bonne volonté; car il périt sur mer à son retour de France en Moscovie, dans le trajet de Rouen à Hambourg.

Cependant le Pere Roche, sur qui tomboit tout le poids de la Mission naissante d'Erzerom, faisoit seul ce qui pouvoit à peine se faire par plusieurs ouvriers. Il avoit eu d'abord le bonheur de gagner les cœurs, & il s'étoit tellement rendu maître de l'esprit des Mahometans, aussi-bien que des Chrétiens, qu'il ne trouvoit nul obstacle à la conversion des Armeniens: Prêtres & séculiers tous couroient à lui, tous cherchoient à se faire instruire, & recevoient ses instructions avec docilité; de sorte que n'ayant trouvé à son arrivée à Erzerom que deux ou trois Catholiques, en moins de trois ans il eut la consolation en mourant d'y laisser plus de soixante familles très-attachées à la véritable Religion. Ce fût au mois de Septembre de l'an 1690. que la ville se trouvant désolée par une peste violente, ce bon Pasteur, ainsi qu'on l'a déjà dit ailleurs, consumma son sacrifice en donnant sa vie pour le secours & le salut de son troupeau, après avoir été déclaré par ses Supérieurs premier Supérieur général des Missions de Perse & d'Armenie.

C'est-là l'état où se trouvoit la florissante Mission d'Erzerom, lorsque le Pere y arriva le 3. de Mars 1691. Les Armeniens ne furent pas plutôt avertis de son arrivée, qu'ils vinrent en foule le visiter, dans l'espérance

d'avoir dans le nouveau venu de quoi se consoler de la perte qu'ils avoient faite par la mort de leur bon Pere : c'étoit , dit le Missionaire , à qui lui feroit plus d'amitié , & lui témoignerait plus de confiance : il avoue qu'il en fut charmé , & qu'il ne goûta jamais une joie pareille à celle que lui causerent de si heureuses & de si engageantes dispositions.

Il se sentit animé d'une nouvelle ardeur & d'une ferme confiance , qu'étant seul & peu capable de remplir toute l'étendue des devoirs dont il se voioit chargé , le Seigneur suppleroit à son insuffisance , & lui donneroit les moyens de faire ce qui lui sembloit beaucoup au-dessus de ses forces.

Il lui falloit faire tous les Dimanches aux hommes assemblez dans la Chapelle de la Mission , des prédications & des instructions familières ; pour les femmes & les filles , qui se montrent peu en public , & qui par conséquent vont rarement dans les Eglises , c'étoit une obligation & un détail sans fin de parcourir leurs maisons , & d'aller les instruire chez elles : il n'étoit pas moins nécessaire de visiter les malades , & de leur administrer les Sacremens ; de porter des paroles de salut dans les Caravanaras , où se trouve d'ordinaire un grand nombre de Marchands , souvent plus attentifs aux interêts du tems qu'à ceux de leur

éternité : & ce qu'il regardoit comme le plus important de ses emplois , de vaquer assidûment à l'instruction des enfans , qui sont comme le germe & la sémence de la Chrétienté & de la perpétuité de la Religion dans les familles : enfin il falloit conserver les anciennes conquêtes , & travailler à en faire de nouvelles : toute cette foule d'occupations ne rouloit que sur lui seul.

Le saint tems de Pâques approchant , la plus pressante affaire fut de disposer les Armeniens Catholiques à leur devoir paschal , ce qu'il fit par des instructions très-fréquentes. Ces fervens Chrétiens étoient ravis d'entendre pour la première fois de leur vie un Vartabéd ou Docteur Européen prêcher en leur langue Armenienne , car le feu Pere Roche ne leur parloit que le Turque : cela leur inspira bien-tôt une parfaite confiance ; de sorte qu'il est aisé de juger quel fût son accablement à entendre les confessions pendant toute la quinzaine : mais dès qu'elle fut passée , & qu'il pût se reconnoître , il crut sagement qu'il falloit se regler & ranger par ordre cette multiplicité de fonctions différentes dont il étoit chargé , pour satisfaire plus aisément & plus constamment à toutes : voici donc le reglement qu'il fit de sa journée.

Après avoir célébré la sainte Messe de

I iiij

grand matin, & satisfait à ses devoirs particuliers, il visitoit les familles par quartiers: lorsqu'il étoit entré dans une maison de Chrétiens, l'homme, la femme, les enfans, les domestiques, quittans pour un tems les affaires du ménage, s'atroupoient autour de lui, & faisoient voir sur leur visage la faim qu'ils avoient de la parole de Dieu. Il leur expliquoit les points principaux de la Religion, & il finissoit par une courte & touchante exhortation pour le reglement de leur vie & de leurs mœurs: de cette maison il passoit dans un autre, & tout s'y faisoit de la même maniere; il parcouroit ainsi tout le quartier, & c'étoit là l'emploi de la matinée. Il consacroit une partie de l'après-dîné à visiter les Caravansaras; cependant le Frere Medecin faisoit sa tournée dans la ville; il voioit les malades, & apportoit à leurs maux les remedes & les soulagemens dont il étoit capable, en sorte qu'ils ne retournoient gueres au logis l'un & l'autre que dans le tems du repas ou lorsqu'il étoit nuit.

Mais c'étoit sur-tout les Dimanches après dîné qu'il étoit occupé à faire des instructions familiares aux grands & aux petits, dont la Chapelle étoit pleine ces jours-là. Il commençoit par enseigner la Doctrine Chrétienne aux enfans, & il la leur faisoit

Répéter en les interrogeant en présence de leurs parens : un jour qu'un de ces enfans avoit bien répondu à toutes les demandes qu'on lui avoit faites , son pere dit ingénument au Missionnaire : Mon enfant vient de m'apprendre bien des choses que je ne sçavois pas. D'autres en bon nombre auroient bien pû faire le même aveu. Des petits il alloit aux grands , auxquels il donnoit la liberté de proposer leurs doutes & leurs difficultez sur la Religion & sur l'Evangile ; & lorsque le Pere y avoit satisfait , ils en étoient ravis. Comme il avoit le Livre des Evangiles en estampes , ils ne pouvoient se lasser d'y voir la vie de Jesus-Christ , ses mysteres , ses guérisons , les paraboles ; cela lui donnoit lieu de leur expliquer les principaux points de la Religion ; & entre les autres , ceux qui sont combattus par les Schismatiques , & l'expérience lui faisoit voir manifestement l'utilité de ces conférences : ce fut cet empressement & cette ardeur des Armeniens d'Erzerom à s'instruire de ce qui leur paroissoit difficile dans l'Evangile , qui fit naître au Pere la pensée de composer en leur langue un Commentaire sur les quatre Evangelistes , qui depuis a été imprimé à Rome aux frais de la Congrégation , qui tire son nom de la

propagation de la foi , pour laquelle elle s'assemble en certains jours.

Il y avoit cinq mois que le Pere étoit utilement & tranquillement occupé aux exercices dont je viens de parler , sans y trouver le moindre obstacle de la part ni des Mahometans , ni des Armeniens Schismatiques , lorsque le Seigneur , pour mettre le comble à sa joie , lui envoya de France un secours de deux Ouvriers de la Compagnie. Dès qu'il les scût arrivez à Trebizonde , dans l'impatience où il fut de les embrasser comme les chers compagnons de ses travaux apostoliques , il partit sur le champ d'Erzerom pour aller se conjouir avec eux à Trebizonde ; car un voyage de cent lieues , sur-tout dans une si agréable conjoncture , n'étoit pour lui qu'une promenade. Il y arriva le 23. de Juin ; & après leur avoir donné dix ou douze jours de conference , il repartit pour Erzerom , ne pouvant laisser plus long-tems son cher troupeau sans Pasteur , tandis que les deux nouveaux venus se délasseroient à Trebizonde des fatigues que leur avoit causé le passage de la mer noire. Ils n'atriverent donc à Erzerom qu'au commencement du mois d'Août ; mais à peine y avoient-ils pris un repos de quelques jours , que l'un d'eux reçût des

ordres de se rendre à Erivan pour y remplir le vuide que venoit d'y faire la mort du Pere Dupuy , Supérieur de cette Mission : le second , qui étoit le Pere Porthier , resta à Erzerom avec le Missionnaire , pour partager avec lui le travail & le mérite. Notre Missionnaire ne pouvoit être mieux accompagné ; car le Pere Porthier avoit les qualitez éminentes qui font un vrai successeur de saint François Xavier dans le ministere apostolique ; il en avoit tout l'air au dehors , & il brûloit au dedans comme lui d'un zele ardent pour la conversion des ames. Comme il avoit la mémoire très-heureuse , il apprit bien-tôt assez d'Armenien vulgaire pour se charger du soin de la jeunesse : il commença donc à ouvrir son école où le Pere lui servit de second pour le mettre en train , & lui applanir les premieres difficultez. Ils s'appliquerent donc ensemble à former ces jeunes plantes , qui devoient être si fertiles dans la suite , & porter de si beaux fruits dans le champ de la véritable Eglise. Ces chers écoliers , qui n'étoient d'abord qu'en petit nombre , furent bien-tôt jusqu'à quatre-vingt : le Pere Porthier étoit charmé de voir leur ardeur pour apprendre , leur docilité à recevoir les instructions , leur facilité à les comprendre , & la fidélité de leur mémoire à les retenir. Après les avoir

cultivé un certain tems , il en choisit douze entr'eux qui lui parurent les mieux instruits , & il en fit des catéchistes. Ceux-ci recouroient les moins avancez ; & les uns & les autres répétant dans leurs familles ce qu'ils avoient appris dans l'école , toute la ville insensiblement étoit instruite , & les Missionnaires avoient la consolation de voir qu'à mesure que les esprits recevoient les lumieres de la foi , la réforme des mœurs , l'horreur du vice & l'amour de la vertu s'introduisoit dans les cœurs.

Ces enfans n'avoient pas une année d'instructions qu'ils sçavoient parfaitement tout ce qui étoit à leur portée ; notre Missionnaire dit qu'il les trouva si bien instruits de tout ce qui étoit convenable à leur âge , qu'il ne restoit presque plus rien à leur enseigner : mais dans la crainte qu'ils n'oubliassent les choses aussi facilement qu'ils les avoient apprises , il chercha un moien de leur en imprimer les idées si vivement , qu'ils n'en perdissent point le souvenir : l'expédient dont il s'avisa , & qui lui réussit à merveille , fut de réduire la Doctrine Chrétienne à une espece de jeu , à peu près comme est le jeu de l'oye ; il leur en donna les regles , & leur apprit à y jouer.

Ce jeu est composé de quarante-six ronds ,

qui se suivent en figure spirale, tracez sur une feuille de grand papier; chaque rond contient une emblème ou devise qui exprime un mystere, ou une des grandes veritez de notre Religion; en sorte que tous les points de la Doctrine Chrétienne les plus essentiels se trouvent expliquez sous les quarante-six devises d'une maniere également utile & agreable. Le joueur met sa marque sur le rond où est marqué le chiffre apporté par le dez, & il doit énoncer le corps de l'emblème, le mystere qu'elle représente, & en faire l'application: par exemple, si les dez étant jettez portent le nombre deux, où le rond représente un fleuve qui se décharge dans la mer, avec ces mots écrits au bas: *Dieu est le principe & la fin de toutes choses*; après avoir mis ma marque au chiffre deux, & énoncé la devise, j'en fais l'application, & je dis: De même que ce fleuve est dans un mouvement continuelle, & n'a point de repos qu'il ne soit arrivé à la mer d'où il est sorti; ainsi l'homme qui a Dieu pour principe ne peut jouir d'un vrai repos qu'en retournant à Dieu, qui est sa fin dernière, &c. il en est de même de tous les autres. Le Missionnaire voiant donc l'ardeur qu'avoient les enfans à se servir de ce jeu qui les instruisoit & les divertissoit tout ensemble,

il en envoya la feuille à Paris au Jesuite qui a soin des Missions, qui en fit graver la planche, & en envoya un grand nombre d'exemplaires en Armenie, où ils eurent tant de vogue, que les petits & les grands, les Ecclesiastiques & les laïques en voulurent avoir: ce jeu si utile en Asie pourroit l'être de même en Europe, sur-tout dans les Communautéz Religieuses qui élevent des pensionnaires; ce seroit un moien aisé de leur apprendre l'explication de nos mysteres & des plus importantes véritéz de la Religion, dans le tems même de leur récréation.

Le Missionnaire fait ici une remarque que je ne pourrois omettre sans faire une injustice à ces peuples de l'Orient: selon lui ils sont très-capables de se rendre habiles dans les sciences, & ils ne céderoient en rien aux Europeans, s'ils avoient comme eux des Académies & des Colleges, avec cette multitude prodigieuse de Livres de toute espece, qu'il ne faut que lire avec méthode & avec attention pour devenir sçavans; Les Orientaux sont privez de ces secours; les Mahometans qui les regardent comme leurs esclaves, ne leur souffrent aucune Imprimerie, dans la vûe de les entretenir dans l'ignorance; & comme les Chrétiens d'Orient ne sçavent que leur

langue naturelle, ils ne peuvent tirer aucun avantage de tous les bons Livres qu'on pourroit leur faire venir d'Europe; ils ne font même guères de profit du peu de Livres qu'ils ont en leur langue, non-seulement parce qu'ils sont si rares qu'il leur est difficile d'en avoir, mais parce que la plupart sont manuscrits, mal dirigés, & composez pour l'ordinaire en langue litterale, qui n'est entendue que de peu de personne, ce qui prouve évidemment, ce que dit le Pere en faveur des Orientaux, c'est qu'il ne faut que remonter aux siècles les plus réculez, pour trouver en Orient une infinité de grands hommes habiles dans la Philosophie, dans la Medecine, dans l'Astrologie, dans les Mathématiques, & en tout genre de litterature, sans parler de tant de saints Peres & de Docteurs de l'Eglise, qui avoient déjà répandu dans les vastes pays de l'Orient la lumiere de la foi & des sciences, tandis que la plupart des Provinces de l'Europe étoient encore ensevelies dans les ténèbres de l'ignorance & de l'infidélité; de sorte qu'on peut dire qu'en leur portant aujourd'hui d'Europe les connoissances sacrées & profanes, on ne fait que leur restituer ce qu'ils y ont autrefois apporté.

Mais pour retourner à la Mission d'Erzerom, dont nous nous sommes un peu

écartez , on y faisoit tous les jours des fruits plus considerables , & la moisson sembloit s'accroître à mesure qu'on la recueilloit : entre beaucoup d'autres conversions , dont le détail seroit trop long , celle de deux Prêtres fut remarquable ; le premier étoit venu souvent aux conférences qui se faisoient régulièrement dans la Chapelle de la Mission : convaincu enfin de la vérité , il y fit publiquement abjuration de ses erreurs : l'autre , qui étoit des principaux de la ville , se voiant dangereusement malade , fit appeller le Pere , & lui déclara qu'il vouloit mourir en bon Catholique , & recevoir par conséquent le Sacrement de l'Extrême-Onction , que les Armeniens , par un étrange abus , avoient retranché à leurs malades , dans la crainte , disoient-ils , que l'usage de ce Sacrement ne rallentît la ferveur qu'on doit avoir pour le Sacrement de Pénitence. Le Pere eut de la joie d'entendre de si bons sentimens , & de trouver une occasion d'abolir une si pernicieuse coutume : comme la chose cependant devoit être de grand éclat , pour ne rien faire avec précipitation , il jugea à propos d'en aller parler à l'Evêque de la ville qui étoit Catholique dans le cœur , mais qui se ménageoit , dans l'apprehension qu'une déclaration trop ouverte n'empêchât de plus

grands biens ; il lui exposa donc le désir du moribond , & le tort qu'on faisoit aux Chrétiens malades , de les priver de la grace d'un Sacrement si salutaire , & dont le propre effet est d'effacer les restes de leurs péchez , & de les fortifier dans les dernières foiblesses d'une maladie mortelle. Le Prélat ne lui en laissa pas dire davantage ; & en l'interrompant : Je sçais tout cela, lui dit-il, faites votre devoir , je m'en décharge sur vous , & je vous donne tous mes pouvoirs. C'en fût assez ; le Pere , muni de cette autorité , administra au malade le Sacrement de l'Extrême Onction avec une consolation d'autant plus sensible , qu'aucun Missionnaire n'avoit eu le bonheur de le conférer aux mourans Armeniens depuis plus d'un siècle.

C'est ainsi que la parole de Dieu fructifioit dans Erzerom avec autant de succès que de tranquillité ; un grand nombre d'Armeniens abandonnoit le schisme ; & les espérances d'une moisson encore plus ample étoient si grandes , que le Missionnaire ne feignit point d'écrire au Pere Verjus , Procureur des Missions du Levant , que s'il avoit encore deux Ouvriers du caractère du Pere Porthier , il y avoit lieu de croire qu'en moins d'un an toute la Chrétienté d'Erzerom seroit parfaitement Catholique. Mais tant de belles espérances s'évanouirent bien tôt par

la furieuse persécution que le Démon, jaloux de ces heureux progrès, suscita contre cette nouvelle & florissante Eglise, de la maniere que je vais dire.

Le 5. de Février 1692. huit Prêtres & deux Freres, tous de la Compagnie de Jesus, arriverent de France à Erzerom, de sorte qu'il s'y trouva en même-tems dix Prêtres & trois Freres; les huit Peres nouvellement venus étoient le Pere Grimaldi Genoïs Mandarin de la Chine, le Pere Chout, Allemand; les Peres le Blanc, de Beze, Bauvoillier, Archambaut, de Soatre & de Maledani; tous François. Le Pere Grimaldi retournoit à la Chine avec le Pere Chout, & devoient l'un & l'autre passer par la Perse pour se rendre à Goa par l'Océan des Indes: le Pere Chout mourut dans le trajet d'Isbahan à la mer; les Peres de Beze, Archambaut & Bauvoillier, alloient en cette partie de la grande Tartarie, qui confine avec la Perse, appelée par nos Geographes Maravannara ou pays de Usbeghs, & par les Anciens Sogdiana & Bactriana: ils devoient y tenter l'établissement de deux Missions, l'une à Samarcand, capitale du Royaume; c'est l'ancienne Maracanda & le pays du fameux Tamerlan: l'autre devoit être à Bocara, qui est la Tribactra des Anciens: le dessein de ces trois Missionnaires

étoit de trouver ensuite un chemin par terre de Samarcand à la Chine. Le Pere Bauvoillier étoit chargé d'une lettre du Roi de France qui le recommandoit au Roi de Perse, & ce fut en considération de cette lettre que ce Pere fût reçu en qualité d'Ambassadeur de France ; les trois autres Peres le Blanc, de Maledan & de Soatre, étoient pour la Mission d'Erzerom.

Ce fut une grande joie à ces Missionnaires, de se voir quelques jours ensemble en si grand nombre, mais les suites en furent fort tristes : on les auroit évitées si on avoit fait prendre à ces Peres diverses routes, & si on les avoit partagez en trois bandes : celle qui étoit pour l'Armenie seroit venue à Erzerom par Constantinople & la mer noire ; des deux autres qui devoient aller à Ispahan, l'une s'y seroit rendue par Alep & Babylone, l'autre par Smyrne & l'Anatolie, les Turcs alors ne se seroient apperçûs de rien, & l'on se seroit garanti du terrible fracas, que la venue de tant de Français ne pouvoit pas manquer de faire à Erzerom, où, plus que dans tout le reste de la Turquie, les grands éclats sont à craindre : mais les desseins de Dieu sont aussi adorables qu'ils sont incompréhensibles, lui seul sçavoit comment il devoit tirer sa gloire de la ruine inopinée de la florissante Mission d'Erzerom,

dont l'arrivée de tant de Missionnaires fut l'occasion.

Le Bacha d'Erzerom venoit de s'épuiser & de consumer ses finances par le paiement d'une grosse rançon qu'il fut obligé de donner aux Polonois, pour se rédimier de l'esclavage où il étoit en Pologne; il cherchoit les moiens de s'en dédommager & de réparer ses pertes. Il regarda la venue des Peres Francs comme une heureuse occasion que lui en présentoit la fortune: il crut, ou fit semblant de croire, que les charges & les balots qu'ils avoient avec eux étoient remplis d'or & d'argent; cette idée flatta son avarice: il ne voulut pas cependant leur faire d'une manière brusque & violente l'avanie qu'il méditoit; un Officier vint de sa part faire compliment aux Peres sur leur heureuse arrivée, & les assurer de la disposition où il étoit de leur rendre sous les offices qui dépendroient de son pouvoir, & de l'autorité qu'il avoit dans Erzerom: au reste je ne doute pas, mes Peres, ajouta-t-il, que vous ne répondiez à ses bonnes volontez par des présens qui soient dignes de lui. C'étoit effectivement un point essentiel auquel il ne falloit pas manquer, & il est assez probable que par quelques curiositez d'Europe qui passent pour précieuses en ces pays, & dont ils

auroient fait présent au Bacha, ils auroient détourné la tempête dont on étoit menacé. Quoiqu'il en soit, ces Peres qui ne croioient pas avoir rien de trop pour leur voiage, se contenterent de paier par des paroles gracieuses les complimens du Bacha, & ce n'étoit pas là son compte : voiant donc que ces démarches n'aboutissoient à rien, il prit résolution d'arracher par force, ce qu'ils auroient dû lui accorder de bonne grace ; il commença par leur refuser le passage en Perse, sous prétexte, disoit-il, que c'étoient des espions.

Ce refus du Bacha, & l'indignation qu'il ne fit que trop sentir, fit tout d'un coup changer de face à la ville d'Erzerom : quelque grand qu'y fût le nombre des Catholiques, celui des Schismatiques le surpassoit de beaucoup, sur-tout parmi les Marchands Arméniens étrangers, qui étoient la plupart grands ennemis des Missionnaires & des Francs ; ils avoient jusques-là dissimulé la haine qu'ils avoient pour eux dans le cœur, mais ils crurent qu'il étoit tems de la faire éclater ; l'indignation du Bacha leur fit lever le masque, & ce fut comme le signal d'une guerre ouverte.

Les factieux attroupez vont donc trouver le Bacha, & accusent les Missionnaires d'avoir fait Francs presque tous les Arméniens

d'Erzerom : ils n'eurent pas de peine à mettre dans leurs intérêts un Mahometan déjà prévenu & irrité contre les Peres ; ils vont , ensuite de son avis & de son consentement , pour garder quelque forme de justice dans ce mystere d'iniquité , trouver le Juge appellé Fesula-Escendi : c'étoit un personnage fort accredité dans l'Empire Ottoman , pour avoir été Gouverneur du fils aîné du Grand Seigneur Mahomet I V. ils le gagent à force d'argent , car c'est en ces pays-là le ressort le plus puissant pour le succès des affaires qu'on entreprend ; & après avoir engagez les Turcs dans leur parti , ils font entrer en cause deux Evêques hérétiques qu'ils mettent à leur tête.

L'Evêque d'Erzerom appellé Aaron , bon Catholique , mais caché , essuia les premiers coups ; les Schismatiques se persuadant aisément qu'après avoir frappé le pasteur le troupeau ne tarderoit pas à être dispersé , ils l'accuserent auprès du Bacha d'avoir permis à plus de trois cens familles de prendre la Religion des Francs , de l'avoir prise lui-même , & d'être entré dans tous leurs intérêts : sur cette dénonciation , appuyée du Gouverneur & du Juge , ils le font chasser de son thrône , & mettre en sa place un simple Prêtre , marié , ignorant , grand scélerat , & qui étoit l'abomination du peuple.

Les Missionnaires justement allarmez de ces tristes commencemens de schisme, & ne prévoyant que trop quelles en seroient les suites funestes, & pour la Mission & pour la Religion, prirent la résolution de n'abandonner ni l'Évêque détrôné, ni les Catholiques menacez d'une sanglante persécution, & vont eux-mêmes soutenir la cause commune auprès du Juge & du Bacha. Notre Missionnaire & le Pere Bauvoillier furent chargez de cette commission; ils allerent d'abord chez Fesula, à qui ils représentèrent les ordres exprès du Grand Seigneur, portant défenses à toutes sortes de personnes d'inquieter ni les Missionnaires, ni les Chrétiens qui fréquentoient leur maison, & qui assistoient à leur Eglise. De quoi vous plaignez-vous, leur dit Fesula? Quel mal vous fait-on? Laissez aux Armeniens à démêler leur querelle; quelle part y prenez-vous? Les Peres eurent beau essaier de lui faire entendre raison, il interrompit leur discours & les congédia brusquement, & se retira parmi ses femmes. Le Bacha, auquel ils allerent faire les mêmes remontrances, les traita encore plus mal; il leur reprocha d'un ton menaçant qu'ils faisoient Francs la plûpart des Armeniens, qu'ils donnoient de l'argent à ceux qui fréquentoient leur Chapelle; & que sous prétexte de Religion, ils inspiroient l'esprit de révolte aux Sujets

du Grand Seigneur. Il leur eût été bien aisé de lui faire voir la fausseté de ces calomnies, s'il leur eût donné le tems & la liberté de les réfuter ; mais il rompit l'audience, & les obligea de se retirer, très-mortifiez qu'on voulût séparer leur cause de celle des Catholiques opprimez.

Le bruit du mauvais accueil que leur avoit fait le Juge & le Bacha se répandit bien-tôt dans toute la ville ; on publia par tout que l'un & l'autre ne gardoient plus de mesure avec les Missionaires ; & ce qui jetta encore plus de fraieur dans l'esprit des Catholiques, c'est un autre bruit, vrai ou faux, qu'on fit courir que le Bacha avoit menacé de faire Turcs ceux qui avoient changé ou changeroient de Religion ; les enfans mêmes qui viendroient à l'école des Francs : les Catholiques, intimidés, rompirent tout commerce avec les Missionaires, de sorte que leur Ecole & leur Chapelle devinrent bien-tôt entierement désertes.

Le Pere Porthier qui se vit tout d'un coup sans écoliers & sans emploi, prit ce tems-là pour aller avec un Frere expert en Medecine, établir une Mission à Trebizonde, où les Chrétiens en demandoient une depuis long-tems ; & malgré la révolution d'Erzerom, le Pere fut très-bien reçu, & la Mission fut établie.

Cependant

Cependant le feu de la persécution s'allumoit tous les jours davantage dans Erzerom, non-seulement contre les Armeniens Catholiques, mais contre les Missionnaires. L'Evêque Tcholax, c'étoit l'un des deux chefs de la cabale, devenu insolent par le succès de son parti, commença sur la fin du Carême de l'an 1692. à invectiver comme un furieux contre les Peres Missionnaires; en pleine chaire il déclara excommuniés les Armeniens qui auroient commerce avec eux; ceux qui reconnoïtroient la Primauté du Pontife Romain, & qui confesseroient deux natures en Jesus-Christ; c'étoit-là lever hardiment l'étendart du schisme: il se vanta même qu'il prouveroit par deux cens vingt passages tirez de l'Evangile, que Jesus-Christ n'avoit point d'autre nature que la divine: que les Prêtres de l'Eglise Romaine, lorsqu'ils distribuoient la communion aux laïques, ne leur donnoient ni le Corps ni le Sang de Jesus-Christ; & pour achever de prévenir le peuple en sa faveur, il poussa l'impudence & la témérité jusqu'à dire, qu'il défioit les Peres Europeens à une dispute publique.

Quelques zelez Catholiques qui avoient assisté au discours impie de Tcholax, vinrent informer le Pere des propositions extravagantes & hérétiques qu'il avoit

K

débitées: le peuple en est émû, lui dirent-ils; les plus affermis dans la bonne cause vont être ébranlez, si vous ne répondez pas au défi qu'il vous a fait; il leur dit de se tenir tranquilles, & que bien-tôt ils verroient la vérité triompher du mensonge. Aiant donc mis la chose en délibération, le sentiment unanime des Peres fut qu'il falloit accepter le défi.

Le Pere écrivit donc une lettre à l'Evêque Tcholax, par laquelle il lui mandoit qu'il acceptoit la dispute à deux conditions: la premiere, qu'elle se feroit en présence d'un bon nombre de personnes de l'un & de l'autre parti; la seconde, qu'on écriroit & qu'on signeroit les propositions dont on seroit convenu.

Après ce préliminaire, dont on fut d'accord, au jour & à l'heure qu'on avoit arrêté, le Missionaire prit avec lui le Pere Bauvoillier, qui portoit sous son bras une Bible Armenienne, & sur les huit heures du matin ils se rendirent dans une salle où se devoit faire la dispute; ils rencontrèrent à l'entrée l'Evêque Tcholax & au moins vingt-cinq ou trente Armeniens autour de lui, partie Catholique, partie Schismatiques: après lui avoir fait les civilités ordinaires; Vartabied, lui dit le Missionaire, c'est-à-dire, Docteur, vous avez avancé dans vos Sermons certaines propositions

qu'il est à propos d'éclaircir, pour mettre la vérité dans son jour, & lever le scandale qu'elles ont causé parmi le peuple: vous avez entr'autres enseigné qu'il n'y a qu'une nature en Jesus-Christ, & vous vous êtes fait fort de le prouver par plus de deux cens Passages de l'Evangile; or voilà l'Evangile en votre langue Armenienne, trouvez-y, non pas deux cens Passages, mais un seul qui prouve ce que vous avez avancé, & je suis de votre parti; l'Assemblée applaudit à la proposition du Pere. Pour l'Evêque il ne voulut ni prendre, ni lire le nouveau Testament, que le Pere Bauvoillier lui présentoit; mais souriant, il chercha les détours pour éviter la dispute, mais le Missionnaire qui n'étoit pas d'humeur de prendre le change, prenant un air plus sérieux & un ton plus ferme: Vertabied, lui dit-il, un Prêtre, un Docteur, un Evêque, un Prédicateur comme vous, doit-il abuser de l'ignorance & de la simplicité du peuple, & lui faire passer des mensonges pour des vérités? C'est trahir votre ministère, c'est prévariquer, c'est couvrir la ferocité du loup sous la peau de brebis: Ou vous ferez voir par vos deux cens Passages qu'il n'y a qu'une nature en Jesus-Christ, ou je vais vous obliger, par l'autorité de l'Evangile, même en votre langue

Armenienne , à confesser que Jesus-Christ en une seule personne a deux natures , la divine & l'humaine , unies ensemble inseparablement & sans mélange : là-dessus il ouvre le Livre des Evangiles ; & sans aller plus loin qu'au premier chapitre de saint Matthieu , il lui prouve invinciblement deux générations , deux natures du Verbe fait chair ; l'Evêque n'eut rien à répliquer ni , à ce Texte , ni aux autres que produisit le Pere , & qu'il tira non-seulement de l'Evangile , mais des Livres mêmes , dont l'Eglise Armenienne se sert tous les jours dans les Offices & dans le Service Divin ; Tcholax convint de tout. Notre Missionnaire écrit donc en Armenien la proposition dogmatique des deux natures en Jesus-Christ ; il la lit hautement , & somme l'Evêque de la signer , selon la convention qu'on avoit faite , l'Evêque la signe. Puis le Missionnaire se tournant vers l'Assemblée : Messieurs , leur dit-il , nous voilà donc d'accord sur une vérité des plus essentielles de notre Religion , & qui cependant a servi d'occasion à votre Eglise de rompre le nœud de l'union , jurée tant de fois avec l'Eglise Romaine : il faut espérer que la conformité de la doctrine que vient de signer votre Evêque , fera incessamment servir de la réunion des esprits & des cœurs,

Puis s'adressant à l'Evêque : Vous avez avancé, lui dit-il, que les Prêtres francs ne donnent point aux laïques le vrai Corps de Jesus-Christ, parce que les hosties qu'ils distribuent n'ont pas été trempées dans le calice, selon l'usage de votre Eglise : il faut donc éclaircir ce second point, selon les Armeniens mêmes, lui dit le Pere; avant que l'hostie soit trempée dans le calice, elle contient réellement le vrai Corps de Jesus-Christ, dès que le Prêtre a prononcé sur elle les paroles de la consécration : **C E C I E S T M O N C O R P S**; en sorte que c'est précisément par la vertu des paroles sacrées que la substance du pain est changée en la substance du Corps adorable de Jesus-Christ, & nullement par l'immersion de l'hostie dans le calice; d'où il faut conclure évidemment qu'indépendamment de cette immersion, l'Eglise Catholique distribue aux Fideles le vrai Corps de Jesus-Christ. Tous les Assistans & l'Evêque avec eux convinrent de cette doctrine; le Pere écrivit cette proposition, l'Evêque la signa, quoique contradictoire à celle qu'il avoit soutenue & publiée en chaire.

Il est pourtant vrai, reprit l'Evêque, que ne trempant pas l'hostie dans le calice & la donnant ainsi aux laïques, vous ne les faites pas participans du Sang de Jesus-Christ,

contre le commandement formel qu'il leur a fait aussi bien qu'aux Prêtres, de manger son Corps & de boire son Sang; & quel droit avez-vous, dit-il, en élevant la voix, de priver les laïques de la participation de ce précieux Sang, le gage & le prix de notre rédemption ?

L'Evêque parut s'applaudir sur cette objection, qu'il crut invincible; mais le Pere qui n'en étoit nullement embarrassé: Vartabied, lui dit-il, ne venez-vous pas d'avouer que l'hostie que je donne à un laïque, avant même qu'elle soit trempée dans le calice, contient le vrai Corps de Jesus-Christ: J'en conviens, répondit-il: Or ce Corps adorable, reprit le Pere, est-il vivant ou est-il mort dans l'Eucharistie? Il y est vivant, dit le Vertabied: le Pere écrivit sa réponse; & sur le point qu'il alloit la lui faire signer, l'Evêque sentant bien la conséquence que le Missionnaire en alloit tirer, & que le Corps étant vivant, il n'étoit pas sans son Sang, se reprit incontinent, & dit que dans l'hostie consacrée le Corps de Jesus-Christ étoit mort. Le Pere aiant donc effacé la premiere proposition, écrivit la seconde, & l'Evêque la signa en ces propres termes: *Le Corps de Jesus-Christ est mort dans l'Eucharistie; il n'eut pas plutôt avancé & signé cette horrible blasphème, qu'il se fit un bruit sourd*

dans toute l'Assemblée qui éclata un moment après ; les Assistans , ceux-mêmes qui étoient du parti schismatique , scandalisez , se récrierent contre une doctrine qui n'avoit jamais été , disoient-ils , celle de leur Eglise : puis s'en prenant au Missionnaire , ils se plainquirent qu'il ne signoit rien , & qu'il faisoit tout signer à leur Evêque ; enfin craignant que si la dispute continuoit davantage , le Vartabied ne fût réduit à signer d'autres pareilles impietez : Pere , dirent-ils au Missionnaire , c'en est assez ; voilà les Turcs qui s'atroupent dans la rue à l'entrée de l'Eglise ; il y a danger qu'une si longue conférence ne leur serve de prétexte pour nous faire des avanies , rompons l'Assemblée ; si notre Evêque souhaite de traiter encore avec vous sur quelque point de doctrine , on vous le fera sçavoir : sur cela le Pere se leva ; & conservant le papier où étoit les propositions signées par l'Evêque , il le salua , il prit congé de lui , & se retira avec le Pere Bauvoillier son Compagnon.

Après le succès de cette conférence , où la vérité avoit triomphé de l'erreur avec tant d'éclat , il y avoit lieu de s'espérer que les Catholiques étant affermis tout de nouveau , reprendroient cœur , & que les Schismatiques , couverts de confusion & convaincus de la vérité de notre sainte Religion , l'embrasseroient , ou

au moins ne la combattroient plus avec tant de fureur. Il arriva cependant tout le contraire, ce qui doit nous apprendre qu'il est plus aisé de persuader les esprits que de gagner les cœurs; que c'est l'ouvrage de la grace, & que les Missionnaires les plus habiles & les plus zelez, après avoir fait tout leur possible pour la conversion des ames, doivent recourir humblement à la priere, pour demander à Dieu qu'il agisse dans les cœurs, dont les ressorts n'appartiennent qu'à lui seul.

Le jour même que se tint la conférence, dont le bruit s'étoit répandu dans toute la ville, l'Evêque Aviedix qui étoit avec Tcholax, chef du parti schismatique, arriva de la campagne à Erzerom; il ne fut pas plutôt informé de la dispute que le Pere avoit eu avec Tcholax, & des propositions que celui-ci avoit signées, que la fureur dont il fut transporté le fit monter en chaire dès le soir même, tout fatigué qu'il étoit de son voyage; tout son discours ne fut qu'un tissu d'invectives & de calomnies contre les Francs; il continua tous les jours suivans sur le même ton, vomissant mille blasphêmes contre l'Eglise Romaine, & renouvelant les excommunications que Tcholax avoit déjà fulminées contre tous ceux de la Nation, qui auroient le

moindre commerce avec les Docteurs francs. On ne peut pas disconvenir qu'Aviedix n'eût beaucoup plus d'esprit & de sçavoir que n'en avoit Tcholax, & sur-tout plus de talent incomparablement que lui pour la chaire. Ces qualitez étoient sou'tenues par un grand feu, & une hardiesse qui en imposoit au peuple; de sorte que ses prédications intimiderent notablement les esprits, & jetterent le trouble dans la ville plus que jamais; tout ce que le Pere put faire pour rassurer les esprits des Catholiques, ce fut de composer en langue Armenienne une Dissertation abregée sur l'excommunication, & d'en répandre plusieurs copies par la ville, en attendant qu'un tems plus favorable lui donnât le moyen d'agir plus ouvertement, & il ne tarda pas à se présenter.

Ce fut le premier jour de Mai de la même année 1692. que les Missionnaires de la Compagnie reçurent un paquet de lettres de M. de Château-Neuf, Ambassadeur de France à la Porte; le paquet contenoit la réponse aux lettres que ces Peres avoient eu l'honneur de lui écrire dès le commencement de la persécution; une lettre au Bacha d'Erzerom, & un ferman ou commandement du Grand Seigneur, par lequel il ordonnoit à ce Gouverneur Turc de faire justice aux Missionnaires francs, & de

donner un libre passage sur les terres de Perse, à ceux d'entr'eux détenus depuis trois mois à Erzerom. C'étoit-là tout ce que ces Peres pouvoient souhaiter de plus fort pour calmer la tempête & rendre à la Mission sa premiere tranquillité. Notre Missionnaire alla le jour même chez le Bacha avec le Pere Bauvoillier, qui sçavoit parfaitement la langue Turque, & le Frere Medecin qui étoit fort considéré du Bacha & de tous les Officiers de sa maison; dès qu'ils parurent devant le Bacha: Je vois bien, leur dit-il, en souriant, que vous avez écrit contre moi à votre Ambassadeur à la Porte: Seigneur, dit le Pere Bauvoillier, l'estime & la consideration que notre Ambassadeur a pour vous, ainsi que nous le sçavons, n'a pû nous inspirer pour votre personne que de sentimens du plus profond respect; il est vrai que nous avons écrit à son Excellence, mais ce n'a été que pour lui porter nos plaintes contre une troupe d'Armeniens séditieux, & presque tous étrangers, qui à votre insçu & contre votre intention, par un mépris formel des ordres de sa Hautesse, persécutent cruellement depuis trois mois les François, que vous honorez de votre bien-veillance. Le Pere lui présenta alors la lettre de l'Ambassadeur de France & le commandement du Grand Seigneur 5.

il reçut l'un & l'autre, & prit le commandement de sa Hauteſſe des deux mains, en faiſant une inclination profonde, & le mit ſur ſa tête, ſelon la coûtume des Grands en Turquie, lorsqu'ils reçoivent des ordres de leur Souverain; après qu'il en eut fait la lecture: J'ai ordre, dit-il aux Peres, de vous faire juſtice, & de châtier ceux qui vous moleſtent, s'ils ſont coupables: de qui vous plaignez-vous? Le Miſſionnaire lui nomma les deux Evêques, Tcholax & Aviedix, avec un Marchand Armenien étranger, qui étoit l'ennemi le plus déclaré & le plus déchaîné qu'ils euſſent; & baiſant en même-tems le bas de la robe du Bacha: Seigneur, lui dit le Miſſionnaire, notre Religion nous enſeigne à pardonner à nos ennemis, & à prier pour ceux qui nous perſécutent; nous ſerions au deſeſpoir que les Armeniens ſouffriſſent à notre occaſion; la grace que nous vous demandons, c'eſt que vous obligiez les Evêques à retracter publiquement les calomnies qu'ils ont avancées contre nous, & que du reſte les ordres du Grand Seigneur ſoient exécutez. Ils le feront, dit le Bacha; & aiant fait venir quelques-uns de ſes Gardes, il leur ordonna d'aller chercher les trois hommes qu'on lui avoit nommez, & de les amener devant lui. Aviedix fut le premier qui parut devant le Bacha,

les deux autres le suivirent de près ; & comme les chefs d'accusations produits contr'eux étoient trop publiques & trop averez pour avoir besoin de preuves , le Bacha ordonna qu'on les conduisît sur le champ tous trois en prison. L'ordre ne fut pas plutôt donné , que des Armeniens du parti qui étoient venus à la suite des deux Evêques , se jettent aux pieds du Bacha , & le prient de vouloir bien leur donner la liberté , s'offrant à répondre pour eux & à être leur caution. L'offre fut acceptée , & les trois qui devoient être prisonniers furent élargis.

Cette indulgence du Bacha obtenue si promptement & avec tant de facilité , ne parut pas de bonne augure aux Peres , & leur fit soupçonner avec beaucoup de vraisemblance qu'il s'entendoit avec les Armeniens , & que tout ce qu'il venoit de faire en leur faveur n'étoit de sa part qu'un jeu fait à dessein pour sauver les apparences. Après la sortie des deux Evêques : Retirez-vous chez vous , dit-il aux Peres , & demeurez-y tranquilles , demain je vous ferai justice. Voilà ce qui se passa dans l'audience.

Les autres Missionnaires qui étoient restez au logis , & à qui notre Missionnaire & le Pere Bauvoillier firent le récit de tout ce qui s'étoit dit & fait chez le Bacha , jugerent , comme

eux , qu'il y avoit plus à craindre qu'à espérer, & que le Bacha , gagné par l'argent des Armeniens , étoit d'intelligence avec eux pour perdre & les brebis & les pasteurs : en effet , les Peres étoient à peine sortis du palais du Bacha , qu'une foule de canaille s'attroupa à sa porte , & s'adressant à lui-même , qui se fit voir à la fenêtre , se mit à crier tumultuairement : Nous sommes fideles sujets du Grand Seigneur , nous ne voulons point être Francs ; s'il faut changer de Religion , nous aimons mieux nous faire Mahometans que d'embrasser la Religion des Francs. Ces séditieux furent , comme les Peres , renvoiez au lendemain ; mais ils se donnerent toute la nuit de furieux mouvemens , courant par toutes les rues de maisons en maisons ; menaçant des dernieres violences ceux qui dès le matin ne se trouveroient pas à l'Eglise , pour aller de-là tous ensemble chez le Bacha lui demander que les Missionnaires fussent chassés de la ville.

Pour eux , n'ayant plus nulle ressource dans les créatures , ils n'eurent recours qu'à Dieu ; ils passerent une grande partie de la nuit en prieres ; & se remettant entre les mains de la Providence , ils attendirent le jour , résignez à tout ce qu'il plairoit au Seigneur d'ordonner de leur sort.

Le lendemain 2. de Mai, Fête de saint Athanase, le modele & le Patron des Ministres de Jesus-Christ, persécutez pour son saint nom, sur les neuf heures du matin on entendit un grand bruit, & un mélange confus de cris & de voix tumultueuses; c'étoit une troupe de plus de deux cens forcenez, tous de la lie du peuple, les boute-feux du parti schismatique, qui aiant escaladé les murailles du jardin des Jesuites, venoient en foule pour enfoncer leurs portes & les assassiner: ces Peres se barricaderent le mieux qu'ils purent, & soutinrent pendant une heure l'assaut de ces furieux; mais instruits par l'exemple du Saint, dont ils faisoient ce jour-là l'Office, & sur-tout par celui du Fils de Dieu lui-même, qui se déroba à la fureur d'une populace émue, qui vouloit le précipiter du haut d'une montagne, instruits, dis-je, par ces exemples, qu'il est des tems où les hommes apostoliques doivent se soustraire, autant qu'ils peuvent, à la rage de leurs persécuteurs; en attendant le moment que Dieu avoit marqué pour être livrez entre leurs mains, & pour gagner la couronne du martyr, ils songerent ou à se retirer, s'ils pouvoient, ou s'ils ne pouvoient, de se mettre au moins à l'abri dans leurs chambres. Cependant ces gens acharnez n'aiant pû

Enfoncer les portes, monterent sur les terrasses; & par les ouvertures qui donnoient jour aux chambres, ils y jetterent une grêle de pierres avec tant de furie, qu'ils auroient enfin assommé ces Peres, si l'Agades Janissaires, averti de ce qui se passoit, n'avoit envoyé de ses soldats bien armez, qui dissipèrent cette furieuse populace, qui sans doute auroit fait autant de martyrs qu'il y avoit de Missionnaires. Il n'y en avoit aucun entr'eux qui ne se fût estimé le plus heureux du monde de perdre la vie en une si belle occasion: mais Dieu les réservoir à des travaux qui ne sont gueres moins affreux que la mort même, & qui sont toujours doux à des hommes dévouez à la gloire de Jesus-Christ & à la conquête des ames.

Cependant le Bacha fit fermer les portes de la ville, comme s'il avoit eu quelque chose à craindre d'une canaille désarmée; & il envoya dans la maison des Missionnaires un bouiourdi ou commandement de sortir tous d'Erzerom avant la nuit, & de se retirer en Perse: cet ordre leur fut apporté par un Officier du Bacha, accompagné de dix ou douze de ses Soldats, qui s'emparèrent de la maison, sous prétexte de la garder d'insulte, mais bien aussi véritablement pour y enlever ce qui tomberoit sous

leurs mains. Ces Peres eurent beau prier qu'on les conduisît au Bacha pour lui faire leurs remontrances, ils ne purent rien obtenir de l'Officier, qui leur intima qu'on ne leur donnoit que quatre heures pour plier bagage & se disposer à leur départ. Dans le trouble & la consternation où les jetta un ordre si précis, ils embalerent leurs hardes le mieux qu'ils purent; & ce qu'ils ne purent emporter, ils le laisserent en dépôt chez un Catholique, leur voisin & leur ami fidele.

Ils sortirent donc à cinq heures du soir d'Erzerom au nombre de douze Jesuites, & ils se rendirent dans un Caravanaras près de la ville, accomplissant à la lettre ce que Jesus-Christ leur avoit ordonné dans la personne de ses Apôtres, lorsqu'il leur dit : *Quand vous serez persécutés dans une ville, fuyez & retirez-vous dans une autre.*

En traversant la ville qui que ce soit ne leur fit la moindre insulte; c'étoit dans toutes les rues un silence morne & lugubre, qui marquoit assez le ducil & la désolation du peuple: les Armeniens Catholiques, qui étoient accourus aux endroits du passage de leurs bons Peres, se jettoient à leurs pieds, leur baisoient les mains, & ne purent leur parler que par leurs larmes: les Missionaires les

consolèrent, autant que le put permettre l'accablement où ils étoient eux-mêmes ; ils les exhorterent à demeurer fermes dans la foi, & à mettre leur confiance en Dieu, pour l'amour duquel ils souffroient cette persécution. Ainsi fut tout d'un coup renversée la chere Mission de notre Missionnaire, Mission, sans contredit, la plus florissante que la Compagnie de Jesus eût au Levant. On verra bien-tôt ce qu'il fit pour la relever, & les voïages qu'il entreprit pour une fin si digne de son zèle.

Sixième Voyage d'Erzerom à Erivan.

LE Pere étoit à peine hors d'Erzerom, que se retournant pour voir encore cette ville infortunée avant que les montagnes voisines lui en eussent dérobé la vûe, rappelant en son esprit l'aimable peuple qu'il venoit de quitter, & prévoïant les mauvais traitemens, les violences, les avanies auxquelles alloit être exposé le triste troupeau sans pasteur parmi des loups étrangers, il tomba dans un abattement & dans une désolation accablante, qu'il n'avoit pas encore ressenti dans la chaleur de l'action, & dans les mouvemens qu'il s'étoit donné pendant qu'une troupe acharnée de

Schismatiques assiegeoit la maison , & qu'un Bacha , corrompu par l'argent de la cabale , l'obligeoit d'en sortir avec ses chers Compagnons. Ce Pere désolé cependant ne fut pas long-tems dans cet état douloureux , le Dieu des miséricordes consola son serviteur , & fit tomber dans son ame cette céleste rosée , dont il ne faut qu'une goutte pour adoucir les plus grandes amertumes : il sentit son courage revenir , avec cette espece de joie que sentirent les Apôtres , parce que le Seigneur les avoit trouvez dignes de souffrir des opprobres pour l'honneur de son saint nom : après avoir donné quelques larmes à ces pauvres ouailles , & les avoir instamment recommandées au souverain Pasteur des ames , il ne songea plus qu'à suivre avec confiance les desseins adorables que la Providence avoit sur lui.

Il n'eut pas commencé son voyage avec les autres Missionnaires , qu'ils eurent déjà des marques sensibles de la protection de Dieu sur eux : le jour même de leur triste sortie d'Erzerom , une troupe de cinquante cavaliers bien armez avoit pris les devans , & étoit allé les attendre dans un endroit couvert sur la route , que naturellement ils devoient prendre , car c'étoit la plus commode & la plus courte : les Muletiers cependant , malgré leur résistance , s'opiniâtrèrent

à les conduire par un autre chemin plus difficile & plus long ; cette obstination de leurs guides , qui ne sçavoient rien non plus qu'eux de l'embuscade où les attendoit la troupe des scelerats , ne pouvant être que l'effet d'une favorable la Providence , qui veilloit à leur conservation , ils lui en rendirent leurs actions de graces , & continuerent leur voyage si heureusement , qu'en dix jours de marche , sans aucun accident fâcheux , ils arriverent à la ville d'Erivan.

Les traitemens qu'ils y reçurent unanimement de tout ce qu'il y avoit d'Armeniens dans la ville , furent bien différens de ceux qu'ils venoient de recevoir à Erzerom. Le Pere Bauvoillier , en vertu de la lettre de Louis le Grand , dont il étoit porteur au Roi de Perse , fut reconnu par le Kan d'Erivan comme Ambassadeur du Roi de France ; on lui rendit tous les honneurs dûs à un homme de ce caractère ; & par un subit changement de scène , au sortir de la plus furieuse tempête , on jouit tout d'un coup de la plus parfaite tranquillité : Il n'en étoit pas de même à Erzerom , l'orage y grondoit toujours ; & au lieu d'être appaisé par l'éloignement des Missionnaires , il en devint au contraire plus grand , & se fit sentir encore avec plus de fureur & plus d'éclat. Le Bacha s'en prit

d'abord à dix ou douze des principaux chefs de familles Armeniennes & Catholiques : on les mit en prison , avec menaces de les faire mourir à coups de bâtons s'ils ne se rachetoient par de grosses sommes d'argent, auxquelles le Bacha les taxoit : l'unique chef d'accusation qu'on produisoit contr'eux c'étoit de s'être fait Francs , c'est-à-dire , Catholiques ; Aviedix qui ne trouvoit plus rien qui s'opposât à sa fureur , leur promit d'obtenir leur élargissement gratis & sans qu'il leur en coûtât quoique ce soit , s'ils vouloient renoncer à la Religion des Francs ; mais rien ne put ébranler la constance de ces généreux Chrétiens ; ils comptèrent pour rien la perte de leurs biens , pourvû qu'ils conservassent la pureté de leur foi ; ils se tirèrent enfin de prison , en donnant la somme qu'exigeoit l'avare Bacha.

C'étoit tous les jours de nouvelles avaries qu'on faisoit aux Catholiques : le furieux Aviedix couroit toutes les rues , aiant deux Janissaires à ses côtez , & forçoit tout ce qu'il trouvoit de Fideles , ou à renoncer à leur Religion , ou à s'en rédimer par les sommes qu'il exigeoit ; entrant même jusques dans l'intérieur des maisons , s'il trouvoit une image , un chapelet , ou quelque autre marque de catholicité , il n'en falloit pas davantage , tous les gens de la famille étoient

accusez d'être Francs , & taxez par conséquent à ce qu'il plaisoit à ce barbare Evêque , qui poussa la tyrannie jusques aux dernières extrémitez , par les vexations qu'il fit après avoir chassé de son Siége l'Evêque Aaron , & s'en être sacrilègement emparé. Le généreux Prélat détrôné par l'usurpateur , loin d'être ébranlé dans sa foi, y fut plus affermi que jamais , & suivant la destinée des Missionnaires , se retira à Erivan : les principaux Marchands Catholiques en firent de même , & se sauverent qui dans une ville , qui dans une autre ; de sorte que n'y aiant plus personne qui pût s'opposer à l'hérésie , on vit l'abomination de la désolation dans le lieu saint , ce qui n'empêcha pas la plupart des Catholiques de demeurer fermes dans la vraie Religion : mais je ne puis mieux représenter le déplorable état où elle étoit réduite , qu'en rapportant ici la lettre qu'un de ces généreux confesseurs de Jesus-Christ écrivit à notre Missionnaire à Erivan ; la voici mot pour mot.

MON REVEREND PERE,

Depuis votre sortie d'Erzerom , nous ne sommes pas délivrez de la persécution que nous ont suscitée trois Prêtres & trois

„ laïques Armeniens ; quelques-uns de la
 „ Nation se rangent à leur parti par force ;
 „ ceux qui refusent de s'y rendre sont déclarez
 „ excommuniés , traînez devant les Juges ,
 „ & cruellement bâtonnez. La lie du peuple
 „ intimidée n'ose résister ; les Grands n'ose-
 „ roient sortir de leur maison , quoique d'ail-
 „ leurs ils n'entrent nullement dans les sen-
 „ timens des Schismatiques : les six séditeux ,
 „ dont j'ai parlé , sont allez au Bacha , & lui
 „ ont dit qu'il y avoit dans la ville quatre
 „ cens familles , toutes de la Religion des
 „ Frans : le Bacha aiant demandé des té-
 „ moins , ils ont répondu que tout le reste
 „ de la ville en rendroit témoignage , & qu'un
 „ des deux Evêques s'étoit chargé de lui en
 „ donner la liste. Au sortir de-là les deux
 „ Evêques, accompagnés des six séditeux, sont
 „ allez à l'Eglise ; Tcholax a prêché avant la
 „ priere , & a dit tout haut que ceux qui
 „ se déclareroient de son parti , & qui di-
 „ roient anathême au Pape Leon , ne seroient
 „ point déferez au Bacha : après la priere ,
 „ Aviedix a prêché , & a dit que ceux qui
 „ renonceroient au Pape , & qui reconnoi-
 „ troient une seule nature en Jesus-Christ ,
 „ seroient à couvert du danger qui les me-
 „ naçoit , & que les autres seroient dénoncez
 „ au Bacha , qui en feroit une punition exem-
 „ plaire. Quelques Catholiques de la populace

Ils ont laissé vaincre par la crainte, & ont confessé les hérésies des Evêques; pour nous qui avons protesté de n'y adhérer jamais, on a pris nos noms avec ceux des premiers de la ville; l'Evêque les a porté au Bacha, qui a fait mettre en prison les plus distingués: deux jours après il se les a fait amener; & en leur montrant les bâtons qu'il avoit ordonné qu'on apportât devant lui, il leur a déclaré qu'il vouloit d'eux six bourses, c'est-à-dire, trois mille écus; & qu'en cas de refus, il leur feroit donner six cens coups de bâtons, & les chasseroit de la ville: ils se sont cottisez, & mon pere en est pour trois cens écus.

Je ne sçai ce que nous deviendrons, on nous fera tous les jours de nouvelles avanies; nous recourons à vous comme des enfans à leur pere, & tous les Chrétiens avec moi; nous vous conjurons de prier Dieu pour nous, & d'écrire en notre faveur à M. l'Ambassadeur de France à Constantinople. Il seroit même bien nécessaire de députer quelqu'un des Peres, qui allât lui-même plaider notre cause, sans cela nous sommes perdus: la nécessité est d'autant plus pressante, que le bruit court par ici qu'on a écrit d'Erzerom à la Porte contre nous, pour représenter au Grand Seigneur qu'il seroit à propos de faire un

» massacre général de tous les Armeniens qui
 » se sont faits Frans.

» Aaron, notre véritable Evêque, n'a pas
 » voulu se ranger du parti des Schismatiques,
 » & c'est la raison pour laquelle ils l'ont
 » chassé de son Siège Episcopal & de son
 » Monastere : on nous a interdit l'entrée de
 » l'Eglise, & il faut que tous ceux qui y en-
 » trent fassent d'abord profession de l'hérésie :
 » au nom de Jesus-Christ aiez pitié de nous.

La lecture d'une lettre si touchante rou-
 vrit toujours davantage la plaie que les
 Missionnaires avoient au cœur, & renou-
 vella la vive douleur dont ils étoient déjà
 pénétrés : on ne délibéra plus que sur les
 moyens de tirer de l'oppression ces pauvres
 affligés, pour le secours desquels on étoit
 déterminé de tout faire, quoiqu'il en dût
 coûter. Il n'y avoit que deux voies à pren-
 dre, ou d'écrire à Constantinople, ou d'y
 aller ; celle d'écrire étoit la plus aisée,
 mais la moins efficace ; la plus forte & la
 plus sûre étoit celle d'envoyer un des Peres
 à Constantinople, qui représentât de vive
 voix à l'Ambassadeur de France le pitoiable
 état de la Mission d'Erzerom, & la cruelle
 vexation que souffroient dans cette ville une
 multitude de Chrétiens fideles, à qui le
 seul nom de Frans attiroit la haine & la
 persécution ; cette voie, dis-je, étoit la plus
 efficace

efficace & la plus sûre , mais il y avoit des inconveniens considerables ; outre que le voyage étoit de cinq cens lieues , il falloit nécessairement passer par Erzerom , où le Pere député venant à être découvert , seroit infailliblement dénoncé au Bacha , & exposé au traitement le plus dur , pour être revenu sans ordre & sans permission dans un lieu , d'où il ne faisoit que d'être banni : d'ailleurs le Bacha sçachant qu'il alloit à Constantinople , & ne doutant point qu'il n'y portât des plaintes contre lui , ne manqueroit pas de l'arrêter , d'intercepter ses lettres , & de lui faire les plus cruelles avanies.

Les Missionnaires se trouvoient à Erivan dans ce terrible embarras , lorsqu'il plût à la divine Providence de les en tirer d'une maniere à laquelle ils n'auroient pû s'attendre.

Le 22. de Mai , c'est-à-dire , dix jôurs après leur arrivée , ils reçurent , lorsqu'ils y songeoient le moins , un Sahi ou Messager , qui vint leur apporter des lettres du Pere Chaumel , Jesuite : il leur mandoit qu'il ne faisoit que d'arriver de Constantinople à Erzerom ; que n'ayant rien sçû de tout ce qui s'y étoit passé , sa surprise avoit été extrême de n'y trouver aucun Missionnaire , & d'apprendre la tragique histoire de leur

L

bannissement ; qu'à la faveur des fermans ou commandemens du Grand Seigneur dont il étoit muni , & de la Medecine qu'il avoit commencé d'exercer avec succès depuis son arrivée à Erzerom , il étoit bien venu auprès du Bacha , qui vouloit le retenir , & lui avoit offert de le remettre en possession de la maison de la Compagnie ; d'un autre côté , ajoûtoit le Pere Chaumel , les Catholiques me pressent de retourner à Constantinople , persuadez qu'ils sont que l'Ambassadeur de France , à qui j'exposerai leurs miseres , en sera touché ; & appuié du crédit de son Maître , leur procurera du soulagement. Il finissoit sa lettre en priant le Pere le Blanc , Supérieur des Missions , de lui envoyer ses ordres , sur lesquels il se détermineroit ou à rester à Erzerom , ou à reprendre le chemin de Constantinople.

Le Supérieur lui récrivit par le même Messager qu'il devoit rester à Erzerom , puisque le Bacha le voioit volontiers ; qu'il auroit soin d'envoyer une autre personne à Constantinople , & qu'il avoit pour cela jetté les yeux sur le Pere Porthier , Supérieur de la Mission de Trebizonde , auquel il écrivoit de se rendre incessamment auprès de l'Ambassadeur de France. Rien n'étoit plus sage que cette disposition ; par-là le

Pere Chaumel demeurant à Erzerom, ren-
troit en possession du poste que les hérétiques
avoient enlevé à ses Freres, & l'on ac-
cordoit aux Catholiques opprimez ce qu'ils
demandoient instamment, qu'un des Peres
allât à Constantinople solliciter les secours
dont ils avoient un si pressant besoin.

De si prudentes résolutions furent ce-
pendant sans effet; le Pere le Blanc comptoit
que le Pere Porthier étoit encore à Tre-
bizonde, & il n'y étoit plus; car en même
tems que les Schismatiques d'Erzerom per-
sécutaient les Jesuites de la maniere dont
on a parlé, ceux de Trebizonde exciterent
une sanglante persécution contre le Pere
Porthier, dont ni le Pere Chaumel, ni
les Missionnaires d'Erivan, n'étoient pas
informez. Ce Pere, après avoir souffert la
prison & les fers, avoit été chassé de
Trebizonde, & s'étoit déjà réfugié à Con-
stantinople au même jour qu'on avoit été
banni d'Erzerom. Tout cela déterminâ le
Pere Chaumel à quitter cette ville infor-
tunée, d'autant plus qu'il s'aperçut bien
qu'il n'y avoit point de fonds à faire sur
les paroles du Bacha: il partit donc pour
Constantinople avec des lettres très-tou-
chantes pour l'Ambassadeur; on verra dans
la suite quel en fut le succès.

Tandis que les Missions d'Erzerom & de

L ij

Trebizonde étoient renversées, celle d'Erivan subsistoit, & les Missionnaires y travailloient avec tranquillité.

Notre Missionnaire étoit trop connu du Patriarche des Armeniens, qui étoit alors à Erivan, pour n'aller pas lui rendre ses devoirs; il y alla, & dans la visite qu'il lui fit, après lui avoir marqué sa confiance, il se plaignit amèrement à lui de l'Evêque Aviedix, de la furieuse persécution qu'il avoit suscitée contre les Missionnaires, & de l'acharnement avec lequel il maltraitoit les Armeniens d'Erzerom: il trouva le Patriarche déjà informé des excès crians auxquels la rage & l'ambition avoient porté ce méchant Evêque, & le Pere n'eut pas de peine à obtenir de lui que pour arrêter le cours de la persécution, & réparer le scandale qu'Aviedix avoit donné à tout le peuple, il le déclara excommunié, & suspens de tous les exercices de son caractère. Le Patriarche le fit, & l'excommunication fut signifiée dans les formes à Aviedix; mais comme on ne garde plus de mesures lorsqu'on a une fois levé le masque de l'impiété, ce malheureux, au lieu de rentrer dans lui-même, se moqua des censures de son Patriarche; & il porta l'insolence jusqu'à l'excommunier lui-même, parce que, disoit-il, il étoit devenu Franc comme les autres

Quelques jours après le Patriarche étant retourné à Edchmiadzin , le même Pere alla le visiter chez lui ; & dans l'entretien qu'il eut avec ce Prélat , il le trouva plus animé que jamais contre Aviedix , sur les rapports que lui avoient faits plusieurs des principaux Marchands d'Erzerom , qui étoient venus chercher un azile à Erivan contre les vexations insupportables de ce furieux Evêque. Le Pere resta quelques jours chez le Patriarche avec un autre Jesuite , il les invita à une cérémonie qu'il alloit faire ; c'étoit le Sacre d'un Evêque , où on leur donna toutes les marques d'honneur & de distinction les plus singulieres ; c'est la coûtume en ces sortes de cérémonies , que dans la profession de foi que doit faire le nouvel Evêque , il excommunique publiquement le Pape saint Leon , le Concile de Calcedoine , & les Yergapnag , c'est-à-dire , ceux qui confessent deux natures en Jesus-Christ. Le Patriarche , quoiqu'il eût le malheur de n'être pas de la Communion Romaine , fit omettre cette clause , vraisemblablement par consideration pour les Peres , à qui cette excommunication prétendue n'auroit pas fait plaisir : il voulut en cette occasion distinguer Aaron, Evêque Catholique d'Erzerom, en le nommant pour être un des quatre Evêques assistans à la cérémonie du Sacre.

A la sortie de l'Eglise il invita les deux Peres à dîner ; il n'y avoit à sa table que lui , son Grand-Vicaire & les deux Missionnaires , tandis que vingt-cinq , tant Evêques qu'Archevêques , mangeoient dans la même salle en une autre table : ces marques d'amitié & de considération firent croire que ce Chef de la Religion Armenienne n'étoit pas éloigné du royaume de Dieu ; & que Dieu , par sa grace , le conduisoit insensiblement à la parfaite union avec l'Eglise Romaine : il est certain que les égards qu'il eut pour l'Evêque Aaron & pour les Jesuites , ranimerent un peu les Chrétiens d'Erzerom , & augmentèrent le crédit où les Peres de la Compagnie étoient déjà à Erivan , par la considération que le Kan & les Persans à son exemple avoient pour le Pere Bauvoillier reconnu Ambassadeur de France à la Cour du Roi de Perse : ce fut en cette qualité que ce Pere partit d'Erivan le 30. de Mai 1692. pour se rendre à Ispahan , accompagné de tous les Peres Missionnaires qui avoient été chassés d'Erzerom , à la réserve du Pere de Soatre , qui étoit déjà parti pour la Mission de Chamaki , & du Pere de Maldan , qui resta avec notre Missionnaire & un Frere-Medecin , pour continuer à cultiver celle d'Erivan.

Pour éviter les chaleurs qui sont excessives à Erivan, sur-tout aux mois de Juin, Juillet & Août, ils prirent le parti de se retirer, au moins pour quelque tems, chez les Reverends Peres Dominicains d'Abraner, à vingt-cinq ou trente lieues d'Erivan, où l'air est beaucoup plus temperé : après une marche assez fatigante, voulant prendre un peu de repos dans un gros village qui étoit sur la route, ils furent fort surpris de n'y trouver pas une ame, & d'y voir toutes les maisons fermées : les habitans en étoient sortis, moins pour se garantir des chaleurs que pour se délivrer de la persécution de certains cousins ou moucheçons, qui pendant le tems le plus chaud de l'année, rendent les maisons inhabitables, & obligent les gens du pays à se retirer sur des lieux élevez, où la fraîcheur de l'air & les vents qui y regnent, les mettent à couvert de ces insectes, qui se forment dans les endroits plus bas & plus humides, par les eaux qui s'y ramassent en tombant des montagnes.

Le pays d'Abraner peut être regardé comme le plus fertile * & le plus agréable de toute l'Arménie ; il est couvert de vignes, de jardins, & d'une infinité d'arbres, dont

* Le sieur Chardin dit aussi qu'Abraner signifie en langue Arménienne champ fertile.

les fruits sont d'un goût exquis : l'abricot sur-tout y est délicieux ; aussi l'appelle-t-on en latin *malum Armeniacum* , parce qu'il n'y en croît nulle-part ni en si grande quantité, ni meilleur qu'en Arménie : les abricotiers y sont tous à haut vent , & l'on y en voit plusieurs aussi gros & aussi étendus que les plus gros chênes de nos forêts ; ils sont tellement chargez de fruits , qu'au tems de leur maturité on en trouve tous les matins la terre couverte : on les ramasse , on les fait sécher au soleil sur des claies pendant deux ou trois jours ; on les garde tout l'hiver , & même durant plusieurs années ; & en les cuisant doucement dans leur propre suc , ils reviennent à leur grosseur , à leur couleur & à leur goût naturel , & donnent un sirop qui vaut nos meilleures confitures , sans y mettre ni suc ni miel. Les poires de bergamote n'y sont pas moins délicieuses ; le fruit est verd , rond , plein de suc , & fond à la bouche ; ce n'est pas de bergame en Italie que cette poire a tiré son nom , elle s'appelle bergamote par corruption de deux mots Turcs , beg , qui signifie prince , & armoud , qui veut dire poire ; & begarmoud , & non pas bergamote , signifie poire de prince , ou la princesse des poires.

Les Jésuites arriverent à Abraner le 26. de Juin ; ils y furent accueillis par les

Reverends Peres Dominicains avec toute la charité imaginable : il y avoit peu de jours que le Pere Bauvoillier y avoit passé, allant à la Cour de Perse, revêtu, comme on l'a déjà dit, de la qualité d'Ambassadeur ; on lui avoit fait à Abraner & à Tauris tous les honneurs dûs à son caractère ; & entre les autres graces que lui avoit faites le Kan de Tauris, il avoit accordé, en faveur des Peres Dominicains d'Abraner qui étoient de son ressort, que ce ne seroit qu'après la récolte que ses gens exigeroient d'eux & des Chrétiens du lieu le tribut ordinaire. Ce Kan ne tint pas sa parole, au moins Mirza, son fils, qui étoit venu prendre le frais sous les tentes dans le voisinage d'Abraner, fit tout le contraire de ce que le Kan, son pere, avoit promis à l'Ambassadeur : il envoya un des gens faire signifier aux Peres Dominicains de tenir prête la somme qu'ils payoient au Roi tous les ans : elle étoit considerable, & il ne leur étoit pas possible de la trouver avant la récolte ; ils prièrent notre Missionnaire de prendre le titre d'homme d'affaire de l'Ambassadeur, & d'écrire en cette qualité à Mirza, pour le supplier de ne pas révoquer la grace que son pere venoit d'accorder, il le fit, mais inutilement : Mirza fut quelques jours sans répondre, ce

qui fit croire que toute étoit accommodé ; mais on fut bien surpris , lorsqu'au moment qu'on y songeoit le moins , on vint dire qu'une compagnie de soldats envoiez par Mirza avoient investi le Monastere, & qu'ils menaçoient de vivre à discrétion dans le bourg , jusqu'à ce que les Peres Dominicains & les habitans eussent payé la somme que le Kan demandoit. A cette nouvelle , qui ne se trouva que trop vraie , les Peres Dominicains , accoutumés à de pareilles avanies , disparurent & s'enfermerent dans leurs chambres : c'en étoit assez pour se garantir de la violence , car il est extraordinaire aux Persans d'en user & d'enfoncer les portes , quand même ils viendroient par ordre pour se saisir d'un criminel. Cependant les soldats de Mirza entrent dans le Monastere , & se répandent dans les corridors ; le Frere Medecin qui étoit venu avec notre Missioaire , accourt au bruit , ne sçachant pas de quoi il s'agissoit ; les soldats , sans s'informer s'il étoit Franc ou Armenien, Jesuite ou Dominicain , se saisissent de sa personne ; il eut beau dire qu'il étoit étranger François & homme de l'Ambassadeur , ils ne l'écouterent point ; & sans autre forme de procès , l'ayant fait entrer dans une salle qui étoit au fond du coridor , ils lui mettent les fers aux pieds , & laissent à

la porte deux Soldats pour le garder. Un domestique étant venu avertir le Missionnaire de ce qui se passoit, il accourut incontinent à l'endroit où étoit détenu son Compagnon, & s'adressant aux Gardes d'un ton ferme & résolu : Sçavez-vous, leur dit-il, à qui vous avez affaire? Est-ce donc ainsi qu'on traite des étrangers, des Konaks du Roi, des gens de l'Ambassadeur? Pour toute raison ils le saisissent lui-même, ils le font entrer dans la salle, & lui mettent les fers aux pieds comme au Frere; un moment après il vit entrer dans la salle le Melik ou Maire d'Abraner, avec le Capitaine qui commandoit les Soldats de Mirza; l'Officier prit sans doute le Pere & le Frere pour des prisonniers de conséquence, car il fit étendre à terre un tapis de Perse, sur lequel il les fit asséoir, & s'y assit lui-même vis-à-vis d'eux : il s'entretenoit tout bas avec le Melik, aiant toujours les yeux attachés sur ces prisonniers, lorsqu'on entendit tout à coup un grand bruit & des cris tumultueux à l'autre bout du corridor; c'étoit une troupe de femmes, qui aiant appris que les Peres Missionnaires avoient été mis aux fers, venoient armées de pierres & de bâtons pour les délivrer : les deux Soldats qui gardoient la porte eurent beau leur crier de se retirer, & même les coucher en joue,

les menaçant qu'ils alloient faire feu sur elles , rien n'effraia ces femmes intrépides : elles s'avancent dans le coridor ; & comme elles approchoient de la porte de la salle , les deux Gardes y entrent & la ferment sur eux : ils viennent tout effarez aux deux prisonniers , & disent au Pere que s'il n'appaise le tumulte il y aura du sang répandu : comment l'appaiscrai-je , répondit le Pere , moi que vous avez chargé de fers ? A peine avoit-il achevé ces paroles , qu'une foule de femmes qui avoient enfoncé la porte , se jettent pêle-mêle dans la salle , se saisissent des deux Soldats , & leur mettent aux pieds les mêmes fers dont ils avoient chargé le Pere & le Frere , après les leur avoir ôté : je ne sçai ce qu'elles auroient fait du Capitaine , si ce brave Officier , saisi de peur , ne se fût jetté par une fenêtré de la salle qui donnoit sur le cimetiere ; un honnête homme se seroit cassé le coup , il en fut quitte pour quelque contusion ; & ce fut à bon marché. L'expédition étant faite , ces vraies amazones ramenerent , comme en triomphe , les deux prisonniers délivrez ; après quoi un Armenien vint dire assez plaisamment au Missionnaire : Pere , voilà une belle occasion de faire une avanie à cette canaille ; il faut que vous disiez que vous êtes un homme de l'Ambassadeur ,

& que vous repetez de sa part tant de croix, de calices d'argent & de meubles, qu'il avoit laissé ici en dépôt, & que ces coquins ont enlevé. Le Pere eut beau représenter à l'Armenien que ce seroit mentir, & que le mensonge n'est jamais permis : Ils nous font bien d'autres avanies, s'écria-t-il ; quel mal y a-t-il de leur en faire ?

Pendant que notre Missionnaire disputoit avec son Armenien, & lui montrait quel mal c'est d'user de ces sortes de représailles, les Peres Dominicains, qui n'avoient rien vû de la scène qui venoit de se passer dans leur maison, sentant que les loups étoient hors de la bergerie, sortent de leurs chambres, & étant venus joindre notre Missionnaire un d'entr'eux lui dit : Mon Pere, ne vous étonnez pas de cette incident, nous en avons souvent de pareils, nous y sommes accoûtumés ; les gens de Mirza ne manqueront pas de revenir demain à la charge, & il y aura beau jeu.

Le Pere, à qui ces sortes de jeux ne plaisoient point, fut fort résolu de ne s'y trouver pas le lendemain, & de se retirer ailleurs ; mais ce qui l'y détermina absolument, ce fut une action à laquelle on ne sçauroit penser sans horreur : on avoit enterré une fille il n'y avoit que deux jours ; les habitans du lieu suivans les mouvemens

de leur haine & de leur vengeance, dans le dessein de faire aux gens de Mirza une avanie criante, vont au cimetièrè, déterrent le corps de la fille, exposent le cadavre à l'entrée du Monastere, lui donnent des coups de poignard; & après avoir ensanglanté les plaies qu'ils avoient faites eux-mêmes, font crier par tout le bourg que c'est un horrible assassinat commis par les Soldats de Mirza. Au récit qu'on fit au Missionnaire d'un fait si noir & si barbare, il en fut si frappé, que le tumulte s'étant enfin apaisé, & chacun s'étant retiré chez soi, il remercia les Peres Dominicains de leur hospitalité, & leur fit agréer les raisons de sa retraite.

Il partit donc à l'entrée de la nuit avec le Pere de Maldan & le Frere Medecin, & se retirerent tous trois à une lieue d'Abraner, dans un autre village franc appelé Abracounis, où les Peres Dominicains ont encore un Monastere: c'étoit cependant être encore trop près du champ de bataille, & trop en danger de retomber entre les mains des Soldats de Mirza, qui le regardoient comme l'auteur des disputes qu'on faisoit à Abraner, de paier avant la récolte le tribut qu'exigeoit le Kan. Aiant donc laissé à Abracounis le Frere Medecin pour avoir soin du Pere de Maldan qui se trouvoit indisposé, il prit

avec lui le domestique qui étoit au service des Missionnaires, & poussa jusqu'à Dchaouk, un des sept gros villages franes, où les Peres Dominicains ont encore une maison avec une fort belle Eglise, bâtie par les liberalitez du Roi d'Espagne ; il y arriva le 21. de Juillet, & il y reçut de la part de ces Reverends Peres les mêmes offices de charité qu'on lui avoit rendu dans les autres maisons de leur Ordre ; leurs charitables attentions n'empêcherent pas qu'il n'y tomba malade, à quoi ne contribua pas peu la continuelle inquiétude où il étoit sur les affaires d'Abranar, & sur la santé du Pere de Maldan, qu'il avoit laissé à Abracounis avec son Compagnon : il étoit dans ces agitations lorsque le Pere & le Frere parurent tout à coup fort indisposez, de sorte qu'ils se trouverent tous trois presque aussi malades l'un que l'autre. Ils prirent cependant courage, se voyant rejoints ensemble, & ils gagnerent un autre village nommé Karakouch, enclavé dans l'étendue de la Mission des mêmes Religieux de saint Dominique : c'est-là que notre Missionnaire fut attaqué d'une fièvre très-violente qui lui ôta la connoissance, & qui fit craindre qu'un redoublement sur le soir ne l'emportât ; mais l'accès, loin de redoubler, diminua si notablement la nuit, qu'il fut

en état de partir dès le lendemain pour Erivan. Ces retours en santé si prompts & si inesperez font des coups d'une Providence extraordinaire en faveur des ouvriers de l'Evangile, & des récompenses du sacrifice qu'ils font tous les jours de leurs forces & de leur vie, pour le salut des ames & la gloire du Créateur.

Ce fut dans ce trajet de Karakouch à Erivan que le Missionnaire vit une chose qui lui parut surprenante, & qui lui rappella le souvenir de la huitième plaie dont Dieu frappa l'Egypte pour punir l'obstination de Pharaon ; ce fut une si prodigieuse multitude de sauterelles volantes, que d'un bout de l'orison à l'autre l'air étoit tout couvert, à peu près ainsi qu'en hyver la neige tombe à gros flocons. Leur vol n'étoit ni trop vîte, ni trop lent, & il étoit si bas qu'elles ne passeroient pas à plus de trois ou quatre pieds par dessus sa tête : dans la crainte où il étoit continuellement qu'elles ne fondissent sur son visage, il s'escriroit de son mieux avec sa canne à droite & à gauche contre elles, & à chaque coup il en abbatoit un bon nombre. Elles continuent leur vol jusqu'à ce qu'elles trouvent un endroit où il y ait de quoi brouter à leur aise, alors elles s'abaissent, elles s'y posent, & en fort peu de tems elles

désolent tout ; il en fut témoin lui-même ; car passant le long d'un champ de bled prêt à être moissoné , on peut dire qu'elles épargnerent à celui qui en étoit le maître la peine d'en faire la récolte : il n'y avoit pas un épi où il n'y eût quatre ou cinq sauterelles attachées qui le courboient jusqu'à terre , qui en rongeoient le grain , & qui ne lui laissoient que le tuyau. Elles font le même dégât des feuilles sur les arbres , des herbes dans les campagnes , & des fleurs dans les jardins.

Rien n'est plus ordinaire que ce fleau dans l'Arabie , & sur-tout dans la Perse , où ces insectes volans trouvent beaucoup plus de beaux endroits à piller. Un jour que j'étois , dit-il , à Ispahan , il en parut du côté du Sud-ouest un tourbillon , qui s'avançant à plein vol vers cette capitale , couvrit bien-tôt & la ville & les fauxbourgs , de sorte que l'air en fut aussi obscurci que s'il eût été tout à fait couvert d'une très-épaisse nuée. Dans la crainte qu'ils ne se posassent sur notre jardin de Julfa , où ils n'auroient laissé ni fleurs ni feuilles , ni brins d'herbes , je m'avisai , continue-t-il , d'un expédient qui me réussit ; je fis sonner la cloche de notre Eglise pour les écarter par le bruit , comme on fait en Europe pour les éloigner & dissiper les nuées qui

menacent de grêle les biens de la campagne ; il fit plus , & étant monté sur la terrasse de la maison , il tira plusieurs coups de fusils chargez d'une poignée de bled sur le gros de ces sauterelles , qui à chaque décharges , s'élevoient en l'air & passoient outre : il n'y eut que deux ou trois arbres plus hauts que les autres qui furent dépouillez de leurs feuilles , & tout le reste du jardin fut heureusement garanti du pillage. Ces sauterelles sont de la longueur & de l'épaisseur d'un pouce , d'une couleur un peu jaunâtre : je ne sçais où Monsieur Furetiere a pris que les Orientaux en sont fort friands , & que les Persans en mangent ; car le Missionnaire , dont je donne le Journal , qui a fait bien des voyages en Orient , & qui a été très-exact , à remarquer ce qu'il a trouvé de curieux dans les divers pays qu'il a parcourus , m'a assuré qu'on n'en mange ni en Perse , ni en Arménie , ni dans les Etats du Grand Seigneur , & qu'excepté l'Arabie cette nourriture n'est en usage nulle-part. Il se peut faire cependant qu'elle ait été celle de saint Jean-Baptiste dans son désert ; & que menant une vie aussi rude qu'étoit la sienne , il se soit nourri de sauterelles , quelque insipides qu'elles fussent.

A peine le Missionnaire fut-il à Erivan, qu'il

y apprit que le 5. de Juillet le Grand Seigneur avoit fait trancher la tête au Bacha d'Erzerom , sur les plaintes , à ce que disoient quelques-uns , que les Turcs eux-mêmes avoient faites de ses concussions ; d'autres vouloient que ce fût sur celles de l'Ambassadeur de France à la Porte par rapport à la cruelle persécution qu'il avoit partie favorisée , partie excitée contre les Missionnaires & les Chrétiens d'Erzerom , en haine du nom de Francs qu'on y dormoit à tous les Catholiques : quoiqu'il en soit de la raison de son supplice , il est certain que sa mort fut avantageuse à la Religion , & qu'elle délivra ceux ou qui la prêchoient ou qui la professoient, d'un puissant ennemi & d'un fauteur déclaré des Schismatiques. Tout le parti en fut intimidé ; Tcholax , qui en étoit un des chefs, prit la fuite & disparut : Aviedix , plus hardi que lui , gardoit encore son poste , & se maintenoit sur le Thrône Episcopal qu'il avoit usurpé. Pour les Missionnaires ils demeuroient tranquilles à Erivan , attendant de Constantinople des nouvelles favorables qui ne tarderent pas à venir.

Le 23. de Novembre le Pere Ricard les apporta ; il s'étoit réfugié , comme on l'a dit plus haut , avec le Pere Porthier de Trebizonde à Constantinople, dans le même

tems que la persécution avoit obligé les Missionnaires d'Erzerom de se réfugier à Erivan : il y arriva donc heureusement , & leur annonça les agréables nouvelles du rétablissement des Missionnaires dans Trebizonde & dans Erzerom. Le Pere Chaumel, ainsi que je l'ai rapporté plus haut, étoit parti d'Erzerom , & étoit retourné à Constantinople pour y porter & les lettres & les plaintes des Missionnaires à l'Ambassadeur de France : il en étoit revenu avec le Pere Ricard , après avoir négocié les affaires de la Religion avec un succès dont on fut redevable au zèle & au crédit de l'Ambassadeur de Louis le Grand. A son retour il s'arrêta à Trebizonde , où il se remit en possession de cette Mission en vertu d'un puissant commandement que le Ministre de France avoit obtenu du Grand Seigneur , & le Pere Ricard en apporta un pareil qui rétablissoit les Peres dans leur Mission d'Erzerom. Notre Missionnaire qui en étoit le chef & le second Fondateur , comblé de joie ne songea plus qu'à tout disposer pour aller revoir ses chers enfans ; il reçut en même-tems une lettre du nouveau Bacha d'Erzerom pour le Bacha de Kars , auquel il le recommandoit , & lui-même le rappelloit lui & ses Freres , selon les ordres qu'il en avoit reçûs de la Porte. Les Missionnaires

tendirent de concert leurs actions de grâces au Seigneur , qui mortifie & qui vivifie quand & comment il lui plaît ; & après avoir laissé à Erivan le Pere Ricard pour Supérieur de la Mission, notre Missionnaire , accompagné du Frere Medecin , partit le 7. de Décembre pour retourner à Erzerom d'où il avoit été chassé pour la cause de la Religion. Après son exil de sept mois , l'empressement où il étoit de rentrer dans une Mission qui lui étoit si chere , ne lui permit pas d'attendre à Erivan qu'il s'y fut formé une caravane pour la sûreté de son voyage.

Septième Voyage d'Erivan à Erzerom.

IL partit donc d'Erivan pour Erzerom sans autre compagnie que celle du Frere dont je viens de parler , & du Muletier qui leur servoit de guide : il eut beaucoup à souffrir de la rigueur de la saison , aussi bien que son Compagnon qui pensa mourir en chemin ; car quoiqu'il parût plus robuste que le Pere , & qu'il le fût effectivement , il n'avoit pas tant de courage que lui ; ce fut un jour qu'ils avoient quatorze lieues à faire sans trouver ni ville ni village sur la route , ce qui les obligea de se mettre en

chemin deux grandes heures avant le jour. Le froid étoit très-piquant, la terre étoit couverte de plus d'un pied & demi de neige; il n'y avoit nul vestige qui marquât la route; la seule provision qu'ils avoient faite étoit d'un peu de biscuit & de quelques morceaux de chair boucanée. Le Pere avoit conseillé à son Compagnon de ne pas monter d'abord à cheval, mais de marcher quelque tems à pied, afin de ne pas être d'abord saisi de froid: pour n'avoir pas suivi ce conseil il s'en fallut peu qu'il ne lui en coûtât la vie: le Pere profitant lui-même de l'avis qu'il donnoit à un autre, prit le parti de traîner son cheval par une corde qui lui servoit de bride, & de marcher dans les ténèbres & dans les neiges: il comptoit pour rien de se fatiguer, pourvu qu'il se garantît du froid; cela dura bien deux bonnes heures, jusqu'à l'entrée d'un bois vers la pointe du jour.

Alors il s'approcha du Frere, & lui demanda comment il se trouvoit; celui-ci ne répondit rien, le froid l'avoit tellement saisi, qu'à peine pouvoit-il, en béguaillant, prononcer quelques mots mal articulés; par malheur ils n'avoient ni vin, ni eau-de-vie, ni eau de la Reine d'Hongrie, ni theriaque, ni autre chose propre à le ranimer & à rappeler en lui la chaleur naturelle; le

hazard voulut que le Pere mit la main dans sa poche , & qu'il y trouvat un cloux de girofle ; il le lui fit mâcher , & cela le fit un peu revenir à lui : alors il le fit descendre de cheval , & l'obligea de faire effort pour marcher ; à peine eut-il fait quelques pas , que ne pouvant plus avancer , il pria le Missionnaire & le Muletier de le remettre à cheval : on s'en garda bien , on lui donna courage , & on lui fit espérer que s'il se faisoit violence pour marcher , le mouvement lui feroit reprendre ses esprits , & l'échaufferoit peu à peu ; c'est ce qui arriva , & le soleil qui parut venant au secours , on le tira d'affaire , & il se trouva beaucoup mieux.

A peine étoient-ils sortis de cet embarras , qu'ils tomberent dans un autre , qui ne leur causa gueres moins d'inquietude : quatre cavaliers Turcs qui les suivoient dans le bois , n'étant plus qu'à quelques pas d'eux , le Muletier qui entendoit leur langue , les ouit dire : Voilà des Francs chargez d'or & d'argent , il faut les dépouiller ; il y a des hameaux près d'ici , allons-y prendre le renfort de quelques paysans , & nous viendrons tomber sur eux : en même-tems ils quittent le chemin , ils se jettent dans le bois & disparoissent : le Muletier vint incontinent rapporter au Pere ce qu'il venoit

d'entendre ; que pouvoient-ils faire lui & le Frere , sinon de doubler le pas , & de gagner quelque avance sur les Turcs ; mais comme ils étoient meilleurs cavaliers & mieux montez qu'eux, ils les eurent bien-tôt atteints ; d'ailleurs ils étoient quatre & tous bien armez ; il n'en falloit pas tant pour venir à bout de deux pauvres Religieux désarmez. Le Missionnaire , dans un si grand danger , promit quelques Messes pour le soulagement des ames du Purgatoire ; c'étoit une de ses dévotions dont il s'étoit bien trouvé en d'autres occasions : après cela il s'abandonna à la Providence , & se mit à marcher à pied avec son Compagnon ; je ne sçai si à la vûe de deux simples étrangers , sans train , sans balots , sans équipage , les Turcs jugerent qu'il n'y avoit rien à gagner sur eux ; quoiqu'il en soit , aiant atteints les deux Jesuites, ils passerent à leur côté sans s'arrêter , & les saluerent à la turque par un grand allah yot versun , qui signifie , Dieu vous donne un bon voyage ; le Pere leur rendit de bon cœur le même compliment , bien consolé d'en avoir été quitte pour la peur.

Passant ensuite à Kars , & le Bacha ne s'y trouvant pas alors , le Missionnaire ne put lui rendre en mains propres la lettre du Bacha d'Erzerom , dont il étoit chargé pour lui : il
la

la remit à un Officier de sa maison pour la lui donner à son retour ; mais d'ailleurs il ne fut pas trop fâché de l'absence du Bacha, n'ayant rien à lui offrir, ce qui ne lui auroit peut-être pas plû, l'ordinaire étant de ne paroître pas les mains vuides devant ces sortes de personnes ; il partit donc promptement de Kars, & il arriva heureusement à Erzerom. le 19. de Décembre de l'an 1692.

Avant que la persécution eût obligé les Missionnaires de sortir d'Erzerom, ils avoient loué d'un Turc la maison où ils habitoient : il y étoit rentré depuis leur bannissement, & le Bacha décapité lui avoit fait de sanglans reproches, de ce qu'il avoit loué sa maison à des gens qu'il appelloit Ghiaours, c'est-à-dite, Infideles, & avoit permis qu'ils y fussent une Eglise, l'ayant même menacé de la faire raser de fond en comble. Il avoit été trop frappé des menaces du précédent Bacha pour oser faire avec notre Missionnaire un nouveau bail, & pour vouloir risquer une seconde fois d'accommoder les Missionnaires de son logis : le parti que les deux Jesuites prirent, fut à leur arrivée d'aller descendre au Caravanaras d'un riche Marchand Anglois appelé Prescot ; ce généreux Anglois, qui, à sa Religion près, étoit doué de toutes les qualitez qui font un parfait honnête homme, & même un

M

vrai Chrétien ; dans le tems de la persécution avoit donné aux Jesuites tous les secours qui dépendoient de lui , jusqu'à s'offrir à être leur caution auprès du Bacha : leur exil ne le fit pas changer pour eux , il les reçut à leur retour avec toutes les démonstrations de la plus tendre amitié , à laquelle ni la diversité de Nation , ni la différence de Religion n'avoient pû causer la moindre altération : c'est ce que rapporte expressément notre Missionnaire , à qui la justice & la reconnoissance ont dicté ces termes , auxquels je ne change pas une seule lettre. Le Pere ; de peur d'abuser de la générosité d'un ami si obligé , fit tout son possible pour trouver un autre endroit à se loger ; mais toutes ses diligences furent inutiles , car quoique la scène fut bien changée par la mort du Bacha , les habitans d'Erzerom , encore effrayez par le souvenir des avanies & des vexations qu'il avoit faites à ceux qui entretenoient quelque commerce avec ce qu'il appelloit les Francs , de crainte de retomber dans les mêmes inconveniens , si le nouveau Bacha venoit à prendre des idées pareilles à celles de son prédécesseur , n'osoient louer leurs maisons aux Missionnaires ; de sorte que le Pere & son Compagnon furent obligez d'accepter les offres du généreux Anglois , & de rester dans son caravanaras,

Les Catholiques , qui avoient repris courage , voiant que la Porte & le Bacha étoient favorables à leurs Peres , venoient les y voir avec liberté , sur-tout sous prétexte de commerce ou de medecine ; ils y entendoient la Messe de notre Missionnaire , & ils en recevoient les instructions avec plus d'ardeur que jamais : ils auroient même porté leur zele plus loin , s'il n'y avoit apporté de la modération ; il leur défendit de venir entendre sa Messe ; & pour leur ôter le moien d'y assister , il la disoit avant le jour & à porte fermée. Ces précautions n'empêcherent pas que le Mahometan, maître & propriétaire du caravanaras , ne prît ombrage des fréquentes assemblées de Chrétiens : il en témoigna son chagrin au sieur Prescot , & se plaignit à lui qu'on fît une Eglise de son appartement : c'étoit des contraintes incompatibles avec la liberté de l'Evangile qui gênoient également les Missionnaires & les Chrétiens , & qui empêchoient l'un de faire ses fonctions , & les autres d'y assister , malgré l'assurance que la protection du Bacha sembloit devoir leur donner ; mais ce fut une foible protection , les Schismatiques ne laissoient pas de cabaler ; les Turcs qui étoient d'intelligence avec eux & qui haïssoient les Francs , avoient toujours des avanies à faire ; les

Armeniens Catholiques étoient dans des craintes perpétuelles, & osoient à peine approcher des Missionnaires; personne n'étoit assez hardi pour leur louer son logis; ce n'étoit pas être rétablis que d'être à Erzerom sans maison, sans exercice de la Mission, sans liberté: notre Missionnaire vit bien que les ordres qui étoient venus de la Porte n'étoient nullement observez, c'est ce qui le fit résoudre, de l'avis même du sieur Prescot, d'en aller chercher de nouveaux qui fussent plus efficaces, & de faire encore une fois lui-même le voyage de Constantinople, pour informer l'Ambassadeur de France du peu d'effet de ses bons offices, & pour obtenir enfin des fermans si solides & si absolus, que le Bacha d'Erzerom fût obligé de rétablir parfaitement la Mission, & de la soutenir de toute son autorité.

Huitième Voyage d'Erzerom à Constantinople.

LE Missionnaire aiant donc laissé à Erzerom le Frere Medecin, qui s'attiroit tous les jours de plus en plus la consideration des Chrétiens & des Mahometans, par les services importans qu'il leur rendoit, il en partit le 2. de Février 1693. pour se rendre

à Trebizonde , & de là par la mer noire à Constantinople. Arrivé qu'il fut le 14. à Trebizonde , il fut fort consolé d'y voir le bon-état de la Mission par le zele sage & prudent du Pere Chaumel : ce qui avoit contribué à la rétablir parfaitement , ce fut moins le commandement du Grand Seigneur que ce Pere y avoit apporté , qu'un service de la dernière conséquence qu'il rendit d'abord au Bacha par son habileté dans la Medecine. Ce Bacha étoit Grec de nation appellé Kalailicos , que ses rares qualitez éleverent dans la suite à la dignité de Kaymakan ou Gouverneur de Constantinople ; il avoit un fils de dix ou douze ans doué de toutes les graces de corps & d'esprit , qui rendent un enfant très-aimable & très-cher à son pere : cet enfant fut attaqué d'une maladie mortelle , à laquelle tous les Medecins du pays ne purent apporter aucun soulagement. Le Bacha , désespéré de se voir sur le point de perdre un si cher fils , pour dernière ressource pria le Pere Chaumel, qu'on nommoit le Medecin François , de venir voir le malade ; il y vint incontinent , il le vit , il étudia son mal , il l'entreprit , & fit si bien par ses soins , par ses assiduités , & sur-tout par la bénédiction que Dieu donna à ses remedes , qu'en peu de jours il le tira de danger & le

guérit parfaitement. Kalailicos , charmé de recouvrer un fils qu'il comptoit déjà pour perdu , & ne ſçachant comment reconnoître le ſigné ſervice que le Pere venoit de lui rendre , lui préſenta une bourse pleine de ſekins ou ducats d'or de Veniſe , & le pria de l'accepter : le Pere ſ'en excuſa , & quelques inſtances que lui fit le Bacha , il ne put le porter à la prendre : Seigneur , lui dit le Pere , je me ſens déjà trop bien recompensé par l'honneur que j'ai eu de vous ſervir , & par la protection que vous voulez bien accorder aux Peres Miſſionaires. Ce déſintereſſement parut héroïque au Bacha , il en conçût pour le Pere une eſtime extraordinaire ; & pour lui marquer ſa reconnoiſſance auſſi-bien que ſon affection , il lui envoya tout ce qu'une Pharmacie a beſoin d'avoir de porcelaines , de drogues & d'inſtrumens : il pourvut outre cela avec profuſion à la ſubſiſtance des Miſſionaires , juſqu'à un détail qui ſurprendra ceux qui ne ſçavent pas que c'eſt là le génie des Seigneurs Mahometans , de ſorte qu'ils eurent bois , charbons , ris , farines , beure , & tout ce qui ſert au ménage pour plus d'un an.

Quelque tems après Kalailicos reçut des Patentés du Grand Seigneur qui le faiſoit Bacha de Sebaſte en Armenie ; le Pere

Chaumel étant allé lui en faire les complimens : Pere, lui dit le Bacha, vous m'avez rendu mon fils, il faut que vous me le conserviez, vous m'accompagnerez à Sebaste; le Pere ne put avec bienséance s'opposer au désir du Bacha, & il n'y avoit que huit jours qu'il étoit parti avec lui lorsque notre Missionnaire arriva à Trebizonde.

La Mission auroit souffert de l'absence du Pere Chaumel, si la Providence n'y eût pourvû par l'arrivée du Pere Bredent, qui étoit venu de Constantinople à Trebizonde, il resta Supérieur de la Mission, il entreprit ensuite le voyage d'Ethiopie, & il avoit déjà traversé l'Egypte & la Nubie, lorsque sur le point d'entrer dans Gondar, capitale de l'Empire d'Ethiopie, il mourut comme autrefois saint François Xavier, à la vûe de l'Empire de la Chine. Avant son départ de Trebizonde il rendit à notre Missionnaire une lettre du Pere Chaumel qui le croioit encore à Erzerom; il lui mandoit que son Bacha (c'est ainsi qu'il appelloit Kalaïlicos) devant aller à Andrinople pour rendre ses hommages au Grand Seigneur avant que de prendre possession de son nouveau Gouvernement de Sebaste, il prévoioit bien qu'il ne pourroit se dispenser de l'y suivre; qu'il s'offroit à faire ce voyage, si on le jugeoit nécessaire, pour

rendre plus solide le rétablissement de la Mission d'Erzerom ; qu'il pouvoit répondre qu'en sa considération Kalailicos emploieroit ce qu'il avoit de crédit à la Porte pour le succès de cette affaire ; enfin qu'il attendoit là-dessus sa réponse à Sebaste , où son Bacha devoit s'arrêter quelque tems.

Jamais lettre ne me fit plus de plaisir , dit notre Missionnaire, j'acceptai de tout mon cœur l'offre du Pere Chaumel , qui m'épargnoit par là le passage de la mer noire , & les fatigues d'un voyage de près de quatre cens lieues. Il loua le Seigneur de ce qu'après les persécutions & les agitations continuelles de l'année précédente , il vouloit bien lui accorder un peu de relâche à Trebizonde , où il pourroit goûter en la compagnie du Pere Bredent la douceur d'un repos qu'il n'auroit osé espérer : il fit donc promptement sa réponse au Pere Chaumel , & il la lui envoya à Sebaste avec une joie nompareille ; voilà comme il comptoit : mais les vûes de Dieu étoient bien différentes des siennes , le repos sembloit le fuir par tout , il n'étoit qu'au commencement de ses fatigues.

Je ne sçai quelle idée prirent de lui les Armeniens de Trebizonde , peut-être craignirent-ils que sa présence n'occasionât parmi eux quelques troubles pareils à ceux

d'Erzerom , peut-être aussi le Musellym ou le Lieutenant du nouveau Bacha qui devoit bien-tôt arriver , lui chercha-t-il querelle pour en tirer quelque somme d'argent ; quoiqu'il en soit , au moment qu'il y songeoit le moins , on vint l'avertir que le Musellym le demandoit , il se rendit incontinent chez lui , & sans autres préambules : Que fais-tu ici , lui dit-il , d'un ton fier & hautain ? Seigneur , lui répondit modestement le Pere , j'y suis venu pour satisfaire au désir qu'ont les Armeniens d'être instruits dans la Religion de Jesus-Christ , qui leur est commune avec les Francs : Hé ! qui t'a donné le pouvoir & l'autorité de le faire ? ajouta-t-il : Je le fais , repliqua le Pere , en vertu des fermans du Grand Seigneur , & il les lui présenta sur le champ ; car il s'en étoit muni à toute aventure ; & prévoiant bien qu'ils pourroient lui être nécessaire. Il les prit , il les lut ; & après en avoir fait la lecture , il lui dit : En vertu de ces fermans , je consens que tes Freres demeurent en cette ville , pour toi songes à en sortir au plûtôt : je sçais que tu es venu dans le dessein de passer à Constantinople , continues ton chemin ; & si tu ne t'embarques sur le premier bâtiment qui mettra à la voile , tu passeras mal ici ton tems. Le Pere voulut lui faire quelques

remontrances , mais le Musellym le congédia , & lui tourna le dos sans l'écouter , sur quoi le Pere se retira , adora la Providence , & s'y soumit.

Dès qu'il fut de retour à la maison , il écrivit au Pere Chaumel à Sebaste , que les choses aiant changé de face il n'étoit plus nécessaire qu'il allât à Andrinople , puisqu'il étoit forcé d'y aller lui-même , & qu'il lui feroit un singulier plaisir de se rendre incessamment à Trebizonde : cette Lettre arriva trop tard , il étoit déjà parti de Sebaste avec Kalailicos. Pour notre Missionnaire aiant appris qu'une saïque turque n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile , il s'embarqua le 16. de Mars sur une petite chaloupe pour aller joindre la saïque qui étoit à l'ancre à Kercson ou Cristondat , méchant port à cent mille de Trebizonde ; il s'y rendit le 21. on leva l'ancre le 25. & on arriva le 6. d'Avril à Constantinople.

Monsieur de Château-Neuf, Ambassadeur de France , étoit alors à Andrinople , ou le Grand Seigneur tenoit actuellement sa Cour : le Missionnaire partit le 12. s'y rendit le 17. & y séjourna jusqu'au 11. de Mai. Pendant quatorze ou quinze jours il eut tout le loisir d'informer son Excellence de l'état présent de la Mission d'Erzerom ;

L'Ambassadeur, toujours attentif aux affaires qui regardoient la Religion, lui promit tout son créédit pour rétablir cette Mission dans le florissant état où elle étoit avant la persécution, de faire donner un ordre à l'intrus Aviedix, de venir à la Porte rendre compte de sa conduite, & de faire remonter l'Evêque Aaron sur le Trône Episcopal d'Erzerom : c'étoit là tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour l'entier rétablissement de la Mission : mais voiant qu'à la Porte, comme dans les autres Cours, les affaires tiroient en longueur, sa présence d'ailleurs n'étant plus nécessaire à Andrinople, il en partit le 11. de Mai pour Constantinople, où il arriva, & il devoit attendre les ordres de l'Ambassadeur, comme il en étoit convenu avec lui.

Ce fut justement au tems que les Turcs ont leur Ramazan; le lecteur sera bien aise de sçavoir ce que c'est, & je vais le dire en peu de mots. La Fête la plus solemnelle de l'année chez les Turcs est celle qu'ils appellent Boeyram, c'est-à-dire, Fête par excellence; elle répond en célébrité dans leur Secte à la Pâque des Chrétiens; elle est mobile ainsi que la Fête Paschale, avec cette différence que celle-ci ne peut circuler que depuis le 22. de Mars jusqu'au 25. d'Avril, au lieu que le Boeyram des Turcs

M vj.

circule & tombe successivement dans tous les mois de l'année : le troisiéme jour du Boeyram les femmes peuvent sortir ; le premier jour on chante dans les mosquées : Salut & bénédiction sur toi Mahomet, ami de Dieu : Salut & bénédiction sur toi Jesus-Christ, souffle de Dieu, ainsi sur Moyse, David, Salomon, Noé & Adam. Mais comme le Démon dans les Sectes prophanes est comme le singe de la Religion ; par imitation du jeûne établi dans l'Eglise avant la Fête de Pâques, il fait aussi jeûner les Turcs les jours qui précèdent le Boeyram ; & ce jeûne qu'ils appellent le Ramazan, dure un mois lunaire entier ; & il est observé si rigoureusement parmi eux, qu'il ne leur est pas permis de manger ni de boire quoi que ce soit depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant ; mais aussi dès qu'il est couché ils peuvent prendre toutes sortes de nourritures, jusqu'au retour du soleil sur l'orison.

On auroit peine à croire avec quelle exactitude ce jeûne s'observe par ces Infideles ; ils ne s'en dispensent jamais sous aucun prétexte ni de voyage, ni de travail, quelque longs que soient les jours en quelque saison. Au Ramazan, dont parle notre Missionnaire, les jours étoient presque de seize heures du soleil ; il observa les Turcs

avec lesquels il étoit en voyage , & il ne les vit jamais pendant ces seize heures prendre quoi que ce soit , ni viande ni boisson quelconque , ni même fumer une seule pipe de tabac , eux qui en tout autre tems , ont toujours le café & la pipe à la bouche. Cette exactitude avec laquelle des Mahometans observe^{nt} un jeûne si rigoureux & si long , ne doit-elle pas couvrir de confusion tant de Chrétiens , qui pour des causes legeres , se dispensent de l'abstinence & du jeûne du Carême , plus aisé cependant à pratiquer que le Ramazan des Turcs.

Notre Missionnaire eut tout le tems de faire ces édifiantes réflexions ; il commençoit même à s'ennuyer à Constantinople , par l'ardeur qu'il avoit d'aller revoir ses cheres Missions d'Armenie : il écrivoit lettre sur lettre à M. de Château-Neuf , pour le supplier de finir les affaires d'Erzerom ; cependant malgré les mouvemens que se donnoit son Excellence , rien n'avançoit par la lenteur ordinaire de la Porte , de sorte que le tems de la moisson étant écoulé , & le passage de la mer noire étant alors impraticable , le Missionnaire fut obligé de passer l'hiver à Constantinople. Aiant donc pris son parti , pour ne pas perdre de tems il se perfectionna dans les langues , & en même-tems il travailla à l'instruction

des Armeniens, qui étoient à Constantinople au nombre de plus de soixante mille, & qui lui donnerent tant d'exercice, que toute la Mission d'Erzerom n'auroit pas fourni plus de matiere à son zele. Tandis qu'il s'exerçoit dans cette carrière, le Pere Chaumel arriva le 1. de Juin à Galata, sur la premiere lettre que notre Missionnaire lui avoit écrite de Trebizonde; il étoit parti de Sebaste, d'où n'ayant pas reçu la seconde, il avoit suivi le Bacha Kalailicos pour se rendre à Andrinople avec lui, & y travailler de concert avec l'Ambassadeur de France au parfait rétablissement d'Erzerom. Il fut fort surpris de trouver notre Missionnaire qu'il croioit fort tranquille à Trebizonde; ils confererent ensemble, & ils jugerent l'un & l'autre que pour presser les affaires d'Erzerom, il suffiroit qu'un des deux restât à Constantinople: le Pere Chaumel en partit le 28. de Juin pour Trebizonde, & il y trouva la Mission en si bon état, que n'y croiant pas sa présence nécessaire, il se rendit à Erivan. Pour notre Missionnaire, après avoir enfin reçu de Monsieur de Château-Neuf les commandemens de la Porte qu'il attendoit depuis un an, dès que la mer noire fut ouverte par le retour de la moisson, il se disposa à partir avec une recrue de trois ouvriers nouvellement arrivés.

de France pour les Missions de Perse & d'Arménie. Il trouva une faïque turque qui alloit à Cavak attendre un vent favorable pour entrer dans la mer noire ; il convint du nautis avec le Capitaine ; il fit mettre ses balots & tout son petit bagage sur la faïque, & promit au Capitaine de le joindre dans deux jours qu'il prit pour faire ses adieux & ses provisions à Constantinople. Ce délai de deux jours lui causa dans la fuite bien des chagrins ; pour un homme qui avoit fait tant de voyages de mer, il est étonnant qu'il fit une faute de cette conséquence ; il devoit sçavoir qu'un voyageur ne doit jamais demeurer éloigné du vaisseau qu'il doit monter, & qu'en s'en séparant il risque de le manquer, & c'est ce qui malheureusement lui arriva, ainsi qu'on va le voir dans le voyage suivant.

*Neuvième Voyage de Constantinople
à Erzerom.*

CE voyage peut être appelé plus que tous les autres un voyage de Providence, n'y en ayant aucun où il ait couru tant de risques, & où il ait reçu des effets plus extraordinaires de la protection de Dieu. Les trois nouveaux Missionnaires & lui

se mirent sur une caïque ou chaloupe pour se rendre à Cavak , où ils supposoient que la saïque les attendoit , comme notre Missionnaire en étoit convenu avec le Capitaine. Vers le milieu du canal qu'il faut remonter pour arriver à Cavak , ils rencontrèrent un bâtiment qui en venoit ; ils prirent langue , & le Patron les assura que le Capitaine de la saïque en question , qui étoit Grec de nation , n'ayant pû résister aux pressantes instances des passagers Turcs qui étoient sur son bord , avoit été obligé de lever l'ancre & de mettre à la voile , & qu'actuellement il devoit être en pleine mer avec tous les autres bâtimens qui étoient pour Trebizonde : notre Missionnaire reconnut , mais trop tard , la faute qu'il avoit faite ; & le seul parti qu'il eut à prendre fût de retourner à Constantinople.

A peine avoit-il fait environ deux mille qu'il apperçut une saïque qui venoit à eux à pleines voiles ; notre Missionnaire l'aborda , & le Maître du bâtiment lui aiant dit qu'il alloit à Hunia , petite-ville sur les côtes de l'Anatolie , à deux cens mille de Trebizonde ; les trois Jesuites & lui , sans rien examiner , se jetterent brusquement dans la saïque qui les rendit en cinq jours de navigation à Hunia : la difficulté étoit d'aller de là à Trebizonde , distante encore de soixante-dix

lieues , & il ne se trouvoit au port aucun vaisseau pour les y porter : dans cet embarras un Janissaire vint leur offrir sa chaloupe , & leur promit de les rendre en trois jours à Trébizonde ; ils acceptèrent l'offre , & convinrent avec lui du nautis , à condition que sa barque étant fort petite & de bas bord , il ne prendroit pas la pleine mer , où le naufrage seroit inévitable , mais qu'il iroit côte à côte pour être plus à portée de prendre terre en cas de mauvais tems. Quatre Turcs s'embarquèrent avec eux ; & la petite chaloupe se trouva si pleine & si chargée , qu'à peine on pouvoit s'y tourner , & que les bords étoient presque à fleur d'eau.

Après avoir vogué quelque-tems à force de rames , le Janissaire las de ramer sans relâche , s'avisâ de prendre une méchante toile pour servir de voile , & de l'attacher à une perche qu'il planta à la proue de sa caïque en forme de mat , pour soulager ses bras , & avancer plus vite , ne trouvant pas cependant encore assez de vent en côtoiant la terre ; il s'en éloigna insensiblement ; & le vent enfant sa voile à mesure qu'il prenoit le large , on se trouva en pleine mer , & on perdit la terre de vûe : tout l'équipage en frémit , se voyant exposé au milieu des flots dans la plus redoutable

de toutes les mer , & dans une simple chaloupe qui n'avoit gueres que quinze à vingt pieds de longueur , sur quatre ou cinq de largeur ; tellement enfoncée dans la mer par la pésanteur du poids dont elle étoit chargée , que l'eau étoit à niveau du bord , fendant d'ailleurs les flots avec une rapidité qui éblouissoit les yeux ; mais ce qui acheva de rendre le naufrage inévitable sans une espece de miracle , c'est qu'on se trouva à la merci d'un torrent impétueux , qui entraînoit des troncs d'arbres presque aussi gros que la caique ; un de ces troncs étant venu la heurter à la poupe , glissa le long du bord , & donnant rudement contre la planche qui servoit de gouvernail , il l'emporta & rompit la broche de fer qui la tenoit attachée à la poupe. Tous les passagers crurent qu'ils étoient perdus : la caique n'étant plus soutenue dans cette espece d'équilibre où la mer le gouvernail , se jeta toute du côté où le vent la faisoit pancher , en sorte que les flots y entroient à gros bouillons : dans cette extrémité , tous saisis de fraieur , s'empressoient les uns à vuidier l'eau , les autres à abbatre la voile , qui donnoit encore plus beau jeu au vent , & ne pouvoit plus servir qu'à renverser le bâtiment.

Tandis qu'on combattoit avec les flots,

menacez à tout moment d'être submergez à la vûe du Port de Keresfon, toute la rade étoit remplie d'une foule de monde, occupé du triste spectacle d'un naufrage qui paroïssoit prompt & certain : les uns crioient de toutes leur force à ceux qui étoient dans la misérable caique ; mais le trouble & le bruit de la manœuvre les empêchoit d'entendre ce qu'on leur disoit ; les autres entroient dans des chaloupes pour essaier de venir au secours ; mais la crainte de s'engager eux-mêmes dans le danger duquel ils auroient voulu délivrer ceux dont ils avoient pitié , les obligeoit de retourner à terre : tous pouffoient vers le ciel des cris lamentables, voiant périr à leurs yeux des malheureux sans pouvoir les secourir.

Tous les efforts étant donc inutiles , & le mal humainement sans remede , toute la ressource fut de recourir à celui qui commande aux vents & aux tempêtes , & de le prier , par l'entremise de la sainte Vierge , d'exercer son divin pouvoir en une occasion où l'on n'avoit d'espérance qu'en lui seul : chacun de sa part fit des vœux à Dieu , les Jesuites sur-tout lui en firent & à sa sainte Mere , comme à leur toute puissante avocate : notre Missionnaire , dont la confiance envers elle avoit toujours été très-tendre & très-ferme , promit de lui

dédier la Mission de Trebizonde sous le titre de son immaculée conception, & d'y faire dire tous les jours ses Litanies, s'il plaisoit à Dieu, par son intercession, de les délivrer du naufrage. Cette Mere de miséricorde écouta favorablement les prieres & les vœux qu'on lui fit ; par un coup subit & tout extraordinaire de Providence, la caïque se redressa en un instant, & à force de rames elle gagna la rade de Keresson. A peine fut-elle à terre que les Chrétiens de cette petite ville attroupez sur le rivage, coururent aux Jesuites dès qu'ils les apperçurent, les embrassant, & ne sçavoient comment leur témoigner la joie de les voir, par une espee de miracle ; sauvez du naufrage : notre Missionnaire leur dit qu'ils devoient leur delivrance à la divine Providence & à la protection de la sainte Vierge, & il prit de là occasion de les exhorter à recourir dans leurs besoins à la puissante intercession de la Mere de Dieu, pour laquelle l'Eglise Armenienne a toujourns eu une singuliere dévotion ; les Armeniens parurent fort touchez de son exhortation, qui fut courte, le trouble & la fraieur, dont il n'étoit pas encore bien revenu, ne lui permettant pas d'en dire alors davantage. Ils le conduisirent avec les trois autres Jesuites dans une grande salle

qui leur servoit de Chapelle, pour y rendre graces à Dieu d'avoir délivré leurs Peres ; ensuite ils s'empresserent à pourvoir à leurs besoins avec la charité la plus cordiale & la plus tendre. C'étoit un Samedi, veille de Pâques dans l'Eglise Romaine, & veille des Rameaux dans l'Eglise Armenienne, & les Peres assisterent à l'Office des Armeniens, qui dura pour le moins trois heures.

Après avoir satisfait à leur devoir de pieté, ils firent venir le Janissaire, & lui dirent qu'il pouvoit s'en retourner quand il lui plairoit ; que sa caique étant toute délabrée, ils n'avoient garde de s'en servir pour aller à Trebizonde ; qu'au reste il avoit manqué à sa parole, qu'il leur avoit donnée de les conduire terre à terre, & de ne les engager pas en pleine mer, & que n'ayant fait que moitié du chemin dans sa chaloupe, il devoit se contenter de la moitié du nautis dont on étoit convenu : Je l'aurai tout entier, dit le Janissaire fort en colere, je sçaurai bien vous y obliger ; & les menaçant du Juge & du Douanier, il les quitta brusquement : cela ne laissa pas de les embarrasser, ne sçachant pas comment se tirer d'affaire dans un pays où ils n'avoient ni crédit, ni connoissance ; ils en furent tirez par une maniere, dont le récit mérite bien ici sa place. Ils étoient

en délibération lorsqu'ils virent entrer dans la salle où ils étoient un Seigneur Turc , qui les abordant d'un air très-gracieux : Mes Peres , leur dit-il en Italien , soiez les bien venus ; notre Missionnaire lui rendit le salut en même langue le plus honnêtement qu'il lui fut possible ; & l'ayant prié de s'asseoir sur le tapis à la façon des Orientaux , il le fit , & l'entretien entr'eux fut assez long par les diverses questions que lui faisoit le Seigneur Turc sur la situation présente des affaires de l'Europe : après quoi , étrangers comme vous êtes , dit-il , dans un pays inconnu , vous pourriez bien avoir besoin de quelque secours , je vous offre mes services : Monsieur , lui répondit notre Missionnaire , charmé de l'offre obligeante que lui faisoit un Turc , vous nous obligeriez infiniment si vous nous tiriez d'un embarras où nous nous trouvons ; il lui exposa la difficulté qu'il avoit avec le Janissaire , & ce Seigneur l'ayant oui : Soiez tranquille là dessus , lui dit-il , je vais de ce pas chez le Juge , j'accommoderai votre affaire , & je reviendrai incessamment vous en apporter des nouvelles ; Monsieur , répartit notre Missionnaire , permettez-moi , avant que de sortir , de vous demander d'où vous peut venir tant de bonté pour des personnes que vous n'avez jamais ni vûs

ni connus , & qui font d'une Nation & d'une Religion différente de la vôtre ? Mon Pere , me dit-il , il y a quelques années qu'étant sur mer dans un vaisseau de la Porte , nous fûmes attaqué par des Galeres de Malte , on se battit de part & d'autre avec chaleur , mais les Maltois l'emportèrent ; notre vaisseau fut pris & conduit à Malte ; je fus fait esclave comme tout le reste de nos gens ; mais pendant tout le tems que je fus à Malte je ne me sentis gueres des miseres de l'esclavage ; Messieurs les Chevaliers , sur-tout ceux de la Nation Françoisé , me firent mille amitez , dont je ne fus pas moins surpris , que vous paroissez i'être aujourd'hui des services que je promets de vous rendre ; je résolus dès-lors qu'après avoir été mis en liberté je ne perdrois nulle occasion de témoigner ma reconnoissance à une Nation si généreuse & si polie , & que par tout où je trouverois des François , je leur ferois tous les biens qui dépendroient de moi ; je me suis fait un plaisir de commencer par vous , mes Peres , & bien-tôt vous en allez voir les effets. A ces mots il prit congé d'eux , & quand il fut sorti de la salle ils rendirent à Dieu de très-humbles actions de graces de leur avoir fait trouver une protection si inespérée , & ils furent persuadés qu'on

ne perd jamais rien à obliger, autant qu'on peut, les personnes les plus inconnues.

A peine avoient-ils pris leurs repas que le Seigneur Turc reparut accompagné du Janissaire : Peres, leur dit-il en entrant, votre affaire est finie, donnez à cet homme la moitié du naulis, & venez avec moi sur le Port, où vous pourrez choisir tel bâtiment qu'il vous plaira pour vous rendre à Trebizonde. La chose se fit sur le champ; il eut même la bonté de les recommander au maître de la barque qu'ils louerent, & un incident qui leur arriva le jour même de leur embarquement, leur fit voir de quelle utilité leur avoit été la recommandation de ce généreux Mahometan, dont ils prirent enfin congé après lui avoir marqué le mieux qu'ils purent leur parfaite reconnoissance.

Ils partirent de Keresfon le 11. d'Avril de l'an 1694. mais à peine étoient-ils à quelques milles du Port qu'ils apperçurent une caïque qui venoit à eux à force de rames; elle portoit le Collecteur du caratch ou capitaine, qui se leve tous les ans sur les Chrétiens sujets du Grand Seigneur; le Turc leur aiant demandé le caratch: Le caratch, lui dit notre Missionnaire auquel il s'adressa, ne se prend que sur les Sujets de la Porte; nous sommes François, & les fermans,

fermans, dont je suis muni, les déclarent exemts du caratch & de toute autre imposition; il les lut, & repartit que ces fermans n'avoient cette année nulle vigueur; que c'étoit pour de pressantes nécessitez de l'Empire qu'on le levoit extraordinairement, & que les Européans & les François mêmes étoient compris dans cette imposition; & si vous ne m'en croiez pas, ajoûta-il, entrez dans ma caique, je vous conduirai au Kadi ou Juge le plus proche, & nous nous en tiendrons à sa décision: notre Missionnaire y étoit entré, & les trois autres Jésuites alloient l'y suivre, lorsque le Patron, prévoyant mieux qu'eux le danger où ils se jettoient tous quatre, en se livrant à des Maltriers qui les auroient peut-être dépouillez, se souvenant de la recommandation du Seigneur Turc, s'offrit à être leur caution auprès du Collecteur dont il étoit connu; son offre fut acceptée; & notre Missionnaire qui s'étoit un peu trop engagé, fut bien aise de rentrer dans sa barque; il continua le voyage, & le 15 d'Avril il arriva à Trebizonde.

Dès le lendemain, pour dégager le Patron de la barque de son cautionnement sur l'affaire du caratch, il alla chez le Kadi, il se trouva si occupé qu'il ne put lui parler; mais il informa les gens de quoi il étoit

N

question, & leur mit les fermans entre les mains pour les communiquer à leur Maître; en attendant l'heure qu'on lui avoit marquée pour revenir, il alla chez le Collecteur, lui dit qu'il déchargeoit son répondant, & qu'il venoit lui-même pour paier le caratch, s'il y étoit obligé; mais qu'il soutenoit que lui & tous les François n'avoient sur cela nulle obligation: Et c'est particulièrement parce que vous êtes François que vous le paierez, dit le Collecteur; nous sçavons, ajouta-t-il, que votre Roi a rompu avec la Porte, c'est notre ennemi déclaré, il n'y a pas de grace à faire à ceux de sa Nation. Notre Missionnaire avoit la bouche ouverte pour lui dire sur cela ce qui auroit pû l'irriter, il se retint; & le Collecteur de sa part se radoucissant un peu, lut d'un air modéré les fermans du Grand Seigneur pour la levée du caratch; après quoi: Voilà mes ordres, dit-il, il faut les exécuter: Ces ordres, reprit notre Missionnaire, sont pour les Grecs, les Armeniens & les autres Sujets du Grand Seigneur; pour ce qui est des Européans ils n'y sont point compris, & les François moins que tous les autres; les fermans que j'ai sont plus récents que les vôtres, ils sont entre les mains du Kadi, c'est lui qui en jugera; le Collecteur ne répliqua pas un mot; & congédia notre Missionnaire,

qui se ſcut bon gré de lui avoir parlé ferme, perſuadé par plus d'une expérience qu'un peu de réſolution dans un Européen avec les Orientaux, fait plus que les meilleures raiſons du monde, quand on a le bon droit de ſon côté, & qu'on ne s'échape pas d'ailleurs à leur rien dire de dur & d'offençant.

Le Kadi cependant avoit eu tout le tems de lire & d'examiner les fermans que ſes Officiers lui avoient mis en mains de la part de notre Miſſionnaire; auſſi le reçut-il d'une manière fort honnête; & les lui rendant: Vous pouvez, lui dit-il, demeurer à Trebizonde, ſans crainte d'y être inquieté de perſonne. Un accueil ſi favorable lui donna l'aſſurance de demander au Kadi ſ'il étoit vrai qu'à Conſtantinople on exigeoit le caratch des François: Cela eſt faux répondit-il: Eſt-il vrai, ajouta notre Miſſionnaire, que la France a rompu avec vous, & qu'elle eſt en guerre avec la Porte? Cela eſt encore plus faux, dit-il; il y a entre ces deux Puiffances un parfait accord: D'où vient donc, reprit notre Miſſionnaire, que votre Caratgi vouloit tantôt me ſoutenir que les François paioient le caratch à Conſtantinople, & que le Grand Seigneur étoit en guerre avec le Roi de France? Il répondit par un yabana ſœuyler, c'eſt-à-dire: Il ne ſçait ce

qu'il dit. C'est ainsi que finirent l'entretien & l'affaire du caratch, dont on ne parla plus. Après quelques jours de repos à Trebizonde, les Peres partirent le 27. d'Avril pour Erzerom, où ils arriverent le 7. de Mai : notre Missionnaire avoit tout sujet d'espérer d'y être plus tranquille que dans les années précédentes ; mais le calme n'étoit pas encore pour lui, il ne fut pas long-tems à Erzerom qu'il fut obligé d'en sortir, & de reprendre le chemin de Trebizonde, comme on le verra quand j'aurai raconté l'étrange histoire qui contribua beaucoup à renouveler les troubles & les agitations de cette Mission infortunée.

Un Gentilhomme étranger, dont je tais le nom pour ne pas donner atteinte à l'honneur de sa famille, & dont je tairois le pays natal, si les fautes d'un particulier pouvoient rejaillir sur toute une Nation. Ce Gentilhomme, dis-je, qui ne méritoit pas l'honneur d'être né en France, arriva d'Isphahan à Erzerom le même jour que notre Missionnaire s'y rendit de Constantinople. Ce jeune homme, pour des raisons qui ne sont point venues à la connoissance de notre Missionnaire, & qui ne sont rien à son Journal, avoit été obligé de quitter la France, & de renoncer à tous les avantages que pouvoit espérer une personne de

sa condition , & qui possédoit d'ailleurs des qualitez qui font l'homme de mérite selon le monde , quoi qu'elles ne fassent pas toujours l'homme de bien selon Dieu , comme cela ne paroît que trop dans celui-ci.

Pour se mettre mieux à couvert des poursuites qu'il avoit sujet de craindre , il passa dans les pays étrangers ; il vint en Perse , & alla chercher un asyle dans Ispahân. Les passions les plus dangereuses , & qui sont toujours plus vives dans la jeunesse , semblerent s'être un peu ralenties dans le cours de ses voyages par les fatigues qui en sont inséparables ; mais elles ne tarderent pas à se reveiller quand il fut à la Cour d'Ispahân. Les délices de la Perse, la douceur du climat , le repos & la mollesse d'une vie oisive , la liberté de vivre à sa fantaisie , sans craindre d'en être ni repris, ni puni, tout cela séduisit bien-tôt son esprit , & débaucha tellement son cœur , qu'après avoir perdu la crainte de Dieu , il ne fut pas long-tems sans perdre sa foi & sa Religion : il poussa si loin son libertinage qu'il prit l'abominable résolution de se faire Mahometan ; cependant la crainte qu'il eut de s'attirer la haine & le mépris d'un grand nombre d'Europeans , François , Anglois , Hollandois , Portugais , établis à

Ispahan , l'empêcha d'exécuter si tôt son détestable dessein : ce qui le retint encore plus , ce fut la présence du Pere Zaposki , Jésuite Polonois , qui étoit actuellement à la Cour du Roi de Perse en qualité d'Ambassadeur du Roi de Pologne. Le dessein du Gentilhomme , déjà apostat dans son cœur , ne fut pas si caché , que le Pere Zaposki ne s'en doutât ; sur les indices qu'il en eut , il le mit aux arrêts dans le Palais de l'Ambassadeur : le Prisonnier trouva le moyen de s'évader , en voyant bien qu'Ispahan n'étoit pas un sûr asyle pour lui , se sauva en Turquie & s'arrêta à Erzerom , où il crut qu'il pourroit exécuter impunément & sans éclat ce qu'il n'avoit osé faire à Ispahan.

En effet le 8. de Mai , qui étoit le lendemain de son arrivée , il va chez le Mufti ou Chef de la Religion parmi les Turcs , il s'ouvre à lui de la résolution où il est d'embrasser le Mahometisme : le Mufti l'écoute avec complaisance , & n'oublie rien pour s'assurer d'une si belle conquête ; le malheureux , pour lui en donner de promptes assurances , se fait Turc sur le champ , & infidèle à son Dieu ; il l'est bien-tôt à sa Patrie : il commence à se déchaîner contre les François , & sur-tout contre les Missionnaires , qu'il charge d'injures atroces

& des plus noires calomnies , prétendant par-là se faire un mérite auprès des gens de la nouvelle Religion ; à l'entendre sur l'article des Jésuites , tantôt c'étoient des gens de rien , qui mourant de faim & de miseres en France , venoient chercher de quoi vivre en Turquie ; tantôt des espions envoyez par les Princes Chrétiens , pour exciter à la révolte les Armeniens & les Grecs contre le Grand Seigneur , leur Souverain ; qu'ils avoient l'art de s'insinuer dans les esprits , & de s'attirer de la considération les uns par la Medecine , les autres par les Mathématiques , ou par un zele apparent de la Religion. Pour appuyer ces calomnies , & leur donner quelque air de vérité , il apportoit pour exemple des villes , des Isles , des Provinces entieres qu'il nommoit , dont les François ; les Hollandois , les Espagnols , les Portugais , s'étoient rendus les maîtres sur les côtes d'Afrique , de Perse & des Indes. Il faisoit valoir sur-tout la prise toute récente de l'Isle de Scio , que les Venitiens venoient d'enlever aux Turcs , par la rébellion , à ce qu'il disoit , des Chrétiens du pays. Il ne faut pas douter que ces calomnies ne fissent impression sur l'esprit des Mahometans , & que les idées qui en sont restées ne leur servent éternellement de prétexte pour faire

aux Missionnaires & aux Schismatiques convertis des persécutions sanglantes , & de furieuses avanies.

Ce qui est certain , c'est que l'apostasie du Gentilhomme fit un terrible scandale dans Erzeroin , & ruina plus les affaires de la Religion , que les Missionnaires ne les avoient avancées en plusieurs années. Les Schismatiques ne manquèrent pas de profiter d'une occasion si propre à rendre les Missionnaires odieux aux Mahometans , & suspects aux Chrétiens mêmes. L'orage tomba sur notre Missionnaire encore plus que sur tous les autres ; on fit tout ce qu'on put pour le perdre de réputation , par le bruit qu'on fit courir que dans son voyage de Constantinople il ne s'étoit donné aucun mouvement pour l'affaire des Arméniens Catholiques : que le Musellym ou Lieutenant du Bacha étoit horriblement animé contre lui ; qu'il avoit menacé des bastonnades tous ceux qui auroient commerce avec lui , & qu'il avoit des gens apostez pour remarquer ceux qui fréquenteroient sa Chapelle , & pour lui en porter la liste. Tous ces rapports , quoique très-faux ; ne laissèrent pas d'avoir de mauvais effets dans l'esprit des Catholiques , & même des plus zelez : ils lui représentèrent , malgré la tendre affection qu'ils avoient

pour lui comme pour leur pere , que c'étoit à lui personnellement qu'en vouloient les ennemis de la Religion ; que sa présence rallumoit leur haine & leur fureur , comme il avoit pû le remarquer lui-même toutes les fois qu'il s'étoit remontré à Erzerom , & que le meilleur moyen de rallentir peu à peu le feu de leur passion , seroit de céder à la tempête , & de s'absenter pour quelque tems ; le Pere entra sans peine dans ces raisons , il en conféra avec les autres Missionnaires qui devoient passer en Perse ; & la résolution fut prise , que sous prétexte de leur servir d'interprête , il feroit avec eux le voyage d'Erivan. Cette résolution fit plaisir aux Chrétiens , & il n'attendoit plus pour partir que la compagnie d'une caravane , lorsque son voyage fut arrêté tout à coup par une nouvelle aventure.

Un Officier du Musellym ou Lieutenant du Bacha , vint chez les Peres , & leur demanda de la part de son Maître s'il n'y avoit pas quelqu'un d'entr'eux qui pût lui expliquer des cartes de géographie , dont le Gentilhomme François lui avoit fait présent : la connoissance des langues & de la situation des pays , dont notre Missionnaire avoit fait une étude particulière , le mettant en état de contenter le Musellym mieux que n'auroient pû faire les Missionnaires

N v

nouveaux venus, il dit à l'Officier qu'il n'avoit qu'à ptendre les devans, & qu'il se rendroit lui-même au plûtôt chez son Maître.

Il prit une heure de tems pour chercher comment se disoit en Arabe certains termes de geographie que la langue Turque n'a pas, & qu'elle est obligée d'emprunter de celle des Arabes; & les aiant mis par écrit, il alla chez le Mufellym.

Il le trouva avec le Gentilhomme François, qui lui fit voir par l'air gracieux avec lequel il l'embrassa, que son apostasie de la Religion ne lui avoit pas fait oublier la politesse de sa Nation: le Mufellym avoit devant lui une carte de l'Europe, sur laquelle il lui fit cent questions; il parut satisfait des réponses qu'il lui fit; & prenant un visage plus doux & moins fier qu'il n'avoit au premier abord: J'étois résolu, de te faire intimer un ordre de sortir d'Erzerom, toi & tes Freres nouvellement arrivez pour passer en Perse; qu'ils y aillent avec la premiere caravane, & pour toi reste à Erzerom, & tire-moi une carte pareille à celle-là en termes propres de ma langue; & après quelques questions qu'il fit encore, se levant tout d'un coup: Allons chez Fesula, dit-il; il sera bien aise de t'entendre; ils y allerent

tous trois. Fesula prit plaisir de voir cette carte, & de voir l'explication que lui en fit notre Missionnaire ; cela lui donna envie de demander où il avoit appris la langue Turque : A Constantinople, lui répondit-il, où j'ai demeuré environ un an : Et dans un an, reprit-il, comment as-tu pu apprendre ce que tu sçais ? Seigneur, repliqua le Pere, j'ai demeuré aussi quelque tems à Andrinople, à Trebizonde, à Erivan, à Chamaki, à Ispahan, à Erzerom même, où j'étois il y a deux ans, lorsque par la plus injuste des avanies le Bacha en fit sortir tous les François ; j'y suis revenu plusieurs fois à la faveur des fermans obtenus par l'Ambassadeur de France à la Porte ; mais sans avoir égard aux ordres du Grand Seigneur, on m'a toujours persécuté, & voici encore aujourd'hui qu'on veut m'obliger de sortir d'Erzerom, sans qu'on puisse m'accuser d'avoir fait la moindre faute. Notre Missionnaire certainement en dit plus que Fesula ne lui en demandoit, car ces reproches amers tombent à plomb sur Fesula lui-même, & le Musellym y avoit bonne part ; mais il se laissa emporter par son zele, d'autant plus qu'il ne prévoyoit que trop qu'il n'en seroit ni plus ni moins, & qu'il étoit bien persuadé qu'il avoit affaire à des gens d'archevêchez, qui ne

le retiendroient à Erzerom' qu'autant qu'il leur seroit utile. Quoiqu'il en soit il parla hardiment, appuyé sur la bonté de sa cause, qui étoit uniquement l'intérêt de la Religion, dont le Musellym & Fesula étoient les ennemis. A ces plaintes ils ne répondirent pas un mot ni l'un ni l'autre : mais Fesula se contenta de lui demander s'il ne pourroit pas lui faire une carte semblable à celle que le Musellym venoit de lui montrer : Je le puis bien, Seigneur, dit notre Missionnaire, mais il me faut pour cela du tems, n'ayant pas les instrumens nécessaires pour la faire aussi promptement que vous le souhaiteriez : Prends donc tout le tems que tu voudras, repliqua-t-il ; & puisque tes Compagnons ne sont venus ici que pour passer en Perse, qu'ils y aillent, mais pour toi, reste ici & travaille pour moi. Ainsi finit leur entretien.

Etant de retour à la maison, il rendit compte aux Peres de sa Compagnie de ce qui s'étoit passé ; ils regarderent cette aventure comme un coup de la Providence, qui se seroit des ennemis même de notre Missionnaire pour le faire rester à Erzerom : Je n'y resterai pas, mes Peres, leur dit-il, je connois mieux que vous le génie de Fesula ; je pénétre ses desseins & ceux du Musellym, quand j'aurai fait à ces Messieurs

les cartes qu'ils me demandent, ils me feront déloger d'Erzerom, & peut-être sans me donner le tems d'attendre une caravane, mais je les préviendrai; pour sçavoir où je me retirerai, c'est encore pour moi un mystere caché; car après les allées & venues que je fais depuis deux ans, je ne vois plus de lieux ni en Turquie, ni en Perse, où je puisse me promettre un peu de repos; pour vous, mes Peres, ajouta-t-il, puisqu'il faut nous séparer, allez où la volonté de Dieu & le zele des ames vous appellent; & les aiant embrassé tendrement, ils partirent pour la Perse.

Il resta donc seul Prêtre à Erzerom, & il travailla aux cartes, dont il s'étoit chargé, tout le plus vite qu'il pût: il se contenta de tracer les méridiens, les parallèles, les degrés de latitude & de longitude, & tout ce qui étoit de plus essentiel; de sorte qu'en peu de tems il mit l'ouvrage en état d'être aisément achevé par un jeune Armenien fort adroit, qu'il avoit parfaitement instruit, & qui lui avoit déjà retiré exactement les cartes uranographique du Pere Pardies, Jesuite François, un des plus habiles Mathématiciens de l'Europe. Il chargea enfin le Frere Medecin de porter les nouvelles cartes à Fesula & au Musellym quand elles seroient faites, sans leur rien dire de son

départ, & aiant trouvé une caravane prête à partir pour Trebizonde, il se joignit à elle, & sortit d'Erzerom le plus secrètement qu'il lui fut possible.

*Dixième Voyage d'Erzerom à
Trebizonde.*

NOTRE Missionnaire aiant déjà fait ce voyage plus d'une fois, je n'ai rien à en dire de singulier, sinon qu'il le fit avec d'extrêmes inquietudes, qui ne lui donnerent pas un moment de repos: dès le premier jour de son départ il se trouva si épuisé, qu'il n'avoit pas la force ni de se tenir sur ses pieds, ni de monter à cheval seul & sans y être aidé; il tourna cent fois la tête dans l'appréhension que le Musellym, informé de sa fuite, ne fit courir après lui pour l'obliger de retourner à Erzerom, où il n'auroit pas manqué d'être traité en fugitif d'une manière très-dure. Dans ces cruelles anxietez, s'il voioit ou s'il entendoit venir quelques cavaliers d'Erzerom, il les prenoit pour des archers dépêchez par le Gouverneur, pour le ramener pieds & poings liez d'où il étoit parti sans ordres: son inquiétude redoubloit à tous les gîtes, jusqu'à ce qu'enfin il se vit à Trebizonde.

Mais il fut fort surpris d'y trouver le Gentilhomme qui avoit rendu de si mauvais services & à lui, & aux Missionnaires d'Erzerom ; il eut bien sujet de craindre qu'il n'en fit de même à Trebizonde, & qu'il n'y répandît les mêmes calomnies dont il avoit flétri la réputation des Peres François ; mais graces au Seigneur il n'en eut que la peur, il parut tout autre à leur égard ; il se rapprocha d'eux, il leur rendoit de fréquentes visites, & les entretiens qu'il eut, sur-tout avec notre Missionnaire, le firent rentrer en lui-même ; le nuage que des passions brusques & violentes avoient répandu dans son esprit s'étant un peu dissipées, il reconnut sa faute, il en versoit des larmes ; mais ses larmes ne furent pas des larmes d'une parfaite conversion : infidèle à la grace qui le pressoit ; retenu par des vûes humaines & par ses projets ambitieux qui lui faisoient regarder son apostasie comme un moien de parvenir à une haute fortune parmi les Turcs, il différoit toujours de se rendre, & ces délais, ainsi qu'il arrivoit d'ordinaire, aboutirent enfin à l'endurcissement de son cœur, à l'impénitence finale, & à la mort la plus tragique ; ainsi qu'on le verra bien-tôt.

Quoiqu'il se fût déchaîné à Erzerom contre les Europeens, & contre les François,

mêmes , il étoit resté dans son cœur des sentimens naturels d'estime & d'affection pour sa Nation , comme il le fit voir un jour dans une occasion qui se présenta : il étoit dans l'antichambre du Bacha avec plusieurs Mahometans de distinction ; le discours tomba sur les différentes Nations de l'Europe , sur leurs manières de combattre , & sur les armes dont elles se servoient dans les batailles ; un Turc des plus considérables de l'assemblée , donnoit fierement la préférence à la Turquie , ce qui n'est pas rare à cette Nation qui se distingue par le mépris qu'elle fait des autres ; & en matière d'armes , rien , à l'entendre , n'étoit comparable au sabre , avec lequel , disoit-il à M. de *** , j'abbateraï plus de têtes dans un un seul combat , que vous ne ferez de blessures dans toute une campagne avec votre chich , c'est-à-dire , avec votre broche , c'est ainsi que le Turc appelloit par dérision l'épée des François. Le Gentilhomme en question avoit trop de feu pour passer au Turc sa fanfaronade ; il se fait apporter deux bâtons , il lui en présente un & lui dit de s'en servir en guise de sabre contre lui , & moi , ajouta-t-il , je me servirai de l'autre contre vous , comme de ce que vous appelez chich , & que j'appelle mon épée ; le défi est accepté , toute la compagnie en

a de la joie , & applaudit à un spectacle si curieux : les deux champions se mettent en défense , & tandis que le Turc leve bien haut son sabre pour décharger un coup plus rude sur le François , celui-ci porte au Turc tant de bottes , & lui allonge coup sur coup tant d'estocades , qu'il le fait reculer jusqu'au fond de la salle , & l'oblige de s'acculer dans un coin de muraille : Avouez , lui dit alors le Gentilhomme , que si mon bâton'eût été une épée , vous seriez criblé de coups , & apprenez que la broche des François vaut mieux dans les batailles que le sabre des Mahometans. M. de *** eut les rieurs pour lui.

Quelque bien venu qu'il fût chez le Bacha, il comprit aisément que Trebitzonde n'étoit pas pour lui un lieu propre à faire une grande fortune , & que pour avoir des graces il falloit aller à la source, c'est-à-dire, à la Cour du Souverain ; dans les Etats duquel on veut s'aggrandir ; comme c'étoit-là qui lui tenoit plus au cœur que sa Religion, il résolut d'aller à Andrinople, où le Grand Seigneur faisoit alors sa résidence ; il espéra qu'à la faveur de son apostasie , dont il prétendoit se faire un mérite auprès de Sa Hauteſſe , il en obtiendrait quelque charge conſiderable dans ſes armées : la

conjoncture étoit favorable , c'étoit l'année que les Turcs faisoient un puissant armement sur mer pour aller reprendre le Fort & l'Isle de Scio , que les Venitiens venoient de leur enlever , on offrit en effet au sieur de *** un emploi dans l'armée , mais un emploi si fort au-dessous de ses espérances & de sa condition , que le dépit qu'il en conçut , joint au remors de sa conscience , le jeta dans l'abîme du désespoir ; on le trouva étendu mort dans sa chambre , d'un coup de sabre avec lequel il s'étoit fendu le ventre : ainsi finit le malheureux de *** après avoir porté en Orient un préjudice étrange à la Religion , par le scandale affreux de son apostasie , & par les calomnies atroces dont il noircit la réputation des Missionnaires Europeens , qui en étoient les Prédicateurs & les soutiens : c'est-là le principe où les passions violentes font malheureusement tomber ceux qui s'en laissent aveuglement dominer.

Cependant notre Missionnaire apprit à Trebizonde que les affaires de la Religion alloient plus mal à Erzerom ; que Fesula s'y déclaroit ouvertement pour le parti schismatique ; que les Catholiques mêmes y craignoient le retour des Missionnaires par l'apprehension que leur présence ne leur causât quelque nouvelle avanie ; que le

Frere Medecin y avoit été maltraité par le Musellym , jusqu'à avoir été mis en prison. Tout cela détermina le Pere à écrire à Paris au Procureur Général des Missions du Levant , ou qu'il leur procurât par le moien de l'Ambassadeur de France à la Porte une plus puissante protection , ou qu'il trouvât bon de suspendre pour un tems la Mission d'Erzerom , jusqu'à ce que les choses y fussent tranquilles , & les Missionnaires en état d'y faire en paix leurs fonctions ; que cependant on pourroit tenter un nouvel établissement à Tocat , grande ville , & des plus marchandes de l'Anatolie , ou à Casaf dans la Crimée , où les Missionnaires étoient instamment demandez.

A peine avoit-il écrit ses lettres , qu'il reçût de Constantinople un paquet où il trouva des lettres de l'Ambassadeur de France , un fermant pour l'exemption du caratch , les traitez faits entre la France & la Porte en faveur du commerce , & de l'établissement des Missions dans les terres du Grand Seigneur : ces nouveaux secours qui paroissent plus puissans que ceux qu'il avoit reçûs jusques alors , le déterminèrent à faire encore une nouvelle tentative pour rétablir l'infortunée Mission d'Erzerom , malgré ce qu'il venoit d'écrire en France pour la suspendre , malgré l'expérience qu'il

avoit du peu d'effet qu'avoient eu de pareils ordres de la Porte ; & malgré la répugnance qu'il avoit de reparoître dans Erzerom , dont il s'étoit déjà vû obligé de sortir quatre fois , il passa sur toutes ces difficultez pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir abandonné la cause de Dieu dans une conjoncture, où luisoit quelque raion d'espérance de lui procurer de la gloire.

Onzième Voyage de Trebizonde à Erzerom.

IL partit donc de Trebizonde le 24. d'Août, & il arriva le 1. de Septembre à Erzerom; il devoit en sçavoir le chemin, l'ayant déjà rant de fois fait. Son dessein étoit d'y passer d'abord quelques jours *incognito*, pour observer quelle seroit la situation des affaires & la disposition des esprits à son égard, résolu de continuer son voyage jusques à Erivan, s'il voioit que sa présence dût être un obstacle plutôt qu'un aide au rétablissement de la Mission. Dans cette vûe il avoit écrit par avance au Pere Chaumel qui étoit à Erivan, de se tenir prêt à partir pour tenir sa place à Erzerom au premier avis qu'il lui en donneroit. C'étoit la meilleure

précaution qu'il pût prendre , ne doutant point que ce Pere y aiant déjà la réputation d'un excellent Medecin , & n'y étant pas d'allieurs comme lui en butte à la haine & à la mauvaise volonté des Schismatiques , n'y dût être bien venu , & qu'il ne fût le plus propre à relever la Mission.

En effet , à peine notre Missionnaire étoit-il arrivé à Erzerom , que le Frere Medecin l'assura que c'étoit à lui qu'en vouloient les mal-intentionnez , & qu'ils souffriroient sans peine que toute autre vînt s'y établir ; que Fesula lui avoit ordonné qu'en cas qu'il reparut à Erzerom , il eût à l'en avertir sur le champ , & que le Kyaya avoit juré par Mahomet qu'il le feroit massacrer s'il y remettoit jamais le pied. Notre Missionnaire vit bien qu'il étoit & imprudent & inutile de se roidir contre le torrent , & que le seul parti qu'il avoit à prendre étoit de sortir secrètement de la ville , & de ne pas attendre qu'il en fût chassé une cinquième fois avec éclat. Pour ce qui est du serment qu'avoit fait le Kyaya de le faire assassiner , cela ne lui fit pas peur ; il se seroit estimé trop heureux de finir sa vie d'une maniere si glorieuse , & de signer de son sang la vérité de la Religion qu'il avoit prêchée à Erzerom : mais ce qui l'obligea particulièrement à en sortir sans

bruit, c'est pour ne mettre nul obstacle au bien que le Pere Chaumel seroit en état d'y faire en lui succedant : ainsi après avoir mis entre les mains du Frere les pouvoirs qu'il avoit reçu de Constantinople, il partit le 13. de Septembre pour Erivan, où il arriva le 23. du même mois.

*Douzième Voyage d'Erzerom à
Erivan.*

C E voyage fut court, mais il fut rempli de beaucoup de peines & de maux de différentes façons pour notre Missionnaire, la Providence semblant lui semer des croix par tout où elle le conduisoit. Ce fut ici un mélange de tristesse, dans laquelle son ame étoit plongée, & de maladie dont son corps fut accablé : le chagrin de voir le déplorable état de la Mission qu'il avoit cultivée si heureusement pendant quelques années., l'inutilité des soins & des moiens qu'il avoit pris pour en empêcher la ruine, l'acharnement des ennemis de la Religion pour la renverser de fond en comble, tout cela répandoit dans son ame des torrens d'amertume ; & ce qui acheva de le désoler, fut l'accablante nouvelle qu'il apprit à son arrivée à

Erivan que le Pere Chaumel venoit de mourir, après treize jours d'une fièvre continue. Quelque soumission qu'il eût aux ordres de la Providence, dont il adoroit les dispositions, il sentit si vivement la perte du saint homme, qu'il regardoit comme la dernière ressource des affaires de la Religion, qu'il succomba enfin sous le poids de tant d'afflictions; les longs & les pénibles voyages d'ailleurs qu'il avoit été obligé de faire coup sur coup & sans relâche, avoient beaucoup usé ses forces & altéré la santé; de sorte qu'il tomba malade le 16. d'Octobre, & que son mal redoublant les jours suivans, on désespéra de sa guérison. Las de traîner si long-tems une vie de Voyageur plutôt que de Missionnaire, il n'eut pas de peine à se résigner à la mort, qu'il regardoit comme un port tranquille après tant d'orages: ce n'est pas que ces sentimens lui fissent oublier qu'il étoit pécheur, & qu'en cette qualité il ne craignît les jugemens de Dieu; mais il étoit soutenu par la confiance qu'il avoit en la bonté du Pere des miséricordes, & au mérite de Jesus-Christ, son cher Fils; c'étoit l'unique fondement de paix dont il jouissoit dans l'extrémité de sa maladie. Elle ne fut pas long-tems en sa violence, il se trouva beaucoup mieux quelques jours après, ses forces

mêmes se rétablirent bien plus promptement qu'on n'eût dû l'espérer : Je n'étois pas encore mûr pour le ciel , dit-il , & le Seigneur me destinoit encore à d'autres voyages avant que je fisse celui de l'éternité ; mais on peut dire que ce qui hâta sa guérison , fut l'heureuse nouvelle qu'il reçut d'Erzerom.

Le Frere Medecin , qu'il y avoit laissé , lui mandoit qu'il venoit de recevoir de Constantinople un paquet à son adresse , où il y avoit une lette du Capi Kyaya pour le Bacha d'Erzerom , & une autre du grand Mufti ou Chef de la Religion dans l'Empire pour Fesula , avec des ordres très-pessans de rappeler incessamment à Erzerom les Peres François , & de les y rétablir selon la teneur des capitulations , sans permettre que personne les inquietât à l'avenir. Le Frere ajoutoit qu'aussi-tôt après la réception de ces ordres , le Bacha lui avoit donné un bouyourdi ou commandement pour le rétablissement des Missions , & que Fesula lui avoit ordonné de leur écrire de revenir , & de les assurer de sa protection , sur quoi le Frere le pressoit de ne pas différer son retour d'un moment.

La joie que ces heureuses nouvelles lui donnerent ne fut pas cependant sans quelque mélange d'inquietude ; le passé lui faisoit
craindre

craindre pour l'avenir: l'expérience lui avoit appris qu'il falloit peu compter sur les dispositions présentes du Bacha & de Fesula; que c'étoit l'ordinaire des Gouverneurs des villes frontieres de l'Empire, de mettre, comme ils le disent eux-mêmes, les ordres de la Porte tantôt sur leurs têtes, tantôt sous leurs pieds, selon qu'il leur plaît: enfin il avoit des pressentimens que ce dernier retour à Erzerom ne seroit ni plus heureux ni plus durable que l'avoient été les précédens; il se roidit cependant contre ses soubçons & contre ses craintes; & pour ne manquer à rien de tout ce que la présente conjoncture exigeoit de lui, il se disposa à partir au plutôt pour Erzerom.

Avant qu'il sortit d'Erivan, le Roi de Perse Cha-Husseïn venoit de monter sur le Thrône, & voulant signaler le commencement de son regne par un coup d'éclat & de zele pour sa Religion, fit publier par tout l'Empire une défense très-rigoureuse à tous ses Sujets de boire du vin, & même d'en garder dans leurs maisons; cet ordre vint à Erivan, & il y fut exécuté dans toute sa rigueur: les Officiers du Roi, commis pour cette défense, firent la visite chez les Chrétiens aussi-bien que chez les Mahometans; & par tout où ils trouverent du vin dans ces jarres ou grandes urnes de

O

terre, dont les Orientaux se servent comme de tonneaux, ils les cassèrent, & noierent les caves & les celliers des meilleurs vins de Perse. Ils vinrent dans la maison des Jesuites comme en toutes les autres; & après avoir signifié à notre Missionnaire, qui s'y trouva seul, l'ordre du Roi, ils lui demanderent d'ouvrir la cave; La voilà, leur dit le Pere, en leur montrant la porte, mais pour vous l'ouvrir, c'est ce que je ne ferai pas; vous pouvez l'enfoncer si vous voulez, mais sçachez que l'ordre du Roi n'est que pour les Sujets, & non pas pour nous qui sommes ses Konaks & ses hôtes. Ils se contenterent d'apposer les sceaux sur la porte, mais de maniere que les personnes de la maison pouvoient l'ouvrir & la fermer sans rompre le sceau, qui fut bien-tôt levé par le Kan même.

Le 25. de Novembre notre Missionnaire se sentant assez bien pour se mettre en chemin, partit d'Erivan pour Erzerom, où il arriva le 4. de Décembre de l'an 1694.

*Treizième Voyage d'Erivan à
Erzerom.*

IL ne lui arriva rien d'extraordinaire dans la route, mais dans le peu de séjour qu'il fit à Erzerom, il auroit eu de quoi

s'étonner étrangement s'il n'avoit pas connu le génie de ceux qui avoient autorité dans la ville ; en y entrant il y trouva un des Peres Missionnaires qui s'y étoit rendu de Trebizonde ; sur l'avis que le Frere Medecin leur avoit donné du rappel des Jesuites, toute son attention fut d'abord d'éviter le moindre éclat, pour ne donner aucun ombrage ni aux Turcs, ni aux Armeniens Schismatiques : il avoit à craindre des uns & des autres, & il devoit ménager les Catholiques pour leurs propres interêts, & pour ceux de la Religion.

Comme il étoit parti d'Erivan en compagnie de deux Religieux, l'un Carme-Déchaux & l'autre Dominicain, qui revenoient de Perse en Europe ; il les avoit prévenus sur le danger qu'il y auroit que trois Peres Europeens entraissent ensemble dans Erzerom ; il se sépara d'eux pour prendre les devans à quelque distance de la ville, & il les pria d'aller descendre en quelque caravanfaras, & de n'en sortir point que quand ils voudroient venir dire la Messe en la Chapelle de la Mission ; il leur persuada même de ne séjourner à Erzerom que le moins de tems qu'ils pourroient. Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, que l'un de ces Peres étoit Allemand & l'autre Italien, & qu'ils auroient été traitez

par les Turcs comme ennemis de l'Empire Ottoman. Après avoir observé pendant quelques jours la disposition des esprits, il alla chez Fesula, c'est cet ennemi des Chrétiens & des Missionnaires, dont j'ai parlé dans les remarques que j'ai faites sur la Turquie; notre Missionnaire le connoissoit, & ne s'y fioit nullement; cependant agissant ainsi que le demandoit les conjonctures, il le remercia de la grace qu'il avoit faite à lui & à ses Freres de les rappeler, & il lui présenta les capitulations; Fesula les lut, & après les lui avoir rendues il commença à examiner notre Missionnaire & son Compagnon avec une attention qui les surprit, & qui les mit déjà dans quelque inquiétude: Estes-vous Medecins, leur demanda-t-il? Non, Seigneur, répondit notre Missionnaire: Estes-vous Marchands, reprit-il? Encore moins, lui repliqua notre Missionnaire: N'étant ni Medecins, ni Marchands, continua Fesula, qu'est-ce donc qui vous a pû attirer en ces pays, qu'êtes-vous venu y chercher? Vous avez sans doute des desseins que vous cachez; par le moien de votre Ambassadeur vous avez surpris la clémence & la bonté du Grand Seigneur; notre Missionnaire répondit à ce discours peu obligeant d'une maniere sage & solide; mais voyant que Fesula n'écoutoit pas ses raisons;

Seigneur, lui dit-il d'un ton plus ferme, fans sortir jamais des bornes du respect & de la modestie, j'ai déjà bien prévu que malgré notre rappel & les ordres exprès du Grand Seigneur, nous trouverions de nouveaux obstacles à notre rétablissement; j'étois tranquille à Erivan, & j'y serois encore, si vous ne m'aviez fait la grace de me rappeler; nous ne prétendons point rester ici malgré vous; toutes les fois que vous avez crû devoir nous obliger d'en sortir, vous n'avez trouvé nulle résistance en nous, & nous sommes encore prêts de nous retirer au premier ordre que vous nous en donnerez. Il ne repliqua rien; il ne parut pas offensé de cette réponse; & de la maniere dont finit l'entretien, notre Missionnaire jugea que lui & ses Compagnons pourroient, au moins pour quelque tems, demeurer tranquilles à Erzerom.

Il reçut dans ce tems-là par la voie de Constantinople le ballot ordinaire qu'on envoie tous les ans à Marseille pour les Missions; il ne contenoit, selon la coûtume, que des images, des chapelets, & de petits ouvrages propres à entretenir la piété parmi le peuple qu'on instruit: mais il y avoit une chose beaucoup plus précieuse, & qu'il attendoit de Rome depuis plus de deux ans; c'étoit une insigne Relique de saint

Gregoire-l'Illuminateur, premier Patriarche d'Armenie ; elle étoit enfermée dans une boîte de filigrane d'argent , & scellée du sceau de l'Archevêque de Naples , où il y a une Eglise dans laquelle sont déposés les ossemens de ce glorieux Martyr. On y avoit joint les attestations nécessaires , pour faire foi de l'authenticité de la Relique ; notre Missionnaire l'avoit demandée avec instance, dans le tems que la Mission d'Erzerom étoit dans le plus florissant état : aussi étoit-elle envoyée pour être exposée au culte & à la vénération des Fideles dans la premiere & la principale Eglise des Peres de la Compagnie de Jesus en Armenie. C'est ainsi que l'Archevêque appelloit dans ses Lettres Patentés l'Eglise d'Erzerom dédiée au saint Illuminateur de la Nation Armenienne. Si cette Relique fût venue dans le tems que la divine parole fructifioit avec tant de succès à Erzerom , elle y auroit infiniment augmenté le zele , la ferveur & la pieté des Armeniens , qui ont pour leur saint Patriarche la vénération la plus profonde , & il y auroit eu lieu d'espérer que le schisme auroit été entierement aboli dans toute la ville ; mais les choses y étoient bien changées , la zizanie y avoit presque étouffé tout le bon grain ; le parti des Schismatiques , soutenu par tout ce qu'il y avoit de personnes

d'autorité parmi les Turcs, s'étoient rendu redoutable ; les Armeniens Catholiques étoient toujours à la vérité inviolablement attachez à la Religion, mais ils n'osoient, comme auparavant, en pratiquer les actions au dehors, qui les auroient exposez à de terribles avanies. L'Evêque Aaron, qui avoit été rétabli dans son Siége, gardoit lui-même des précautions que l'état des affaires demandoit alors de sa prudence ; il envoya faire des excuses aux Jesuites de ce qu'il ne leur rendoit pas visite, dans la crainte de renouveler les troubles qui sembloient un peu s'appaiser. Un jour que notre Missionnaire l'apperçut dans les rues, il se détourna pour l'aller saluer ; cette démarche d'amitié parut embarasser le bon Evêque, ils ne furent ensemble qu'un moment, encore ne fût-ce qu'en regardant de côté & d'autre si personne ne les observoit : voilà sur quel pied les Missionnaires étoient obligez d'être avec les Catholiques, & les Catholiques avec les Missionnaires, toujours bons amis, mais sans oser ni se visiter, ni se parler qu'à la dérobée.

Sur la fin de Février de l'an 1695. il y eut à Erzerom de grandes réjouissances, avec plusieurs décharges de toute l'artillerie de la Ville & du Château pour le recouvrement de l'Isle & de la Ville de Scio, que les

Turcs venoient de reprendre aux Venitiens qui les leur avoit enlevée l'année d'auparavant ; les fêtes redoublerent à la nouvelle qu'on eut presque en même-tems de l'élevation du nouveau Sultan Mustapha.

A peine ce Prince fut-il monté sur le Thrône , qu'il songea à la fortune de Fesula-Effendi, dont il connoissoit les qualitez , & qu'il jugeoit digne de sa confiance. Il y avoit plusieurs années qu'il étoit relegué à Erzerom, plus craint, plus puissant, plus absolu dans son exil, que les Bachas mêmes avec toute leur autorité. Mustapha l'appella à Andrinople pour être de tous ses conseils ; l'éloignement de Fesula donna de la joie à tous les Catholiques qui le regardoient comme l'ennemi le plus déclaré de la Religion ; mais ils ne faisoient pas réflexion qu'en s'éloignant d'eux il étoit près de la personne du Grand Seigneur, & qu'ayant sa confiance, Fesula absent alloit leur être plus à craindre que Fesula présent, par le crédit qu'il auroit : cela ne fut que trop vrai, il porta à Andrinople toute la mauvaise volonté qu'il avoit eu à Erzerom contre les Catholiques, & il fut plus en état que jamais de leur nuire, comme il ne manqua pas de le faire.

Le 30. de Mai les Peres d'Erzerom reçurent une lettre de l'Ambassadeur de France,

à la Porte, par laquelle il leur donnoit avis, avec bien du chagrin, que le nouveau Sultan venoit de porter un édit foudroyant contre les Armeniens convertis, & contre les Missionnaires qui avoient travaillé à leur conversion; qu'il ordonnoit aux premiers, sous de grieves peines, à rentrer dans leur ancienne Religion, à moins qu'ils n'aimassent mieux se faire Mahometans; & pour les seconds, qu'ils chargeoit les Bachas de les punir selon toute la rigueur des loix, s'ils ne fortoient incessamment des terres de son obéissance. Conséquemment à cet édit l'Ambassadeur mandoit aux Missionnaires d'Erzerom & de Trebizonde de ne plus rester ni dans l'un, ni dans l'autre de ces endroits, mais qu'ils pourroient se retirer dans quelle ville ils voudroient de l'Empire où il y auroit des Consuls François, & qu'ils y seroient sous la protection du Roi. Ce dernier coup acheva d'atterer notre Missionnaire, qui regarda sa chere Mission d'Erzerom comme perdue sans ressource, il fallut se soumettre aux ordres de la Providence.

Ce fut donc le premier de Juin de l'année 1695. qu'il sortit d'Erzerom, & qu'il dit le dernier adieu à son bien-aimé troupeau qu'il avoit conduit dans les voies du salut pendant quatre années, dont les deux premières

furent fort heureuses & fort tranquilles, & les deux autres dans une agitation perpétuelle, qui l'avoit obligé à quitter son poste jusqu'à quatre ou cinq fois, & qui le contraignoit de l'abandonner une dernière fois pour n'y retourner jamais. Il y laissa cependant le Frere Medecin, pour lequel il n'y avoit rien à craindre, comme une foible étincelle, dont le Seigneur voudroit peut-être se servir un jour pour rallumer un feu qui sembloit être entierement éteint.

Quatorzième Voyage d'Erzerom à Constantinople, & le séjour que notre Missionnaire y fit.

APRE'S huit jours de marche il arriva à Trebizonde avec le Pere le Blanc; les Missionnaires, sur le même avis de l'Ambassadeur, en étoient déjà partis pour Constantinople, & le neuvième une saïque se trouvant prête à mettre à la voile, le Pere & son Compagnon s'y embarquerent; la navigation fut heureuse, nul accident ne leur arriva sur la mer noire, & la saïque les rendit le 25. de Juin à Galata.

Ils y furent reçus par les Peres de la Compagnie comme des confesseurs de J. C.

bannis pour la querelle, & ils en furent traités avec la charité la plus cordiale & la plus tendre. Après quelques jours de repos, le premier soin de notre Missionnaire fut d'informer des dernières révolutions d'Erzerom les personnes auxquelles il étoit important d'en donner avis. Il en écrivit donc à Paris au Procureur des Missions Orientales, & il lui fit sentir les difficultés qu'il y auroit de relever jamais les Missions d'Erzerom & de Trezibonde, à moins qu'on n'obtînt du Roi qu'il y eût dans ces deux villes des Consuls François, comme il y en avoit dans toutes les Echelles du Levant: il manda la même chose à l'Ambassadeur de France à Andrinople, & il lui ajoutoit que depuis son arrivée à Constantinople il avoit trouvé un Marchand qui s'offroit d'aller résider à Erzerom, pourvu que son Excellence lui obtînt du Roi les Patentes nécessaires, les privilèges, & les appointemens qu'on accorde aux autres Consuls: enfin, il écrivit en Perse au Pere Bouchet, Supérieur de la Mission d'Ispahan, en le priant de vouloir bien se charger du soin des Missions de Perse & d'Armenie, jusqu'à son retour en Perse.

S'étant acquitté de ses premiers devoirs, il s'appliqua tout de bon à posséder parfaitement la langue Turque, qui devoit être

pour lui d'une extrême utilité, soit qu'il restât en Turquie, soit qu'il retournât à Ispahan : il la parloit déjà aisément, mais il ne la sçavoit pas encore bien lire, & c'est ce qu'elle a de plus difficile ; elle se lit, non pas comme la nôtre de gauche à droite, mais de droite à gauche ; & dans les livres Turcs le premier feuillet, par où on commence de lire, seroit le dernier dans nos livres. Une autre difficulté, c'est que dans l'écriture Turque on n'écrit que les consonnes, & l'on supprime ordinairement les voyelles que le lecteur doit deviner pour former le mot : quand on veut cependant écrire d'une manière plus lisible, en faveur des commençans, on supplée aux voyelles par des accens & des points, qu'on marque tantôt dessus, tantôt dessous la consonne, & qui ont la force de l'une des voyelles, selon qu'ils sont ou en haut ou en bas de la consonne, le nombre même des points, comme leur situation varie la voyelle, tout cela fait que peu de Turcs sçavent bien lire leur langue.

Pour apprendre donc à la lire aussi parfaitement qu'à la parler, & que prétendoit notre Missionnaire, il avoit besoin d'un bon maître ; il le trouva dans la personne d'un Moulla ou Prêtre Turc, qui se donnoit la peine de venir tous les jours enseigner

à un Jesuite à lire & à parler. Au bout de quelques semaines le Missionnaire commença à lire passablement, & le Moulla le crut assez avancé pour lui mettre en main un assez gros livre pour y prendre des leçons & s'accoutumer à lire seul & sans maître. Ce livre étoit une espece de theologie Turque, divisée comme la nôtre en différens traités de Dieu, des Anges, des actes humains, &c. Il en fit copier un exemplaire qu'il laissa à Ispahan; s'il l'avoit rapporté en Europe il auroit trouvé place dans une Bibliotheque, & les curieux sçavans auroient été bien aises d'y voir comment des gens sans lettre & sans étude pensent & raisonnent sur les matieres les plus abstraites de la Theologie; le lecteur en peut juger par cet exemple.

Dans le premier traité qui est de *Deo*, l'Auteur, qui dans l'estime du Moulla étoit parmi eux, un saint Thomas, parlant de la science de Dieu, pour faire comprendre comment il voit tout & entend tout, s'exprime en ces termes: Kara ghietgé, kara mermer ustuné, kara karintgenum jurudughuni allah ghieurur, Onun dahî ayagh bastuguni ichidyr: c'est-à-dire, quand dans la nuit la plus noire une fourmi noire marcheroit sur un marbre noir, Dieu la verroit & entendroit le bruit de ses pattes.

On rira sans doute de la pensée & de l'expression du Theologien Turc ; elle ne laisse pas cependant d'être assez énergique par rapport à des gens qui ne sont éclairés ni des lumières de la foi, ni de celles des sciences humaines.

L'application du Missionnaire à l'étude de la langue Turque ne lui fit pas oublier ce qu'il devoit aux Armeniens qui sont à Constantinople, ainsi qu'on l'a déjà dit, au nombre de plus de soixante mille : comme il étoit le seul de la maison qui sçût leur langue, ce fut une occupation pour lui qui valloit au moins une Mission : il avoit avec eux de fréquens entretiens sur les matieres de Religion. J'en trouvai un, dit-il, plus zélé que les autres, & plus disposé à apprendre, ce qu'il ne lui étoit pas permis d'ignorer, car il étoit Diacre. Je me servois de lui pour sçavoir les abus qui se gissoient parmi ses confreres, & je tâchois de le rendre capable de les combattre ; il me vint dire un jour qu'il avoit assisté au batême d'un enfant, & qu'il doutoit beaucoup que ce pauvre enfant fût bien batisé ; je lui en demandai la raison, ajoute notre Missionnaire, & il me la dit ainsi : Dans le tems que le Curé prononçoit les paroles de la forme, un Diacre qu'il avoit auprès de lui ondoioit l'enfant : Cela

ne vaut rien, répartit notre Missionnaire ; & il en avertit le Patriarche qui étoit à Constantinople, qui fit venir le Curé, lui fit une verte reprimande, l'interdit de ses fonctions, & pourvut au batême de l'enfant.

Le 15. d'Août il y eut dans l'Eglise des Jesuites une cérémonie des plus édifiantes : quoique les Armeniens, selon le Rit de leur Eglise, ne célébraient la Fête de l'Assomption que treize jours plus tard que l'Eglise Romaine, ils demandèrent avec instance d'avoir part à la cérémonie qu'on en faisoit dans l'Eglise de la Compagnie ; les Pères y consentirent, & voulurent même leur laisser tout l'honneur de la cérémonie. Un Vertabied ou Docteur Armenien célébra pontificalement, & un autre prêcha en sa langue devant un grand peuple qui remplissoit le dedans & le dehors de l'Eglise. Notre Missionnaire qui gardoit précieusement la Relique de saint Gregoire-l'Illuminateur, qu'il avoit reçue de l'Archevêque de Naples, ne crut pas pouvoir trouver une plus belle occasion de lui faire rendre tout le culte & la vénération que les malheurs de la Mission d'Erzerom l'avoient empêché de lui procurer dans cette ville là. Elle fut en effet exposée solennellement sur l'Autel pendant le saint Sacrifice de la

Messe , après avoir été visée & reconnue authentique par Monseigneur Spica , Patriarche de Constantinople , de l'Ordre de saint François. La Messe étant finie , le Prêtre officiant prit la Relique de dessus l'Autel , & étant descendu jusqu'à la balustrade il fit au peuple un petit discours , mais pathétique , sur les obligations que la Nation Armenienne avoit au grand saint Gregoire , dont il tenoit la sacrée Relique entre les mains , & sur l'inviolable fidélité avec laquelle tous devoient conserver la foi qu'ils avoient reçue du saint Illuminateur leur premier Patriarche. Le discours fut souvent interrompu par les soupirs & les gémissemens de l'Assemblée ; il étoit impossible de ne pas verser des pleurs , en voiant ce bon peuple fondre en larmes : hommes , femmes , enfans , tous se traînant sur les genoux jusqu'à la balustrade pour honorer & pour baiser la Relique du Saint.

Le 19. de Septembre de l'année 1695. le Prince & la Princesse Tekeli arrivèrent à Constantinople avec une suite de cinquante personnes , & allèrent descendre au palais qu'on leur avoit préparé sur le bord de la mer , dans le quartier des Grecs. C'est ici un point d'histoire que je laisse aux Historiens de ce tems-là , n'ayant nul rapport aux Missions de Turquie , de

Perse & d'Armenie, qui font le sujet de ce Journal; je n'omettrai pas cependant ce qui regarde notre Missionnaire, & ce qu'il fit à l'égard du Prince & de la Princesse, sans se mêler aucunement de leurs affaires.

Le Prince Tekeli dès le lendemain de son arrivée à Constantinople, envoya deux Gentilhommes de sa suite aux Peres de la Compagnie, pour leur dire que la Princesse son épouse souhaiteroit de conférer avec quelqu'un d'eux sur une affaire importante qui regardoit sa personne; notre Missionnaire fut député avec le Pere le Blanc pour aller rendre les devoirs de la Communauté au Prince & à la Princesse, & sçavoir en même-tems sur quoi elle avoit à les consulter: ils y allerent, on les annonça, & ils furent incontinent admis à l'audience. Le Prince étoit assis sur un sofa à la façon des Orientaux, & dès qu'ils parurent il leur fit un accueil très-gracieux, jusqu'à leur dire qu'il se seroit levé pour les recevoir, s'il n'en étoit empêché par une goutte qui le tourmentoit cruellement. Sçachant qu'ils étoient François il leur fit bien des questions, auxquelles ils répondirent avec une discrétion qui convenoit à des personnes de leur robe, & que le Prince lui-même ne désapprouva pas, comme il le parut par ce qu'il leur ajouta en poussant

un grand soupir : Ah ! mes Peres , si j'avois trouvé des gens de votre caractere je ne me serois pas porté aux extrémitez qui ont fait mon malheur , & qui m'ont réduit enfin au triste état où vous me voiez. Après quoi changeant de discours : La Princesse veut vous voir , leur dit-il , elle est de votre Religion , & elle a quelque conseil à vous demander ; il les fit donc conduire à son appartement , où elle les reçut avec les marques les plus singulieres de consideration & de bonté. Après les premiers complimens que lui firent les Peres , & les témoignages de respect qu'ils lui rendirent , elle leur fit un petit détail de ses aventures & de ses disgraces , & ils remarquerent l'un & l'autre dans tout son discours une soumission parfaite aux ordres de la Providence , un attachement inviolable à la Religion Catholique , une pieté tendre & solide , & beaucoup d'affection pour leur Compagnie : elle leur fit voir sa Chapelle qui étoit très-dévote & très-riche , & elle leur témoigna qu'elle auroit bien souhaité qu'elle fût défervie par un Jesuite , mais qu'elle voioit bien que la distance des lieux ne le permettoit pas ; puis entrant en matiere elle leur déclara ce qui l'avoit porté à les prier de venir la voir : Il y a huit ou neuf mois , leur dit-elle , que venant à

Constantinople, & étant arrivée à Belgrade, j'y accouchai d'une fille qui fut nommée Sufanne en son batême ; son âge tendre & sa complexion délicate ne furent pas à l'épreuve des fatigues d'un si long voyage ; le Seigneur qui me l'avoit donnée me l'ôta dans mon passage à Nicopolis ; je la fis embaumer, & je l'ai transportée jusqu'ici dans le désir que j'ai eu de la voir enterrée dans une Eglise Catholique, & c'est la vôtre, mes Peres, que j'ai choisie pour cela ; j'espère que vous voudrez bien m'accorder cette grace, & recevoir en dépôt les ossemens de ma chere enfant. Les Peres lui firent de très-humbles remerciemens de l'honneur qu'elle leur faisoit, & lui ajouterent : Nous ne doutons pas, Madame, que notre Supérieur ne se tienne honoré du choix que vous faites de notre Eglise pour cette cérémonie, si vous l'agréez nous reviendrons vous en apporter les assurances : Je vous en prie, dit-elle, & à votre retour nous conviendrons ensemble du jour & de l'ordre de l'enterrement.

Ils revinrent le 26. avec les réponses du Supérieur, telles que la Princesse les avoit souhaité, & la cérémonie fut fixée sans délais au jour suivant : L'état où vous me voyez, mes Peres, leur dit alors la Princesse, d'un air qui leur tira les larmes des

yeux, ne me permet pas de faire les choses avec la magnificence & l'éclat qui conviendrait ; il faut s'accommoder au lieu, au tems & aux conjonctures où la Providence a permis que je me trouve, & regler la dépense à proportion de nos forces. Les Peres convinrent avec elle de la maniere dont le corps de la Défunte seroit transporté de Constantinople à Galata, comment il y seroit reçu par le Clergé Catholique & conduit à l'Eglise de la Compagnie, du nombre des flambeaux & des cierges, & de toutes les choses qui seroient observées dans la cérémonie.

Le lendemain 27. le corps de la jeune Princesse fut exposé sur une espede d'estrade dans une caique à quatre paires de rames, tendue de blanc & ornée de fleurs ; la Princesse sa mere étoit dans une autre caique, & les personnes de sa suite distribuées en dix ou douze gondoles, servoient d'escorte de part & d'autre à la caique où étoit le corps de la Défunte : le cortége traversa en bon ordre le Port de Constantinople, n'avançant que lentement à demi coup de rames, tous les bords de la mer étoient occupez d'une foule du monde accouru à un spectacle si nouveau dans la capitale de l'Empire Ottoman. Dès que la Princesse fut descendue à terre, elle reçut

les complimens des Corps Religieux qui l'attendoient à la sortie de sa caïque ; les Peres Franciscains en grand nombre, comme Curez de l'Eglise Patriarchale, prirent possession du corps, qui fut porté avec les banieres, les flambeaux & les cierges allumez, le chant, & les autres cérémonies de l'Eglise, par la grande rue de Galata, qui regne le long du Port jusqu'à la maison des Jesuites, les deux côtez de la rue étant bordez de Janissaires pour empêcher le désordre.

Le Convoi y étant arrivé, les Peres de la Compagnie qui l'attendoient en chapes & en surplis, reçurent des mains des Religieux le corps de la petite Princesse, qui fut porté dans leur Eglise, & déposé sur un catafalque qu'ils avoient préparé. On chanta la Messe des Anges, & le reste des obseques se fit avec les cérémonies ordinaires ; tout étant fini la Princesse voulut voir la maison, & entrant dans la salle elle y trouva une collation toute prête, que les Peres la supplierent d'agréer, pendant qu'une autre fut servie dans une chambre voisine pour ses Officiers & ses Domestiques. Elle témoigna à ces Peres de la maniere la plus affectueuse les obligations qu'elle leur avoit : Je n'aurois jamais osé

espérer, ajouta-t-elle, qu'on fit tant d'honnêteté à des personnes étrangères dans l'état de leur malheur & de leur exil. Ces Peres, charmez de la voir contente, lui firent leurs remerciemens de ses bontez, & la suivirent avec un bon nombre d'Officiers jusqu'à la caique où elle se rembarqua pour retourner en son palais.

Sur le soir du jour même des gens de la Princesse vinrent encore de sa part témoigner sa reconnoissance aux Jesuites, & les prier d'accepter, pour marque de sa gratitude, les présens qu'elle leur envoioit; c'étoit deux grands mouchoirs en broderie, où étoit enveloppés des gants d'un travail rare propres à un Evêque, & une mitre à fond d'or parfemée de diamans, & grêlée de perles fines: elle avoit elle-même travaillé ces deux ouvrages pour un Evêque-Cardinal, à qui son changement de fortune l'empêcha de les donner; ces présens furent estimez deux mille florins.

Cette vertueuse Princesse qui faisoit tous les jours des vœux pour la conversion de son époux, eut enfin la consolation d'être exaucée; les Turcs, auxquels il devint suspect, pour l'éloigner des terres des Princes Chrétiens, le releguerent à Nicomedie en Asie, où il mourut entre les mains du Pere

Braconier, Jésuite, qui profita de ses derniers momens pour lui faire abjurer l'hérésie, & le ramener au sein de l'Eglise.

*Après cette digression, beaucoup plus courte que celle que j'ai trouvée dans les mémoires de notre Missionnaire, je dois le suivre & raconter ce qui se passa d'édifiant dans la maison de la Compagnie pendant qu'il fut à Constantinople : dans cette année 1695. cette capitale fut extraordinairement attaquée d'une peste très-violente qui causa de terribles ravages dans la ville & dans les faubourgs de Pera & de Galata ; elle s'alluma sur-tout dans le baigne du Grand Seigneur, situé vers le fond du Port, à l'extrémité de Galata.

Ce baigne est une grande & vaste prison souterraine, qui ne reçoit de jour que par de petites ouvertures ou lucarnes, pratiquées de distance en distance dans une espèce de voûte qui sert de couverture à cet affreux cachot. Les esclaves du Sultan y sont renfermez au nombre de près de mille, traînant tous à leurs pieds de grosses chaînes de fer, dont la vue & le bruit font horreur. Ils ne sortent de cette prison que pour aller travailler aux chantiers où l'on construit les vaisseaux & les galeres du Grand Seigneur : le Vendredi, qui est aux Mahometans ce que le Samedi est aux Juifs, & le Dimanche aux

Chrétiens, c'est-à-dire, jour de repos, ces malheureux restent dans le bague, & moyennant quelque chose qu'on donne au portier, il est permis aux Chrétiens même d'y entrer, de les voir, de leur parler, de les consoler, de leur distribuer des aumônes, & même de leur porter quelque rafraîchissement, ce que font souvent des personnes de piété, à qui la charité donne du courage pour pénétrer dans ce lieu de misère. L'obscurité, l'infection & la puanteur y sont encore moins insupportables que la fumée noire & épaisse, causée par les feux qu'on y allume, sur-tout en hyver, & qui ne trouvant presque aucun issue pour se dissiper, remplit tellement cette triste demeure, que ceux qui y viennent de dehors seroient en danger d'y perdre les yeux s'ils y restoient long-tems.

Comme il se trouve parmi ces esclaves bon nombre de Catholiques de toutes les Nations de l'Europe, il leur est permis d'avoir une Chapelle, où l'exercice de la Religion leur est libre; les Peres de la Compagnie la desservent, ils sont les Curez du Bague, & l'on peut dire que c'est-là le travail le plus pénible & le plus fructueux de la Mission. Ils y vont deux Prêtres tous les Samedis l'après-midi, & ils y passent le reste de jour, & très souvent une grande partie

partie de la nuit, occupez sans relâche à instruire, à consoler, à prêcher ces pauvres affligés, à leur dire la Messe, & à leur administrer les Sacremens : ces exercices de zèle & de charité durent ordinairement jusqu'à la pointe du jour du Dimanche, qu'on tire ces misérables du Bagne pour aller au travail.

A l'entrée du Bagne on voit une autre Chapelle bien entretenue, qu'on appelle la Chapelle des François sous le titre de saint Louis ; les Jesuites y vont les Dimanches & les Fêtes dire la sainte Messe & administrer les Sacremens aux Officiers François des bâtimens armez en course qui ont été pris par les Turcs, & pour lesquels on a des égards qu'on n'a pas pour les autres esclaves.

La peste s'étant donc déclarée dans le Bagne, les Jesuites se crurent obligés de se sacrifier pour le salut des esclaves qui en seroient frapés ; le Supérieur qui souhaitoit de ménager le peu de gens qu'il avoit, sans abandonner les malades du Bagne, voyant un saint Prêtre Sciote qui se dédioit au service des pestiférés, lui fit proposer de vouloir bien se charger de ceux du Bagne, en lui offrant telle retribution qu'il souhaiteroit ; mais il répondit à notre Missionnaire, qui lui en fit la proposition, qu'il s'en

P

chargeroit volontiers , n'étoit qu'il en avoit déjà un si grand nombre , qu'il ne lui étoit pas possible d'en prendre davantage ; sur quoi le Supérieur rassembla tous les Jesuites de la maison ; & après leur avoir fait un discours très-touchant sur l'obligation attachée à leur'état de secourir les malades du Bagne , & du mérite devant Dieu qu'il y auroit à sacrifier sa vie pour le prochain ; Je vous ai assemblez , mes Peres , leur dit-il , pour voir qui de nous commencera le sacrifice ; à peine eut-il prononcé ces mots que tous se jetterent à genoux à ses pieds , chacun demandant la préférence dans une action si héroïque , & si digne de leur sainte vocation. Alors le Supérieur s'adressant aux Missionnaires d'Armenie ; Trouvez bon , mes Peres , leur dit-il , que je vous donne d'abord l'exclusion ; vous n'êtes pas de nos Missions ; les persécutions vous ont obligez de chercher ici un asyle , je serois responsable de votre vie si je ne la ménageois pas , il ne m'est pas permis de disposer de vos personnes ; ensuite il fit choix de trois Prêtres ses inférieurs , qu'il nomma pour avoir soin du Bagne , & pour se relever successivement l'un l'autre dans cet exercice de charité. Un Frere Medecin des Missions d'Armenie fit tant d'instance qu'il mérita d'être le quatrième ; en moins de

deux mois tous les trois Prêtres consommèrent leur sacrifice , & furent enlevés par la peste , & le Frere n'en fut point atteint : cependant la contagion qui se répandit dans le quartier des Jésuites , où la plupart des maisons étoient infectées de peste , fit songer au Supérieur à sauver son petit troupeau : il envoya ce qui lui restoit de Peres à un village Grec près de Pera , situé sur une hauteur , où il espara que le bon air les garantiroit d'une maladie si universelle. Ils n'y furent pas cependant une journée que deux personnes moururent de peste dans la maison où ils s'étoient logés , ce qui les fit retourner sur le champ à Galata : mais comme il avoit un soin tout particulier de la santé des Missionnaires d'Arménie , il les obligea de se retirer à Mal-tepé , lieu très-délicieux sur le bord de la mer dans le Golphe de Nicomedie , où le Pere Supérieur n'épargna rien pour leur conservation. On peut dire que cette sage & charitable précaution sauva la vie à notre Missionnaire , qui avoit déjà senti quelque atteinte du mal contagieux par un grand étourdissement de tête , de fréquens maux de cœur , & des envies de vomir : ces pronostics auroient sans doute été suivis d'un plus grand mal , & la peste auroit achevé de se déclarer , pour peu qu'il eût encore resté dans le mauvais air.

Le mal contagieux se rallentit enfin, & cessa presque tout-à-fait à Constantinople, pendant le séjour que les Missionnaires d'Arménie firent à Mal-tepé, & ils crurent alors qu'ils pouvoient sans risque retourner à Galata; notre Missionnaire y trouva un Medecin François établi à Constantinople, & qui avoit eu le courage d'aller par tout où la peste étoit la plus allumée; il lui demanda s'il n'avoit pas craint dans un péril si évident de contracter lui-même la contagion: Non, répondit-il, je n'ai nullement appréhendé, & la précaution que je prends, en secourant les pestiferez, c'est d'être toujours vêtu de soie, & de porter en ma poche des crapaux séchez.

Notre Missionnaire passa le reste de l'année à Galata, en attendant réponse aux lettres qu'il avoit écrites en France: il la reçut, & en même-tems un ordre de suspendre pour un tems les Missions d'Erzerom & de Trebizonde, surquoi il prit la résolution de retourner en Perse par Alep. Il eut tout le tems de se préparer à un si long voyage par des pays qu'il n'avoit pas encore vûs; & le 31. de Janvier de l'an 1696. il s'embarqua avec un des Peres destiné à la Mission de Chamaki, & un Drogman ou Interprète de l'Ambassadeur qui alloit à Alep.

*Quinzième Voyage de Constantinople
à Ispahan.*

C E voyage de près de huit cent lieues par une route que le Missionnaire n'avoit pas encore prise, va fournir au lecteur bien des choses qui ne sont pas indignes de sa curiosité. Le 31. de Janvier, qui fut le jour de son embarquement, le vaisseau qu'il monta ne fit que sortir du Port & côtoier le Serrail du Grand Seigneur, & cette partie de Constantinople qui fait face au Midi, jusqu'à la prison ou château des sept tours, où il resta à l'ancre.

Le 1. de Février on mit à la voile vers les six heures du soir; & après avoir traversé la mer de Marimora, on jetta l'ancre à la plus avancée des isles de cette mer vers le détroit de Gallipoli, appelée par les Turcs Ekyn-Adasi, c'est-à-dire, Isle de la Semaille, parce que la terre y est fertile, & qu'on y recueille de bon grain; elle est à cent trente mille ou quarante-quatre lieues de Constantinople.

Le 3. vers les six heures du matin, on passa à la hauteur de Gallipoli, & après avoir descendu la moitié du détroit des Dardanelles, on mouilla vers les cinq heures

du soir à Abidos en Asie, où la Nation Françoise a un Consul. Le 5. on déboucha du détroit, & après avoir côtoïé l'isle de Metelin on touchoit presque l'isle de Scio, lorsque le vent se refusa & obligea de relâcher à Portofigre; de sorte qu'on ne put arriver que le 7. à Scio, dont on parlera dans le dernier voyage de notre Missionnaire. Le 9. on parcourut la côte Occidentale de l'isle de Patmos, appelée aujourd'hui Patino, célèbre par l'exil de saint Jean l'Evangeliste, où il écrivit son Livre de l'Apocalypse: on côtoïa ensuite l'isle de Co appelée de saint Ancheu, où il y a un Général des galiotes du Grand Seigneur. Le 10. enfin on mouilla au Port de Rhodes.

La ville de Rhodes est située sur le bord de la mer à fort peu de distance des côtes de l'Anatolie, sur le penchant aisé d'une coline, avec trois fauxbourgs qui font comme l'enceinte de la ville, qui d'elle-même est petite: on y voit trois Ports qui se suivent de près, n'étant séparés l'un de l'autre que par des amas & des levées de pierres en forme de digues. Le premier est celui des galeres, les Turcs y en ont ordinairement trois; le second est pour les autres bâtimens; le troisième a peu d'eau, & il est presque entierement comblé: le second, qui est entre les deux autres, est le plus

beau des trois, & s'étend en figure de croissant. A l'une de ses pointes est bâtie sur le Roc la belle & grosse tour qu'on appelle encore aujourd'hui la Tour du grand Maître; à l'autre pointe est une autre tour bâtie de même sur un roc, & le Port est flanqué de ces deux tours.

C'étoit sur ces deux rocs qu'étoit élevé le prodigieux Colosse qui a passé pour une des sept merveilles du monde; le Colosse étoit une statue de bronze représentant Appollon, & qui avoit coûté à Chares douze ans de travail; elle avoit soixante-dix coudées de hauteur par dessus le roc, qui lui servoit de baze; son pouce étoit si gros, qu'un homme auroit eu peine à l'embrasser; ses deux pieds étoient posez sur les deux rocs à cinq cens pas de distance l'un de l'autre, de sorte que les plus gros vaisseaux pouvoient aisément passer à voiles déployées entre les jambes du Colosse pour entrer dans le Port. Cinquante-six ans après qu'il eut été élevé, il fut renversé par un tremblement de terre, & brisé en tant de morceaux, qu'un Roi d'Egypte en chargea neuf cens chameaux; on voit encore aujourd'hui une grande chaîne qu'on tend d'une tour à l'autre, quand on veut fermer le Port.

La ville de Rhodes à trois enceintes de murailles, toutes de pierres de tailles très-belles.

& très-fortes ; chaque enceinte à son fossé extraordinairement profond, avec des contre-escarpes revêtues de même de pierres ; & quoique la place ne soit pas si régulièrement fortifiée de bastions , elle a cependant des tours & des angles saillans qui en font comme la forme , à quoi il faut ajouter qu'elle a une artillerie de bronze la plus nombreuse & la plus belle qui soit dans l'Empire Ottoman.

Le palais du Grand Maître , quoique ruiné en partie , est encore fort vaste & très-habitable. Un Roi des Tartares, déposé & relegué à Rhodes , y logeoit avec le Bacha de la ville ; la rue des Chevaliers est belle , & l'on y voit encore de côté & d'autre un grand nombre d'hôtels qui valent bien des palais , aux frontispices desquels sont encore gravé les armes des Chevaliers de toutes les langues.

A l'une des portes de la ville on fit voir à notre Missionnaire la côte d'un dragon qui devoit avoir été monstrueux ; car quoiqu'elle fût courbée , elle avoit bien en longueur une aulne de Paris : l'histoire porte qu'un Chevalier voiant que ce dragon désoloit toute l'isle , & dévoroit tout ce qu'il trouvoit d'hommes & d'animaux dans la campagne , résolut de l'attaquer & d'en délivrer le pays. Pour en venir à bout il

fit faire un dragon de carton de la grandeur & de la forme de celui qu'il vouloit combattre ; & après s'être exercé lui-même & y avoir accoutumé ses chiens à l'attaque du monstre , il alla bien monté & armé d'une lance à l'endroit où il faisoit d'ordinaire sa retraite ; le dragon en sortit bien-tôt pour venir fondre sur sa proie ; le chevalier va hardiment à lui , & étant assez près pour lui porter un coup , au moment que la bête alloit se jeter sur lui , lui allonge sur le ventre au défaut des écailles un grand coup de sa lance avec tant d'adresse & tant de force , qu'il l'étend roide mort sur la place :

Les jardins au-dedans & au-dehors de la ville sont charmans ; les arbres , dont ils sont pleins , sont chargez les uns de fleurs odoriferantes , les autres de fruits délicieux. Les orangers & les citronniers y sont si communs , que notre Missionnaire étant entré dans un de ces jardins qu'il trouva ouvert , y vit la terre toute couverte de citrons & d'oranges , sans qu'on daignât les amasser.

Le 18. de Février de l'an 1696. on partit de Rhodes , & le 21. on arriva à Castel-rosso ou Château-rouge , qui a un Port très-commode , & l'on montra aux Passagers sur leur route l'endroit où étoit autrefois la

ville de Cacamo , qui est aujourd'hui entièrement ensevelie dans les eaux. On côtoia ensuite l'isle de Chypres ; & après avoir doublé le Cap de la Gatte , on vint mouiller le 26. au Port de Limasso, qui est l'Amathus des Anciens : comme on y arriva bien avant dans la nuit , on fut pris pour des Corsaires , & on essuia quelques volées de canon à boulets , dont , graces au Seigneur , personne ne fut ni tué , ni blessé , on en fut quitte pour la peur.

Dès le matin on mit à la voile pour avancer vers l'Orient jusques à Lernica. A peine avoit-on fait dix ou douze milles , qu'on apperçut un convoi Anglois de quatre vaisseaux marchands escortez de deux vaisseaux armez en guerre qui venoient à toutes voiles contre le bâtiment qui portoit les deux Missionaires ; le parti que prit leur Pilote fut de revirer de bord & de rebrousser chemin vers Limasso , ce qui se fit avec assez de diligence pour gagner le Port avant que d'être atteint par les Anglois.

Cet incident fut cause que notre Missionnaire vit à son aise l'isle de Chypres, qui mérite bien d'être vûe ; elle a plus de deux cens lieues de tour : elle abonde en grain , en coton , en fruits & en vins excellens , sur-tout aux environs de Famagoste. On prétend que c'est pour être maître de ces.

précieux vignobles, que Selim II. Empereur des Turcs, entreprit & fit la conquête de l'isle. Les Grecs l'avoient appelée Makaria, c'est-à-dire, heureuse, à cause de sa fertilité & du trésor de ses mines; on l'appella depuis Chypres, non pas à raison des cyprès qu'on y voit plus abondans & plus beaux qu'ailleurs, mais à cause des mines de cuivre & d'airain. Les Poëtes en ont fait le pays de Venus, ne croiant pas qu'il y en eût un ni plus beau, ni plus délicieux, & c'est au milieu de cette isle qu'ils ont mis les monts *Olympus & Idalus*.

Cette isle, qui avec ses envitons, formoit un Royaume, passa de la Domination des Romains à celle des Grecs, qui en furent les maîtres depuis le tems de Constantin, jusques au tems que les habitans s'étant révoltés, le Royaume tomba entre les mains d'un certain Isaac Comnene qui ne le garda pas long tems; car Richard, Roi d'Angleterre, le lui enleva en 1191. en allant dans une croisade à la conquête de la Terre-Sainte, & le donna à Guy de Lusignan. La maison de celui-ci le posséda jusques à 1475. que Jacques, surnommé l'Enfant, épousa Catherine, fille de Marc Cornaro, Venitien. Catherine remit le Royaume à la République de Venise, à laquelle il appartient pendant cent ans,

jusqu'à ce que Selym II. ainsi qu'on l'a dit
 plus haut, le conquit en 1571. Mustapha;
 son Général, mit près d'un an au siège de
 Famagoste, qui est la Salamis des Anciens,
 & la prise lui coûta près de quatre-vingt
 mille hommes, dont le barbare eut tant de
 dépit, que se livrant à sa fureur, il eut
 l'inhumanité de faire écorcher vif Marc-
 Antoine Brigadin, qui avoit défendu la
 place avec une bravoure qui méritoit un
 meilleur sort, & qu'il auroit eu sans doute
 d'un vainqueur moins barbare.

Notre Missionnaire arriva donc à Lernica
 le 1. de Mars; c'est le Port où les Mar-
 chands Europeans font leur commerce, &
 d'où ils se rendent à Tripoli & dans les
 autres villes de Syrie: les François y ont
 un Consul, qui en tems de paix fait le même
 office pour les Hollandois & les Anglois;
 les Grecs y ont une Eglise, & les Peres
 Cordeliers un Couvent en qualité de Peres
 de la Terre-Sainte; la Chapelle du Consul
 est desservie par des Capucins François. Les
 Missionnaires furent assez heureux pour trou-
 ver dans le Port une barque Françoisé,
 qui étoit sur le point de mettre à la voile
 pour Tripoli, où ils vouloient aller; ils s'y
 embarquerent après avoir eu parole du
 Commandant du convoi Anglois, qui leur
 avoit fait peur il y avoit quelques jours.

qu'il ne permettroit pas à ses gens & à ses vaisseaux de troubler leur voyage.

Ils le firent en effet tranquillement, & le 6. de Mars ils arriverent à Tripoli de Syrie ; c'est ainsi qu'on l'appelle, pour la distinguer de Tripoli en Barbarie, & d'un autre Tripoli en Anatolie sur les côtes de la mer noire : Tripoli, dont je parle, étoit autrefois une grande ville qui s'étendoit jusqu'à la mer ; elle en est aujourd'hui éloignée d'une bonne demie lieue ; les Peres de la Compagnie y ont une Mission, les Anglois & les François un Consul chacun de leur Nation.

Lorsque notre Missionnaire partit de Constantinople, il étoit allé prendre les commissions du sieur Stafford, riche Marchand Anglois, à sa Religion près, un parfait honnête homme, comme il le fit bien voir en cette occasion ; il donna des lettres à notre Missionnaire pour le Consul Anglois de Tripoli, sans lui rien dire de ce qu'il écrivoit. notre Missionnaire ne manqua pas à son arrivée d'aller les rendre au Consul, qui lui dit après les avoir lûes : Mon Pere, ces lettres vous regardent, j'ai ordre de M. Stafford de pourvoir à tous vos besoins pour le long & le dangereux voyage que vous entreprenez, & de ne vous laisser manquer de rien ni en argent, ni en provisions.

La reconnoissance n'a pas permis que notre Missionnaire oubliât ce trait de générosité, auquel il ajoute par le même principe de gratitude qu'il a reçu en beaucoup d'autres occasions mille honnêtetez de Messieurs les Anglois dans ses voyages de Perse & de Turquie.

On voit, dit-il, distinctement de Tripoli, quoiqu'à deux jours de distance, le fameux Mont-Liban, habité par la Nation Maronite, où les Jesuites ont une Mission aussi bien qu'à Tripoli; de-là il ne faut de même que deux jours pour aller à Jerusalem. C'étoit une belle occasion pour lui d'aller visiter les saints lieux; il le pouvoit commodément, il y étoit porté par les Peres de Tripoli & par sa propre dévotion; mais il avoit appris depuis long-tems que la vraie dévotion consiste à s'acquitter de ses emplois, & le sien demandant qu'il se hâtât de s'avancer vers Ispahan, il crut qu'il étoit de son devoir de sacrifier ce petit voyage de piété aux raisons qui le pressoient, & que c'étoit quitter Dieu pour Dieu: ainsi il s'embarqua le 12. pour gagner Alep, & il mouilla le même jour au Port de Laodicée, appelée par les Turcs Latichya. Cette ville est célèbre dans l'histoire sacrée & profane; c'est d'elle que parle saint Jean au chapitre 8. de son Apocalypse; on y trouve encore de

fort beaux morceaux d'antiquité, & l'on y découvre à dix pieds de profondeur des restes d'anciens édifices, d'où l'on tire des pierres bien taillées que les ouvriers n'ont qu'à appliquer dans les nouveaux bâtimens qu'ils construisent. C'est sur-tout aux environs de Laodicée qu'il croît une grande quantité de cet excellent tabac, qu'on nomme tabac du Levant, tabac d'Alep. Les Marchands François qui s'en chargent donnent à la douane six écus par quintal.

Le 8. on quitta la mer, & on partit de Laodicée en caravane pour Alep, & le 21. on y arriva. Quelques-uns la prennent pour l'ancienne Hierapolis; mais l'opinion la plus commune c'est la Beræa d'autrefois. Quoiqu'il en soit du nom qu'elle a eu dans l'antiquité, c'est aujourd'hui la capitale de toute la Syrie; & après Constantinople & le grand Caire, c'est, sans contredit, la ville la plus grande, la plus peuplée, la mieux bâtie, la plus marchande & la plus riche de tout l'Empire Ottoman; elle a plus de deux lieues de tour, & près de trois cens mille ames, parmi lesquelles on compte bien soixante mille Chrétiens Grecs, Arméniens, Maronites, Suriens ou Jacobites, sans parler des Européens, que le commerce y attire de toute-part. Les François, les Anglois, les Hollandois, y ont leurs Consuls,

la Chapelle du Consul François est desservie par les Jesuites , qui y ont une Mission où réside ordinairement le Supérieur Général des autres Missions qu'ont ces Peres dans la Syrie , à Tripoli , à Scyde , à Damas , à Entoura & au Mont-Liban. Comme Alep par sa situation est le centre de l'Asie , de l'Europe & de l'Afrique , le commerce y est presque infini par le concours des Marchands de toutes les Nations de ces trois parties du monde , qui y transportent par terre & par mer ce qu'il y a de plus rare & de plus précieux dans leur pays ; on y trouve en abondance , comme dans une foire générale de l'Univers , si j'ose ainsi parler , tout ce que l'on peut souhaiter , ou dans les Caravanfatas , dans lesquels on ne débite gueres les marchandises qu'en gros , ou dans les Bazars qui occupent une grande partie de la ville , & qui sont comme autant de rues marchandes , où l'on voit étalé dans les boutiques rangées de côté & d'autre , ce que l'Orient & l'Occident ont de plus curieux & de plus riche.

Les Turcs , persuadez que les Europeans sont tout chargez d'or & d'argent , leur vendent les marchandises au plus-haut prix qu'ils peuvent , au lieu qu'ils les donnent à un prix bien plus bas à ceux du pays. C'est ce qui fait que nos Marchands ne font

guerres leur amplette par eux-mêmes ; ils se servent pour cela d'un Grec , d'un Armenien , ou même d'un Juif , qui achete en son nom au profit du Marchand & au sien.

Il y a dans Alep un nombre prodigieux de Caravanaras pour contenir toutes ces sortes de marchandises , & loger les Marchands qui s'y rassemblent : un des plus beaux & des plus étendus , est celui des François ; il est si vaste , que sans parler d'une Mosquée qu'il renferme , les deux Communautés des Carmes-Déchaux & des Jésuites , & les Consuls de France , d'Angleterre & de Hollande , y ont des logemens commodes.

Enfin il ne manque à Alep pour être la ville du monde la plus riche & la plus fréquentée , que d'être un Port de mer ; mais elle est éloignée de la Méditerranée d'environ cinquante milles , qui font trois journées de caravane. Alexandrette , que les Turcs appellent Scandarone , ne laisse pas de s'appeler le Port d'Alep ; c'est-là où les Européens débarquent les marchandises qu'ils apportent d'Europe pour le compte des Marchands d'Alep , & où de même on transporte d'Alep ce qu'on envoie en Europe.

On conçoit aisément qu'un Marchand d'Alep ne laissera ses étoffes d'or & de soye,

par exemple , qu'à un prix fort haut , tandis qu'il n'aura pas d'avis qu'il en soit arrivé d'Europe à Scandarone , au lieu qu'il s'en deffra à un bien moindre prix , quand il sçaura l'arrivée des vaisseaux qui sont chargez de pareilles marchandises. Toute la difficulté & toute l'adresse consiste à être promptement averti de l'arrivée des vaisseaux , & de quoi est leur charge.

Pour cela on se sert de pigeons , qu'on nomme Pigeons-messagers ; le Consul François qui est à Scandarone en entretient un certain nombre qui sont appris à voler de Scandarone à Alep & d'Alep à Scandarone ; au moment qu'un bâtiment d'Europe est arrivé au Port , il écrit un billet , où il marque qu'à tel jour , à telle heure un tel vaisseaux chargé de telles & telles marchandises a débarqué au Port ; il attache le billet sous l'aile du pigeon * qu'il lance en l'air du plus haut de la maison vers Alep : le messager volant arrive en quatre ou cinq heures , & va se poser dans le volet du Marchand d'Alep , que le Consul veut avertir de l'arrivée & de la cargaison du bâtiment. Ce Marchand qui visite de tems en tems l'endroit ordinaire , y trouve le pigeon instruit à distinguer sa maison ; il prend le billet , & en même tems jette ses mesures pour le débit de ses

* Dans le Dictionnaire de Euretierre.

marchandises. On dit que le Marchand d'Alep se sert d'une autre invention ; il fait porter le pigeon à Scandarone , lorsque ces petits sont dans le colombier d'Alep, & c'est ce qui l'attire & le détermine à prendre son essor vers Alep , & d'y faire distinction de son logis. Quoi qu'il en soit l'expérience en est certaine ; nous lisons même dans les histoires qu'on s'est servi de cet artifice en des tems de Siège , & l'on s'en sert , à ce qu'on dit , encore aujourd'hui dans l'Empire du Grand Mogol , pour envoyer des lettres d'un bout du Royaume à l'autre , lorsque les affaires demandent une extrême diligence.

M. Mainbourg , au Livre II. de son histoire des Croisades , rapporte que ce fut par le moien d'un pigeon que le fameux Godefroy de Bouillon étant en marche pour aller faire le Siège de Jerusalem , découvrit l'intelligence que l'Emir de Ptolemaïs avoit avec celui de Cesarée en Palestine : un oiseau de proie effraïé du bruit que faisoit l'armée Chrétienne , lâcha un pigeon qu'il avoit entre ses serres , & qui tomba demi mort aux pieds des soldats ; on le prit , & on lui trouva sous la queue un petit rouleau de papier , par lequel l'Emir de Ptolomaïs avertissoit celui de Cesarée de faire tout le mal qu'il pourroit à l'armée des Chrétiens.

& de donner avis par la même voie aux villes voisines de faire tout le même.

A la sortie d'Alep les Missionnaires furent obligez de se séparer, l'un devant tourner au Septentrion, pour se rendre à Chamakî, où il étoit destiné; l'autre au Midi; pour Ispahan. Notre Missionnaire qui retournoit en Perse pouvoit se servir des caravanes qui vont d'Alep à Mousol, qui est l'ancienne Ninive; c'étoit la voie la plus aisée & la plus sûre, mais c'étoit la plus longue, & le besoin des Missions demandoit qu'il se hâtât & qu'il prît par conséquent le chemin le plus court. Il se détermina donc à prendre la route de l'affreux désert d'Arabie, qui s'étend depuis Alep jusqu'à Bagdat ou Babylone, dans l'espace de plus de cent septante lieues; il abregeoit par-là son chemin de plus de deux mois, mais il s'exposoit à des dangers & à des fatigues incroyables. Le Consul François lui dit tout ce qu'il put de plus pressant pour le faire changer de résolution; il lui représenta avec une bonté extrême qu'il devoit s'attendre à être dépouillé par les Arabes; que la meilleure composition à laquelle il avoit à se préparer, c'étoit d'être mis nud en chemise; que dans le vaste espace de ce désert il ne trouveroit ni ville, ni village, ni buisson, où il pût se défendre des injures

de l'air ; qu'il risquoit enfin de mourir de faim ou de soif , n'y aiant sur la route ni logis où il pût trouver à manger , ni ruisseau ni fontaine pour y boire : le Consul qui le vit déterminé à suivre le parti qu'il avoit pris , fit venir un Messager Arabe , qui faisoit métier de conduire les Europeans d'Alep en Perse & de Perse à Alep par le désert ; & en présence de son Janissaire , il lui fit faire un billet , par lequel il s'engageoit de rendre en onze jours notre Missionnaire d'Alep à Bagdat pour la Fête de Pâques , qui tomboit cette année là au 22. d'Avril ; de fournir à ce qu'il y auroit de frais à faire dans la route , de paier tous les kafars ou droits qu'exigeroient certains Begs ou Seigneurs Arabe , en cas d'accident qui obligéât de passer sur leurs terres , moiennant quoi notre Missionnaire s'engageoit à lui donner quatre-vingt piastrs , scavoir quarante à la sortie d'Alep , & quarante autres qu'il laisseroit entre les mains du Consul pour lui être délivrées à son retour , pourvû qu'il apportât une lettre de notre Missionnaire , par laquelle il marqueroit au Consul qu'il étoit content du Messager.

Ces mesures étoient parfaitement bien prises de l'avis & par le crédit du Consul le plus obligeant du monde ; on verra quelles

en furent les suites. Il fallut la veille du départ faire les provisions nécessaires à notre Missionnaire & à un Frere, qui étoit son Compagnon; voici en quoi elles consistoient, & quel étoit leur équipage. Un cheval Arabe avec la selle, un sac d'orge en croupe pour la nourriture du cheval; du biscuit bien dur, tel qu'il est d'ordinaire sur les vaisseaux, quelques dattes seches, un mataras ou vase de cuir bouilli à mettre de l'eau pendu à l'arçon de la selle, un seau de cuir bouilli avec une longue corde, & par-dessus tout un grand fond de patience & de résolution à tout souffrir.

Ainsi équipés ils partirent d'Alep le Mercredi de la Passion; leur premier gîte fut près d'un grand étang salé; le chemin qu'ils firent ce jour-là s'appelloit autrefois *Strata regio*, parce que c'étoit une belle & grande levée de pierres, dont il ne reste plus aucun vestige. Le 12. aiant quitté l'étang dès la pointe du jour, ils commencerent à s'enfoncer dans le désert: ce désert au reste n'est pas tel qu'on pourroit se l'imaginer, un pays plein de montagnes, de précipices, de rochers escarpez, de forêts entrecoupées de ruisseaux; un désert de cette nature, loin de les effraier, leur auroit paru délicieux. Dans toute son étendue, de plus de cent cinquante lieues, c'est un terrain plat

& uni comme la surface de la mer quand elle est calme : il n'y a ni arbres, ni bois, ni colline, ni hauteur qui bornent la vûe ; c'est une plaine immense qui n'est arrosée ni de riviere, ni de fontaine ; le froid des nuits y est très-piquant ; on y est brûlé de jour par les ardeurs du soleil, & on ne trouve pas une goutte d'eau pour étancher sa soif : le ciel y paroît d'éraïn, & il n'en tombe que très-rarement quelques gouttes de pluie ou de rosée ; la terre couverte d'un sable brûlant, toujourns seche & aride, ne produit que de petits chardons & quelques brins d'herbes à demi brûlées, qui ne laissent pas de servir de pâturage aux troupeaux que les Arabes y élèvent en certains endroits. Ils portent avec eux des outres remplies de petit lait, dont ils font leur boisson & & même leur nourriture, & ils se retirent la nuit avec leur bétail dans des creux qu'ils trouvent ou qu'ils font sous la terre.

On ne trouve au reste dans le désert ni sentiers fraiez, ni chemin battu, soit parce que cette route est peu fréquentée, soit parce que les sables emportez par les vents ont bien-tôt couvert les traces des chevaux, des mulets & des hommes ; ce qui guide le voyageur, c'est d'aller droit à l'Orient, c'est-là la bouffole.

Il viendra sans doute dans l'esprit du

lecteur une objection que fait naître naturellement ce qu'on vient de dire de la sécheresse & de l'aridité de ce désert brûlé des ardeurs du soleil: comment les chevaux & les hommes n'y meurent pas de soif, la petite provision d'eau qu'on a faite étant peu capable de suffire aux uns & aux autres. A quoi je réponds qu'on y mourroit effectivement si l'on n'y avoit pourvû en creusant des puits de gîte en gîte, & c'est pour tirer l'eau de ces puits qu'on se munit d'un seau & d'une corde, comme on n'a pas omis de le marquer dans le dénombrement des choses qui composent l'équipage du Voyageur.

Les trois premiers puits qu'on trouve en venant d'Alep, s'appellent Nemrod-houy, c'est-à-dire, les puits de Nemrod, comme la tour de Babel est nommée Nemrod-tepesi, qui signifie la tour de Nemrod: cela est fondé sur une tradition commune dans tout le pays, qu'après la confusion des langues, qui fit abandonner aux enfans de Noé la construction de la tour de Babel, & qui les dispersa en diverses régions, Nemrod, qui avoit présidé à l'exécution de cette folle entreprise, se répandit avec ses gens dans cette partie de l'Arabie déserte, où il les employa à creuser sur la route les puits dont nous parlons.

L'eau de ces trois puits est tellement souffrée
&

& salée, qu'il seroit impossible d'en faire usage, si ce n'étoit une nécessité absolue d'en boire ou de mourir. Ces puits sont revêtus de pierres jusqu'à l'eau, c'est-à-dire, jusqu'à quinze ou vingt brasses de profondeur; l'ouverture ou la bouche du puits est tellement à niveau de la terre, qu'il faut presque être dessus pour le voir: aussi arrive-il assez souvent aux Voyageurs de le perdre, & d'être obligez de tourner à droite & à gauche pour le trouver. Il seroit cependant assez aisé d'en marquer l'endroit ou par quelque monceau de pierre, ou par un poteau qu'on planteroit au bord du puits. Quand on en quitte un, on a la précaution de se fournir d'eau pour le lendemain dans les mataras de cuir bouilli pendus à l'arçon de la selle; & de peur qu'elle ne soit pas suffisante pour tout le jour, on en boit que très sobrement & par mesure: souvent même on se contente d'en prendre de tems en tems quelques gorgées, ou d'y tremper son mouchoir pour rafraîchir ses lèvres dans les plus grandes ardeurs du soleil.

Le 13. après avoir bien bû de cette eau salée, & en avoir rempli les mataras, on partit dès la pointe du jour; & quand on eut fait huit heures de marche, on arriva au second puits: l'on y gâta, & l'on ne souffrit pas moins du froid pendant la nuit,

Q

qu'on avoit souffert du chaud pendant le jour.

Le quatorze on ne laissa pas d'avoir quelque plaisir de voir des gazelles, dont on a déjà parlé, elles étoient en troupe comme des moutons; le Messager s'étant apperçû qu'une de ces especes de chevres avoit peine à marcher, y courut & la tua d'un coup de lance; ce n'étoit pas une mauvaise chasse, car elle avoit dans le ventre trois petits chevreaux très-déliçats à manger; mais outre qu'on étoit dans le saint tems de Carême, on n'auroit pû en faire cuire quoi que ce soit faute de bois. Vers les deux heures après-midi on arriva au troisieme puits de Nemrod où l'on se raffraîchit à l'ordinaire; & après avoir fait la provision d'eau souphrée, on s'avança d'une bonne lieue jusq' à un endroit tout couvert de pierre de marbre, dont la plupart ne paroissent que de la moitié hors de terre; le Guide leur dit qu'il y avoit eu autrefois en cet endroit une grande ville bâtie par les Francs, & ruinée par les Arabes; c'étoit probablement l'ancienne Palmyra, que les Geographes placent à peu près dans ce lieu là; les Voyageurs y prirent quelques heures de repos à leur ordinaire, sur la plate terre, où ces restes de marbre leur servirent de chevet.

Le 15. qui étoit le jour des Rameaux, après avoir marché tout le jour & toute la nuit, le Messager se perdit, comptant en vain qu'il alloit trouver le quatrième puits; avant le coucher du soleil on se partagea pour le chercher. Notre Missionnaire errant çà & là, & mourant de soif, apperçut dans le creux d'une pierre un peu d'eau crouissante, il se jeta promptement à terre pour en mouiller au moins le bout de ses lèvres; mais son cheval aussi alteré que lui, & plus prompt à se baisser, le prévint, & avala en un moment tout ce qu'il y avoit d'eau dans cette pierre. Le quatrième puits parut enfin, & l'on y étancha largement la soif; le Pere dit que cette eau, dont on but à son aise, toute salée & soulfurée qu'elle étoit, lui parut délicieuse.

Le 16. une aventure aiant obligé les Voyageurs à quitter la route des puits, elle fut l'occasion de toutes les disgraces qui leur arriverent dans la suite. Sur le midi parurent six hommes armez, les uns de sabres, les autres de demies piques; c'étoit trop pour un Missionnaire sans défense, qui n'avoit avec lui qu'un Frere & son Guide; ils aborderent les trois Voyageurs à qui, pour leur faire compassion, ils dirent que gardant un troupeau de brebis plus avant dans le désert, des voleurs Arabes étoient venus

Q ij

fondre sur eux , qu'ils leur avoient pris ce qu'ils avoient de meilleur , & qu'ils avoient enlevé leur troupeau ; tout cela étoit faux , ils étoient eux-mêmes & Arabes & voleurs. Un d'eux s'adressa à notre Missionnaire , & lui demanda un peu de pain , le Pere lui donna une partie de sa provision de biscuit ; mais le Messager voiant qu'ils revenoient à la chage , & demandoient autre chose d'un ton plus résolu , ce sont des voleurs , cria-t-il , sauvons-nous ; & sans perdre de tems , il comença à piquer , & les deux Jesuites en firent de mêmes ; les six Arabes qui étoient à pied les suivirent avec une vitesse qui égaloit celle des trois cavaliers , & ils les auroient infailliblement atteints si le Guide ne se fût avisé de changer de route , & comme on vient de le dire , de quitter le chemin des puits , pour se jeter à gauche & gagner les bords de l'Euphrate , qui n'étoit pas fort éloigné , & où il sçavoit qu'on trouveroit quelque habitation qui serviroit d'asyle. Cette manœuvre déconcerta les Arabes , & leur ôta l'envie de poursuivre davantage. Après avoir bien couru on arriva à Deer , méchant village sur l'Euphrate ; ce village appartient à un Begh Arabe qui dépend du Grand Seigneur , & qui est maître de Hyt , de Deer , d'Anna & des bords du Fleuve jusque vers Bagdat ;

les Chrétiens qui passent sur ses terres paient un sekkin ou ducat d'or, que le Messager fut obligé de donner pour les deux Jesuites. Il s'en consola ; & comme il avoit des connoissances à Deer, il les y régala de son mieux ; ce régal vint tout à propos pour les délasser de leurs fatigues, & les fortifier contre la disgrâce qui les attendoit le lendemain.

Ils partirent de Deer le 18. vers les trois heures après-midi, & aiant fait, sans débrider, onze heures de marche, ils s'arrêtèrent le 19. à une portée de mousquet d'un château, où demouroit un autre Seigneur Arabe qui avoit aussi le droit de tirer un sekkin des passans ; le Messager, dans le dessein de brûler, s'il pouvoit, ce second kafar, les fit partir à la sourdine dès la petite pointe du jour, & avancer à grands pas dans le désert : on étoit bien en effet à trois lieues du château qu'on fut apperçû par le Begh, qui monta incontinent à cheval pour les poursuivre accompagné de ses gens ; & comme il étoit mieux monté que les trois Voyageurs, il les joignit en peu d'heures : pendant qu'ils tenoient bonne mine de leur part, & qu'ils faisoient semblant de ne rien craindre, un de la troupe s'avancant alors tête baissée sur le cou de son cheval, tout prêt du Missionnaire, il se

met à terre, & lui tire des jambes ses bottes de maroquin qui étoient toutes neuves, & lui jette les siennes en échange, qui ne valloient pas la peine d'être ramassées : après ce début, le Begh étant lui-même descendu de cheval aussi-bien qu'eux : Je ne viens point à vous en voleur, leur dit-il, mais en Seigneur du lieu où vous venez de passer, pour me vanger du tort que vous avez voulu me faire, en ne payant pas le kafar que j'ai droit d'exiger : puis portant la main sur la poitrine de notre Missionnaire : Altoun? altoun? lui dit-il; où est l'or? où est l'or? Le pauvre Pere n'en avoit point, & s'il en avoit eu il auroit eu raison de le chercher dans son sein, car c'est-là où le mettent les Orientaux, comme les Europeens en leur poche. Le Begh ne le fouilla pas davantage, mais il lui fit enlever par ses gens tout ce qu'il avoit de meilleur; sçavoir, un bonne couverture piquée, qu'il portoit pliée sur la selle de son cheval, une robe de drap à la turque descendant jusques aux talons, une phiole d'esprit de vin, dont il s'étoit muni en cas de nécessité : si ces Arabes en burent, ils en devoient crever, tant il étoit violent; enfin un rouleau de jettons neufs si bien dorez, qu'à les voir on les auroit pris pour des ducats d'or, quoiqu'ils ne fussent que de cuivre.

Le Begh aiant ce rouleau entre les mains, ne douta point qu'il n'eût trouvé le trésor ; & s'étant assis sur un tapis qu'il fit étendre à terre, il commença à déplier le rouleau pour compter ses sekins ou ducats prétendus, au premier qu'il mania il reconnut d'abord sa bévûe ; & tout honteux d'en avoir été la duppe, il jëtta, de dépit, le rouleau par terre, remonta à cheval, & décampa avec sa troupe. C'étoit en user assez honnêtement pour des Arabes ; & tout à demi dépouillé qu'étoit notre Missionnaire, la scène que venoit de lui donner le Begh ne laissa pas de le faire rire.

Après cette aventure ils quitterent pour toujours le chemin des puits, voiant bien qu'il ne leur étoit pas possible d'arriver pour Pâques à Bagdat ; & aiant tiré sur la gauche, ils arriverent sur les dix heures du soir à un endroit, où des hommes & des femmes Arabes gardoient un troupeau ; ces bonnes gens leur firent un petit régal d'eau, de petit-lait & de fromage, & ce rafraîchissement leur parut meilleur que sous les festins d'Europe.

Le 20. ils côtoierent tout le jour l'Euphrate, & ils furent surpris d'y voir en un endroit quelque terre cultivée, ce qu'ils n'avoient pas encore vû dans le désert. Comme les bords de l'Euphrate étoient fort

Q. iiij.

hauts, pour en tirer l'eau & en arroser les terres voisines, il y avoit une grande roue, à laquelle étoient attachez à deux pieds de distance des vases de terre, qui pouvoient contenir environ deux ou trois de nos pots : à mesure que la roue tournoit & plongeoit dans le fleuve, les vases se remplissoient d'eau & la vuidoient dans une espece de chanlatte, dont l'extrémité touchant à terre répandoit l'eau sur le champ & l'arrosoit. Si nos Voyageurs n'eurent rien à souffrir de la soif, il n'en fut pas de même du froid, qui fut très-piquant pendant la nuit, & notre Missionnaire n'eut pas d'autre moyen de s'en défendre que d'en passer une bonne partie à se promener à grands pas au clair de la lune, pour tâcher de s'échauffer par le mouvement qu'il se donnoit.

Le 21. qui étoit le jour du Samedi-Saint, on arriva vers le midi à Ana, & le désert leur parut en cet endroit avoir changé de scène, car les avenues de cette ville étoient remplies de palmiers, d'abricotiers, de grenadiers : Ana n'a qu'une rue, mais elle s'étend presque d'une demie lieue le long des bords de l'Euphrate, aiant à droite & à gauche des maisons qui ne sont les unes des autres séparées que par de beaux jardins faisant un point de vûe fort agréable. Ce qui entretient les jardins

dans leur fraîcheur, c'est que les bords de l'Euphrate prennent au-dessus d'Ana une pente douce & insensible, qui les rend au niveau de la campagne vis-à-vis de la ville, & qui donne aux habitans l'avantage de pouvoir aisément arroser les jardins & les terres. La ville est presque toute composée d'Arabes, à qui les agrémens du terroir semble avoir communiqué un air plus gracieux qu'en tout le reste de l'Arabie. Une Dame Arabe qui eut l'honnêteté de recevoir les deux Jesuites & leur guide dans son logis, les y regala pendant cinq jours qu'elle les retint chez elle; les manieres obligeantes avec lesquelles elle les traita ne leur fit pas oublier qu'ils étoient dans le saint tems de Pâques, & ce fut pour eux une mortification bien sensible d'être obligez de le passer sans dire la Messe & sans l'entendre; mais ils se consolèrent dans la pensée que Dieu connoissoit & leur bonne volonté, & l'impossibilité où ils étoient de l'accomplir.

Il faut au reste qu'Ana ait été autrefois une ville considerable, & où résidoit un Roi, ce qu'on peut juger par ces paroles qu'on trouve dans le Prophete Isaïe : *Où* Isa. 37.
*est le Roi de la ville Sepharoaim, Ana & Awa.*¹²
 Quoiqu'il en soit notre Missionnaire partit d'Ana le 26. d'Avril, il y passa l'Euphrate,

Qy

& entra dans la Mésopotamie en cô-
roiant le fleuve, cette route étant beau-
coup moins affreuse que celle qu'il auroit
pû prendre au-delà ; car on y trouve des
villages, des arbres, des buissons, & l'on
peut au moins s'y défendre des ardeurs du
soleil.

Le 28. à peine étoit-on en marche, qu'on
vit des Arabes sans pouvoir encore distin-
guer leur nombre, nos Voyageurs jugerent
à propos de se cacher dans des boccages
qui étoient sur les bords de l'Euphrate ;
ils y resterent une bonne heure attentifs à
observer la marche de ces Arabes ; & les
voiant s'éloigner toujourns davantage ils se
rassurerent, & prirent le large dans le
désert. Ils ne sçavoient pas, mais leur Guide
le devoit sçavoir, qu'ils étoient dans
l'endroit de ce désert le plus dangereux ;
car c'est-là où le Tigre & l'Euphrate se
rapprochent jusqu'à se joindre presque en-
semble vers la ville de Bagdat ; or il ne
manque presque jamais de s'y trouver des
voleurs, qui traversent d'une riviere à
l'autre, & qui ne s'en écartent gueres. On
n'en fit que trop tôt la fâcheuse expérience ;
sur les deux heures après-midi on apperçut
de fort loin deux Arabes à pied qui avoient
passez l'Euphrate en allant vers le Tigre ;
dès qu'ils virent les trois Voyageurs ils se

thirent en fuite, soit que ce fût une feinte, soit qu'ils les prissent pour des voleurs encore plus méchans qu'eux. Le Messager courut après eux à toute bride, ce n'étoit que dans le dessein de prendre langue; les aiant atteints aisément, car ils étoient à pied, il s'informe d'eux, d'où ils viennent, où ils vont, si les chemins sont sûrs.

Ils marchoient ainsi de compagnie, tandis que notre Missionnaire & son compagnon alloient leur petit train, sans avoir le moindre soupçon du danger qui les menaçoit de fort près: ils joignirent enfin les deux Arabes, qui voiant deux hommes sans armes commencerent à leur chercher querelle, en leur demandant d'abord un peu de pain, puis un mouchoir à l'indienne que le Pere ne laissa pas de leur donner volontiers; mais levant enfin le masque, un d'eux se saisit d'une espee de capote que le frere avoit sauvé, je ne sçai comment, de la premiere déroute: comme ils étoient tous deux armez, que pouvoit faire notre Missionnaire, sinon d'appeller le Messager qui s'étoit un peu arrêté, en lui criant: Ce sont des voleurs; sur quoi celui qui avoit un sabre en décharge un grand coup sur le genou de notre Missionnaire, dont il ne reçut pas grand mal, ses habits & ses bottes aiant amorti la force du coup: l'Arabe

Q.vj)

revint à la charge, & haussant le bras il lui porta un second coup de sabre qui lui auroit fendu la tête s'il ne l'avoit heureusement paré de son bâton, qui en fut coupé par le milieu : alors le Messager, plus brave que ces voleurs, se jette à bas de son cheval, & saute à corps perdu sur l'Arabe & le désarme ; l'un & l'autre prennent la fuite, & celui qui avoit enlevé la capotte la jette à terre pour courir plus vite ; le Messager victorieux la rapporte comme un trophée de sa victoire.

Ce fut cependant un vrai bonheur, que transporté de colere comme il étoit, il ne fit ni l'un ni l'autre de ces voleurs ; il n'y auroit point eu de quartier ni pour lui, ni pour notre Missionnaire, ni pour son Compagnon, en cas que l'un des deux eût été ou blessé, ou tué : les Arabes ont cela de bon qu'ils n'en veulent qu'à la bourse & au butin du Voyageur ; ils le dépouillent froidement sans l'outrager ni de coups, ni de paroles, s'il ne fait pas de résistance ; mais s'il résiste, s'il crie aux voleurs, s'il frappe, s'il blesse l'Arabe, c'est fait de lui ; une seule goutte du sang Musulman, disent-ils, ne peut être vengé que par la mort de celui qui l'a répandu. C'est une instruction nécessaire aux Européens, sur-tout à des François vifs & pleins de feu, s'il leur prend

envie de voyager en Turquie ou en Perse par le désert dont nous parlons, ou de n'y point porter d'armes, ou de ne s'en pas servir pour blesser ou tuer des Musulmans, ce qu'ils ne pourroient jamais faire sans se perdre & sans exposer évidemment leur vie. Après cet avis que je leur donne de la part de notre Missionnaire, je retourne aux deux fuyards.

A peine étoit-on remonté à cheval qu'on apperçut de loin celui des deux Arabes, qui étoit armé d'une demie pique, y attacher le mouchoir d'indienne que le Pere lui avoit donné; & l'élevant en forme d'étendart, pousser des cris affreux semblables à des hurlemens de loup: Doublons le pas, dit alors le Guide, il y a assurément d'autres Arabes dans le voisinage, les cris que vous entendez est le signal ordinaire qu'ils ont coutume de se donner pour en appeler d'autres à leur secours. Ils avancèrent tous trois le plus vite qu'ils purent, jusqu'à une heure environ avant le coucher du soleil, regardant de tems en tems derrière eux pour observer s'il ne paroïssoit pas sur l'horizon quelques cavaliers qui courussent après eux. Notre Missionnaire enfin, vers le coucher du soleil, vit environ à près d'une lieue un peloton d'hommes à cheval qui venoient droit à eux à toute bride,

e'toit les deux mêmes Arabes avec un renfort de six autres : Coupez le sac d'orge que vous avez en croupe , cria le Messager à notre Missionnaire , ne perdez pas de tems , & suivez moi ; il se mit en même-tems à fuir à bride-abatue ; pour notre Missionnaire sentant bien qu'il n'étoit ni assez bien monté , ni assez bon cavalier pour s'avancer jusqu'à ne pouvoir être atteints par les Arabes qui alloient avec une vitesse incroyable : Descendons de cheval , dit-il à son Compagnon , & attendons tranquillement à terre les dispositions de la Providence . A peine étoient-ils descendus , que les huit Arabes passèrent rapidement auprès d'eux sans leur dire un seul mot , & coururent après le Messager qui avoit une grande avance sur eux , ils ne laisserent pas de l'atteindre ; & après l'avoir dépouillé , ils le regalerent d'une grêle de coups de bâton ; il n'en auroit pas été quitte à si bon marché s'il avoit blessé ou frappé l'Arabe lorsqu'il le désarma de son sabre .

Ils tournent bride après cette première expédition , & vinrent rejoindre les deux Voyageurs : comme ni notre Missionnaire , ni son Compagnon n'avoient eu ni prise , ni querelle avec les deux Arabes , ils ne les maltraiterent ni de coups , ni de paroles , ils n'en vouloient qu'à leurs dépouilles ;

Ils commencèrent par leurs chevaux qu'ils mirent à poil sans leur laisser ni selle, ni bride : des chevaux ils vinrent aux cavaliers, & les dépouillèrent absolument; il ne restoit à notre Missionnaire que la chemise, lorsqu'un des voleurs la lui voulut enlever; il fit quelque résistance, & s'adressant à celui qui paroïsoit être le chef de la bande, il se plaignit de l'inhumanité de son camarade; il en fut touché, & ordonna qu'on ne portât pas le dépouillement plus loin : il lui fit même donner quelques vieux haillons, dont il se couvrit le mieux qu'il put; pour son turban qu'il auroit bien voulu conserver pour avoir la tête couverte, il n'en put sauver que le bonnet, au tour duquel on entortille le linge ou la mousseline qui en fait le tour & l'ornement, ce qu'on lui en laissa lui servit au moins pour parer les coups de soleil qui sont mortels dans ce désert.

De tout ce que les Arabes lui enleverent il ne regrettoit rien tant que son Breviaire & un Dictionnaire Armenien, auquel il travailloit depuis long-tems, & qui a été dans la suite imprimé à Rome aux frais de la Congrégation de la Propagande; il réclama l'un & l'autre de la manière la plus pressante, en disant à ces voleurs : Ce sont mes livres de prières, qui ne vous sont de nul usage;

si vous ne me les rendez pas , & si par là vous m'empêchez de prier Dieu , vous en serez responsables devant lui ; ils parurent fraper de ce qu'il leur dit , & enfin ils lui rendirent ces deux livres , dont ils n'auroient eu gueres d'argent s'ils les avoient vendus.

Par rapport à cette matière, il arriva une plaisante aventure à un Missionnaire de la Compagnie ; il faisoit voyage dans le Kurdistan , où les Curdes ne le cedent gueres aux Arabes en brigandage : étant tombé , comme notre Missionnaire , entre les mains des voleurs , il avoit cru bien cacher son argent en le glissant dans le dos de son breviaire d'une maniere fort adroite , mais qui ne lui servit alors de rien ; car le breviaire fut pris & exposé en vente dans une ville voisine ; ce Pere y passant quelque tems après , & visitant les Bazaris , apperçoit son breviaire sur une avant-table de boutique , il le marchandé , il l'achete , & il y retrouve son argent dans l'endroit où il l'avoit mis.

Notre Missionnaire ne fut pas si heureux , car il ne recouvra rien de tout ce qu'il avoit perdu ; mais ce qui fut capable de le faire rire , malgré le pitoiable état où l'avoient réduit ces scelerats , celui qui étoit le maître de la bande , après avoir fait charger un

cheval de ses dépouilles : Ce n'est pas tout , lui dit-il , il faut maintenant , pour mettre notre conscience en repos , que tu nous dises , *halal olsun* , c'est-à-dire , que tout ce que nous t'avons pris est bien à nous , que tu nous le cede , qu'il nous est bien acquis : *Halal olsun* , lui dit notre Missionnaire , sans marchander ; je vous le cede de bon cœur ; trop heureux , à ce prix là d'être hors des mains de ces brigans , qui , à leur gré , s'en retournerent en bonne conscience.

Notre Missionnaire se trouvant ainsi dépouillé ne s'en affligea pas ; il dit même assez agréablement qu'il conçut alors la vérité de cette parole du Poëte , qu'un voyageur qui n'a plus rien marche tranquillement sans crainte ; *cantabit vacuus coram latrone viator* ; mais ce qu'il ajouta sérieusement après un moment de réflexion , marque bien sa vertu : Quand je me vis , dit-il , dans le déplorable état où j'étois , la pensée que c'étoit pour l'amour de Jesus-Christ que j'étois entièrement destitué des choses les plus nécessaires à la vie , me remplit d'une très-douce consolation , & j'expérimentai cette joie surabondante que sentoit l'Apôtre saint Paul au milieu des tribulations ; il communiqua à son Compagnon les pieux sentimens dont il étoit pénétré : Consolons-nous , mon cher Frere , lui dit-il , pour

L'animer, poursuivons gaiement notre voyage, déchargez de nos hardes nous en irons plus lestement.

Ils avoient vingt-cinq ou trente lieues à faire pour arriver à Babylone, & ils les firent en deux jours avec des fatigues qu'il est aisé d'imaginer; car la grace qui soutient les ouvriers de l'Évangile dans ces pénibles rencontres, ne les rend pas insensibles, & ne leur donne pas des corps de bronze; s'ils alloient à cheval, c'étoit sur des montures à poil, sans selle, sans bride, sans étriers; ils n'y étoient gueres mieux que sur le cheval; s'ils alloient à pied il falloit marcher pieds nus sur de petites ronces très-piquantes, dont la terre étoit couverte. Le Pere, beaucoup moins robuste que le Frere son Compagnon, étoit plus tourmenté que lui, de quelque manière qu'il allât: d'ailleurs le froid de la nuit, dont il n'avoit rien pour se défendre, le faisoit frissonner de tout son corps, & les ardeurs du soleil le brûloient pendant le jour. C'est en cet équipage qu'ils passerent le 29. & le 30. sans avoir autre chose à manger qu'une ou deux onces de biscuit avec quelques dattes séchées, que les voleurs leur avoient laissées. Ils arriverent le 30. sur le soir au fauxbourg de Babylone, situé sur la rive Occidentale du Tigre qui le

fepare de la ville, & dans l'endroit où étoit
 autrefois l'ancienne Seleucie ; ils s'y repo-
 ferent quelque tems, & leur Meflager qui
 avoit été beaucoup plus maltraité qu'eux,
 fe fouvernant à peine des bastonades qu'il
 avoit effuïées, n'omit rien pour leur pro-
 curer les foulagemens capables de les re-
 mettre un peu de leurs fatigues paffées.
 Il voioit bien qu'il étoit de fon intérêt
 d'en user ainfi ; car il craignoit qu'ils ne
 fe plainiffent au Consul d'Alep de ce que
 malgré fon engagement de les rendre à
 Bagdat pour la Fête de Pâques, il ne les
 y avoit fait arriver que dix jours plus
 tard : il commença par leur faire venir
 des habits à la turque ; il leur fit enfuite
 fervir des rafraîchiffemens que la fatigue
 & la faim leur firent trouver délicieux. Après
 quelques heures de repos, ils paffèrent le Tigre
 fur un pont de batteaux long d'environ trois
 cens pas, qu'on romt tous les foirs, de
 peur que les voleurs Arabes ne fe gliffent
 dans la ville pendant la nuit ; ils y entrèrent
 de jour, & ils allerent droit à la maison des
 Reverends Peres Capucins François, qui ont
 une Miffion à Babylone avec titre d'Evêché.
 C'étoit Monfeigneur Marie Pidoux, Reli-
 gieux Théatin, qui étoit alors Evêque de
 cette ville, où cependant il ne faisoit pas
 fa réfidence, étant le plus fouvent ou à

Isbahan , ou à Hamadan avec ses Missionnaires tirez du Séminaire des Missions étrangères.

Les Reverends Peres Capucins reçurent notre Missionnaire & son Compagnon avec toute la charité qui leur est ordinaire ; ils leur fournirent l'argent dont ils avoient besoin pour se faire faire des habits qui leur convenoient mieux que des vêtemens à la turque , & ils les retinrent chez eux plus de trois semaines , en attendant qu'il se présentât quelque caravane pour la Perse. Notre Missionnaire se souvenant par tout qu'il étoit Missionnaire , dans le séjour qu'il fit à Babylone il en exerça les fonctions envers les Armeniens de la ville ; il leur prêchoit en leur langue , que les Peres Capucins ne sçavoient pas , & il avoit presque tous les jours avec eux des conférences en matiere de Religion ; c'est à quoi il s'occupa jusques au 25. de Mai , qui fut le jour de son départ de Bagdat.

Bagdat au reste, ou Babylone d'aujourd'hui, est bâtie sur la rive Orientale du Tigre , dans l'endroit où étoit la Ctesiphon des Parthes ; c'est la capitale de la Province de Turquie , la plus reculée vers l'Orient , & que les Turcs appellent Irak - Arabi. Comme cette ville est celle de l'Empire Ottoman , qui s'avance le plus vers les

frontières de Perse , les Turcs la regardent comme une de leurs plus importantes Places. Les Persans la prirent en 1624. les Turcs la reprirent en 1638. & depuis ce tems-là ils en ont toujours été les maîtres : elle est environnée de bonnes murailles avec des tours d'une juste distance l'une de l'autre ; il n'en faut pas davantage parmi les Orientaux pour être estimé une Place imprenable ; on y compte environ dix mille maisons , bâties de petites briques quarrées qu'on tire de l'endroit , où , selon quelques-uns , étoit autrefois l'ancienne Babylone , à trois heures de la nouvelle ou de Bagdat , vers l'Occident. Les Turcs y trouvent ces briques à deux ou trois pieds de profondeur ; s'ils avoient le courage ou la curiosité de creuser plus avant , ils découvroient infailliblement des morceaux rares & précieux d'une ville qui a été non-seulement une des plus anciennes , mais une des plus grandes & des plus superbes villes du monde.

La situation de Bagdat seroit très-commode pour le commerce avec la Turquie & l'Armenie , en remontant le Tigre , & avec les Indes , en descendant ce fleuve jusqu'à son embouchûre dans le Sein-Perfique , un peu au-dessous de Bassora , si la nature ne lui avoit refusé ce qui auroit pû contribuer à l'entretien d'un commerce

avec les provinces voisines ; elle est dans un désert qu'on ne peut passer qu'en cinq ou six jours ; le terrain y est sec , & ne produit ni grain , ni fruit , ni autre chose nécessaire à la vie ; de sorte qu'on peut dire que Bagdat a besoin de tout , & qu'elle n'a rien à donner à ses voisins : c'est de Diarbekir & de Mousol , qui est l'ancienne Ninive , qu'elle tire ses provisions , & celle de vin est si peu abondante , que notre Missionnaire assure qu'il n'en goûta qu'une seule fois pendant les vingt-cinq jours qu'il y demeura chez les Peres Capucins , qui peuvent à peine en avoir pour dire leurs Messes. C'est ici le lieu d'éclaircir un point d'histoire considérable sur l'ancienne ville & la fameuse tour de Babylone.

De la Ville & de la Tour de Babylone.

ON a déjà dit ailleurs que l'an du monde 1657. les eaux du déluge s'étant retirées, Noé sortit de l'arche & descendit avec sa famille dans cette belle & vaste campagne, qui est arrosée par l'Araxe, & qui s'étend du Midi au Septentrion, depuis le pied du mont Ararat, où l'arche s'étoit arrêtée, jusqu'à l'endroit où Noé bâtit la ville d'Erivan; ce pays qui fait partie de la haute Arménie, fut donc le premier du monde habité après le déluge.

Dans la suite des tems les enfans de Noé se multiplierent tellement, que l'Armenie n'étant plus capable de les contenir, ils se répandirent dans les provinces voisines sous la conduite de Nemrod ou Belus, arriere petit-fils de Noé. Nemrod étant entré dans cette province, qui est entre le Tigre & l'Euphrate, connue sous le nom de Mesopotamie, s'avança entre ces deux rivières jusqu'à l'endroit où elles se rapprochent à dix ou douze lieues l'une de l'autre aux environs de Bagdat d'aujourd'hui; & s'étant arrêté dans l'étendue de ces campagnes, que l'Ecriture appelle de Sennaar, & qu'on nomma depuis Caldée ou Babylone, il y jetta vers l'an du monde 1909. les fondemens de la ville de Babylone, & de l'Empire ou Monarchie des Assyriens, dont il étendit beaucoup les bornes pendant les soixante-cinq ans qu'il regna.

Ce qu'on demande ici est de sçavoir en quel endroit Belus bâtit Babylone; ou, ce qui revient au même, si Bagdat d'aujourd'hui est la Babylone d'autre fois bâtie par Belus: l'opinion affirmative a ses probabilités; car pour des certitudes, il seroit inutile d'en chercher sur des faits presque aussi anciens que le monde, & sur lesquels la sainte Ecriture ne s'explique point,

Bagdat est l'ancienne Babylone.

1°. C'EST la tradition commune de tout l'Orient, que Bagdat d'aujourd'hui est la Babylone d'autrefois, quoiqu'il ne soit pas bâti précisément dans le même endroit. Ceux qui sont de ce sentiment placent l'ancienne Babylone à l'Occident de Bagdat entre le Tigre & l'Euphrate, dans cet endroit du désert où l'on voit encore aujourd'hui les restes de la tour de Babel, & c'est cet endroit, selon eux, que l'Écriture appelle la Campagne de Sennaar. Depuis là, Babylone s'étendoit l'espace de trois lieues vers l'Orient, jusqu'au lieu où est à présent le fauxbourg de Bagdat sur le Tigre; de sorte que Bagdat d'aujourd'hui, qui est bâti à l'autre bord de ce fleuve, ne seroit proprement que l'extrémité Orientale de l'ancienne Babylone, séparée par le Tigre du reste de cette grande ville, ce qui n'empêche pas que Bagdat ne soit appelé Babylone, de même qu'on appelle Rome, ce quartier où est l'Église de saint Pierre, le Vatican, le Château-saint-Ange, &c. quoiqu'il soit séparé par le Tibre de la plus grande partie de Rome. Selon ce système, Babylone avoit au moins trois lieues de diamètre, & neuf ou dix lieues de tour,

2°. Depuis la tour de Babel, telle qu'elle se voit aujourd'hui à trois lieues de Bagdat vers l'Occident, on commence à trouver les ruines de l'ancienne Babylone; non pas des ruines hors de terre, mais couvertes d'une terre remuée, & qu'on a creusée pour en tirer les briques dont nous avons parlé, & cela se continue jusqu'au faux-bourg de Bagdat: on ne peut donc gueres mieux placer une ville ancienne, dont on cherche la situation, que sur les ruines qui en sont restées.

3°. Cette haute tour, & cette prodigieuse masse qu'on trouve trois lieues avant que d'arriver à Bagdat, qui malgré les tremblemens de terre, la secousse & la violence des vents, le bouleversement des saisons, & en dépit du tems qui vient à bout de ruiner tout, subsiste encore depuis le déluge; cette masse, dis-je, que tous les Orientaux appellent Nemrod-tepesi, c'est-à-dire, tour de Nemrod, tour de Belus, tour de Babel, tour de Babylone, ne peut être ainsi nommée que pour avoir été bâtie par Belus, ou fort près de Babylone, ou dans Babylone même; c'est donc dans cet endroit du désert où se voit encore cette tour qu'on doit fixer la situation de l'ancienne Babylone.

4°. Enfin il paroît que les Européens mêmes conviennent avec les Orientaux que

R

Bagdat d'aujourd'hui est la Babylone d'autrefois, puisqu'il est certain que c'est l'Evêque de Bagdat, qu'on appelle en Italie, en France & ailleurs, Evêque de Babylone, ce qui marque assez que Bagdat & Babylone, sont la même chose.

Les objections que font ceux qui sont d'un sentiment contraire.

1^o. Ils disent. Qu'il n'y a pas d'apparence que Nemrod eût voulu bâtir dans un affreux désert la capitale de son Empire.

2^o. Que les Historiens & les Geographes anciens & modernes s'accordent tous à mettre Babylone sur l'Euphrate, & non pas sur le Tigre.

3^o. Que la Caldée n'a été appelée Babylonie qu'à cause que la ville de Babylone y étoit située comme capitale de la Province; or Bagdat n'est point dans la Caldée, mais dans l'Assyrie.

4^o. Quand on conviendrait que cette prodigieuse masse de terre qu'on voit à trois lieues de Bagdat, est véritablement la tour de Babel, qu'il ne s'ensuivrait pas que Babylone ait été dans l'endroit où est cette tour, & qu'on ne pourroit en tirer d'autre conséquence, sinon que cette tour aiant été bâtie par Belus, ainsi que Babylone,

elle a retenu , comme Babylone , le nom de celui qui l'a bâtie.

5°. Que ces ruines , qu'on prétend être de l'ancienne Babylone , peuvent être également les ruines de quelqu'autre ville bâtie par Belus ou par ses successeurs.

Les réponses à ces objections

ON répond à la première que ce qui est désert aujourd'hui ne l'étoit pas alors ; que la terre devenue si sèche & si stérile dans la suite des tems par la disette d'eau , étoit autrefois arrosée partie par des rivières & des fontaines qui se sont perdues en terre dans l'espace de tant de siècles , partie par des canaux & des fossez en grand nombre , dont on voit encore les vestiges , & qui communiquoient avec le Tigre & l'Euphrate , comme il est marqué dans les cartes géographiques ; que c'étoit ainsi que ce qui est aujourd'hui désert affreux & stérile , étoit autrefois une agréable & fertile campagne.

A la seconde , que les Historiens & les Géographes , qui mettent Babylone sur l'Euphrate , n'ont prétendu faire entendre sinon qu'elle étoit au voisinage & aux environs de ce fleuve , comme on dit tous les jours de certaines villes qu'elles sont sur la

R ij

mer, quoiqu'elles en soient éloignées de quelques lieues.

A la troisième, que la Caldée étoit bien la Babylonie proprement dite, ce qui n'empêche pas qu'on ne pût appeller Babylonie les provinces éloignées de la Caldée, qui faisoient partie de l'Empire des Babyloniens, comme on appelle Moscovie les provinces soumises au Czar, quoiqu'éloignées de ce qui est proprement Moscovie, & qui est plus proche de Moskou. J'ajoute que les Geographes étendent la Caldée les uns plus, les autres moins. Quelques-uns prétendent qu'elle étoit partie de l'Assyrie, entre le Tigre, l'Euphrate & le Scin-persique, ce qui est très-favorable au sentiment de ceux qui veulent que Bagdat soit l'ancienne Babylone.

A la quatrième, on convient que ce n'est pas par rapport à Belus que la tour fut appelée tour de Babel, mais que ce nom de Babel lui fut donné par rapport à la confusion des langues qui arriva dans la construction de cette orgueilleuse masse; car Babel, qui est un mot Caldaïque, signifie confusion; aussi n'est-ce pas sur cela qu'est fondée l'opinion qui fait de Bagdat & de l'ancienne Babylone la même ville.

A la cinquième on n'a rien à répondre, sinon que ces restes, qui peuvent être ceux

de quelque autre ville, peuvent être encore plus probablement ceux de l'ancienne Babylone, non-seulement pour les raisons que nous avons alleguées, mais encore parce qu'il n'est fait nulle-part aucune mention d'une autre ville qui ait été en cet endroit; après quoi il est libre au lecteur de suivre des deux opinions celle qu'il voudra, & qui lui plaira davantage.

Au reste Babylone ne fut pas l'ouvrage du seul Nemrod; si elle lui doit ses commencemens, elle est redevable de ses accroissemens à Ninus, fils & successeur de Nemrod; & c'est à Semiramis, femme de Ninus, qu'elle doit sa vaste grandeur & ses pompeux ornemens, qui en ont fait une des plus grandes & des plus superbes villes du monde. Cette Reine, qui après la mort de Ninus, gouverna l'Empire des Assyriens pendant la minorité de son fils Ninias, fit à sa capitale une enceinte de murs si épais, que quatre chariots auroient pû à l'aise y passer de front; & sur les terraces, qui étoient comme des plates-formes élevées sur les corps de logis de son palais, elle fit dresser des jardins en l'air qui ont passé pour une des sept merveilles du monde.

Après la décadence de l'Empire des Assyriens, qui commença vers la fin de la vie de Ninus, quand il eût bâti Ninive, &

qu'il en eût fait la capitale de ses Etats ; & peine Ninias eut quelques années de regne, que Babylone devint la capitale de la Monarchie des Caldéens ou Babylonniens.

Nabuchodonosor , second du nom , qui en fut le cinquième Empereur , & dont il est si fort parlé dans l'Écriture , augmenta de beaucoup cette ville , sur-tout lorsqu'il se fût rendu maître de Jerusalem & de toute la Judée sous les Rois Joachim , Jeconias & Sedecias : après avoir dépouillé le Temple de ses plus riches ornemens , il emmena captifs à Babylone les Rois Jeconias & Sedecias , & une partie du peuple Juif , il subjuga ensuite toute l'Asie ; & ses vastes conquêtes lui enflèrent tellement le cœur , qu'ayant fait ériger cette fameuse statue d'or , dont il est parlé chez le Prophète Daniel , il voulut , par une folle impiété , se faire adorer comme une divinité ; mais Dieu , pour confondre son orgueil , lui troubla tellement l'esprit & la raison , qu'il s'imagina être un bœuf ; mémorable châtement de son insolente présomption. Celui qui avoit affecté de s'élever au-dessus des hommes & de s'égalier à Dieu , fut justement réduit à la condition des bêtes ; car il fut chassé de son palais , & conformément à l'imagination de sa cervelle renversée , il passa sept ans entiers à brouter

l'herbe de la campagne , jusqu'à ce qu'il eût appris à révéler le maître du monde , & à se mesurer au niveau du dernier des mortels.

Cyrus , dont Dieu voulut se servir pour délivrer son peuple de la captivité de Babylone , assiegea cette superbe ville , & la prit l'an du monde 3516. aiant mis à sec le lit de l'Euphrate par le moien des canaux , qu'il fit creuser pour en écouler les eaux , depuis ce tems-là cette célèbre Babylone , après avoir été la capitale de deux puissantes Monarchies pendant seize cens sept ans , déchet entierement de cette grandeur & de cette magnificence ; qui en avoit fait une des premieres & des plus considerables villes du monde , & elle s'est enfin tellement ruinée , qu'à peine peut-on sçavoir aujourd'hui l'endroit où elle étoit située. Telle est la destinée des grandeurs du monde. Il nous reste encore à dire un mot de la fameuse tour.

De la Tour de Babel ou de Babylone.

Ce ne fut pas pour se mettre à l'abri d'un second déluge , que Belus & les descendans de Noé entreprirent la construction de cette tour ; ils n'ignoroient pas la promesse que Dieu avoit faite à Noé

de ne plus ensevelir le monde dans les eaux d'un autre déluge ; & puis la tradition ne leur avoit que trop appris que dans le premier déluge les eaux étoient élevées de vingt coudées au-dessus du sommet des plus hautes montagnes ; & ils en auroient sans doute conclu que de prétendre bâtir sur un terrain uni un ouvrage qui porteroit plus haut sa cime , c'étoit une entreprise impossible : il n'est donc nullement croiable qu'ils aient eu cette prétention. L'écriture nous en marque une autre , quand elle dit que les descendans de Noé entreprirent de bâtir cette haute tour pour éterniser leur mémoire , & rendre leur nom célèbre à la

Genes. postérité ; *celebremus nomen nostrum* , &c.
 11. 4. Ces insensez , pendant deux années de travail , avoient déjà élevé leur tour , selon saint Jérôme , à quatre milles pas de hauteur , lorsque Dieu , pour confondre leur orgueil , confondit tellement leur langue , que ne s'entendant plus les uns les autres , ils furent obligez de se désister de leur folle entreprise.

Ils étoient partagez en soixante-douze familles , que Moïse nomme au chapitre 10. de la Genèse ; ces soixante-douze familles parloient toutes la même langue , qui , selon l'opinion la plus commune , étoit la langue Hébraïque , & qui dans la confusion des

langues, resta à la seule famille d'Heber; toutes les autres familles en perdirent absolument l'idée, & Dieu leur en donna d'autres toutes différentes; de sorte que chaque famille eut la sienne, qui n'étoit entendue que par les personnes de cette famille: c'est ainsi que la diversité des langues s'est introduite dans le monde, & que par la corruption de ces soixante-douze langues il s'est formé dans la suite des tems ces différens langages, qui rendent si difficile le commerce & la société des diverses Nations entr'elles.

Pour revenir à la tour de Babel, notre Missionnaire, trois heures avant que d'arriver à Bagdat, en étant proche de cinquante pas, s'y arrêta quelque tems pour l'examiner à son aise: sa hauteur, autant qu'il en put juger, étoit au moins de deux cens pieds, & pour sa circonférence il y compta deux cens pas: dans le corps de la tour on ne voit, à ce qu'il dit, ni jour, ni porte, ni fenêtre; c'est une masse de terre informe, bâtie de briques, au moins paroît-il qu'elle en étoit incrustée, car on y en voit au pied des monceaux: on a de la peine à concevoir qu'un édifice, où il ne paroît ni fer, ni chaux, ni ciment, élevé au milieu d'un désert, malgré les injures de l'air & la furie des vents, ait pû subsister.

R v

depuis plus de quatre mille ans , ce qui doit faire dire que Dieu en a conservé les restes pendant tant de siècles ; pour éterniser dans la mémoire des hommes le souvenir de l'orgueilleuse témérité des descendans de Noé , & pour apprendre aux tems à venir comment il se plaît à confondre les folles entreprises des superbes.

C'est trop s'arrêter aux environs de Bagdat , il faut suivre le Missionnaire dans sa marche , il partit le 25. de Mai avec une nombreuse cavarane qui s'arrêta à la porte de la ville jusqu'à une heure après minuit. Le 26. vers les neuf heures du matin , il fallut camper dans le désert , & y essuier des chaleurs insupportables ; ce jour-là une bouffée d'un vent extraordinairement brûlant manqua de faire périr tous les gens de la caravane.

Ce vent s'appelle dans le pays badisamour , il vient de la ^{part} Méridionale de l'Arabie déserte ; il est si chaud & si étouffant , qu'il semble sortir immédiatement d'une fournaise ardente , & c'est un effet de la divine Providence qu'il ne dure pas long-tems , car il est mortel ; quoi qu'il se leve brusquement & sans aucun indice qui le précède , cependant les Conducteurs des caravanes ne laissent pas d'en avoir quelque pressentiment ; dès que les Muletiers s'aperçurent

qu'on en alloit être attaqué, ils crièrent à toute la compagnie de descendre promptement de cheval, de tourner le dos au vent, & de se jeter le visage contre terre; ils tournent en même-tems contre le vent le derriere de leurs mulets & de toutes les bêtes de charges; sans cette précaution les hommes & les animaux qui auroient respiré ce souffle par la bouche ou par les narines, eussent été en grand danger d'être étouffez & de tomber morts sur la place.

Deux jeunes François en firent une funeste expérience, à ce que rapporte notre Missionnaire, qui les connoissoit singulièrement tandis qu'il étoit à Ispahan; l'un étoit le sieur Alexandre de l'Etoile, Catholique & Agent dans cette capitale de la Perse, pour la Royale Compagnie de France aux Indes; l'autre étoit le sieur Bastard, Calviniste de Genève, maître Horloger au service du Roi de Perse, tous deux à la fleur de leur âge, très-habiles gens & pleins d'esprit. Ils étoient partis l'un & l'autre, au tems des plus grandes chaleurs, de Gomron ou Bender, fameux Port sur le Golphe d'Ormuz pour revenir à Ispahan; au lieu de marcher à la fraîcheur de la nuit, pour éviter les ardeurs du jour & le danger du badisamour, ils s'amuserent à faire des adieux à Messieurs les Marchands d'Angleterre & de Hollande,

de sorte que la chaleur commençoit à être insupportable quand ils sortirent de Bender; après quelques heures de marche le badi-samour se fit sentir & les frappa; mais comme ils étoient jeunes & vigoureux, & qu'une petite pointe du fin vin qu'ils avoient bû soustenoit leur gaieté & leur vivacité naturelle, ils continuerent leur route sans s'appercevoir du poison mortel qu'ils portoient dans le sein jusqu'à leur arrivée au gîte; à peine étoient-ils descendus de cheval que le mal se déclara d'une maniere si brusque & si violente, qu'en moins d'une heure M. Alexandre en fut étouffé, & le sieur Bastard, plus jeune & plus robuste, soustint quelque tems la violence du mal, mais enfin il succomba, & suivit le sort de celui qui avoit été son compagnon de voyage. Ils furent regrettez l'un & l'autre pour leurs belles qualitez, & l'on peut dire qu'ils étoient la fleur des François qui faisoient à Ispahan le commerce & les affaires.

Rien n'est plus étrange que les funestes effets de ce vent meurtrier; on assure, comme une chose certaine & confirmée par l'expérience, qu'il n'étouffe pas seulement celui qui le respire, mais même qu'il en corrompt, & qu'il en dissout tellement toutes les parties du corps, que si l'on tire un peu le pied ou quelque autre membre d'un

homme qui en est frappé, ce pied ou ce membre se détache comme de lui-même, & reste entre les mains, séparé du reste du corps. Ce qui a quelque rapport à ce qu'on dit de la foudre, qu'il arrive quelquefois que celui qui en est frappé demeure dans sa même situation, mais que si vous le touchez seulement du coude ou de la main, toute la machine du corps s'en va comme en charpie.

Le 27. on décampa à deux heures après minuit, & après une marche de quatre heures on arriva sur le bord d'une petite riviere appelée Dgialé. Le 28. & le 29. on gîta dans des villages, & on fit peu de chemin à cause des chaleurs excessives.

Le 30. de même la marche ne fut que de deux heures, & l'on campa près d'Arouniche, autrefois riche & grand village, dont les environs étoient fort agréables par plusieurs jardins remplis d'orangers, de grenadiers, & sur-tout de meuriers blancs qui rendoient ce lieu considerable par le commerce des foyes; mais aujourd'hui que ces jardins sont abandonnez & sans culture, ce village est peu de chose: les sauterelles du désert s'y étant jettées, & les Arabes y faisant de fréquentes excursions, les habitans en ont délogez pour chercher ailleurs une demeure plus tranquille. Il

fallut ce jour là passer une petite rivière, dont le pont se trouvant rompu, on déchargea les montures, & chacun mit la main à l'œuvre pour le rétablir. Cependant un bruit se répandit qu'on avoit vû un gros d'Arabes à cheval dans le désert, dont on n'étoit séparé que par cette rivière, & qu'ils avoient même déjà enlevé quelques-uns des chevaux qui étoient çà & là dispersés en pâtures; ce bruit mit l'allarme dans toute la caravane; on prit les armes, & les plus résolus monterent à cheval & passerent la rivière pour aller à la découverte; ils ne trouverent que deux Arabes à pied, qui eurent beau protester qu'ils passoient leur chemin, & qu'ils n'étoient pas du nombre des voleurs, ils furent arrêtez, & essuierent une grêle de coups de bâtons.

Peu de tems après la bande des voleurs parut dans le désert, & l'on se disposa à faire contre eux une vigoureuse défense, en cas qu'ils vinssent attaquer la caravane, mais elle étoit si nombreuse & si bien armée, qu'ils n'osèrent s'en approcher; de sorte qu'ils s'enfoncerent dans le désert & disparurent; alors le pont aiant été mis en état on passa dessus, & on alla camper à une demie lieue de-là.

Le 31. on campa près de Kiesel-rabat,

gros bourg , dont les environs sont bien cultivez ; mais comme on étoit encore sur les terres de Turquie , les Collecteurs du caratch vinrent l'exiger de la caravane , dont ils firent la visite ; ils se firent montrer le billet qui faisoit foi que les gens l'eussent déjà payé : ils s'adresserent à notre Missionnaire & à son Compagnon , & leur demanderent leur billet ou le caratch ; le Pere leur parla d'un ton si résolu , qu'au lieu de dix écus qu'ils vouloient avoir , ils se contenterent qu'il leur en donnât un ; mais ce qui pensa leur susciter une affaire de plus de conséquence , c'est qu'un de ces Turcs qui le reconnut l'ayant vû à Erzerom , dit assez haut pour qu'on l'entendît : Ces gens ont fait francs tous les Armeniens d'Erzerom , ils en vont faire autant à Ispahan ; cela tomba cependant , & n'eut aucune suite fâcheuse.

Le 1. de Juin on séjourna près du bourg pour se délasser des fatigues passées ; & comme on se dispoisoit à en partir le lendemain , le Caravan Bachi reçut un billet du Seigneur du lieu , par lequel il lui donnoit avis qu'une troupe de cavaliers Arabes avertis de la marche , attendoit la caravane sur le chemin ; qu'il lui conseilloit de ne point précipiter son départ , & de dépêcher un exprès à l'Aga de Kanaki pour lui demander une escorte : le Caravan Bachi

profita de cet avis , & obtint de l'Aga dix cavaliers , à la vérité si mal armez , qu'ils n'auroient pas fait peur aux Arabes s'ils fussent venus attaquer la caravane & l'escorte ; mais rien ne parut , & l'on arriva tranquillement à Kanaki de Turquie ; c'est un gros village arrosé d'une riviere , sur laquelle il y avoit un pont que les Turcs rompirent dans la dernière guerre qu'ils avoient eu avec les Persans.

Le 4. de Juin on décampa de Kanaki , & après une marche de huit heures on s'arrêta à Hazyr-chirin ; c'est un caravanfaras & une forteresse toute ruinée , qui défendoit autrefois les frontieres de Turquie de ce côté la ; car dès qu'on a passé ce fort on entre dans le Laurestan , qui est la province de Perse la plus Occidentale , & qui faisoit autrefois une partie de la Media des Anciens.

Dès qu'ils eurent mis le pied sur les terres de Perse , notre Missionnaire & son Compagnon commencerent à respirer un air plus doux ; ils marcherent dans de beaux & d'agréables vallons à perte de vûe , bordez à droite & à gauche de montagnes revêtues & couvertes de forêts , qui en font comme le couronnement , ce qu'ils n'avoient pas encore vûs dans tout le reste de la Perse ; aussi est-ce le Laurestan qui fournit à la capitale tout le bois qui lui est nécessaire.

*Kazfi -
Chutua*

Ils eurent outre cela l'avantage de voyager tranquillement sans être sujets aux allarmes qui les avoient inquietez dans la Turquie ; c'est ce qui déterminâ une partie de la caravane de se détacher de l'autre , & de prendre les devans pour être plutôt à Ispahan : notre Missionnaire auroit pris ce parti si son Compagnon ne s'étoit trouvé malade. Pour ménager la santé de son cher Frere il se joignit à ceux qui étoient les moins pressés , & il campa avec eux à Adgem-Kanaki , c'est-à-dire , à Kanaki de Perse , pour la distinguer de Kanaki de Turquie , dont ils venoient de sortir.

Le 6. on partit sur le minuit pour éviter les chaleurs , & l'on traversa une montagne , où l'on fit remarquer au Pere une chose curieuse , c'étoit un édifice bâti de grosses pierres qui lui parurent d'un marbre bien poli ; il étoit terminé par une espece de divan ou salon ouvert de toute-part ; ce salon s'appelle Takt-Ghierahi , c'est-à-dire , le siège ou le thrône d'Abdal-Ghierahi ; c'est une espece d'Hermite ou Religieux Mahometan , Arabe de nation , qui aiant renoncé au monde , faisoit profession d'une vie pauvre & solitaire , ne possédant rien en propre , & ne vivant que d'aumônes ; cela lui attira un grand nombre de disciples , qui le regardoient comme leur

Supérieur, & qu'il assembloit souvent dans l'endroit de la montagne, qui a retenu son nom. Il n'est pas rare de trouver parmi les Mahometans de ces sortes de Solitaires ou de Religieux, qui s'appellent Abdal en Arabie, & Derviche en Turquie : leur habit est assez semblable à celui des Capucins, & c'est ce qui fait que ces Peres n'ont pas besoin de se déguiser comme les autres Missionnaires, & que la conformité de leur habit avec celui des Abdals & des Derviches, leur attire l'estime & le respect du peuple.

Il y a à Constantinople une Communauté de ces Derviches; ils ont une espece d'Abbé ou Supérieur qui les entretient souvent dans une maison située à l'entrée de Pera. Notre Missionnaire se trouva une fois à leur assemblée, c'étoit dans une salle où il y avoit une chaire élevée comme est celle de nos Prédicateurs; le Supérieur y étant monté fit à ses Religieux un assez long discours en langue Arabe; tous les Derviches debout, tandis qu'il parla, étoient rangez le long des murailles de la salle, attentifs, immobiles, les yeux baissés, & dans une modestie qui fait honte à l'air dissipé & peu respectueux des Chrétiens dans nos Eglises. A un signal que donna le Prédicateur en frappant de la main sur sa chaire, les Derviches

se mirent à pirouetter tous ensemble sur leurs talons avec tant de vitesse & de rapidité, qu'il n'étoit pas possible de distinguer leurs visages ; à un second signal ils s'arrêterent tout à coup : je ne sçai ce qu'ils entendent de mystérieux dans ces mouvemens si rapides & si ridicules, mais il est certain que c'est chez eux un grand acte de Religion.

Notre Missionnaire étant à Ispahan vit encore un Abdal ou Derviche Persan qui n'avoit pas moins de réputation que les Derviches de Turquie ; il s'étoit pratiqué à une lieue de la ville une grotte dans le creux d'un rocher, où il recevoit les visites d'un grand nombre de personnes qui le révéroient comme un Saint. Un jour notre Missionnaire y alla comme les autres ; ce ne fut pas certainement la sainteté prétendue de l'Hermite qui l'y attira, ce fut une pure curiosité de voir par lui-même ce qu'on lui avoit dit de sa chevelure : quoique ce Derviche fût d'une taille au-dessus de la médiocre, ses cheveux étoient si longs qu'ils lui descendoient jusques aux talons, & se replioient depuis les talons jusques à la tête, autour de laquelle il les tournoit même par tant de plis & de replis, qu'ils lui servoient de turban.

Le 7, le 8, & le 9. on marcha, comme

dans le jour précédent , par des bois & des montagnes qui venant à s'ouvrir de côté & d'autre , se terminoient à un beau vallon ; on le suivit le 10. & l'on entra le 11. dans une vaste plaine où l'on trouve quantité de villages , & sur-tout un magnifique Caravanaras appellé Arnoa. On avança le 12. par un chemin partie de montagnes, partie d'agréables vallons , & l'on campa le 13. & le 14. près de la riviere de Caramantcha , ainsi appellée du nom de la ville qu'elle arrose ; la commodité de l'eau & la bonté du pâturage donnent envie d'y séjourner.

Le 15. on tomba heureusement dans un très-beau caravanaras appellé Brispaï ; il est bâti au pied d'un affreux rocher , si haut , si droit & si escarpé , qu'on ne peut du bas en mesurer des yeux la hauteur sans fatiguer sa vûe ; de la partie la plus basse coule une source si abondante , que dès sa sortie elle pourroit faire aller deux ou trois moulins ; mais ce qui surprend le plus , c'est de voir vers le milieu de la hauteur du rocher une surface considerable , plate & unie comme celle d'un marbre le plus poli , chargée de dix ou douze figures humaines , & une espee de croix taillée dans le roc : on ne conçoit pas comment on peut avoir dressé des échelles & des

*Hasun**Abad**Hismans**char. nom**de ville, plus**que de Sibirie**qui s'appelle**le Hasoun.**Bisudoun*

échafaux assez élevez pour arriver à un endroit si éxaucé , & y travailler à des reliefs & à des ouvrages de sculpture si difficiles ; c'est peut-être une des plus curieuses antiquitez qu'on puisse voir.

Le 16. on arriva à Sahana , bourg si grand & si peuplé , qu'il mériteroit bien le nom de ville ; mais comme c'est un lieu de taxe & d'avanies , on ne s'y arrêta pas.

Le 17. on campa dans un autre bourg , dont les environs sont charmans & les jardins chargez de fleurs & de fruits ; notre Missionnaire vit près du bourg plusieurs colonnes de marbre , dont quelques-unes étoient posées sur leurs bases & couronnées de leur chapiteau ; les autres étoient couchées par terre , c'étoit les restes d'une superbe Mosquée qu'un Roi de Perse avoit fait bâtir.

Il restoit encore quinze jours de chemin jusqu'à Ispahan , & l'on n'étoit gueres en état de continuer la marche , si l'on ne prenoit quelque repos pour le soulagement , sur-tout des malades qui étoient en grand nombre ; on se trouvoit à deux lieues de Hamadan , belle ville , où l'on ne manqueroit de rien pour rétablir la santé de ceux dont les fatigues augmentoient tous les jours les maladies ; on se détermina donc à y aller. Notre Missionnaire y étoit intéressé plus

que tout autre par rapport & à son Compagnon , qui ne faisoit que languir , & à lui-même qui n'étoit pas en fort bon état ; il sçavoit d'ailleurs qu'Hamadan étoit la résidence de M. Pidoux de Saint-Olon , Evêque de Babylone , Prêlat plein de charité ; qu'il avoit avec lui deux ou trois Missionnaires animez du même esprit , dont il étoit assuré d'être très-bien reçu lui & son Compagnon : mais les Voyageurs eurent beau avoir pris leur résolution , ceux qui les conduisoient s'y opposerent , & il en fallut passer par où ils voulurent ; tout ce qu'on put obtenir d'eux , fut de séjourner le 18. & le 19. dans l'endroit où l'on étoit , qui n'étoit éloigné que d'une heure de Kengahar , d'où chacun pourroit tirer les rafraîchissemens dont il avoit besoin.

Le 20. & le 21. après avoir marché dans des chemins assez agréables , on entra dans une plaine qui l'auroit été encore davantage si l'on n'y avoit pas trouvé quantité de serpens & de couleuvres , qui lui font donner le nom d'Ilanter-kourok ; ce fut là que la division se mit dans la caravane entre les Muletiers & les Voyageurs : ceux-là vouloient prendre le chemin à droite ; c'étoit le plus long pour arriver à Ispahan , mais c'étoit le meilleur pour les chevaux & les mulets à cause de l'abondance

des eaux & des pâtures ; ceux-ci au contraire, dont la plupart étoient malades, & qui préféroient leur santé au soulagement des montures, vouloient qu'on prit sur la gauche, où le chemin étoit plus court, & où il y avoit des gîtes reglez & commodes jusqu'à Ispahan ; le différend fut terminé en faveur des Voyageurs, moyennant quelque argent qu'ils donnerent aux Muletiers.

Le 22. les maladies augmentant à mesure que les chaleurs devenoient plus excessives, ont eu bien de la peine de se traîner jusqu'à Nene: un jeune Turcy mourut des fatigues du voyage, & quelques Arméniens malades se confessèrent comme pour mourir.

Le 23. on gîta à Disabat, le 24. à Sary, où les maladies obligèrent de séjourner, le 25. on en partit, le 26. on arriva, le 27. à Bagh, le 28. à Mechiane, & c'est là où les fatigues des marches, & les incommoditez de la saison obligèrent enfin notre Missionnaire à succomber : il fut attaqué d'une colique d'estomach avec tant de violence, & des convulsions si extraordinaires, qu'à voir comment il s'agitoit & se rouloit par terre, on l'auroit pris pour un enragé ou pour un fou. Dans ce pitoiable état, où il n'avoit ni soulagement, ni secours

à attendre de personne , il lui falloit cependant suivre la caravane , ou mourir au milieu de la campagne abandonné de tout le monde. Il ne pouvoit se tenir à cheval à cause des douleurs aiguës qu'il y souffroit; il pouvoit encore moins aller à pied à cause de l'extrême épuisement où il se trouvoit : sa seule ressource fut de prier deux Armeniens malades , mais qui l'étoient beaucoup moins que lui , de lui donner une place dans une espee de litiere dont ils se servoient ; ils s'en excuserent sur l'état où ils se trouvoient eux-mêmes: on l'aida sur cela à remonter à cheval ; mais à peine y fut-il , que son mal redoubla violemment , & l'obligea d'en descendre. Les deux Armeniens en furent touchés , & l'un d'eux lui quitta sa place dans la litiere , & c'est ainsi qu'à demi mort il arriva à Koga , lieu très-délicieux; mais outre qu'il n'étoit gueres en état d'en goûter les agrémens , il en fallut partir dès le lendemain , sans espérance d'avoir place dans la litiere des Armeniens , qui étoient eux-mêmes plus indisposés qu'ils n'avoient été auparavant ; & aiant une répugnance infini de reprendre le cheval, dans l'appréhension du retour des douloureux accès , il demanda qu'on le mît sur un chameau ; mais il n'y fut pas un quart d'heure , que les violentes secousses que cet animal

animal donne en marchant, redoublèrent son mal de telle sorte, qu'on fût obligé de le mettre à bas : il seroit resté sur la place si un Turc, qui étoit dans une autre litiere, touché du déplorable état où il le voioit, ne lui eût cédé sa voiture jusqu'à Ispahan au prix de six écus qu'il lui promit.

Dès qu'il fut arrivé au gîte, le Frere, qui n'étoit pas si incommodé que lui, & qui se mêloit de medecine, s'avisa de lui donner une tablette d'émetique; il n'en falloit pas davantage pour le faire mourir dans la foiblesse & dans l'épuisement où il étoit; elle eut cependant un bon effet, & il fut en état dès le lendemain 1.^{er} de Juillet, de remonter en litiere, & après dix heures de marche d'arriver à quatre heures du matin à Tchalisié : il eut cependant, avant son arrivée, un fâcheux accident, le cheval qui portoit la litiere tomba à demi mort, & ne fut plus en état de servir; il se trouva par bonheur parmi les montures un âne sur lequel on le mit, & qui le porta assez doucement jusqu'au gîte. Enfin le 2. après avoir marché la nuit, & s'être reposé quelques heures à Dgiddahan, caravanaras qui est au fauxbourg d'Ispahan, il se rendit au lever du soleil le 3. de Juillet en la maison des Jesuites à Julfa, pour laquelle il avoit si souvent soupiré pendant tout le cours du long & pénible voyage qu'il venoit de faire.

Chulsiab

*Séjour de notre Missionnaire à Ispahan,
depuis le 3. de Juillet de l'an 1696.
jusqu'au 28. d'Octobre 1708.*

LE port le plus tranquille & le plus assuré n'a pas plus de charmes pour un Pilote qui a essuié de furieuses tempêtes dans une longue & périlleuse navigation, qu'en eut le séjour d'Ispahan pour notre Missionnaire après un voyage de cinq mois, partie par mer, partie par terre, & sur-tout par le vaste & l'affreux désert de l'Arabie. Malgré les fatigues incroyables & les maux étranges qu'il venoit de souffrir, à peine eut-il mis le pied dans la maison de la Compagnie à Julfa, qu'il se sentit tout à coup délassé, soulagé, guéri, & qu'il se fit un changement total dans sa ^{situation} construction : la joie qu'il eut d'être, comme on le peut dire, chez soi, & dans la Compagnie de ses Freres, le changea tout à coup ; il oublia ses maux, & il goûta à son aise le plaisir de voir le bon état de la Mission : elle jouissoit d'une profonde paix au-dedans & au-dehors ; la moisson y étoit abondante par les bénédictions que Dieu répandoit sur le zele & les travaux des Missionnaires. La foi se fortifioit tous les jours de plus en plus parmi les Catholiques, & s'établissoit de même

parmi les Armeniens schismatiques, dont les fréquentes conversions grossissoient notablement le troupeau du bon Pasteur.

Le Pere Jean Boucher, de la Province de Lyon, étoit Supérieur de la Mission: ce Pere, par une étude & un travail infatigable, avoit acquis un usage si aisé de la langue Armenienne, qu'elle sembloit être sa langue naturelle; & il sçavoit si bien mettre en œuvre les talens que le Seigneur lui avoit confiez, que sa sagesse, sa douceur & ses manieres insinuanes lui avoient gagné le cœur & la confiance de tout le peuple, qui le regardoit comme l'Apôtre des Armeniens de Julfa.

Monseigneur Elie, Carme-Déchaux, Evêque d'Ispahan, lui avoit fait l'honneur de le nommer son Vicaire Général, quoi qu'il y eût des sujets de son Ordre très-capables de cet emploi dans les deux maisons que ces Peres ont à Ispahan & à Julfa. Le Pere Tillac, Jesuite, secondoit parfaitement le zele du Supérieur, & un Frere Georgien de nation, reçû depuis peu dans la Compagnie de la maniere que je vais dire, par le soin qu'il avoit du temporel de la Mission, laissoit aux deux Peres Missionnaires tout le loisir d'avancer le spirituel.

On a déjà dit ailleurs que l'abus le plus monstrueux qui se soit glissé dans la Georgie

parmi les Chrétiens mêmes, étoit de vendre leurs propres enfans, non-seulement à des maîtres Chrétiens, mais encore à des Mahometans, qui mettoient tout en œuvre pour faire perdre la Religion à leurs jeunes esclaves, après les avoir dépouillez de leur liberté.

Jean, c'est le nom du Frere Georgien dont on parle ici, encore jeune enfant, avoit eu le malheur d'être vendu par ses parens à un Aga Turc; cette disgrâce qui, selon toute les apparences, devoit être au jeune esclave la source de beaucoup d'autres, devint au contraire, par une favorable disposition de la Providence, l'occasion de son salut.

Comme il étoit bien fait & plein d'esprit, il gagna les bonnes graces de son Maître; c'est un talent qui est comme naturel aux Georgiens plus qu'à tous les autres peuples de l'Orient: l'Aga affectionna le jeune esclave, qu'il ne regardoit plus que comme son propre enfant: dans tous les voyages qu'il faisoit il vouloit avoir avec lui son petit Georgien. S'étant donc embarqué sur un vaisseau de sa Nation il fut rencontré & attaqué sur un vaisseau corsaire Venitien, le combat fut rude & opiniâtre, mais enfin le Venitien l'emporta. Le butin fut fort riche, mais rien ne plut davantage

au Capitaine victorieux que le jeune Georgien ; il l'aima dès qu'il le vit , il le mena avec lui à Venise , il le mit au nombre de ses domestiques , & s'attacha à lui donner une éducation plus conforme à un enfant de qualité , qu'à la condition d'un esclave.

Jean demeura plusieurs années à Venise comme le plus cheri des domestiques du Capitaine , jusqu'à ce que pressé par un désir naturel de revoir sa patrie , & d'aller apprendre par lui-même des nouvelles de sa famille , il résolut enfin de conjurer son maître de lui accorder la liberté ; il le fit d'un air si soumis , mais en même-tems si engageant & si tendre , que le Venitien , malgré l'affection qu'il se sentoit pour l'aimable jeune homme , ne put se défendre de ses instantes prieres : Allez donc , lui dit-il , puisque vous le voulez , je vous quitte avec regret ; je me faisois un plaisir de vous rendre heureux & de faire votre fortune , mais il semble que la Providence s'en soit chargée , & qu'elle vous destine à quelque chose de plus grand que ce que je voulois faire pour vous ; je vous fais votre maître , il doit partir dans peu de jours un vaisseau pour le Levant , vous pouvez vous y embarquer , je pourvoirai à tous les besoins de votre voyage. Jean , pénétré de la plus vive & de la plus sensible

reconnoissance , ne put trouver d'expressions assez tendres pour remercier un Maître si bon & si généreux ; ses yeux en dirent plus par leurs larmes , que sa bouche par ses paroles ; & après avoir pris congé d'un homme qui lui avoit témoigné tant de bonté , il s'embarqua sur le vaisseau Vénitien , muni de provision & d'argent , & arriva heureusement à une échelle du Levant , d'où il se rendit par la Turquie à la ville d'Erivan , sur les frontieres de la Georgie sa Patrie , dans le dessein de s'y rendre après quelques jours de repos ; mais la divine Providence qui le conduisoit , & dont il ne voioit pas les ressorts secrets , disposa les choses tout autrement. Peu de tems après son arrivée à Erivan , il tomba malade , obligé de rester dans un caravanaras sans connoissance de qui que ce soit , sans amis , sans secours , sans remede.

Le Pere Ricart , très-habile en medecine , étoit alors Supérieur de la Mission d'Erivan , & entre les œuvres de charité que son zele lui faisoit entreprendre , il s'étoit fait une loi d'aller tous les jours visiter les caravanaras pour y assister les malades étrangers qui avoient besoin de son service. Un jour qu'il faisoit sa ronde à l'ordinaire , il entra dans la chambre où étoit le Georgien étendu sur un tapis par terre ; l'air aimable du malade ,

l'abandon où il étoit , le récit qu'il lui fit de ses aventures , tout cela lui gagna le cœur du Pere Ricart , qui le consola , qui lui offrit ses services , & qui lui fit espérer qu'avec l'aide de Dieu sa santé seroit bien-tôt rétablie.

Comme le malade étoit jeune & bien constitué , les remedes que lui donna le Pere eurent un prompt effet , & Jean en peu de jours se trouva en état de se joindre à une Caravane prête à partir pour la Georgie. Le Pere Ricart étant venu le voir le lendemain : Mon Pere, lui dit le Georgien, c'est à vous , après Dieu , que je dois ma guérison , & peut-être ma vie même ; je me sens incapable de reconnoître l'obligation que je vous ai ; puis jettant sa bourse sur le tapis , & étalant devant le Pere quelques pieces curieuses qu'il avoit apportées de Venise : Voilà tout mon bien , lui dit-il , il est à vous ; faites-moi la grace d'en accepter au moins ce qui sera plus de votre goût. Quelque instance qu'il pût faire , il ne put gagner sur le Pere qu'il acceptât la moindre chose , & lui dit en vrai Missionnaire de la Compagnie : C'est à Dieu seul , mon fils , que vous êtes redevable de votre santé ; marquez-lui-en votre reconnoissance par le bon usage que vous en ferez ; adieu , je viendrai demain vous souhaiter un bon voyage.

Après la sortie du Pere, Jean eut tout le loisir de faire des réflexions sur son désintéressement & sur sa charité; ces réflexions l'occupèrent toute la nuit, & lui ôtèrent le sommeil. Ce fut alors qu'il se sentit inspiré de quitter le monde, & de se donner à Dieu dans la Compagnie. L'inspiration fut si pressante & si bien marquée, qu'il ne put douter de la volonté de Dieu; il adora les desseins de sa Providence, il se soumit à ses ordres, & il offrit à Dieu par avance le sacrifice de soi-même, de ce qu'il possédoit, & de tout ce qu'il avoit lieu d'espérer dans sa patrie.

Le Pere étant revenu dès le lendemain pour lui faire ses adieux, & lui souhaiter un heureux voyage: Pere, lui dit le Georgien, je ne pense plus au voyage de Georgie; j'ai pris un autre dessein, dans lequel vous pouvez beaucoup m'aider; comme il vit que le Pere ne comprenoit pas ce qu'il vouloit lui dire, il lui ajouta: Mon Pere, puisque vous ne voulez pas de mon bien, agréez que je me donne moi-même à vous, & que je m'offre, quoiqu'indigne, à votre Compagnie; je resterai auprès de vous à Erivan, je vous servirai de domestique; vous m'instruirez, vous me formerez; & après avoir fait sous votre conduite une espèce de noviciat, j'espère que vous obtiendrez

de vos Supérieurs ma réception chez vous. Le Pere fut également surpris & édifié de la déclaration que lui fit le Georgien d'une maniere si vive, si ferme, & si touchante, qu'il ne crut pas pouvoir douter de la bonté de sa vocation ; il le prit auprès de lui, il le forma de sa main ; & après l'avoir fait passer pendant deux ans par toutes les épreuves, il obtint des Supérieurs la permission de lui faire faire les vœux de la Compagnie ; il l'envoia pour cela à Ispahan, où il les fit quelques mois après que notre Missionnaire y fut arrivé.

Intelligent, actif, & propre à tout, comme étoit le Frere Jean, il faisoit presque tous les offices de la maison qui regardoient le temporel, les Missionnaires n'avoient qu'à s'occuper tranquillement, comme on l'a dit, au ministère apostolique. Notre Missionnaire fut charmé de les voir unis de cœur & d'esprit pour avancer le Royaume de Dieu. Après avoir pris un peu de tems pour se reposer, quand il se sentit assez de force pour sortir de la maison, il commença par faire ses visites aux Francs. & aux Armeniens d'Ispahan & de Julfa, qui les premiers lui avoient fait l'honneur de le saluer & de le féliciter de son heureuse arrivée ; dans la visite qu'il fit à Messieurs les Anglois, il fit bien valoir les bons offices qu'il avoit

reçûs de ceux de leur Nation à Constanti-
nople ; à Erzerom , à Tripoli de Syrie , &
il leur témoigna qu'il s'estimeroit heureux
de trouver une occasion de les servir ; elle
se présenta quelques jours après.

Il y avoit long-tems que le sieur Bran-
gouin , Capitaine & Agent à Ispahan pour
la Compagnie Angloise des Indes , s'étoit
fait porter à la campagne , dans l'espérance
que le changement d'air le remettroit d'une
fâcheuse maladie qui le faisoit languir depuis
long-tems ; le mal fut plus ^{long} que les
remedes , il mourut à la campagne , re-
gretté de toutes les personnes qui le con-
noissoient. Les Anglois voulurent que le
corps du Défunt fût transporté & mis en
dépôt dans une maison de Julfa , afin que
le convoi l'accompagnât plus commodément
au cimetiere des Chrétiens , qui est encore
à une bonne demie lieue de Julfa.

Cette maison pouvoit être celle ou des
Carmes-Déchaux ; ou des Peres Domini-
cains , ou de trois ou quatre François , ou
de l'Interprète des Anglois , qui est une
des plus magnifiques du fauxbourg. Messieurs
les Anglois , je ne sçai par quel motif ,
préfererent la maison des Jesuites à toutes
les autres , & les envoierent prier de recevoir
le corps du défunt , & de le garder jusqu'au
jour de l'enterrement. Comme il ne s'agissoit

que d'une action purement civile, & qu'il n'étoit nullement question de communiquer avec les Anglois, ni en prieres, ni en aucune cérémonie de Religion, ces Peres reçurent le corps chez eux, où ces Messieurs en grand cortége, vinrent le prendre pour l'enterrement, dont les Jesuites ne se mêlerent point du tout. Au retour le convoi qui avoit accompagné le corps jusqu'à la sépulture, se reposa sur le bord d'un grand ruisseau qui coule entre le cimetiere & Julfa, & on y trouva tout préparé un repas magnifique pour soixante personnes.

La douceur & la satisfaction dont jouissoit notre Missionnaire depuis son arrivée à Isphahan, fut bien-tôt troublée par la maladie des Peres Boucher & Tillac; elle fut à l'égard de l'un & de l'autre si brusque & si violente, qu'en moins de huit jours tous deux se trouverent à l'extrémité: le Pere Boucher mourut le 12. d'Octobre de la mort des justes; & le Pere Tillac, qui pensa le fuivre, eut bien de la peine à guérir. L'accident qui enleva le premier de ces Peres à la Mission de Julfa, en fit tomber tout le poids sur notre Missionnaire; il se vit tout à coup chargé du soin de visiter les Catholiques, de les confirmer dans la foi, de les prémunir contre la contagion que porte naturellement le commerce

continuel avec les Schismatiques. Il lui falut travailler à la réunion de ceux-ci avec l'Eglise, & les défabufer de leurs erreurs ; prêcher tous les Dimanches en Armenien, en attendant que le Pere Tillac pût le faire à son tour ; tenir une nombreuse école d'enfans, partie Frانس, partie Armeniens ; emploi, selon l'esprit de la Compagnie, le plus important de tout. Il pouvoit ajouter, pour surcroît d'occupation, le travail avec lequel il perfectionnoit son ample Dictionnaire Armenien litteral, qu'il avoit entrepris depuis plusieurs années, sans compter d'autres ouvrages en cette langue dont il avoit formé le plan, pour ne rien omettre de tout ce qu'il étoit capable de faire pour une Nation pour laquelle Dieu lui avoit inspiré un zele particulier. La Supériorité des Missions d'Orient qui lui étoit échue, l'obligea d'étendre ses soins encore plus loin, & de pourvoir aux besoins des Missions éloignées d'Ispahan de plus de trois cens lieues. Cette foule d'occupations & d'emplois auroit effraié tout homme qui n'auroit pas eu autant de confiance en Dieu qu'en avoit notre Missionnaire : il étoit persuadé que la divine Providence ne manque jamais de soutenir d'une maniere spéciale un ouvrier Evangelique dans les œuvres qu'il n'entreprend que par ses ordres.

& pour sa gloire. Appuié sur un principe si sûr & si consolant, à l'exemple de saint François Xavier, il ne craignoit rien que de craindre quelque chose; & faisant tout ce qu'il pouvoit, il espéroit que Dieu, suppléant à son insuffisance, feroit le reste.

Dans une si heureuse disposition, il se partageoit tranquillement à la multitude de ses emplois; & les faisant chacun avec ordre, il les accomplissoit tous: pendant qu'il donnoit ses premiers soins à Julfa & à Ispahan, il arriva dans cette capitale un spectacle, dont il n'a pas cru que le récit doive être désagréable au lecteur.

On a déjà dit ailleurs qu'il y a peu de Cours où arrive tant d'Ambassadeurs qu'en celle du Roi de Perse; il en recevoit non-seulement de la part des Princes Mahométans, mais encore de la part de presque tous les Souverains de l'Europe. Le premier qui parut depuis l'arrivée de notre Missionnaire à Ispahan, fut un Ambassadeur de Portugal: comme les pays que les Portugais occupent encore dans les Indes sont voisins des terres de Perse, & qu'ils partagent même avec le Sophi le revenu de la douane de Bender-Congo, Port situé sur le Seinpersique, il est de leur intérêt d'entretenir une bonne intelligence avec les Persans: c'est pour cela qu'outre le Résident que la

Compagnie Portugaise entretient toujours à Ispahan, le Vice-Roi de Goa ou des Indes y envoie souvent des Ambassadeurs pour les affaires du Commerce.

Ce fut en cette qualité que le 31. d'Octobre M. Peyra fit son entrée publique à Ispahan avec une pompe & une magnificence extraordinaire, mais qui ne l'est pas aux Ambassadeur Portugais, qui semblent affecter de surpasser en cela les Ambassadeurs des autres Couronnes, principalement en Perse, où l'on aime le faste & l'éclat, & où l'on ne juge gueres de la puissance d'un Prince & de la grandeur de son état que par la dépense de son Ambassadeur : M. Peyra donna parfaitement en cela dans le génie des Persans ; le nombre des gens de sa suite, l'éclat de sa livrée, la richesse de ses équipages, la profusion de ses largesses, le prix & la rareté de ses présens, tout cela donna dans les yeux, & lui attira l'estime de la Cour & du peuple.

Après avoir eu les premières audiences du Roi & des Ministres, & avoir fait ses visites de cérémonie aux Grands de la Cour, il fit l'honneur aux Missionnaires de la Compagnie de les aller voir à Julfa, ils le reçurent avec toutes les marques d'estime & de considération que meritoient son caractère & les rares qualitez de sa personne. Trois

jours après cette visite, dont il avoit honoré ces Peres, il vint une seconde fois chez eux pour assister à la cérémonie du sacre de M. Elie, Carme-Déchaux, en qualité d'Evêque d'Isbahan : M. Pidoux y officia pontificalement, & les Jesuites, dont l'Eglise avoit été choisie pour cette célébrité, n'épargnerent rien de leur part pour en augmenter l'éclat.

Cependant le Pere Tillac parfaitement guéri de la maladie dont il avoit pensé mourir, commença à partager avec notre Missionnaire les travaux de la Mission ; ils visiterent, ils instruisirent, ils prêcherent, ils administrerent les Sacremens avec une union qui contribuoit beaucoup au succès de leur zele. Notre Missionnaire employa le sien singulierement sur un grand nombre d'enfans dont étoit composée son école. C'étoit l'endroit favori de sa Mission ; ce n'étoit pas le plus éclatant, mais c'étoit le plus fructueux, le plus conforme, ainsi qu'on l'a déjà dit, à l'esprit de la Compagnie ; celui que saint Ignace a plus instamment recommandé aux Profers de son Ordre, & que saint François Xavier, le modele accompli des Missionnaires, a cheri si particulierement, qu'il le préféroit à tous les autres, le regardant comme le moien le plus propre & le plus efficace pour la sanctification

des Villes & des Etats : il ne faut pas s'étonner que notre Missionnaire , pénétré de ces sentimens d'estime pour un emploi si utile & si saint , s'y soit constamment appliqué pendant plus de dix ans : aussi avoit-il un talent merveilleux pour former la jeunesse , & pour lui faire aimer en même-tems l'étude de la vertu , & celle des lettres humaines.

Il fut agréablement surpris de voir dans les jeunes Armeniens de Perse un esprit encore plus aisé , plus docile , plus vif & plus pénétrant , qu'il ne l'avoit trouvé dans les enfans Armeniens d'Erzerom ; c'est ce qui lui donna la pensée de ne se borner pas à leur enseigner à lire & à écrire en Armenien & en Franc ; à leur apprendre leurs prieres & les principes de la Religion , en quoi consiste l'instruction ordinaire des autres écoles : il proposa donc aux plus grands l'étude de certaines sciences propres à former leur esprit ; il leur dicta un traité abrégé de la sphere & de la geographie , qu'il avoit composé exprès pour eux en langue Armenienne ; il leur rendit facile l'usage des cartes geographiques , & c'étoit un jeu pour eux de répondre juste aux questions qu'il leur faisoit : par exemple , en quel climat est Ispahan ? en quelle région est-il à présent midi ? quelle heure est-il

maintenant à Pekin, à Venise, à Paris? Il leur en faisoit encore d'autres plus difficiles, auxquelles on ne peut répondre sans une connoissance exacte des degrés, des cercles, & des autres parties de la sphaere; ils satisfaisoient à tout d'une maniere qui charmoit & qui étonnoit le Maître même. Il leur apprit l'Armenien litteral, qui est parmi eux la langue des sçavans, & leur fit pour cela un recueil des termes les plus difficiles, dont les plus doctes du pays sçavent à peine la signification: plus il leur apprenoit, plus ils étoient avides d'apprendre. Les uns destinez par leurs parens au commerce des Indes, demandoient d'avoir au moins quelque teinture de la langue Portugaise, qui est celle dont on se sert plus communément dans les Echelles d'Orient. D'autres vouloient sçavoir l'Italien pour les endroits où on le parle: notre Missionnaire en sçavoit assez pour leur en ébaucher la connoissance, & s'y rendoit lui-même habile en les leur enseignant. Pour l'arithmetique, essentiellement nécessaire aux Armeniens pour le commerce, qui est comme leur profession générale, il en donnoit les regles à tous ses écoliers. Aux heures de relâche il les occupoit au jeu de la geographie, & à celui de la doctrine chrétienne, dont j'ai parlé plus haut, où il leur proposoit des

énigmes, dont ils dévinoient d'ordinaire le mot avec une facilité surprenante : leurs parens vouloient quelquefois assister à ces exercices, & ils entendoient avec plaisir leurs enfans expliquer des choses qu'ils ne sçavoient pas eux-mêmes. Il leur faisoit déclamer des pastorales dans le tems de Noël; & ils s'en acquittoient d'autant mieux, que les Persans semblent nez pour la déclamation & pour le théâtre.

Mais comme il avoit sur-tout à cœur que le Service Divin se fît dans son Eglise avec décence, & avec une espee d'éclat & d'agrément qui attirât le peuple, & qui inspirât la dévotion, il leur enseigna le plein-chant, & tout ce qui se chante en Europe dans les Paroisses les mieux réglées pendant tout le cours de l'année. Il compila tout cela dans un Livre, qu'il envoya à Marseille pour y être imprimé; & lorsqu'on lui en eut renvoyé les exemplaires, il les distribuoit à ses petits choristes aux jours de cérémonie: ils apprirent même à chanter à trois chœurs en Armenien la Passion de Jesus-Christ comme en Europe aux jours marquez par l'Eglise, ce qui ne s'étoit jamais pratiqué en Orient; & ces enfans s'acquittoient de tout cela avec tant de grace & de méthode, que quand les Missionnaires des autres Ordres célébroient quelque une de

leurs Fêtes solennelles, ils vouloient toujours avoir un certain nombre de choristes de notre Missionnaire, pour regler & soutenir le chant de leurs Eglises.

On peut juger par le détail que je viens de faire, si l'école Persane, ainsi conduite, n'étoit pas une occupation qui demandât une partie de la journée d'un Missionnaire. Celui dont je suis pas à pas le journal n'y plaignoit ni son tems, ni sa peine, & il avoit la consolation d'imprimer dans l'esprit de cette jeunesse les maximes de la Religion beaucoup plus que les principes des sciences humaines.

Comme il n'étoit pas accoutumé à une vie aussi tranquille & aussi unie que celle qu'il menoit à Ispahan, cela lui donna quelque crainte pour l'avenir; il regarda ce grand calme de sa Mission ainsi qu'on regarde sur mer une bonace trop constante, c'est-à-dire, comme le présage de quelque tempête prochaine: elle ne tarda pas à s'exécuter; il est vrai qu'elle ne tomba que sur les Armeniens, & qu'elle servit même à donner un nouvel éclat à la Mission: l'affection cependant que notre Missionnaire avoit pour les Armeniens lui fit sentir vivement les allarmes dont ils furent consternés. Voici comme la chose arriva.

Au mois d'Août de 1697. un bruit se

répandit dans tout Julfa que le Roi devoit dans peu de jours enlever les filles Armeniennes, & même les jeunes femmes nouvellement mariées qui n'auroient pas encore eu d'enfans ; la nouvelle alarma tout le fauxbourg, tous les habitans en furent désolez, chacun songea à mettre ses enfans à couvert d'un si funeste, & si tyrannique enlèvement, qui n'alloit pas moins qu'à la ruïne entière, sur-tout des familles chrétiennes.

Dans ce trouble général un Marchand Armenien des plus riches de Julfa, & des plus zelez parmi les Catholiques, avoit une jeune fille de treize à quatorze ans, si bien faite, qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût enlevée des premières par les Officiers du Roi. Résolu de prévenir un si grand mal, il prit le parti de la défigurer, en lui faisant au visage des incisions & des plaies qui la rendissent aussi laide qu'elle étoit belle. Une action de cette nature, où il paroissoit y avoir quelque chose de barbare & d'inhumain, fit naître quelque scrupule dans l'ame de ce pere affligé. Pour rassurer sa conscience il vint trouver notre Missionnaire, que tous les Armeniens Catholiques regardoient comme leur Docteur & comme leur pere, & lui proposa le dessein où il étoit, en lui ajoutant qu'il l'auroit déjà

exécuté , s'il n'avoit craint qu'il n'y eût en cela quelque offense de Dieu. Notre Missionnaire avoue que la seule proposition d'une action si extraordinaire le fit frémir : après avoir loué le zele & la pieté du généreux Armenien , il lui demanda s'il avoit communiqué la chose à sa fille ; & en cas qu'il la lui eût communiquée , si elle y consentoit : Elle y consent , lui dit-il , elle est même disposée à perdre la vie s'il le faut , pour la conservation de son honneur & de sa Religion. L'empressement qu'il eut de sçavoir mon sentiment , dit notre Missionnaire , me jetta dans l'embarras , & j'allois lui demander du tems pour y penser , lors que nous fûmes joints par un Medecin François. Dès qu'il eut sçu de quoi il étoit question , & quel étoit le sujet de la conférence : Tranquillisez-vous , Monsieur , dit-il sur le champ au Marchand Armenien , votre fille ne sera pas prise par le Roi , & elle ne perdra rien de sa beauté , c'est de quoi je vous donne ma parole ; avec un petit secret de mon art je vais rendre son visage livide , plein de boutons & de pustules , qui la feront paroître hideuse à voir ; & quand le danger de l'enlèvement sera passé , je ferai disparaître tout cela en un moment , & je rendrai au visage de votre fille tout l'éclat de sa beauté. L'opération se fit , &

la chose réussit aussi parfaitement que le Medecin l'avoit promise. Notre Missionnaire loua Dieu de tout son cœur, de ce que par un secours donné si à propos il avoit délivré le pere du danger de perdre sa fille, & la fille du péril où elle étoit de perdre son honneur, sa Religion & son salut.

A l'occasion de cet enlevement des personnes du sexe, il arriva une autre histoire encore plus considerable, & d'un plus long détail que celle que je viens de raconter. Un Marchand Armenien nommé Bogoues, c'est-à-dire, Paul, riche & puissant, mais sur-tout zélé Catholique, craignit pour sa femme le même malheur que le pere, dont j'ai parlé, avoit appréhendé pour sa fille. La femme, qui s'appelloit Marie, étoit jeune, nouvellement mariée, & donnoit déjà quelques marques de grossesse: Paul devoit dans peu partir pour les Indes, où son commerce l'appelloit. Après avoir bien songé au moyen qu'il pourroit prendre pour sauver son épouse du danger où elle étoit, & mettre en même-tems toute sa famille en état de pouvoir hautement se déclarer Catholique, sans rien craindre ni des Mahometans, ni des Schismatiques de sa Nation, le parti qu'il prit, qui lui coûta, mais qui lui réussit, fût d'obtenir du Roi un raghm ou commandement,

par lequel il fut déclaré & reconnu pour Franc avec toute sa famille, exempt par conséquent de toutes les charges & servitudes auxquelles sont sujets les Arméniens, & indépendant des Prêtres & des Evêques Arméniens en tout ce qui regardoit la conduite de sa maison pour les batêmes, les mariages, & les autres devoirs de Religion. La chose étoit d'autant plus difficile, qu'elle n'avoit point d'exemple; il'en vint cependant à bout à force d'argent, & il obtint de la Cour ce qu'il demandoit.

Sur le point de partir il vint trouver notre Missionnaire, il le mit au fait de son affaire: Je vous laisse, lui dit-il, ce mandement du Roi entre les mains; si pendant mon absence il arrive qu'on enleve les jeunes Arméniennes, & qu'on veuille envelopper mon épouse dans la disgrâce commune, vous n'aurez qu'à produire ce raghram, & on ne l'inquietera pas; si venue à son terme elle accouche heureusement, je prétends, qu'en vertu de ce commandement du Roi, l'enfant qu'elle mettra au monde soit batifé dans votre Eglise; & la grace que je vous demande, c'est qu'on n'épargne rien pour faire, avec tout l'éclat possible, la cérémonie de son batême; je veux par là faire connoître à tout le monde que par l'autorité du Roi, moi & ma famille nous sommes Français

Paul étant donc parti pour les Indes, & le tems de l'enlèvement des Armeniennes étant arrivé, les Eunuques du Roi se rendirent à Julfa; ils se distribuèrent dans tous les quartiers, & se posterent aux portes des Eglises Armeniennes: les filles & les femmes, selon l'ordre qui en avoit été publié, devoient venir à la file, & passer en revûe devant l'Eunuque qui occupoit la porte. En passant elles se dévoiloient le visage; & celles qu'il jugeoit devoir plaire au Prince, il les faisoit entrer dans l'Eglise & renvoioit les autres. Notre Missionnaire se trouva donc près de l'Eunuque à la porte de la Paroisse de Marie; & voiant qu'elle s'approchoit à son tour: Seigneur, dit notre Missionnaire, celle-ci.....; l'Eunuque ne lui en laissant pas dire davantage: Je sçai de quoi il s'agit, dit-il, elle peut s'en retourner chez elle; il ne voulut pas même que notre Missionnaire lui produisit le mandement du Roi. Pendant que notre Missionnaire la reconduisoit en sa maison, toutes les rues du quartier retentissoient de cris lamentables; les pauvres meres déplorant le malheur de leurs filles; & voiant Marie sauvée par notre Missionnaire, lui donnoient la plûpart mille bénédictions, & s'écrioient: Votre Roi ne nous délivrera-t-il jamais d'une si honteuse & si dure servitude?

Cette

Cette première action fit beaucoup d'éclat dans tout Julfa, & fut suivie d'une seconde qui en fit encore davantage. Paul n'étoit pas encore sorti du Port de Bender-Abassi, & il y attendoit un vent favorable pour passer aux Indes, lorsque son épouse accoucha heureusement : comme on sçavoit déjà ce que portoit le commandement du Roi en faveur de Bagoues & de sa famille, les Prêtres Armeniens n'osèrent former d'opposition à ce que l'enfant fût baptisé dans l'Eglise des Jesuites ; ils s'aviserent d'une fourberie qui marquoit ou leur ignorance, ou leur malice.

Pour porter l'enfant de la maison de l'accouchée dans l'Eglise où il devoit être baptisé, il falloit passer devant la porte de la Paroisse, où les Prêtres Armeniens s'étoient mis en sentinelle pour observer le moment que passeroit l'enfant : le voyant arrivé vis-à-vis de leur Eglise, ils s'avancent dans la rue en habits sacerdotaux ; ils l'introduisent dans la Paroisse, & le baptisent : on porte ensuite l'enfant dans l'Eglise des Jesuites, sans leur rien dire de ce qui venoit d'arriver, & notre Missionnaire le baptisa. Après la cérémonie il le reconduisit, selon la coutume du pays, dans la maison de Marie, sa mere, au bruit des tambours & des autres instrumens de musique ; les

T

Choristes, dont nous avons parlé, chantant des cantiques spirituels dans les rues pleines d'une foule de monde accouru de tout le quartier à un spectacle qui ne s'étoit pas encore vû dans Julfa.

Le lendemain deux Prêtres schismatiques vinrent trouver notre Missionnaire, & lui porter les plaintes de leur Evêque, de ce qu'il avoit administré le batême à un enfant qui l'avoit déjà reçu des mains des Prêtres Armeniens, comme s'il n'étoit pas aussi valide dans l'Eglise Armenienne que dans la Latine : Nous n'y reconnoissons point de différence, leur dit notre Missionnaire, en ce qui regarde l'essence, & jamais il ne me seroit venu en pensée de batiser l'enfant, si j'avois eu la connoissance ou le moindre soupçon que vos Prêtres l'eussent batisé: ils ont commis en cela deux lourdes fautes, dont vous, & eux, devez craindre les suites; la premiere, est d'avoir contrevenu aux ordres du Roi portez dans le raghams que j'ai en main, où il vous est défendu de vous mêler de la famille de Bogoues en pareilles occasions: la seconde, encore plus considerable, est de m'avoir caché ce qu'ils avoient fait, & d'avoir ainsi été cause de la répétition du batême. Dites bien cela à votre Evêque, ajôura notre Missionnaire; & s'il a quelque

zele pour le maintien du bon ordre & de la discipline dans son Diocèse , qu'il doit excommunier & suspendre de leurs emplois ces indignes Ministres.

Quoiqu'il en soit, Bagoues aiant appris tout ce qui s'étoit fait à Julfa au sujet de sa famille, il en écrivit à notre Missionnaire une lettre de remercement, dans laquelle étoit un billet de dix tomans, c'est-à-dire, de deux cens écus, à toucher en reconnaissance pour l'ornement de l'Eglise de la Mission.

Le 19. de Mars de l'an 1699. cette heureuse Mission reçut un nouvel éclat par la cérémonie qui s'y fit le jour de saint Joseph, qui en est le Patron. Innocent XII. qui occupoit alors le Siège de saint Pierre, aiant appris l'année précédente par quelques Armeniens Catholiques qui se trouvoient alors à Rome, avec combien d'honneur pour la Religion le Service Divin se faisoit à Julfa dans l'Eglise des Jesuites, qui avoit pour titulaire saint Joseph, avoit envoyé une indulgence plenièrè pour le jour de sa Fête; notre Missionnaire qui en avoit reçu la Bulle quelque tems auparavant, la fit publier dans les Eglises Catholiques; ce qui attira en celle des Jesuites un monde infini. Monseigneur Elie, Evêque d'Isphahan, y officia pontificalement; le panégyrique

du Saint se fit en langue Armenienne par notre Missionnaire , qui lut ensuite publiquement la Bulle du Pape , qu'il avoit traduite en la même langue : elle fut écoutée avec une attention & un respect qui marquoit sensiblement la foi des Armeniens Catholiques, & leur parfaite soumission au saint Siège. La lecture de la Bulle étant faite, rien ne fut plus touchant que de voir hommes & femmes, Francs & Armeniens, petits & grands, s'empreser tous pour venir la baiser ; ce qu'on auroit peine à croire, & ce qui est cependant très-vrai, c'est qu'une foule d'Armeniens schismatiques se mêlerent en cette occasion aux Catholiques, & rendirent, malgré le schisme de la Nation, leurs devoirs au Vicaire de Jesus-Christ.

Cette cérémonie fut suivie d'une autre qui fit honneur à la Mission, & qui éclata beaucoup dans la ville. Il y avoit environ un mois que Monseigneur Pierre Paul, Archevêque d'Ancyre, de l'Ordre des Peres Carmes-Déchaux, étoit arrivé à Ispahan, pour passer de-là aux Indes en qualité de Légat Apostolique, pour visiter la Chrétienté de Malabar.

Comme il avoit des lettres du Pape & de l'Empereur, il avoit été reçu à la Cour avec tous les égards dûs aux Ambassadeurs. Il y eût cela de particulier, que le Roi

informé qu'il étoit parent du Pape ; qui gouvernoit alors l'Eglise , pour marquer l'estime & la haute idée qu'il avoit du Chef universel de tous les Chrétiens , lui fit rendre pendant les premiers mois des honneurs extraordinaires , proportionnez à la grandeur des Souverains , dont il avoit les lettres parentes.

Dans les fréquentes audiences qu'il eut du Sophi , il s'ouvrit à lui du motif principal de son Ambassade , qui étoit la réunion de l'Eglise Armenienne avec l'Eglise Romaine , dont elle s'étoit séparée , & avec laquelle elle s'étoit réunie déjà plusieurs fois. Il lui fit entendre que le Pape & l'Empereur avoient cette réunion fort à cœur ; que c'étoit un grand œuvre digne de Sa Majesté , qui rendroit son regne glorieux & sa mémoire immortelle : qu'au reste cette réunion ne feroit qu'augmenter dans les Armeniens le zele qu'ils avoient pour son service , & l'inviolable fidélité qu'en qualité de sujets ils doivent à leur Souverain. L'Ambassadeur appuya ce qu'il disoit de raisons si plausibles , & d'une manière si vive & si persuasive , que le Roi parut entrer , & entra effectivement dans un si grand dessein : Puisqu'ils ne sont point Mahometans , dit le Prince , en parlant des Armeniens , il est juste qu'étant Chrétiens

ils soient soumis au Chef & au Pere commun des Chrétiens dans les choses qui regardent la Religion ; travaillez à cette réunion ; prenez pour cela les mesures que vous dictera votre sagesse , & soiez sûr que je vous appuierai de toute mon autorité.

Cette heureuse disposition du Roi fut bien-tôt connue des Armeniens Ecclesiastiques & séculiers ; ils rendirent sur cela de fréquentes visites à l'Ambassadeur , l'Ambassadeur les vit de son côté ; il leur parla , il les gagna , il les persuada , au moins firent-ils semblant d'être persuadez. Cependant le Sophi , qui tenoit la parole royale en faveur de la réunion , pressoit qu'on l'exécutât. On convint qu'on s'assembleroit dans l'Eglise Cathedrale de Julfa , & qu'entre les Evêques Armeniens & les personnes que nommeroit l'Archevêque , il y auroit une conférence où l'on traiteroit à l'amiable des moyens de faire réussir un dessein si important. Notre Missionnaire fut un de ceux que l'Ambassadeur nomma pour conférer avec les Evêques ; la conférence se fit avec beaucoup d'ordre & de tranquillité ; les Armeniens produisirent leur confession de foi. On examina les articles controversez entr'eux & les Latins ; & après avoir établi les dogmes Catholiques par l'autorité des Conciles mêmes de la Nation

& des Livres Armeniens, on convint des points qu'il faudroit réformer dans la confession Armenienne pour la rendre orthodoxe.

A voir le train que prenoit l'affaire, on ne doutoit point qu'elle ne dût réussir; & le succès auroit répondu aux espérances qu'on en avoit, si l'Ambassadeur eût voulu se renfermer dans les bornes de sa commission; mais il en sortit par malheur pour se mêler de ce qui regardoit les intérêts temporels & le commerce des Armeniens. C'étoit les toucher, pour ainsi dire, à la prunelle de l'œil, & les blesser à l'endroit qui leur étoit le plus sensible. Cette démarche d'un Prélat, d'ailleurs très-sage & très-zelé, contre son intention, gâta tout, & c'est-là qu'on peut appliquer la parole du Prophète: *L'ouvrage de l'olive mentira*, Mentiarum opus oliva. c'est-à-dire, que l'espérance qu'on avoit conçue de la paix figurée par l'olive n'aura pas l'heureux succès qu'on s'en étoit promis. Cint. 1. 28. bac 28. Les Evêques & les Prêtres schismatiques, que la politique, pour le moins autant que l'amour de la vérité avoit fait condescendre au projet de la réunion, se servirent de cette occasion pour le faire rompre; ils aigrirent l'esprit des Marchands contre l'Ambassadeur qu'ils regarderent comme une personne suspecte, & qui n'épargnerent pas l'argent.

pour lui faire perdre les bonnes graces du Sophi. Ils n'y réussirent que trop ; & autant que ce Prince lui avoit fait d'honneur à son arrivée & pendant son séjour à Ispahan, autant lui marqua-t-il de froid & d'indifférence à sa sortie pour les Indes. Je ne dois pas cependant oublier les marques d'estime & de considération qu'il donna aux Jesuites dans le tems qu'il étoit tout puissant à la Cour. Le 28. de Juin il leur fit sçavoir que pour leur témoigner son amitié il viendroit le lendemain, jour de la Fête de saint Pierre & de la sienne, la célébrer chez eux, & qu'il officeroit pontificalement en leur Eglise ; ces Peres, très-sensibles à l'honneur que le Prélat vouloit leur faire, y répondirent de leur mieux ; ils se disposerent à le recevoir, & n'omirent rien pour donner de la splendeur à la cérémonie ; ils préparèrent deux thrônes couronnez de leurs dais ; ils étoient vis-à-vis l'un de l'autre, l'un pour l'Archevêque officiant, l'autre pour Monseigneur Elie, Evêque d'Ispahan, qui devoit prêcher le panégyrique du Saint.

Tout étant ainsi disposé, & le jour de la Fête étant venu, l'Archevêque Ambassadeur se mit en marche ; & après avoir traversé la ville d'Ispahan, il entra, comme en triomphe à Julfa, avec un train

magnifique & une suite de tout ce qu'il y avoit de Missionnaires & de personnes distinguées parmi les Armeniens Catholiques & les Francs. Il étoit précédé par un homme à cheval portant une grande croix d'argent, suivoient deux riches étendars, dont l'un étoit aux armes du Pape, les trompettes venoient ensuite, & tout le cortége, qu'il seroit trop long d'écrire.

Dès que les Jesuites scûrent que le Prélat approchoit, ils sortirent tous en chapes, & s'avancèrent dans la rue pour aller au-devant de lui; lorsqu'on l'apperçût de loin on s'arrêta, on étendit à terre un tapis magnifique, avec une grande croix d'argent qu'on mit sur un couffin. L'Ambassadeur étant descendu de cheval, vint se prosterner devant la croix qu'on lui présenta pour la baiser; & s'étant relevé, il voulut continuer son chemin à pied jusqu'à la maison des Jesuites. Tout Julfa étoit accouru à ce spectacle, & l'on eut bien de la peine à fendre la presse, & à faire donner un libre passage à l'Archevêque pour entrer dans l'Eglise: elle étoit déjà si pleine, que jusques aux fenêtres, faillies des corniches, tribunes, galeries, tout étoit occupé; l'Officiant célébra avec toute la pompe & toute la pieté convenable à une si sainte

cérémonie , qui fut un vrai triomphe de la Religion.

Il fut de sa part si content de l'ordre , de la propreté , & de la dévotion qu'il remarqua dans l'Eglise de ces Peres , qu'il voulut y retourner une seconde fois pour y faire le 17. d'Octobre la bénédiction des saintes Huiles , & une troisième pour y donner la Confirmation ; & c'est en cette dernière fois qu'il fit la Translation de la Relique de saint Gregoire-l'Illuminateur , de la boîte d'argent dans laquelle elle avoit été envoyée de Rome , en un reliquaire très-riche & très-bien travaillé , que notre Missionnaire avoit fait faire aux frais de la Mission. Cette Translation se fit avec un concours incroyable de peuple , sur-tout d'Armeniens d'Isphahan & de Julfa , qui rendirent à leur saint Patriarche les mêmes honneurs que lui avoient rendus quatre ans auparavant les Armeniens de Constantinople.

Dans cet heureux tems , où tout contribuoit à faire fleurir la Mission de Julfa , deux Jesuites Allemands arriverent , c'étoient les Peres Beuver & Mayer , de la Province de Baviere , destinez aux Indes : comme ils étoient venus quelques mois avant la mission , c'est-à-dire , avant la saison que

la mer des Indes fut ouverte & navigable , il furent obligez de s'arrêter à Julfa quatre ou cinq mois jusqu'en Septembre. Ils eurent tout le tems de déplier ce qu'ils avoient apporté de rare & de curieux d'Allemagne. L'étalage qu'ils en firent attira dans la maison des Jesuites ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans Ispahan & dans Julfa ; c'étoit chez eux flux un & reflux de monde , qui ne pouvoit se lasser de voir une infinité de choses qui piquoient la curiosité. Parmi cent beaux ouvrages d'ivoire travaillé au tour , on voioit un chameau avec le chamelier sur sa bosse passer à l'aise par le trou d'une aiguille ordinaire ; des grains de poivre vuidez qui se fermoient en forme de boîtes , & qui contenoient aux moins une cinquantaine de petits calices d'ivoire faits au tour avec tant d'adresse , qu'avec un microscope on y distinguoit le pied , la tige & la coupe. Les Peres n'ouvroient jamais ces grains de poivre qu'il ne tombât à terre quelqu'un des calices , qu'on ne pouvoit retrouver que par l'aide du microscope , sans parler de mille autres choses qu'on trouvoit merveilles. Je n'en puis passer sous silence deux ou trois que notre Missionnaire ajoute ; ces Peres , dit-il , faisoient eux-mêmes la pierre-infernale , dont les

T vj

effets parurent surprenant , aussi-bien que ceux de la pierre-serpentine.

Pour ce qui est de la pierre-infernale , on en met un petit morceau au bout d'une plume ou de quelque autre chose , comme on fait le craion : on tient ce petit morceau dans de l'eau d'une phiole ; si avec cette pierre , qu'on a tiré de la phiole , on frotte un habit ou quelque autre chose semblable , ce qui en est frotté paroît d'abord enflâmé , sans en être cependant endommagé ; mais si l'on tire la pierre de la phiole , quand il n'y a plus d'eau où elle puisse tremper , ce qu'on en frotte alors prend feu , & s'allume de sorte qu'on n'éteint ce feu qu'avec peine. L'expérience s'en fit sur un tapis de Perse qui en fut brûlé , & un jeune François , qui voulut la faire sur sa main , en eut les doigts si grillés , qu'il fut beaucoup de tems sans pouvoir s'en servir.

Pour la serpentine , ainsi nommée parce qu'elle se trouve dans la tête de certains serpens , sa vertu est souveraine contre les piquûres & les morsûres de toute sorte de bêtes venimeuses : si la partie offensée ne jette point de sang , il faut la faire saigner , ou en la piquant , ou en y faisant quelque légère incision ; on y applique

alors la pierre, qui s'y attache fortement & qui attire le venin ; lorsqu'elle en est imbuë elle se détache d'elle-même, on la lave ensuite, & on l'applique de nouveau une seconde & une troisième fois, jusqu'à ce qu'elle ne s'y attache plus, & c'est la marque qu'il n'y a plus de venin, & que la partie malade est parfaitement guérie.

Un de ces Peres Allemands fit voir aussi une de ces larmes de cristal si connues en Europe ; & après avoir expliqué de quelle maniere elle se fait, il frappa avec un marteau sur la partie inférieure de la larme faite comme une petite boule, & les coups qu'il y donna plusieurs fois ne la casserent point du tout ; mais l'ayant prise par l'autre extrémité, qui est fort longue & presque aussi déliée qu'un cheveu, dès qu'il en eut rompu le bout toute la larme se brisa avec grand bruit, & s'en alla toute en poussiere. Les Grands du Royaume, qui étoient présents à l'expérience, s'écrierent à la merveille ; & en ayant fait rapport au Sophi, il envoya le jour même demander aux Jesuites une de ces larmes, pour sçavoir par lui-même la vérité de ce que lui avoient rapporté ses courtisans.

Pendant que ces Peres firent leur séjour à Julfa, & qu'ils y montroient les curiositez qu'ils avoient apportées d'Allemagne, ils

avoient tellement accoûtumé les Seigneurs de la Cour à venir chez les Jesuites , qu'ils continuerent à les visiter en grand nombre depuis le départ des deux Missionnaires : on les recevoit dans une salle ornée de quantité de belles estampes , de cartes célestes du fameux Pere Pardies , & de cartes geographiques les plus curieuses , que ces Messieurs prenoient plaisir à voir , & sur quoi ils faisoient mille questions. C'étoit le plus souvent sur la geographie , dont les Persans sont fort curieux , & dont cependant ils ont très-peu de connoissance. Un jour que notre Missionnaire leur fit remarquer dans une carte de l'Asie leur Royaume de Perse en racourci , ils se récrierent tous contre l'infidélité de cette carte comme contre une erreur extravagante & ridicule : Quoi ! disoient-ils , notre Perse , de quelque côté qu'on la regarde , a plus de quatre cens lieues ; comment pourroit-elle être renfermée dans une espace qui n'a pas plus d'étendue que la ^{taille} pomme de la main. Notre Missionnaire n'eut pas de peine à leur faire concevoir comment cela se faisoit , & à les faire revenir de leur étonnement. Ils lui parlerent d'une carte dont on avoit fait présent au Roi , où tout étoit écrit en langue & en caractère Persans ; cette idée , qui plut à notre Missionnaire lui fit écrire

à Paris, pour ſçavoir ſi l'on ne pourroit pas graver des planches & tirer des cartes, où fuſſent ſeulement tracés les degrés, les cercles, les mers, les iſles, les rivières, ſans qu'il y eût rien d'écrit, laiſſant aux gens des pays, où elles ſeroient envoiées, d'y écrire en leur langue les noms des provinces, des villes, des Royaumes, &c. dans leurs lieux & leur ſituation naturelle. Ces cartes plairoient infiniment aux Orientaux; & un Marchand qui en porteroit des balles en Turquie & en Perſe, en auroit un ſi grand débit, qu'il ſ'enrichiroit en peu de tems.

Un jour que notre Miſſionnaire étoit occupé à répondre aux queſtions différentes que lui faiſoient ces perſonnes de qualitez ſur les pieces curieufes expoſées dans la ſalle, il remarqua que le Nakach-Bachi, ou chef de l'Academie des Peintres du Roi avoit les yeux fixement arrêtez ſur un excellent portrait du fameux M. Boſſuet, Evêque de Meaux, qu'il paroïſſoit admirer, notre Miſſionnaire lui demanda ce qu'il en penſoit: C'eſt une piece charmante, répondit-il, il ne lui manque que la parole, & ſi vous vouliez me la laiſſer quelque tems pour en faire tirer des copies, vous me feriez un vrai plaifir. Dès le lendemain notre Miſſionnaire lui envoia le portrait, & le pria de

l'agréer & de l'accepter. Il se sentit infiniment obligé de ce présent, & il n'en fut pas m connoissant, car peu de jours après il envoya à notre Missionnaire divers ouvrages du pays, & des curiositez rares, entre lesquelles étoit une écritoire très-belle, qu'un habile Peintre estima dix pistoles, quoiqu'elle ne f t que de carton, mais enrichie de fines dorures & de mignatures à la Persane ; c'est, entr'autres choses, ce que notre Missionnaire eut l'honneur de présenter à son Altesse Royale Madame, lorsqu'il fut de retour en Lorraine.

Il falloit bien que notre Missionnaire considérât extrêmement ce chef de l'Académie des Peintres, pour se défaire en sa faveur d'un portrait qui devoit lui être très-cher, & qu'il auroit eu raison de conserver précieusement, lui ayant été donné par un Prince qu'il ne pouvoit ni assez aimer, ni assez estimer ; c'est un mystere que je dois développer avec lui, & qui va faire l'épisode la plus curieuse de cette histoire.

Au Septentrion de la Chine s'étend un vaste pays connu dans l'ancienne geographie sous le nom d'*Issedones Seres*, ou *Serica Regio*, que les Geographes modernes appellent Royaume des Tartares Kaïmakites : il a l'Ocean au Septentrion, la Chine au Midi, la grande Tartarie à l'Occident, un bras de

mer le sépare à l'Orient du continent de l'Amerique septentrionale ; si ce n'est qu'on n'aime mieux dire avec quelques Geographes que l'Amerique est jointe de ce côté-là à la Tartarie, & ne fasse avec elle que le même continent. C'est un point de geographie dont on pourra bien-tôt être instruit par les Missionnaires Jesuites, qui ont commencé depuis peu à établir des Missions dans le Mississipi sous le nom de Louisiane : pour celui de Kaimakites, il vient de Kaimak, capitale du Royaume, & que l'on croit être la Sera des Anciens.

Le Prince qui regnoit dans ce pays-là Pan 1670. avoit deux fils, dont l'ainé, que j'appellerai désormais Dom Carlos, pour la raison qu'on verra dans la suite, n'ayant à peine que douze ans, se sentit déjà une forte passion de voyager en Europe, dont il avoit quelque connoissance par le moien du commerce, qui est entre les Tartares Kaimakites & les Chinois leurs voisins. Le Roi qui regardoit le jeune Prince comme l'héritier de sa couronne, & qui voioit briller en lui dès son bas âge toutes les belles qualitez qui devoient en faire un parfait Monarque s'opposa fortement à cette inclination, qui lui paroissoit prématurée, & fit tout ce qu'il put pour la lui faire perdre : mais enfin vaincu par les instances

réitérées d'un fils, auquel il ne pouvoit rien refuser, il consentit à son voyage, & lui donna pour Gouverneur l'homme le plus habile & le plus sage qu'il put trouver dans ses Etats. Le jeune Prince, sur qui la Providence avoit des desseins qui lui étoient alors inconnus, partit donc de Kaimak; & après avoir traversé la Tartarie, les Indes, le Mogol, la Perse & la Turquie, il arriva enfin en Europe.

Son Gouverneur, pour le mieux former & lui donner une éducation digne de sa naissance, lui fit voir les principales Cours de cette belle partie du monde: celle de Rome fut sa première école, il vit ensuite les Cours de l'Empereur, de France & d'Espagne, & ce fut en celle-ci qu'étant parfaitement instruit des vérités de notre sainte Religion, il reçut le saint batême, & en même-tems le nom de Charles; c'est là la raison pour laquelle il fut toujours appelé depuis le Prince Dom Carlos.

Dans toutes ces Cours Dom Carlos fut reconnu, traité & honoré comme fils de Roi, & par tout son air noble, ses manières douces & gracieuses, sa politesse & sa piété le rendirent très-aimable. La divine Providence qui veilloit sur ses pas, de la Cour de Madrid le conduisit en celle de France, dans un tems où il eut le bonheur

d'avoir pour précepteur un des plus grands & des plus renommés Evêques du Royaume le célèbre M. Bossuet. Formé de la main d'un si excellent maître, & ayant d'ailleurs de si heureuses dispositions de la nature & de la grace, il devint bien-tôt un Prince accompli : comme il avoit le meilleur cœur du monde, & qu'il étoit pénétré des sentimens de la Religion, il ne pensoit jamais au malheur des Kaimakites ses Sujets, d'être privez de la connoissance du vrai Dieu, qu'il n'en sentît une très-vive douleur. C'est ce qui lui fit naître une forte pensée d'aller lui-même leur communiquer la grace inestimable que Dieu lui avoit faite, de le rendre Chrétien ; & pour dissiper les ténèbres, dans lesquelles ils étoient plongez, de leur porter la lumière de l'Evangile. Plus il y songeoit, plus il sentoit son zèle s'enflâmer ; de sorte que persuadé que c'étoit la volonté de Dieu, il forma la résolution de travailler à cette grande œuvre, & de devenir l'apôtre de son peuple avant que d'en être le Roi.

Aiant donc pris congé de la Cour de France, & rendu grace au Roi Louis le Grand des bontez qu'il avoit eu pour lui, il partit de Paris, & s'avança jusques à Vienne : ce fut delà que pour se mettre en état d'exécuter son grand dessein, il écrivit

à Rome au Pere Thyrsé Gonzales, Général des Jesuites, il lui communiqua son projet, & lui demanda le secours de quelques ouvriers de sa Compagnie qui pussent l'aider à réussir dans une si importante entreprise. Il n'eut pas de peine à obtenir du Général ce qu'il lui demandoit : le Pere Thyrsé Gonzales, qui lui-même étoit plein de zele, fut ravi de trouver une si belle occasion de répandre la sémence Evangelique, par le ministère de ses enfans, dans les pays les plus reculez, où les ouvriers du Pere de famille n'avoient pas encore pénétré : il répondit au Prince qu'il le félicitoit de sa glorieuse entreprise ; qu'il ne riendroit pas à lui qu'elle n'eût tout le succès le plus heureux, & qu'il lui accordoit volontiers deux Missionnaires Allemands de la Province d'Autriches. Dom Carlos ne pensa plus qu'à se disposer à son grand voyage, & à retourner dans son pays à peu près par la même route qu'il avoit tenue quand il en sortit pour venir en Europe.

Une chose lui donnoit de l'inquiétude, ce n'étoit pas sans fondement ; il craignoit que devant passer par la Cour de Perse, pour entrer dans la Tartarie, les Persans le reconnoissant pour tel qu'il étoit ne fissent difficulté d'accorder au fils d'un grand Roi la liberté du passage de Perse en Tartarie.

par des déserts affreux & des pays barbares, avec un danger évident d'y périr de miseres ou d'y être assassiné par des voleurs, à moins qu'on ne lui donnât, comme sa qualité le demandoit, une escorte capable de le mettre en état de ne rien craindre de la barbarie des peuples chez lesquels il passeroit, & des provisions suffisantes à lui & à ses gens, pour le rendre au moins jusqu'aux frontieres de la Chine; c'est ce qu'il appréhendoit, avec raison, que la Cour de Perse ne pût lui accorder.

Dans cet embarras on tint à Vienne plusieurs conseils, où il fut enfin résolu que le Prince Dom Carlos lui-même iroit *incognito* à la Cour de Perse; qu'il y prendroit, non pas la qualité de Prince des Kaïmakites, mais celle d'Ambassadeur, que ce Prince envoioit au Roi de Perse, pour sçavoir si au cas qu'il s'avancât jusqu'à Ispahan, Sa Majesté Persienne lui accorderoit le passage de Perse en Tartarie, & qu'il attendroit à Vienne le retour de son Envoié, pour apprendre de lui quelles seroient sur cela les dispositions de la Cour de Perse, & s'y rendre incessamment si les réponses étoient favorables, & que le passage lui fût accordé.

Les mesures étant ainsi prises, Dom Carlos, sous le nom d'Ambassadeur de

Dom Carlos lui-même , partit de Vienne avec des lettres de l'Empereur & du Prince des Kaimakites pour le Roi de Perse & pour les principaux Ministres de sa Cour. Il traversa la Turquie en homme particulier sans train , sans équipage , pour ne pas donner ombrage aux Turcs , qui n'aiment pas de voir passer chez eux des Ambassadeurs des Princes Europeens pour la Cour de Perse, à l'égard de laquelle la Porte est toujours en garde & en jalousie ; mais dès qu'il eut mis le pied en Perse il forma son équipage & se déclara Ambassadeur du Prince , fils aîné du Roi des Tartares Kaimakites , & le Kan de la premiere ville frontiere en donna promptement avis à la Cour.

Un nouvelle , à laquelle on s'attendoit si peu à Ispahan , y causa d'abord quelque surprise ; mais après quelques réflexions , on rappella dans sa mémoire qu'un Prince de ce nom ^{avoit} ~~étoit~~ effectivement passé il y a quelques années par Ispahan pour aller en Europe. Le Roi témoigna qu'il verroit volontiers le nouvel Ambassadeur , & donna ses ordres aux Kans des frontieres de ne mettre nul obstacle à son passage , & de pourvoir abondamment à tout ce qui pourroit lui être nécessaire sur sa route.

Dès que le prétendu Ambassadeur de Dom Carlos , c'est-à-dire , Dom Carlos

lui-même, se fut rendu au fauxbourg d'Espahan, il envoya un de ses gens à Julfa avec une lettre au Supérieur des Jésuites, par laquelle il lui faisoit part de son arrivée, & le prioit de venir le trouver pour conférer ensemble de quelques affaires de la dernière importance, notre Missionnaire, qui avoit le gouvernement de la maison, y alla dès le matin du lendemain. Il rapporte qu'au premier moment qu'il aborda l'Ambassadeur il se sentit pour lui l'amour le plus tendre & le plus respectueux; il vit dans son air, dans ses yeux, dans les traits de son visage, tant de grace, de politesse & de douceur, qu'il en fut charmé: il lui parut avoir toute la dignité & tous les agrémens d'un Prince ou né, ou élevé dans la Cour la plus brillante & la plus polie de l'Europe. Notre Missionnaire ne l'admira pas moins dans l'entretien qu'il eut avec lui, & où le Prince s'ouvrit à lui de la fin, du motif, & de tout le mystère de son ambassade, & où après lui avoir fait une entière confiance de ses desseins, il lui fit voir des lettres qu'il avoit reçues dans sa route, sur-tout de la Cour de France, & en particulier de M. l'Evêque de Meaux, où il étoit traité de Prince & de Sérénissime fils de Roi. Il lui en fit voir ensuite du Pere Thyrsé Gonzales, où ce

General lui marquoit que les deux Missionnaires de la Province d'Autriche qu'il lui avoit destinez , étant occupez ailleurs pour des raisons de conséquence , il ne manqueroit pas de lui en envoyer d'autres , qui pourroient le joindre à Ispahan avant la fin de son ambassade ; mais qu'en attendant il lui donnoit un plein pouvoir , en quelque lieu que ce fût , de Turquie , de Perse ou des Indes , où il trouveroit des Missionnaires Jesuites , de prendre ceux qu'il jugeroit les plus capables de l'aider à faire réussir son grand dessein : Vous reconnoissez la main de votre Supérieur , dit-il à notre Missionnaire , en souriant , & j'espère que vous voudrez bien me dispenser de chercher ailleurs un secours que je trouve ici tout prêt : Mon Prince , lui dit alors notre Missionnaire , l'affaire est de conséquence , elle mérite bien quelques réflexions , mais je pressens à quoi elles doivent aboutir ; contre une pareille attaque il est difficile de se défendre.

Peu de jours après le Prince travesti en Ambassadeur fit son entrée de cérémonie à Ispahan ; elle fut des plus pompeuses & des plus magnifiques : le Roi voulut qu'on rendît à l'Ambassadeur les mêmes honneurs qui étoient dûs au Prince son maître , ne sachant pas que c'étoit à la personne même
du

du Prince qu'il les faisoit rendre. Pendant les cinq ou six mois que dura l'ambassade, notre Missionnaire eut tout le loisir de faire ses réflexions sur le parti qu'il avoit à prendre, ou de suivre le prince en Tartarie, en cas que les Persans lui accordassent le passage, ou de se fixer à ses premières Missions. Il y avoit de part & d'autre d'assez fortes raisons; celles qui le portoient à rester dans ses Missions ordinaires, étoient qu'il s'y étoit consacré depuis quatorze ans; qu'il y étoit tout fait, qu'il en sçavoit les langues, & qu'il avoit acquis tout ce qu'il faut pour travailler utilement au salut des Armeniens, & à la conversion des Schismatiques; que tout cela lui seroit inutile s'il changeoit de Mission; & enfin quelque santé que Dieu lui eût conservé, qu'il commençoit à être d'un âge moins propre à supporter les fatigues inévitables dans un aussi long voyage qu'étoit celui de Tartarie, sans compter le travail que lui donneroit la nécessité d'apprendre de nouvelles langues, des langues barbares, & qui demandoient une mémoire plus jeune & moins usée que la sienne.

Les motifs qui l'attiroient à l'autre parti n'étoient ni moins puissans, ni moins capables de le déterminer: c'étoit un nouveau champ, de nouvelles terres à cultiver,

une nouvelle carrière à fournir, & la nouveauté a toujours des attraits, dont on a peine à se défendre; la difficulté de l'entreprise anime le courage d'un Missionnaire au lieu de l'abatre; le zele des ames & Penvie d'étendre toujours plus loin le Royaume de Jesus-Christ, ne dit jamais c'est assez; non plus que l'amour qu'on a pour lui: l'esperance si bien fondée qu'il avoit de réussir à la conversion des Tartares, y travaillant de concert avec un Prince qu'ils reconnoïtroient pour leur Souverain, le pouvoir que lui en donnoit le General de la Compagnie, par des lettres qu'il regardoit comme la parole de Dieu même, la belle occasion enfin que lui offroit la Providence d'exécuter, par le moien de Dom Carlos, son premier dessein de la Chine, qui avoit échoué par la mort du Comte de Syri, tout cela finit enfin ses réflexions, & lui fit prendre la résolution de se donner & de se joindre au Prince Tartare; il s'associa même & mit de la partie un brave Frere qui étoit alors à Ispahan; & pour se disposer à ce grand voyage, il s'appliqua sérieusement à la connoissance des routes qu'il y auroit à prendre pour aller par terre d'Isapahan à la Chine; il s'adressa pour cela aux Marchands Armeniens, & sur-tout à Messieurs les

Cherimanis, ses intimes amis, dont le prodigieux commerce embrassoit toute l'Asie; il profita parfaitement de leurs lumieres, & il dressa deux différentes routes également fideles d'Isphahan à la Chine, & une troisième de Moscou à la Chine par la Sibirie, mais je les renvoie comme toutes les autres à la fin de cet ouvrage, pour n'en pas interrompre la suite.

Tandis qu'il s'occupoit des idées interessantes du voyage des Kaimakites, le tems de l'ambassade de Dom Carlos tenoit à sa fin: dans l'impatience où ils étoient l'un & l'autre de sçavoir quelles étoient enfin les résolutions de la Cour de Perse sur le passage du Prince Tartare, l'Ambassadeur demanda son audience de congé, que les Persans différoient de lui donner dans l'embarras où les jettoit la fâcheuse disjonctive, ou de refuser à l'Empereur ce qu'il demandoit pour le Prince, & au Prince même, le libre passage en Tartarie qu'il sollicitoit, ou de se charger de pourvoir à sa sûreté, en cas que ce passage lui fût accordé. Après bien des délibérations, on prit enfin le parti de s'excuser le plus honnêtement qu'on pût de donner cette permission; les lettres du Roi à l'Empereur & au Prince Kaimakite, qu'on supposoit être à Vienne, furent mises

entre les mains du prétendu Ambassadeur ; elles portoient en substance ce que le Prince lui-même avoit déjà prévu , que depuis les frontieres de Perse jusqu'à celles de la Chine , il trouveroit sur la route des déserts affreux , des chemins impraticables , des terres stériles & sans culture , des peuples barbares , & dont on sçavoit à peine le nom ; qu'entreprendre de traverser ces vastes pays , c'étoit s'exposer à périr de faim & de misere, peut-être même d'être dépouillé & assassiné par des gens qui ne vivoient gueres que de meurtres & de brigandages ; que l'honneur du Sophi & la consideration qu'il avoit pour le Roi des Tartares Kaïmakites , ne lui permettoit pas d'exposer le Prince son fils à des dangers inévitables de périr misérablement , s'il lui accordoit le passage qu'il lui demandoit ; qu'au cas qu'il l'accordât , il étoit engagé d'honneur pour conserver la précieuse vie d'un si grand Prince , à lui donner pour escorte une armée entiere , entretenue de vivres & de provisions pour un voyage de près de deux milles lieues, ce que l'Empereur & le Prince même jugeroient sans doute ne pouvoir être pratiqué ; mais qu'au reste ce Prince pouvoit venir, quand il lui plairoit, à la Cour de Perse , qu'il y seroit reçu comme le fils d'un grand Roi, & qu'on n'épargneroit

rien pour lui en rendre le séjour agréable.

Dom Carlos, qui n'avoit jamais gueres esperé d'obtenir ce qu'il étoit venu demander, chargé de ces réponses prit congé du Roi, & se mit en chemin pour retourner à la Cour de Vienne, & les Persans n'ont jamais sçû qu'il fut lui-même le Prince Tartare, dont il s'étoit dit l'Ambassadeur.

Ainsi échoua pour la seconde fois le projet de notre Missionnaire pour le voyage de la Chine par la Tartarie; il est au reste difficile d'exprimer la douleur avec laquelle il vit partir Dom Carlos, ne doutant pas qu'il ne s'en séparât pour tout le reste de sa vie. Cette séparation cependant ne fut que pour un tems; car étant obligé quelques années après d'aller à Rome pour l'impression de ses Livres Armeniens, il fut fort surpris lorsqu'un jour étant en sa chambre sur le soir il y vit entrer un Jesuite Italien, avec un Seigneur tellement enveloppé de son manteau, qu'il ne paroissoit de son visage que les yeux & le front: Connoissez-vous ce cavalier, lui dit le Pere? Comment le connoît-je, répondit-il, dans l'obscurité où nous sommes, & couvert, comme il est de son manteau: Bonà sera Padre Giacomo, dit alors le cavalier; notre Missionnaire, le reconnut à sa voix, & s'écria: C'est mon Prince Dom Carlos; & s'étant

jetté à son cou , ils s'embrassèrent de la maniere la plus tendre.

Ce ne fut pas la seule fois qu'ils eurent la consolation de s'entretenir ensemble , tandis que notre Missionnaire demeura à Rome , il voioit souvent son aimable & son cher Dom Carlos , & il n'eut pas de plus doux momens que ceux qu'il passa avec lui.

Clement X I. qui aimoit tendrement le Prince , lui avoit donné un palais , où il étoit parfaitement bien logé avec tout son monde , il lui entretenoit un carosse , & fournissoit à toute sa dépense , non-seulement avec liberalité , mais avec une espece de profusion digne d'un si grand Pontife. Un jour que notre Missionnaire accompagna le Prince à l'audience du saint Pere , la Sainteté eut la bonté de les introduire l'un & l'autre seuls dans son cabinet , & c'est dans cet entretien secret que notre Missionnaire fut témoin des choses du monde les plus obligantes que Clement X I. dit à Dom Carlos , il l'encouragea à demeurer ferme dans son généreux dessein. Les obstacles que vous y trouvez , lui disoit-il , avec une bonté paternelle , loin de vous rebuter , mon cher fils , vous doivent donner encore plus d'ardeur pour en poursuivre l'exécution ; c'est là le caractère des œuvres de

Dieu d'être contredites, & de rencontrer des oppositions. De ma part soiez assuré, lui ajouta-t-il, que je n'épargnerai rien pour vous aider & à les vaincre, & à réussir dans votre sainte entreprise.

Il est certain que le zele de Dom Carlos, bien loin de se rallentir par toutes les difficultez qui retarderent son grand voyage pendant plusieurs années, en devint encore plus vif; & lorsque notre Missionnaire le quitta à son départ de Rome en 1708. il lui dit qu'il étoit résolu d'aller en Espagne, où il étoit parfaitement connu du Roi Catholique & de sa Cour, de s'embarquer sur un des vaisseaux Espagnols qui iroit au Mexique, de traverser la mer du Sud, & de chercher vers le détroit d'Uriez un passage au Royaume de Tartarie Kaïmakite, qui confine de ce côté-là avec le continent de l'Amérique, ou qui n'en est séparé que par quelque bras de mer. Il n'y a pas de doute qu'il ne soit parti, & il y a toutes les raisons du monde d'espérer que Dieu, dont il n'avoit en vûe que la gloire, l'aura fait arriver heureusement dans ses Etats pour y travailler à la conversion de ses peuples.

Au reste, ce que je viens de raconter de Dom Carlos sur le témoignage très-fidèle & très-assuré, d'un homme aussi incapable

de se tromper lui-même, que de vouloir en imposer aux autres, qu'est le Missionnaire dont je rends les mémoires publics, est plus que suffisant pour désabuser ceux qui ont révoqué en doute, s'il étoit véritablement le fils du Roi des Tartares Kaïmakites, ou s'il n'étoit pas plutôt du nombre de ces hardis aventuriers, qui croient pouvoir impunément se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas dans des pays fort éloignés du leur, où ils se flattent qu'il ne se trouvera personne qui les démasquent & qui dévoilent leur fourberie. Le caractère d'une noble ingénuité que Dom Carlos portoit sur le front, sa rare piété, & mille exemples de vertu qu'il a donnés par tout, dont notre Missionnaire a été témoin, sont des preuves incontestables qui le mettent à couvert de ces injustes soupçons. Il n'en est pas de même de ces impudens menteurs, qui cherchent à faire fortune au dépens de la vérité, & qui, malgré leur dissimulation, laissent entrevoir aux gens éclairés le fonds d'imposture qu'ils essaient de couvrir.

Pour faire juger de la sincérité de Dom Carlos, par comparaison avec le mauvais esprit de quelques-uns de ces impudens menteurs, notre Missionnaire en produit deux exemples, dont il a été témoin lui-même dans Ispahan : le premier que je raporte ici

est celui du nommé le Comte Philippe de Zagli ; il étoit Armenien de Nation , né & batisé à Julfa , ce qui doit bien être remarqué ; son Pere étoit Orfevre , & étoit voisin de la maison des Jesuites ; on ne peut disconvenir qu'il n'eut des qualitez naturelles , qui le dédommageoient de ce que la naissance & la fortune lui avoient refusé ; car il avoit dans un corps parfaitement bien fait un esprit vif , aisé , pénétrant : ses manieres étoient polies beaucoup au-de là de celles qu'ont d'ordinaire les gens de sa Nation. L'envie de voir le monde & de s'y distinguer , lui fit quitter son pays , où il vit bien qu'il n'y avoit point pour lui de fortune à faire. Il vint la chercher en France , & s'étant rendu à Paris , il s'y fit passer pour le fils d'un riche & puissant Mahometan d'Ispahan , à qui la curiosité de voir l'Europe avoit fait prendre la résolution de quitter la maison paternelle à l'insçû de ses parens , qui l'y auroient retenu malgré lui. Il joua si bien son rôle par son adresse & son esprit , qu'on le crut sur sa parole : son air de qualité lui fit même trouver accès chez les Grands , & sur-tout chez les Dames , qui se plaisoient à voir le jeune Persan & à lui faire amitié. On ne tarda pas à lui parler de Religion ; après quelque foible résistance , qu'il n'affectoit

que pour couvrir son jeu , il consentit enfin à se faire instruire des vérités du Christianisme , & il en sçut bien plus qu'il n'en falloit pour être admis au bapême , qu'il eut l'impieté de recevoir une seconde fois : l'indigne eut même l'honneur d'avoir pour parrain Monsieur , frere unique du feu Roi Louis-le-Grand , qui lui donna son nom de Philippe. Une premiere démarche d'un si grand éclat lui applanit le chemin à la fortune qu'il cherchoit , & lui fit trouver aisément un rang distingué dans les troupes. Après y avoir servi quelque tems , je ne sçai s'il craignit d'être enfin reconnu par les Armeniens , qui , tous les jours , s'établissoient à Paris ; quoiqu'il en soit il demanda son congé , & il l'obtint sous prétexte de faire un voyage en Pologne , où il feignit d'avoir des affaires d'importance.

L'esprit & l'industrie qui lui avoit fait trouver entrée à la Cour de France , lui donna de même un accès facile en celle de Pologne : il s'y fit passer pour ce qu'il étoit , c'est-à-dire , pour Chrétien de Religion & pour Armenien de Nation , habitué à Ispahan. Les langues Armenienne , Turque & Persane , qu'il parloit comme ses langues naturelles , rendoient témoignage à la vérité de ce qu'il avançoit ; car ces sortes de gens accoûtumés à l'imposture , ne

laissent pas de tems en tems de mettre en usage la vérité quand elle est utile à leur dessein.

Le Roi de Pologne qui avoit alors quelque intérêt à ménager avec le Roi de Perse, crut voir dans l'Armenien toutes les qualitez nécessaires pour réussir dans une ambassade qu'il destinoit à la Cour de Perse; il le nomma son Ambassadeur, il l'annoblit, & le fit Comte, ce qui lui fit prendre le nom de Philippe, Comte de Zagli.

Notre Missionnaire se trouva à Ispahan tout le tems de son ambassade; & l'amour qu'il avoit conservé pour les François, auxquels il avoit tant d'obligation, lui fit lier avec les Jesuites de Julfa une étroite correspondance; mais comme il est rare que Dieu laisse long-tems impunie une impiété aussi énorme qu'est celle de la prophanation du saint batême, il eut le malheur de se brouiller avec l'Ambassadeur de France qui étoit alors à Ispahan; on dévoila les fourberies de l'Armenien à son retour de Pologne, où il avoit porté les réponses du Roi de Perse; & le Roi, informé de l'histoire de sa vie, & des accusations dont on le chargeoit, lui fit trancher la tête; c'est-là où aboutit d'ordinaire la destinée de ces imposteurs de profession.

Le second exemple de ces impudens

avanturiers, est celui du Prince Abasson, qui donna une nouvelle scène plus surprenante encore que celle qu'avoit donné le Comte de Zagli : on n'a jamais pû sçavoir de quel pays il étoit, c'est de quoi il ne s'est jamais ouvert à personne ; & ceux qui ont soutenu qu'il étoit Juif de Nation, n'en ont eu que de très-legeres preuves, quoiqu'il en soit, il est certain qu'à la fleur de son âge il quitta l'Orient, & qu'étant venu en Europe, il choisit la France comme un pays où il espéroit de jouer plus heureusement son personnage. Comme il étoit très-bienfait de sa personne, jeune, agréable, doux, complaisant, poli, sçachant outre cela les langues les plus à la mode de l'Orient & de l'Europe, il trouva à Paris, sur-tout parmi les personnes du sexe, plus d'accès & de protection qu'il n'auroit osé en espérer. Ces premiers succès lui enflerent le cœur, & il se persuada qu'il iroit beaucoup plus loin : la curiosité naturelle aux Dames leur donna envie de sçavoir qui il étoit ; il ne se fit pas trop presser, il leur dit qu'il étoit fils naturel de Cha-Abas, Roi de Perse, & c'est ce qui lui fit prendre ou donner le nom de Prince Abasson. Dans toutes les compagnies les plus brillantes, & dans toutes les parties de plaisir, on vouloit avoir le Prince Persan,

par tout il souûtenoit son personnage à merveille ; son air noble & gracieux ne laissoit aucun doute sur ce qu'il disoit de sa naissance ; son adresse & son esprit lui faisoient trouver de l'argent autant qu'il en vouloit ; les meilleures bourses lui étoient ouvertes , & il avoit abondamment de quoi souûtenir la dépense qu'il faisoit en habits , en équipage , en train , & en tout ce qui lui étoit nécessaire pour faire une figure de Prince.

Ce qu'il y avoit à craindre pour lui , c'est que demeurant trop long-tems à Paris , on n'ouvrît enfin les yeux , & qu'on ne soupçonnât au moins qu'il pourroit y avoir de la fourberie dans ce qu'il disoit de sa prétendue naissance , & trop de facilité à l'en croire sur sa parole. Cette réflexion qu'il fit dans le tems que sa fortune étoit la plus riante , lui fit prendre la résolution de se retirer ; il prétextâ un voyage en Italie , où il souhaitoit , disoit-il , de voir les villes les plus considérables. Ce fut à qui contribueroit le plus aux frais & aux commoditez de son voyage ; on alla même jusqu'à faire équiper un vaisseau pour le passage du Prince jusqu'à Gêne.

Les Génois , à qui l'on fit sçavoir la considération qu'on venoit d'avoir pour le Prince. Abasson en France , ne se défierent

pas plus de l'Etranger que les François : on lui fit à Gêne le même accueil qu'on lui avoit fait à Paris ; & après avoir joué quelque tems l'une & l'autre de ces superbes villes , il trouva moien de disparaître ; & s'éloignant peu à peu des terres de l'Europe, il arriva enfin aux Echelles du Levant , bien fourni d'argent & d'habits magnifiques , qu'il eut soin de dérober aux yeux des Turcs, dans tout son passage de Turquie en Perse ; car il fit le voyage , non pas en Prince , mais en simple particulier , & conduisit sa barque avec tant de précaution , qu'il arriva sans rien perdre de son butin à Ispahan , où il retint le nom d'Abasson , supprimant celui de Prince.

Les Anglois chez qui il alla descendre le reçurent avec leur générosité ordinaire ; & le voiant fort aimable de sa personne , plein d'esprit , richement vêtu , faisant dépense , ils se firent d'abord un honneur & un plaisir de l'avoir en leur compagnie : mais enfin les finances d'Abasson s'épuisant petit à petit ; ses pompeux habits vieillissant, sans qu'il eût de quoi s'en donner de nouveaux , ils se dégoûtèrent de lui insensiblement , & le congédièrent le plus honnêtement qu'ils purent , de sorte que ne sçachant plus où donner de la tête , il commença à traîner , tantôt à Ispahan ,

tantôt à Julfa , une pauvre & misérable vie , réduit pendant quelque tems à vivre d'emprunt , & peu après le crédit lui manquant , à ne plus vivre que des aumônes que lui faisoient les Francs , quelques persuadez qu'ils fussent que c'étoit un imposteur.

Je ne sçai enfin si la misere , l'humiliation , le mépris qu'on faisoit de lui , & les railleries qu'il essuioit , ne lui firent pas tourner la tête ; mais notre Missionnaire dit qu'il l'a vû cent fois dans les rues de Julfa , marchant d'un pas précipité , d'un air déconcerté , les cheveux & la barbe négligez , couvert d'un méchant habit à demi déchiré , lui tendre la main , sans dire un seul mot , lors même qu'il lui promettoit de le soulager dans sa misere , s'il lui avouoit franchement qui il étoit. C'est-là le pitoiable état où le Pere , en partant d'Ispahan , laissa le prétendu Prince Abasson , après avoir joué un brillant personnage en France & en Italie par les fourberies qu'il y débita. Mais c'est trop parler de ces joueurs de comédie , il est tems de reprendre la suite de la véritable histoire , dont je fais le récit.

Il y avoit déjà du tems que le feu Roi de glorieuse mémoire Louis X I V. avoit fondé à Paris dans le College qui porte son nom , des places à des enfans des Nations

étrangeres , pour y être élevés à l'étude des belles lettres & de la piété , parmi la florissante jeunesse confiée au soin des Peres de la Compagnie de Jesus. Les Missionnaires de l'Orient avoient déjà fait passer en France quelques-uns de ces enfans , que le Roi voioit avec plaisir , dans l'espérance de les voir devenir un jour des apôtres de leur pays ; il en demandoit souvent des nouvelles ; & il paroissoit avoir une espece d'impatience que les places qui étoient destinées aux enfans Persans fussent remplies. On en écrivit de Paris & de Marseille des lettres très-prefantes à notre Missionnaire : il ne lui auroit pas été difficile d'en trouver un grand nombre dans son école, mais il n'en vouloit point envoyer qui n'eût un mérite distingué : il en choisit trois qu'il jugea les plus propres à faire honneur à la Perse , & à faire plaisir en France par leur beauté , leur esprit , leur ingénuité & leurs riches habits à la Persane. A l'âge de douze à quatorze ans ils sçavoient déjà les langues Françoisse , Turque , Persane , Armenienne , & ils appartenoient aux familles Catholiques les plus distinguées du pays. Le point étoit d'y faire consentir leurs parens , qui avoient pour eux une tendresse extrême ; notre Missionnaire leur en fit l'ouverture , il leur fit connoître l'honneur & les avantages qui

en reviendroient à leurs familles; il leur apporta l'exemple de beaucoup d'autres enfans qui étoient déjà partis de Constantinople, d'Alep, du Caire & d'autres villes de Turquie, & qui étoient heureusement arrivés à Paris pour y participer aux grâces & aux bienfaits du Roi. Il eut beau dire, il trouva des résistances invincibles, sur-tout de la part des mères, qui fondoient en larmes, & qui jettoient les hauts cris, quand on leur parloit d'arracher de leur sein ce qu'elles avoient au monde de plus cher. Dans ces villes que vous verrez de nommer, disoient les Pères de ces enfans, on regarde le passage en France comme un jeu; on embarque un enfant sur un bon bâtiment de la Nation, où rien ne lui manque, & en peu de jours, sans risque & sans fatigue, il arrive à Marseille, & de Marseille à Paris: il n'en est pas ainsi du voyage d'Isphahan en Europe; nos enfans, avant que d'arriver aux endroits où les autres s'embarquent auroient à faire six ou sept cent lieues par terre dans des pays infestés de voleurs, & avec des fatigues que leur âge tendre & leur délicate complexion ne pourroit supporter. Il ne fut pas possible au Missionnaire de les faire revenir de leurs préventions; mais il n'eut pas de peine à s'en consoler, car il n'auroit perdu qu'avec

regret ce qu'il avoit de plus choisi dans son école.

Il n'y étoit pas cependant si continuellement occupé , qu'il ne prît un peu de tems pour faire le voyage d'Hamadan , distant de Julfa de soixante-dix bonnes lieues ; mais je l'ai dit , ce n'étoit-là qu'une promenade pour lui. Il fut bien aise d'y aller , partie par un peu de curiosité , Hamadan étant ville qui méritoit d'être vûe par un Européen qui n'en étoit que médiocrement éloigné , partie par un devoir de bienfécance , qu'il étoit bien aise de rendre à M. Marie Pidoux de Saint-Olon , qui y faisoit ordinairement sa résidence avec permission de Rome , étant Evêque de Babylone , & non pas d'Hamadan. Cet illustre Prélat & ses Missionnaires qui y ont une maison , reçurent notre Missionnaire avec toutes les démonstrations de la plus tendre amitié , & se firent un plaisir pendant le peu de jours qu'il y demeura , de lui faire voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville.

C'étoit autrefois une des plus considérables de la Médie , & qui étoit , selon quelques-uns , l'Arfacia des Anciens ; elle est encore aujourd'hui une des principales villes de l'Irak-Adgemi , dont Ispahan est la capitale , aussi-bien que de tout l'Empire

Persan , la place est située au pied d'une montagne bien différente des autres qui sont communément en Perse , toutes nues , sans arbres & sans verdure , au lieu que celle-ci qui s'appelle le Mont-Cluend , est très-délicieuse & très-agréable , couverte jusqu'au sommet d'une infinité d'arbres , & ornée de quantité de jardins , fort bien cultivez & arrosez par un grand nombre de fontaines qui forment des ruisseaux serpentans de tout côté , ce qui fait une des plus riantes scènes qu'on puisse voir. Le Pere y fut conduit par ces Messieurs des Missions étrangères. Ce qu'ils lui firent encore voir de plus curieux , fut un reste de bâtiment antique dans le cimetiere des Juifs. Au milieu d'une espece de salle , s'éleve un mausolée que le tems n'a pas encore tout à fait ruiné , il est de sept à huit pieds de hauteur , de la figure d'un quarré presque oblong ; sous la corniche qui termine le haut du mausolée regnoit tout au tour une inscription en grands caracteres hebraïques ; il pria les Juifs , qui étoient présens , de lui expliquer ce que signifioit cette inscription , ils lui dirent que ces caracteres étoient si anciens , que leurs Prêtres mêmes ne pouvoient les lire ; nous sçavons cependant , ajoûterent-ils , par une tradition immémoriale , que c'est-là

le tombeau d'Esther & de Mardochee, & nous le conservons comme le monument le plus ancien & le plus sacré qui soit parmi nous. Enfin après avoir satisfait sa curiosité, il prit congé de M. de Saint-Olon & de ses Messieurs, qui lui firent toute sorte de violence pour le retenir chez eux, mais les affaires de sa Mission le redemandoient à Jussa.

Il n'y fût pas arrivé, qu'une aventure plaisante l'obligea de faire encore un petit voyage de quatre ou cinq jours: il étoit en sa chambre occupé à son étude ordinaire, lorsqu'il y vit entrer un Persan Mahometan qu'il n'avoit jamais vû, & qui, à sa physionomie, lui parut un bon homme; il le reçut d'abord assez froidement, un peu fâché de ce qu'il étoit entré sans se faire annoncer: cependant après quelque tems de conversation qu'il eut avec lui, il s'aperçût que ce Persan n'étoit pas si simple qu'il lui avoit paru à son entrée; & prenant des manieres à son égard plus obligeantes, il lui témoigna que sa visite lui faisoit plaisir; il lui fit amitié, & le Mahometan y répondant de sa part; *Padri*, dit-il, à notre Missionnaire, ^{à l'usage} ~~est~~ ^{un} ~~inconnu~~ & Mahometan ~~que~~ je suis, votre ami plus que vous ne pensez, je viens de tems en tems faire ma priere en votre Eglise; elle est belle, elle est propre, mais elle n'est pas riche; il ne tiendra

qu'à vous qu'elle ne le soit bien-tôt ? Et qui l'enrichira , lui dit notre Missionnaire ? C'est moi-même , répondit-il ; & si vous voulez , je vous ferai d'un argent très-pur les lampes , les vases , les chandeliers qui doivent orner & enrichir vos trois Autels. Auriez-vous donc trouvé , repliqua notre Missionnaire en souriant , ce que depuis si long-tems nous cherchons inutilement en Europe , je veux dire , la pierre philosophale , ou le secret de faire l'argent ? Oui , je l'ai , dit-il , & je suis venu m'en ouvrir à vous , parce que je sçai que les Francs sont gens de bien , & fideles observateurs des secrets qu'on leur communique ; puis prévenant l'objection que le Pere alloit lui faire : Vous serez surpris , ajoûta-t-il , qu'avec un tel secret , je sois aussi pauvre que je vous le parois , je ne le suis pas cependant autant que vous pourriez le penser ; mais quoiqu'il en soit , je puis devenir riche quand il me plaira. Une chose m'embarasse , c'est de trouver un endroit bien sûr où je puisse travailler librement , & sans danger d'être découvert ; cela m'oblige de le faire tantôt en un lieu , tantôt dans un autre ; votre maison est un asyle où je serois en assurance , & si vous voulez m'y donner un petit coin , où je puisse travailler de tems en tems ; je le

ferois devant vous , & foi de Mahometan je m'engage à vous apprendre mon secret : au reste , poursuivit-il , ne craignez pas que je fasse le moindre tort à personne , ou que j'entreprenne rien contre les loix ou les droits des Souverains ; l'argent que je fais est très-pur , & le plus fin qui puisse être ; je le garde en masse & en lingots , & je n'y applique ni le coin du Prince , ni aucune autre empreinte.

Pendant tout le discours du Mahometan notre Missionnaire eut les yeux toujours attachés sur lui , l'écoutant avec une attention extrême ; & quand il eut cessé de parler , il le remercia affectueusement de sa bonne volonté , & il le pria d'agréer , l'affaire étant d'importance , qu'il en conférât avec ses freres qui étoient des Francs comme lui , & de la fidélité desquels il pouvoit s'assurer autant que de la sienne ; que si dans quelques jours il se vouloit donner la peine de revenir , il lui rendroit réponse. Il quitta sur cela le Pere , & se séparèrent tous deux fort contents l'un de l'autre.

Notre Missionnaire de sa part fut fort surpris de voir tant de bon sens & tant de conscience dans un Mahometan , & outre cela , au moins à ce qui paroissoit , tant de bonne volonté pour des Francs. Dès

le jour même il assembla toute sa maison, qui consistoit en quatre Prêtres & un Frere, & leur communiqua, sous le secret, tout le mystere & toute la conférence qu'il avoit eu avec le Mahometan, sur quoi il leur demanda leur avis. Tous unanimement convinrent qu'il n'y avoit aucun inconvenien à permettre au Persan de travailler dans un endroit de la maison; on n'en fait pas un crime en Europe, dirent-ils, on y voit assez de souffleurs qui convertissent leurs biens en charbons pour trouver la pierre philosophale; on en rit quelquefois, mais on ne leur en suscite point d'affaire.

Le souffleur ne manqua par de revenir, & on lui fit voir un lieu sûr & retiré où il pourroit travailler sans être importuné de personne; on lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose qu'on pût lui fournir: Je ne demande, répondit-il, qu'un soufflet & un peu de charbon, j'ai sur moi tout le reste, cela consistoit, comme il le fit voir, en un creuset, du soulfhre en poudre, du vif-argent, & une racine de je ne sçai quelle plante, qu'il avoit concassée & hachée à peu près comme est le tabac à fumer.

Dès qu'on lui eut donné le soufflet & le charbon: Je suis bien aise, dit-il, que vous soiez tous présens à ma premiere opération;

tous les Peres étant donc venus il mit son creuset sur le feu , il y jetta une certaine quantité de vif-argent , une pincée de soulfre en poudre , & autant de sa racine hachée ; puis aiant soufflé quelque tems le charbon , il retira son creuset , & le versant dans un bassin d'eau claire , il fit voir au fond un argent très-beau , du poids à peu près du vif-argent qu'il avoit jetté d'abord dans le creuset ; aiant ensuite tiré du bassin le nouvel argent , il le laissa à notre Missionnaire , & se retira.

Le Père l'aiant entre les mains , l'alla porter chez un habile François , qui étoit maître Orfevre du Roi ; il le pria de le mettre à l'épreuve , & de lui dire ce qu'il en pensoit. L'Orfevre mit cet argent à toutes les épreuves ; il le fit passer par le feu , par le creuset , il le mit sous le marteau ; & après l'avoir bien frappé , & l'avoir fait tout plat à force de coups : Je ne sçai , dit-il à notre Missionnaire , d'où vous est venu cet argent , je n'en ai jamais vû de meilleur.

Le Pere conserve encore aujourd'hui cet argent , & ceux auxquels il l'a fait voir en Europe en jugent de même que l'Orfevre du Roi de Perse ; mais comme on a peine à croire ce qui est extraordinaire , & qui ne tombe pas souvent sous les yeux , on lui soutient

souhaitent que le Persan l'a surpris, & que par un tour de souplesse, assez ordinaire à ces sortes de gens, il a fait glisser adroitement dans le creuset de l'argent en poudre, mêlé ou avec le soufre, ou avec sa racine hachée. Le même soupçon étoit venu en pensée à notre Missionnaire; & dans cette espece de défiance, les autres Peres & lui convinrent ensemble d'être infiniment attentifs à tout ce que feroit le Persan, & de ne perdre de vûe ni les mouvemens, ni les gestes, ni les drogues du souffleur, en sorte qu'il ne pût leur en imposer. Il ne tarda pas à revenir; & prêt qu'il étoit à faire son opération, s'étant apperçû que tous les Peres étoient extraordinairement sur leur garde, comme appréhendant d'être trompez: Mes Peres, leur dit-il, pour vous convaincre de ma sincérité, je veux que cette seconde opération se fasse par vous-mêmes; ne vous servez ni de mon soufre, ni de mon vif-argent; envoieez-en prendre chez le marchand, & vous-mêmes mettez-le dans le creuset; les Peres le firent, & puis ouvrant son petit sac: Tirez-en vous-même une pincée de ma plante hachée; examinez s'il y a quelque mélange de poudre d'argent, & n'en trouvant point du tout, jettez-la dans le creuset; notre Missionnaire le fit, & après avoir soufflé quelque tems,

X

il retira le creuset , il le versa dans le bassin d'eau claire , & il y trouva , à la vûe des autres Peres , une piece d'argent aussi pur & de la même qualité que le premier. La surprise de leur part fut d'autant plus grande, qu'ils avoient tous examinez avec l'attention la plus scrupuleuse , qu'ils avoient fait eux-mêmes l'opération, & qu'ils étoient certains qu'il ne s'y étoit glissé aucune supercherie.

Ce n'est pas tout , ajouta le Persan , je vous ai promis de vous apprendre mon secret , je tiendrai ma parole ; & comme tout dépend d'avoir la connoissance de l'herbe & de la racine dont je me sers , je suis prêt à vous la faire connoître , mais il faut pour cela faire avec moi un voyage de quelques jours. Notre Missionnaire s'offrit à le faire , & le jour marqué le Persan & lui se mirent en chemin ; le voyage ne fut que de cinq jours ; le cinquième laissant le grand chemin ils grimperent une montagne , où il n'y avoit nul sentier fraié , & dont la pente étoit toute couverte de grosses pierres & de morceaux de rochers renversez les uns sur les autres , d'entre lesquels sortoient d'espace en espace quelques pointes d'herbes à demi seches , & brûlées par les ardeurs du soleil. Ce qui donnoit de l'inquietude à notre Missionnaire dans cette rude montée , c'est que parmi ces

rochers & ces pierres il y avoit tant de couleuvres & de gros lézards, que presque à chaque pas il en faisoit lever sous ses pieds.

Le Mahometan s'arrêta enfin dans un endroit ; & aiant montré à notre Missionnaire une plante qu'il n'avoit jamais ni vûe, ni connue : La voilà elle-même, lui dit-il, la plante dont je me sers, voiez, examinez-la bien ; sa seule feuille frottée sur le cuivre le blanchit. Le Pere en fit sur le champ l'expérience sur une piece de monnoie de cuivre qu'il avoit à la poche : Mais c'est sa racine, ajoûta-il, qui a la vertu de fixer le vif-argent, & de le rendre malleable ; alors prenant chacun un hoyau, dont ils s'étoient fourni, ils commencerent à fouir la terre au pied de la plante, & à un pied environ de profondeur ils trouverent la racine ; elle étoit ronde & grosse comme la tête d'un petit enfant, couverte de petits filamens qu'on auroit pris pour des cheveux du bas de la tête : sortoient à droite & à gauche deux branches moins grosses, mais plus longues, en forme de deux bras ; & ce qui est plus surprenant, c'est qu'aiant ouvert & concassé la tête il se trouva au centre une espee de moëlle en guise de cervelle. En voiant cette plante il lui vint un doute si ce ne seroit pas peut-être la mandragor,

dont on a dit tant de choses merveilleuses ; & que Pithagore appelle Antropomorphos , à cause du rapport & de la ressemblance qu'elle a avec le corps de l'homme.

Quoiqu'il en soit , le Persan en aiant fait sa bonne provision , ils retournerent à Ispahan. Le lendemain il revint faire ses opérations ; & aiant donné à notre Missionnaire une partie de ce qu'il avoit rapporté de la racine , & telle qu'il l'avoit arrachée de terre : En vain , lui dit-il , vous aurois-je appris quelle est ma plante , si je ne vous montrais encore la maniere de la préparer , car cette préparation est une des plus grandes parties de mon secret ; voici donc comment vous la préparerez ; vous concasserez & hacherez la racine à peu près comme on fait le tabac à fumer , & comme vous voiez que je l'ai dans ce petit sac ; vous l'exposerez ensuite au soleil sur votre terrasse , & vous aurez soin de la bien couvrir en cas de pluie ; pendant quarante jours que vous la laisserez ainsi exposée , vous l'arroserez deux ou trois fois par jour avec de l'urine d'homme , la plus fraîche & la plus nouvelle sera la meilleure ; après les quarante jours la racine étant bien desséchée , vous la garderez dans une boîte que vous tiendrez dans un lieu qui ne soit ni trop sec , ni trop humide ; la racine ainsi préparée

pourra se conserver les huit ou dix années sans presque rien perdre de sa vertu ; si cependant vous différeriez davantage à vous en servir , il faudroit à proportion augmenter la dose que vous mettrez dans le creuset.

En même-tems que le Persan lui donnoit ces instructions , notre Missionnaire les mettoit par écrit pour n'en oublier aucune , & pour le coup il crut avoir la pierre philosophale ; mais il étoit bien éloigné de son compte , car celui qui venoit de l'instruire à faire de l'argent disparut , soit qu'il se repentit d'en avoir trop dit , soit qu'il eût eu le vent que quelqu'un de ceux qui fréquentoient la maison l'avoient aperçû soufflant son charbon , & qu'il appréhendât d'être découvert , en un mot il ne revint plus. Notre Missionnaire ne laissa pas de préparer l'herbe de la maniere qu'on lui avoit enseigné ; il mit tous les ingrédiens dans le creuset , il souffla le charbon ; & aiant jetté le tout dans le bassin , il n'y trouva qu'une espece de crasse qui n'étoit ni argent , ni vif-argent.

Il est cependant toujours persuadé que son Persan avoit véritablement le secret de faire de l'argent , & il le croit d'autant plus que la chose ne lui paroît impossible ni à trouver , ni à faire ; car il ne s'agit pas

ici , comme il le dit , de changer une substance en une autre , le vif-argent étant véritablement de l'argent , mais seulement de fluide qu'il est de le rendre mort , pour ainsi dire , dur , consistant & malleable , qui n'est qu'un changement accidentel , d'autant plus qu'on a déjà trouvé le secret de le fixer & de lui donner de la consistence , & qu'il ne reste plus que de lui donner la dureté qui le rende à l'épreuve de marteau.

Ceux qui traiteront de fable ce que notre Missionnaire vient de dire de l'art de faire de l'argent , n'estimeront pas moins fabuleux ce qu'il raconte d'un Turc , dont la force étoit prodigieuse , sur-tout aux reins & au poignet. Aiant un jour trouvé dans une rue d'Isphahan un puissant taureau échappé & furieux qui jettoit l'alarme & répandoit la terreur dans tout le quartier , abbatant & renversant à droite & à gauche tout ce qui se rencontroit en son chemin , voyant qu'il venoit fondre sur lui , au lieu de se sauver comme les autres , il ne bouge , il l'attend de pied ferme ; & se sentant à portée de l'animal , il le saisit par les deux cornes , & l'arrête tout court ; mais à la vérité l'effort qu'il fit fut si violent , qu'il s'en ressentit toujours depuis. Mais la force de son poignet fut toujours la même ; il en fit une épreuve devant les jeunes enfans

de l'école , dans l'espérance de gagner d'eux quelques sous. On lui apporta une grosse pierre la plus ronde & le plus dure qu'on pût trouver ; la grosseur & la dureté de la pierre furent moins son embarras que la rondeur , qui ne lui donnoit prise de nul côté qu'il la tournât. Après l'avoir bien considéré , il enveloppe sa main d'un méchant linge , & du premier coup de poing qu'il décharge sur la pierre il en fait sauter un éclat , puis redoublant ses coups sur l'endroit de la pierre qu'il avoit entamée , & qui lui donnoit quelque prise , il la mit bien-tôt toute en morceaux , sans que son poing en fût nullement endommagé.

Parmi ces choses extraordinaires que rapporte notre Missionnaire , il y en a une dont le récit ne sera pas désagréable au Lecteur. Un Officier Hollandois qui venoit de faire le voyage du Japon , arriva à Ispahan ; il étoit Flamand de nation , bon Catholique , & s'appelloit Felix. Comme il avoit en Flandre deux oncles Jesuites , il prit plaisir à lier quelque société avec les Peres de la Mission de Julfa : un jour que notre Missionnaire , Supérieur de la maison , alla lui rendre visite , après un long entretien sur leurs voyages : Je vous retiens , s'il vous plaît à dîner , mon Pere,

lui dit-il, ce n'est pas pour vous faire bonne chere, mais je veux vous régaler de quelque mets extraordinaires dont vous n'autez jamais mangé en Europe.

Entre les plats dont on couvrit la table au premier service, il y en avoit un d'une espece de fricassée, dont tous les morceaux étoient égaux, & ressembloient assez à des petits pâtez; l'Officier en servit au Pere, ce n'étoit ni chair, ni poisson, ni quoique ce soit qu'il eût jamais ni vû, ni goûté. Il en mangea, & il le trouva d'un goût exquis: Sçavez-vous ce que vous mangez, lui dit le Flamand; ce sont des nids d'oiseau, & chaque morceau que vous voiez dans ce plat est un nid entier; ailleurs on jette le nid & on mange l'oiseau, ici on jette l'oiseau, & on mange le nid. Quelque délicieux que ces nids soient au goût, répartit notre Missionnaire, j'aurai encore plus de plaisir de sçavoir l'histoire de ces oiseaux; voici ce que lui en dit l'Officier.

Le long des côtes du Japon & de la Cochinchine on voit une quantité prodigieuse de petits oiseaux assez semblables aux hirondelles dans leur plumage & dans la maniere de faire leurs nids; ils les font & les attachent à des rochers qui sont sur le bord de la mer; on ne sçait pas trop bien de quelle matiere ils les composent,

car il n'y entre, comme vous le voyez, ni terre, ni mousse, ni paille, ni boue, ni autre chose, dont en Europe les oiseaux bâtissent les leurs.

Ce qui est certain, c'est que ces oiseaux tirent de leur poitrine, & rendent par le bec une certaine humeur gluante, qui sert comme de gomme pour attacher au rocher le nid qu'ils construisent ; ils se servent encore de l'écume de mer qu'ils prennent du bec en volant à fleur d'eau, & la mettent en œuvre comme les hirondelles y mettent la boue : cette matière se dessèche bien-tôt, & devient solide, transparente, & de couleur un peu verdâtre.

Quand les petits sont sortis des nids, les gens du pays vont les détacher & en remplissent des barques entières ; les Indiens, les Cochinchinois, les Japonois, en sont fort friands ; ils les détrempent dans l'eau, & ils leur tiennent lieu d'aromates pour l'assaisonnement de leurs viandes. Le Flamand en fit voir au Pere une caisse entiere qu'il portoit en Europe pour en régaler ses amis. Les Ambassadeurs de Siam en avoient apporté en France dans les années 1684. & 1686. Le Pere Rossignoli, Jesuite Italien, parle de même de ces oiseaux dans le Livre qu'il a fait d'*Elle maravigliose*. d'*Elle natura*.

Pendant les années 1705. six, sept, qui furent les trois dernières du séjour de notre Missionnaire à Ispahan, la Mission de Julfa jouit d'une parfaite tranquillité; il n'y eut rien de la part des Infideles, ni de celle des Armeniens schismatiques, qui la troublât le moins du monde. Mais comme il ne s'y passa rien d'extraordinaire qui mérite d'avoir place en cette histoire, & que notre Missionnaire ne voudroit rien omettre, qu'un Lecteur curieux pût raisonnablement souhaiter; il a cru lui faire plaisir d'ajouter à son Journal certaines choses générales qui en auroient interrompu le fil, s'il ne les eût réservés pour la fin. Comme je le suis pas à pas, je vais parler comme lui & avec lui.

1°. De la ville d'Ispahan, capitale de l'Empire Persan, & de ce qui s'y trouve de plus considerable.

2°. Du génie & des qualitez des Persans; de leur Religion, de leurs bâtimens, de leur repas, &c.

3°. Des Armeniens & de leur Religion, &c. c'est-là où l'on verra une table chronologique-historique de leurs Patriarches & de leurs Rois, depuis Jesus-Christ jusqu'à l'année que notre Historien quitta la Perse.

4°. Je terminerai avec lui son Ouvrage

par l'ambassade de M. Michel, Envoïé de France à la Cour de Perse, & par le voyage qu'il fit avec lui depuis Ispahan jusqu'à Toulon : après quoi comme j'ai laissé pour la fin toutes les routes que l'Auteur a mises ensuite de chacun de ses voyages, c'est ici qu'on les pourra voir réunies, & j'ose assurer qu'on ne les trouvera nulle part ailleurs ni plus exactes, ni plus fideles ; ce qui sera sans doute d'une extrême utilité à ceux ou que le zele des ames, ou que l'interêt du commerce, ou que la curiosité des pays étrangers portera à entreprendre des voyages semblables à ceux qu'à faits notre Missionnaire, par le seul motif de la plus grande gloire de Dieu.

De la Ville d'Ispahan.

LA ville d'Ispahan est la capitale du Royaume de Perse, & le lieu de la résidence de ses Rois ; elle est connue chez quelques anciens Geographes sous le nom d'Aspadana, & chez d'autres sous celui d'Hecatompyle, à cause de cent portes qu'on y comptoit dans le circuit de son enceinte.

Elle est située dans une grande & vaste plaine qui s'étend de tout côté à perte de vûe, sinon du côté du Midi, qu'elle est bornée par une chaîne de montagnes à une

lieue de distance de ses murs : les Cartes les plus exactes la mettent au 71^e degré de longitude & au ^{Heute} vingt-trois de latitude Septentrionale. C'est cette proximité de la Zone-Torride , dont elle n'est éloignée que de dix degrés , qui fait que les chaleurs y sont excessives , & le soleil très-ardent : elles sont cependant fort moderées lorsqu'on est à la maison , & elles ne sont insupportables que lorsqu'on est au grand air & sans abri.

Le ciel en effet y est si pur , si serein , si découvert , que depuis le mois de Mars jusqu'en Novembre , à peine y paroît-il un nuage ; ce qui donne , pour ainsi dire , un champ libre au soleil pour échauffer l'air & pour le rendre très-ardent ; aussi les pluies y sont-elles très-rares pendant ces sept ou huit mois. Pendant ce tems-là on couche au frais sur des terrasses , & l'on y a au moins cet avantage , qu'on voit dans les maisons mêmes très-peu de ces insectes dont on est si fort incommodé en Europe , où l'air n'est ni si pur , ni si sec que dans la Perse.

La ville d'Isphahan est, sans contredit, beaucoup plus grande que toutes celles que nous avons en Europe, car y comprenant les Fauxbourgs elle a au moins onze lieues de tour, & c'est ce qui rend croiable ce qu'on vient de dire des cent portes qu'elle avoit autrefois: mais je

dois ajouter deux choses, qui font aisément concevoir la prodigieuse étendue d'Isphahan: premierement, c'est que les maisons n'y font que d'un étage, ce qui est commun aux autres villes d'Orient; ensorte que ce qu'elles ont en longueur, les villes de l'Europe l'ont en hauteur, comme on le voit manifestement à Paris. Secondement, ce qui n'est nullement en cette capitale de France, où tout est plein de palais & de maisons; on trouve à Isphahan de grands jardins presque dans toutes les maisons, sans compter un grand nombre d'autres détachés des bâtimens dans les divers quartiers de la ville: à la vérité elle en est plus agréable, car ces jardins & ces vergers, semblables à peu près à ce qui a le nom de vignes dans Rome, étant remplis de fleurs & de fruits dans toutes les saisons présentent aux yeux la scène la plus riante. Il y a d'ailleurs dans les plus spacieuses & les plus larges rues de la ville de grandes allées d'arbres appelez tchinars, presque aussi hauts & aussi droits que nos sapins, sur lesquels ils ont cet avantage que de leur tronc ils jettent quantité de branches, par lesquelles, comme par autant d'échellons, on pourroit monter du pied de l'arbre jusqu'à la cime. Ces branches, dont ils sont revêtus jusqu'au bas, se coupent environ de

cinq en cinq ans , & suppléent en partie à la disette de bois qui est très-rare dans la plûpart des provinces de Perse : notre Missionnaire dit qu'il a vû de ces tchinars si gros , si hauts & si droits, qu'on donnoit de chaque pied six tomans , c'est-à-dire , cent vingt écus ; ce qui en fait la chereté , c'est qu'outre la grande quantité de branches qu'on en tire pour le chauffage , le gros bois qui sert aux ouvrages de menuiserie , est d'une très-grande beauté , aussi ondé & aussi plein de veines que nos noyers.

Les deux causes que je viens de rapporter de l'éendue d'Ispahan , font assez comprendre qu'en approchant de la ville on n'en découvre presque aucun édifice , & qu'on la prendroit plutôt pour une vaste forêt que pour une ville , aussi est-elle peuplée à proportion de sa grandeur. On n'y compte pas plus de quatre cent mille ames , si l'on n'y ajoute pas les étrangers qui en grossissent beaucoup le nombre y étant attirés de toutes parts par le commerce qui en fait une des plus marchandes , & des plus riches villes du monde.

Des Bazars d'Ispahan.

BAZARS est un mot Turc , qui signifie marché , & par où nous exprimons le lieu

où se font les ventes & les achats des marchandises de toutes les façons , & ainsi que nous l'avons dit dans le corps de cette histoire , où l'on tient comme des foires perpétuelles. Ces bazars sont de grandes & de belles rues couvertes d'une voûte , dans laquelle on a pratiqué des jours , de sorte qu'on n'y souffre jamais , ni des mauvais tems de l'hyver , ni des ardeurs du soleil en esté. Il y a des hommes gagez qui arrosent ces endroits deux ou trois fois le jour , ce qui y entretient une agréable fraîcheur , & empêche qu'on n'y soit incommodé de la poussiere , qui , sans cette précaution , seroit insupportable , ces bazars n'étant point pavez , & regorgeans tous les jours d'une foule d'acheteurs & de vendeurs.

Parmi cette affluence de monde il n'y paroît ni filles , ni femmes , non plus que dans les autres rues ; tout se vend , tout s'achete , & en un mot tout le commerce se fait par les hommes , qui sont dans ces riches boutiques rangées régulièrement les unes après les autres , sans aucune interruption d'un bout du bazars à l'autre ; il y a de ces bazars à Ispahan qui ont bien une lieue de longueur.

A l'occasion de ce que je viens de dire , qu'il n'y paroît nulle femme , non plus

que dans les autres rues , il faut ſçavoir qu'à Iſpahan les femmes ne ſortent preſque jamais de la maifon , pas même pour aller aux moſquées faire leurs prieres : ſ'il leur arrive quelquefois de ſortir pour ſe rendre quelques viſites , c'eſt ſur le ſoir , & touſjours dans des eſpeces de litieres bien fermées , qu'elles ne peuvent ni voir , ni être vûes. Pour ce qui eſt des femmes Armeniennes de Julfa , leur ſujettion eſt beaucoup moindre ; elles ſortent de jour & vont par les rues , mais touſjours voilées d'une fine mouſſeline qui les couvre depuis la tête juſques aux pieds , enſorte qu'elles n'ont que les yeux libres pour ſe conduire ſous ces voiles ; cependant elles ne laiffent pas d'être richement habillées , chargées de chaînes d'or qui leur descendent du côté juſqu'à la ceinture , d'où pendent quantité de médailles d'or au coin de différens Princes de l'Europe. Ce qu'il y a encore de bien particulier , c'eſt qu'enveloppées de leur voile elles ne font rien voir de ces riches ornemens ni dans les rues , ni dans les Eglifes ; ce n'eſt que dans leur maifon , où dès qu'elles rentrent elles ſe dévoilent , & paroiffent avec tout leur éclat , pour marquer qu'elles ne cherchent à plaire qu'à leurs maris , en quoi elles donnent une belle leçon à nos Dames de l'Europe.

Du Pont de Julfa.

ISPAHAN est séparé du fauxbourg de Julfa par une riviere qui s'appelle le Zenderu; c'est une riviere qui a peu de cours, & qui ne laisse pas d'avoir beaucoup d'eau; elle disparoît & se perd à quelque journée d'Isphahan; on la saigne en tant d'endroits, & on en fait tant de canaux pour arroser les rues & les jardins d'Isphahan, qu'on peut la passer sur des pierres à pieds secs en esté.

Sur cette riviere est bâti un pont fort extraordinaire, qui sert à la communication d'Isphahan & de Julfa: ce pont est fait de briques & de pierres de taille, mais l'art y surpasse de beaucoup la matière; sa largeur est divisée en trois parties, qui sont comme trois ponts paralelles l'un à l'autre. La partie du milieu est la plus large; & il y peut passer aisément trois carosses de front. Les deux autres à droite & à gauche sont plus étroites; ces deux parties sont séparées de celle du milieu par une muraille de huit ou dix pieds de hauteur, ensorte que trois personnes pourroient passer le pont sans se voir. Il y a cependant dans cette muraille de séparation des ouvertures en forme de portes de distance en distance, de maniere qu'on

peut passer , quand on veut , des ponts collatéraux sur celui du milieu , ou du pont du milieu sur les ponts collatéraux , qui étant voûtez & couvert par le haut , mettent les passans à l'abri de la pluie & des ardeurs du soleil. On passe encore le Zenderu à couvert sous la voûte du pont par le moien de quantité de grosses pierres à peu près pareilles aux bornes qu'on voit dans nos champs , mais avec cette différence que nos pierres de bornes n'ont nul rapport entr'elles , au lieu que celles du Zenderu sont si régulièrement distantes l'une de l'autre , qu'on peut mettre le pied de l'une à l'autre fort aisément; dans tout cet espace , quelque pas plus haut & plus bas que le pont , le fond de la rivière est d'un beau pavé.

De la Tour-des-Cornes.

CETTE tour est une des choses des plus rares qui se voient à Ispahan. Elle est fort haute , & ressemble assez aux fleches de nos Eglises. On l'appelle Tour-des-Cornes, parce que dans sa construction il n'y est entré ni bois , ni briques , ni pierres , elle n'est bâtie que des ossemens & des têtes de gazelles & autres bêtes sauvages , que l'on prit dans une seule chasse que fit faire un Roi de Perse , où il se trouva cent milles

chasseurs. Les têtes de gazelles qui ont bien du rapport à celles de nos chevres , y sont si bien arrangées , que depuis le bas de la tour jusqu'à la pointe , on la voit toute hérissée de cornes qui faillissent du corps de la tour.

Du Tchar-bagh.

TCHAR en Perse veut dire quatre , & bagh veut dire jardins , ainsi tchar-bagh signifie les quatre jardins : c'est un cours ou une allée de plus d'une lieue de longueur, aux côtez duquel il y a quatre jardins du Roi d'une prodigieuse étendue. Ce cours qui est, sans contredit, un des plus beaux du monde, est coupé par le Zenderu en deux parties égales, qui se rejoignent par le pont magnifique dont on vient de parler. Dès qu'on a passé le pont on entre dans cette partie du cours qui conduit à Ispahan: cette allée, qui est d'un bon quart de lieue & demi, est bordée à droite & à gauche d'un rang de tchinars d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire, & à une distance égale les uns des autres; & afin que ces arbres ainsi allignés se trouvassent parfaitement égaux dans toutes leurs dimensions, le grand Cha-Abas, ce fameux Roi de Perse les fit planter tous en même-tems au bruit d'un coup de canon, qui fut le signal

à tous les ouvriers pour les mettre au même instant dans des fosses également larges & profondes, qui étoient toutes préparées pour cela.

Quoique le cours soit d'une largeur à y passer cent hommes de front, les branches des tchinars s'étendent tellement sur l'allée de part & d'autre, que celles de la droite s'unissant presque à celles qui leur sont opposées sur la gauche, forment une espèce de grand berceau, où les passans ne souffrent rien des ardeurs du soleil. La largeur de l'allée est partagée en trois parties, dont celle du milieu n'est point pavée pour la commodité des personnes qui s'y promènent à cheval, comme font en carrosse au Cours-la-Reine à Paris une foule de gens de qualité.

Dans cette allée du milieu on trouve deux grands & magnifiques bassins, toujours pleins d'eau, dont le premier est d'un artifice merveilleux, & comme suspendu entre deux airs, ayant pour fond une voûte sous laquelle passe un large canal, qui sortant de cette voûte, arrose plusieurs rues de la ville, & qui a le long de ses deux bords deux grands chemins en forme de quais, ombragez par ces grands arbres, dont j'ai fait la description. Les deux autres parties de la largeur du cours

sont plus étroites , mais aussi plus élevées & très-bien pavées ; cinq hommes à pied y peuvent passer sans être incommodés ni de la boue dans les mauvais tems , ni des chaleurs dans les belles saisons.

Une muraille parallèle au cours le sépare des quatre jardins du Roi , qui n'ont rien de royal que le nom : ils sont , à la vérité , d'une vaste étendue , mais il n'y a ni dessein , ni ordre , ni embellissement , ni aucune des beautés qu'on admire dans les jardins des maisons Royales. Ceux du Roi de Perse sont moins des jardins que des vergers remplis sans règle d'arbres en plein vent , pêchers , figuiers , grenadiers , abricotiers , mûriers blancs , dont les fruits , sans contredit , sont plus exquis & plus délicieux que ceux de l'Europe.

Du grand Meydan,

Les Persans appellent meydan ce que nous appellons places dans nos villes : celle-ci dont je vais parler est au moins une des plus belles , des plus vastes , & des plus régulières qu'on puisse voir. Elle est parfaitement carrée , & toutes les maisons qui reçoivent des quatre côtes sont tirées au cordeau , toutes de deux étages seulement , d'une architecture uniforme , & qui dans une longueur

de plus de quatre cens pas , & dans une largeur d'environ deux cens , présentent à la vûe un objet très-charmant.

A l'entrée du meydan qui regarde le Midi , on voit la Mosquée Royale , qui toute magnifique qu'elle est , n'égale point celles de Constantinople ; elle a un dôme couvert de thuiiles ou briques de fayence de différentes couleurs , que la réflexion des rayons du soleil fait briller d'un éclat qui éblouit la vûe. C'est sur la pointe de ce dôme que le Roi Cha-Abas le Grand avoit fait arborer la croix avec le croissant pour marquer aux Chrétiens que tout Mahometant qu'il fût il étoit leur ami.

A l'autre bout du meydan , opposé à la Mosquée Royale , on voit une espece de théâtre ou d'orchestre fort élevé , & qui occupe toute la largeur de la place ; c'est là que s'assemblent tous les soirs les trompettes , les cymbales , les tambours , & les autres joueurs d'instrumens de la Cour, pour souhaiter au Roi une heureuse nuit. Au haut de cet ouvrage se voit encore la grande horloge & la cloche que les Persans trouverent à Ormus quand ils prirent sur les Portugais cette fameuse Isle.

A l'autre grand côté de la place , qui regarde l'Occident , est le palais du Roi , il n'en paroît que l'entrée qui n'a rien de

magnifique : je ne dirai rien de l'intérieur , car c'est où il n'est permis à personne de pénétrer , & dont notre Auteur , qui n'a pas été plus privilégié que tout autre , n'a pû nous rien apprendre. A droite & à gauche de l'entrée il y a une grande chaîne tendue & tout l'espace qu'elle renferme s'appelle en Persan Allah kapi , & en notre langue la porte de Dieu , comme pour dire que le dedans du palais est le sanctuaire de la Majesté Royale. Cet espace est aussi un asyle à tous ceux qui s'y retirent , pour se mettre à couvert de la poursuite de leurs ennemis , de leurs créanciers , & même de la justice , à peu près comme sont à Rome les Eglises & les quartiers des Ambassadeurs , au moins comme ils le prétendent.

Au-dessus de la porte ou de l'entrée du palais s'éleve , ce que les Persans appellent le talar du Roi , c'est une grande salle où le Roi donne ordinairement audience aux Ambassadeurs ; elle est ouverte de tous côtez & fermée par une balustrade à hauteur d'appui , brillante par tout de dorures & de peintures. Deux degrés en forme d'estrades regnent tout au tour , & c'est là où sont assis les Ambassadeurs & les Grands de la Cour dans les jours de cérémonie, Au fond est une espece de théâtre de la salle , de dix à douze pieds de profondeur ,

& de la hauteur de quatre. Le Roi y est assis sur un tapis magnifique, aiant derrière lui les principaux Officiers de la Couronne. Quand le Roi donne audience l'Ambassadeur s'avance jusqu'à deux pas du théâtre; & lorsqu'il fait la révérence au Roi, deux Officiers qui sont à ses côtez lui font baisser la tête jusqu'à terre par respect.

L'Ambassadeur paroît alors revêtu de sa calate, c'est un présent d'habits très-riches que le Roi fait à ceux qu'il veut honorer: la calate, si elle est complète, consiste en un turban, une veste, un sabre, & un cheval que monte l'Ambassadeur, lorsque de son hôtel il vient au palais; tout ce présent est de la dernière magnificence. Si l'Ambassadeur est Ecclesiastique on retranche le sabre; si cette calate n'est pas complète, elle est plus ou moins riche, selon le rang & la qualité des personnes de la suite de l'Ambassadeur, à qui le Roi veut bien en faire donner.

Du génie & des qualitez des Persans.

LES Persans sont parmi les Orientaux la Nation la plus polie; ils sont doux, honnêtes, affables, sur-tout à l'égard des étrangers; paisibles, ennemis des contestations & des querelles; sobres & temperans,

ne

ne faisant presque jamais d'excès : il seroit monstrueux de voir un ivrogne dans les rues : si contre la défense on boit du vin , pour peu qu'on ait excédé , on se tient chez soi , & on n'a garde de paroître. Ils sont surtout comparissans , & ne versent qu'avec peine le sang humain , lors même qu'il s'agit de punir les plus grands crimes : pendant quatorze ans que notre Missionnaire a demeuré à Ispahan on n'y a fait de sa connoissance qu'une seule exécution.

Ils ont l'esprit vif , pénétrant , enjoué , curieux des sciences ; aimant la poésie , pour laquelle ils ont un génie particulier ; aussi sont-ils naturellement éloquens , bons acteurs , se plaisant à représenter à leur manière des pieces publiques sur des théâtres qu'ils dressent dans leurs meydans ; & quoique les représentations ne soient pas selon les regles du theatre , les essais qu'ils en font marquent assez qu'ils seroient capables de mieux faire s'ils avoient le secours de l'étude & des livres , comme on l'a en Europe.

L'avarice & la passion d'amasser des richesses est trop universellement répandue dans le monde , trop commune parmi les Chrétiens mêmes , pour que les Persans en soient exemts ; mais au moins ont-ils cela de bon que n'ont pas les Europeans ,

Y

qu'il est très-rare chez eux de voir des vols, des concussions, des injustices ; ils donnent peu, & aiment à recevoir ; on n'approche gueres des Grands les mains vuides ; mais quelque léger que soit le présent, la maniere dont ils le reçoivent fait toujourns sentir l'estime qu'ils en font,

La Justice.

ELLE s'exerce en Perse sans ces fâcheux délais qui font traîner les années entieres des affaires qui pourroient se vuider en peu de jours, & qui se terminent en effet parmi les Persans en une ou deux séances. Le Divan Beghi, c'est-à-dire, le chef de la Justice, se trouve une fois ou deux la semaine dans l'endroit où se rend la justice ; les parties y exposent simplement leur grief de part & d'autre : le Divan Beghi s'y rend attentif, il prononce ensuite, & l'on s'en tient à sa décision, sans appel à aucun autre tribunal ; Procureur, Avocat, papier rymbré, &c. toutes choses inconnues parmi les Orientaux.

La police se regle de même sans embarras, sur-tout dans les villes un peu considerables. Les Commissaires de police ont chacun leur quartier, où ils font la ronde accompagnez de leurs gens à cheval, pour voir si tout est

en ordre , si les choses se vendent loialement & au prix taxé par les Magistrats : en voici un exemple qui fera juger du reste.

Un bourgeois retournoit chez lui avec une piece de viande qu'il venoit d'acheter ; il rencontra dans une rue le Commissaire qui lui demanda ce qu'il portoit , & si on le lui avoit livré au poids & au prix conforme à la taxe : C'est de la viande que j'ai achetée , répondit-il , & c'est chez un tel boucher , ajoûta-t-il , d'un ton qui marquoit qu'il n'étoit pas content : Quoi donc , reprit le Commissaire , vous l'a-t-il vendu d'un prix plus haut que la taxe ? Vous avez beau mettre des taxes , répartit le bourgeois , les bouchers s'en moquent , ils se font paier au-dessus de ce que vous ordonnez , encore ne donnent-ils pas le poids ; il manque au moins deux ou trois onces à ce morceau : Menes-moi , dit le Commissaire , à l'endroit où tu l'as pris ; le Commissaire y étant arrivé , il ordonne au boucher de peser le morceau , & il s'y trouva effectivement quelque once de moins qu'il ne devoit livrer : Quelle justice demandes-tu de cet homme ? dit alors le Commissaire au bourgeois : Je demande , dit-il , autant d'onces de sa chair , qu'il en a retranché du morceau qu'il m'a vendu : Tu l'auras , répartit le Commissaire , & tu

la couperas toi-même ; mais si tu en coupe plus ou moins que le poids juste , tu auras le poing coupé. Le bourgeois ne demanda pas son reste. Ce jugement , pour n'être pas comparable avec celui de Salomon , n'a-t-il pas un sel rare & singulier dans un payen ?

Le Gouvernement.

LE Royaume de Perse est héréditaire , il passe du pere aux fils légitimes , & à leur défaut aux fils naturels , à l'exclusion des autres parens : le gouvernement en est si fort despotique , que la volonté du Souverain sert de loi. Il dispose absolument des biens & de la vie de ses sujets , & ils se font plus d'honneur de la qualité de Cha kouli , c'est-à-dire , d'esclave du Roi , que de tous les titres les plus distinguez. Il n'y a point de noblesse en Perse non plus qu'en Turquie : on n'y reconnoît les Grands ni par l'antiquité de la famille , ni par la livrée , ni par les armoiries , ni par les noms pompeux de Prince , de Duc , de Marquis , &c. les charges & les emplois , dont le Prince les honore , font toute leur noblesse.

Latahmia dovlet , ou premier Ministre , est chez les Persans ce qu'est le grand Visir chez les Turcs ; il est pour les affaires qui

regardent la guerre ; le Nazaire est pour celles qui regardent les Finances, il en est le Sur-Intendant , & c'est par ces deux Ministres que le Prince gouverne ses Etats.

Les charges du ferrail ou de l'intérieur de la maison du Roi ne sont confiées qu'aux Eunuques noirs que les Sultanes peuvent voir sans danger. Les blancs ont d'ordinaire les charges du dehors; cette distinction d'Eunuques est que les blancs sont pour servir le Prince , & les noirs pour être au service de la Sultane & des femmes; mais les uns & les autres sont ceux sur lesquels le Roi répand principalement ses libéralitez , parce que comme ils meurent sans enfans , tous leurs biens à la mort retournent au Prince.

Les Kans sont en Perse ce que les Bachas sont en Turquie , les Vices Rois ou les Gouverneurs de Province en Europe; & parce que leur gouvernement sont d'ordinaire de grande étendue , ils ont sous eux des Sultans ou Sous-Gouverneurs, qui ont chacun leur district particulier : les autres charges de la Couronne sont à peu près les mêmes que dans les Monarchies Europeanes; par exemple :

Le Mufti , pour tout ce qui concerne la Religion.

Le Divan Beghi , Grand-Chancelier ou chef de la Justice.

Y iij

L'Emir Chikiar Bachi , Grand-Veneur.

Le Kazinadar , Grand-Trésorier.

Le Toptchi Bachi , Grand-Maître de l'Artillerie.

Le Chiratgi Bachi , Grand-Cellerier ou Echanfon du Roi.

Le Nakach Bachi , Grand-Maître de l'Académie des Peintres.

Meymandar Bachi , Introduceur des Ambassadeurs.

On n'a que faire ni de Grand-Chambellan ni de Chambellans ordinaires ; car outre qu'on ne pénètre point , ainsi qu'on l'a dit , dans l'appartement du Prince , ces fonctions regardent les Eunuques.

Si ces Grands ont le malheur de tomber dans la disgrâce du Prince , toute leur grandeur tombe avec eux , & tous leurs biens , pour l'ordinaire , sont confisquez au trésor royal ; en voici un exemple.

Un Roi de Perse étant un jour à la promenade hors d'Ispahan , rencontra un jeune enfant qui gardoit un troupeau , & qui par son air & par sa beauté attira les regards du Prince ; le Roi lui fit plusieurs questions , auxquelles il répondit avec une grace & une vivacité qui fit admirer la beauté de son esprit encore plus que celle de son visage. Le Roi en fut charmé , & il se persuada que si l'éducation étoit jointe à

tant de graces naturelles , le petit berger pourroit un jour devenir un grand homme ; il le prit en affection , lui fit quitter la houlette , & le fit élever dans son palais.

L'esprit du jeune berger , & ses autres belles qualitez se développant tous les jours avec l'âge , il gaignoit toujours davantage le cœur & les bonnes graces du Roi , de sorte qu'après l'avoir fait passer de degré en degré par les emplois les plus considérables avec rapidité , il le trouva digne de la premiere charge de l'Empire , & le fit son premier Ministre. La fortune & le mérite du berger , comme il arrive d'ordinaire , lui attira l'envie des Grands du Royaume , qui mirent tout en usage pour le décrier auprès du Roi. Ils le firent passer dans son esprit pour un homme insatiable , qui se prévaloit de son crédit & de son autorité , pour faire entrer dans ses trésors , par des exactions tyranniques , l'or & l'argent des Provinces. Votre Majesté , dirent-ils au Roi , peut s'en convaincre aisément par elle-même ; elle n'a qu'à se transporter chez lui sous prétexte de lui faire honneur , & de lui donner une nouvelle marque de sa bonté royale ; dans l'entretien qu'elle aura avec lui , elle n'a qu'à lui demander à voir la salle où sont rangez les coffres remplis des dépouilles du Royaume.

Quelque peine qu'eût le Roi d'en croire à des gens qu'il ne soupçonnoit que trop de jalousie , il voulut sçavoir la vérité , avec résolution de faire rentrer son Ministre dans son premier état de berger , d'où il l'avoit tiré , & de le dégrader du ministere , s'il le trouvoit coupable des brigandages dont on l'accusoit. Il va donc chez lui , & étant entré dans la salle en question , il lui ordonna d'ouvrir ses coffres , le Ministre obéit sans se troubler & sans faire la moindre résistance ; il ouvrit ses coffres l'un après l'autre , ~~à~~ l'exception d'un seul. Le Roi trouva effectivement dans ceux qui lui furent ouverts des sacs d'or & d'argent , mais bien au-dessous de la quantité dont on lui avoit parlé ; car ces coffres étoient remplis de beaucoup d'autres choses , dont un homme de son rang ne pouvoit se passer. Mais d'où vient que vous n'ouvrez pas ce dernier , lui dit le Roi ; il faut me l'ouvrir. Le Ministre s'en excusa quelque tems le plus respectueusement qu'il put ; ce refus , ou au moins ce délai , redoubla l'envie qu'avoit le Prince de voir ce que contenoit ce coffre fermé ; il fallut obéir , le coffre s'ouvre , & le Roi n'y trouve que le farot , la malle , les guêtres , la houlette d'un pauvre berger. Le Monarque , ~~Taisi~~ d'étonnement , lui demande pourquoi

il avoit ouvert sans répugnance les coffres où étoient ses richesses , & qu'il avoit eu tant de peine à ouvrir celui qui ne contenoit que le pauvre emmeublement d'un berger : C'est , Sire , répondit le Ministre , que cet or & cet argent n'est point à moi , c'est de vos libéralitez que je le tiens , vous en êtes le maître ; mais pour ce dernier coffre il est à moi avec tout ce qu'il contient ; il n'y a rien de Votre Majesté. Je conserve précieusement ces marques de mon premier état ; je les revois de tems en tems , afin que me rappelant le souvenir de ce que j'étois par ma naissance , je ne m'enfle point d'orgueil à la vûe de ce que je suis par vos bontez. Cette conduite & cette réponse charmerent également le Roi , qui continua plus que jamais son estime , sa confiance , & ses bonnes graces à son Ministre.

La Religion des Persans

LES Persans suivent , comme les Turcs , la Loi de Mahomet ; ils le regardent comme le grand Prophete envoyé de Dieu ; & cette fausse prévention passe parmi eux comme une vérité si essentielle à leur Religion , qu'il ne faut que la confesser pour être aggregé à la secte des Musulmans ; car dès qu'on a

Y v

prononcé ces paroles : Allah el oullah, mellemed resoul bullah, c'est-à-dire, Dieu est Dieu & Mahomet est son Prophete ; dès-là même, fans autre chose, on est censé Mahometan. La circoncision, à la vérité, est en usage chez eux, mais elle n'est pas de précepte absolu, elle n'est que de conseil, aussi est-elle appelée dans leur langue sunnet, qui veut dire, conseil.

L'Alcoran composé par Mahomet est le même chez tous les Mahometans ; c'est chez eux le Livre sacré, le Livre Divin, que Mahomet n'a écrit que comme il lui a été dicté de la part de Dieu par l'Ange Gabriel, c'est la regle de leur foi ; & en bien entendre les mysteres, c'est avoir la science la plus profonde.

Ourre l'Alcoran, il y a trois Livres qu'ils reçoivent encore comme canoniques ; sçavoir, le Tevrat ou Pentateuque, qui renferme les cinq livres composez par Moyse ; le Zabour ou les Pseaumes de David, & l'Intgil, ou le Livre des Evangiles. Ces Livres cependant sont peu connus parmi eux, ils n'en font aucune étude ; & lorsqu'on leur apporte quelque texte de quelques-uns de ces Livres, pour prouver la divinité de Jesus-Christ, ils prétendent en être quitte, en disant que nous avons corrompu les copies de ces Livres, & que Mahomet

D'UN MISSIONNAIRE. 515
en a emporté avec lui les vrais originaux.

Ils ne laissent pas d'avoir de l'estime & de la vénération pour Jesus-Christ, & elle passe même jusqu'à la sainte Mere, qu'ils reconnoissent comme ayant conservé sa virginité. Il y en a même parmi eux qui ont recours à elle dans leurs besoins, & notre Missionnaire dit que dans son passage à Lorette, on l'assura que les Mahometans y avoient envoyé plusieurs fois leurs vœux & leurs offrandes, pour obtenir par l'intercession de cette Mere de miséricorde les graces qu'ils demandoient à Dieu; & le même rapporte qu'étant à Ispahan, un pauvre Mahometan qui demandoit l'aumône sur le chemin de Julfa à Ispahan, ne manquoit jamais de la lui demander au nom & pour l'amour de Marie. Les Mahometans ont encore une telle estime du batême des Chrétiens, que quand un Juif veut se faire Turc il faut auparavant qu'il se fasse batiser, comme si c'étoit faire injure à Mahomet de passer immédiatement du Judaïsme au Mahometisme.

Je ne dirai rien du Ramazan ou du grand Jeûne des Turcs, dont j'ai déjà parlé; mais je ne dois pas oublier leur coûtume de prier cinq fois le jour, soit en chemin, soit dans leurs maisons, ou dans les Mosquées: ils sont avertis des tems de la priere,

non pas comme nous par le son des cloches, dont on n'a gueres d'usage en Orient, mais par le cris de leurs Moullas ou Prêtres, qui aux heures de la priere, montent au plus haut des minarets ou clochers de leurs Mosquées; & se tournant vers les quatre coins du monde, crient à gorge déployée pour annoncer au peuple que c'est le tems de prier.

C'est un conte parmi les Europeens de dire que les Mahometans ont des hôpitaux pour les chiens, si ce n'est qu'on regarde les caravanaras, dont j'ai souvent parlé, comme des hôpitaux de chevaux; ils n'en ont pas même pour les gens malades. Ils ne laissent pas cependant d'être charitables; ils donnent volontiers l'aumône, & il est rare parmi eux de voir des mandians & des malheureux, auxquels on refuse les choses nécessaires à la vie.

Quoique les Persans & les Turcs viennent ensemble à regarder Mahomet comme leur grand Prophete, & qu'ils aient le même Alcoran pour regle de leur créance, ils sont pourtant divisez en deux Sectes: je ne parle point de ces anciens Perses qui adoroient le soleil; j'ai déjà dit que des Rois de Perse les avoient obligez de se faire Mahometans, & qu'il n'en restoit plus que très-peu, ou errans sans domicile,

ou renfermez dans des especes d'hermitages. Je parle des Persans qui sont venus depuis, & qui font tout le corps de l'Empire Persan, & je dis qu'entre eux & les Turcs la Religion Mahometane est partagée en deux Sectes différentes, & ennemies irréconciliables l'une de l'autre.

La premiere Secte est celle des Persans, appelée Sefis ou Chais, c'est-à-dire, purs, & c'est de ces deux noms qu'ils ont tiré ceux de Sophi & de Cha qu'ils donnent à leurs Rois. Le chef de cette Secte fut Ali, gendre de Mahomet, dont il avoit épousé la fille nommée Fatima, de laquelle il eut deux fils Hassan & Hussein : les Persans ne jurent que par Ali, les Turcs que par Mahomet & Omar son successeur. C'est la seconde Secte, c'est celle dont les Turcs font profession, & ils sont appellez Sunnis, c'est-à-dire Croians, voulant dire qu'ils sont les seuls orthodoxes, & Omar est leur chef; de sorte que ceux qui ne le suivent pas sont regardez chez eux comme hérétiques.

Il faut cependant avouer que la haine implacable qu'il y a entre les Sectateurs des deux partis divisez, ne vient pas tant de la diversité des opinions que de la mort que les Sunnis causerent aux deux fils d'Ali. Odeman, successeur d'Omar & troisième Calif, les fit mourir tous deux, & ils sont révérez par les Persans comme des martyrs.

On en célèbre la mémoire tous les ans par une procession solennelle, où se trouve une multitude infinie d'hommes armés de bâtons, de flèches, de boucliers, de sabres : l'opium qu'ils ont pris avant la cérémonie les rend comme ivres & furieux ; il ne seroit pas bon de les trouver alors en son chemin ; & il est certain qu'ils mettroient en piéces autant de Sunnis ou de Turcs qu'ils en rencontreroient. Il y a d'espace en espace des façons d'oratoires dressés, où l'on ne voit que des armes entrelassées les unes dans les autres ; l'oratoire est surmonté par une chaire fort élevée, où monte le Moullah, & où il prononce un discours pathétique sur la mort des deux prétendus Martyrs Hassan & Hussein : après quoi les auditeurs vivement touchés, non contents de verser des torrens de larmes, exercent sur leur propre corps les cruautés qu'ils voudroient alors exercer sur les Sunnis, en se mettant en sang par les incisions qu'ils se font aux bras & au visage à coups de sabres & de poignards. La sanglante cérémonie se termine enfin par les anathêmes qu'on prononce contre Omar, & cette malédiction se réitère dans toutes les solemnitez publiques, où les mêmes imprécations se font contre d'autres Imans, que les Sunnis révèrent comme des Saints.

Des Maisons des Orientaux.

CE n'est point par la beauté des maisons que les villes paroissent belles en Orient ; ce que les maisons des Orientaux ont de magnifique , n'est point au dehors , si ce n'est à l'entrée , qui est d'ordinaire un portique voûté , embelli de dorures & de peintures ; les murailles , dont la maison est environnée , ne sont que de boue , ou tout au plus de briques cuites au soleil , sans fenêtres & sans jours , qui donnent sur la rue.

Quand on a passé le portique on entre dans un jardin qui sépare deux corps de logis , dont l'un est pour les hommes , l'autre pour les femmes & les offices de la maison : si quelqu'un vient voir le maître du logis , on le conduit à l'appartement des hommes ; s'il alloit à celui des femmes , il y seroit fort mal venu.

Les maisons n'ont qu'un étage , & sont partout de plein pied , de sorte qu'il n'y a ni à descendre , ni à monter ; tout y est voûté , & les voûtes sont couvertes de terrasses , sur lesquelles on peut se promener & passer la nuit au frais pendant la plus grande partie de l'année.

Les chambres prennent l'air & le jour

par de grandes ouvertures qui vont presque du bas de la chambre jusqu'à la hauteur de nos croisées, les unes servent de portes & les autres de fenêtres, travaillées proprement ou de bois, ou de plâtre, avec des volets au-dedans qu'on ferme quand on veut pendant la nuit.

Les murailles & les voûtes des chambres sont enduites de deux ou trois crépis différens ; le dernier est d'un plâtre fort fin & blanc comme la neige, où les gens un peu aisez mêlent du talque haché, ce qui donne aux murailles & aux voûtes un lustre & un éclat merveilleux, & les fait paroître comme parsemées d'un nombre infini de petites étoiles. Cette dernière couche des murailles & des voûtes est enrichie de dorures & de peintures, qui présentent à la vûe un plus bel objet que ne font nos tapisseries & nos lambris dorez.

Le bas de la chambre est couvert ou de feutres fins, assortis de plusieurs morceaux de couleurs différentes, ou d'un riche tapis d'une beauté charmante. De quelque figure que soit la chambre ronde ou quarrée, le tapissier en prend les dimensions si justes, que le tapis en remplit toute la capacité.

On ne voit dans les chambres ni tables, ni sièges, ni lit, ni armoires, qui en font autant l'embaras que l'embellissement

en Europe ; il y a chez les Orientaux des especes de matelas en forme de sofa , arrangez au tour des murailles , & couverts de riches contre-pointes , travaillées en soye , en or , en argent , selon la qualité de chacun : c'est sur ces sofas qu'on s'assiet , pour s'entretenir , pour prendre le caffè ou la pipe , & on a le dos appuyé contre de riches coussins , rangez tout le long des murs.

Quand on veut se retirer la nuit pour le sommeil , les domestiques tirent d'une garde-de-robe , séparée de la chambre , ou pratiquée dans l'épaisseur de la muraille , tout l'emmeublement de nuit , couvertures , coussins , matelas qu'on étend sur les feutres ou sur le tapis , & tout cela se rapporte & disparoit le lendemain matin.

Des Repas des Persans.

LES Persans , & généralement parlant tous les Orientaux , sont fort sobres & mangent peu , à quoi contribue beaucoup la chaleur du climat : ils ne font gueres qu'un repas , qui est le souper , contents de prendre le matin le cahw alti , c'est un déjeûné léger , qui consiste en quelque tasse de caffè , toujours sans sucre , après quoi ils s'occupent jusqu'au soir à leurs affaires ou

à leur commerce; voici comment ils prennent leurs repas.

On étend à terre sur le tapis de la chambre une large & longue indienne, qui sert de nape, sur le bord de laquelle, pour tout couvert, on range autant de pains qu'il y a de conviez; ces pains tiennent lieu d'affiete, ils sont longs, de figure ovale, minces & déliés comme un carton: pour ce qui est de couteaux, de cuillieres & de fourchettes, c'est de quoi l'on ne fait point usage en Orient.

Les conviez aiant pris leurs places, assis sur le tapis, & les jambes croisées comme sont nos coûturiers, on étend devant eux une autre indienne, qui fait le tour de la table, & qui sert de serviette à chacun, puis on apporte de quoi manger. Le plat d'honneur & d'inclination est toujours un grand plat de ris, qui est plus que tout autre mets au goût des Persans: mais comme les grains de ris sont secs, sans-sauce, sans bouillon, humectez seulement d'un bon beure tout bouillant dont on les a arrosés, on les entasse dans le grand plat qui est fort creux, d'où ils s'élevent en forme de pyramide, & c'est ce qu'ils appellent le Pilau: on y mêle pour le rendre meilleur des amandes, des grains de raisins secs, & de poivre sans être broiez,

du cardamum , & d'autres aromates qui en relevent le goût. Il y a même des festins où l'on y ajoute des morceaux de volailles bouillies, ou de viande de boucherie, qu'on enfonce & qu'on ensevelit, pour ainsi dire, dans le fond du plat.

On peut bien juger, ce que je ne dis pas, de crainte de faire soulever le cœur, quel beau spectacle c'est de voir une douzaine de conviez sans cuillère & sans fourchette, plonger les cinq doigts dans ce grand plat creux, en ramener le ris, le porter à leur bouche, en arroser leur barbe; & s'ils en tirent des morceaux de viande, comme des cuisses de poulets, les déchirer avec les mains : on a peine à concevoir comment les Persans, si propres & si polis par tout ailleurs, sont si sales & si dégoûtans dans leurs repas.

Outre ce Pilau, qui l'emporte toujours sur tous les autres mets, on sert encore des ragoûts & du rôti, des poulets, des pigeons, des canars, qu'on déchire par piéces, comme je viens de le dire. Si la viande est de boucherie on la coupe en petits morceaux, qu'on passe dans de petites broches de fer, & qu'on fait rôtir sur le charbon. Mais c'est sur le gril qu'on fait ce rôti, car on ne sçait ce que c'est de se servir de broches : lorsqu'ils veulent cuire

une pièce considérable de viande, ils le font à peu près comme nous cuisons quelquefois de nos viandes au four : c'est chez eux dans une espece de tonneau de terre bien cuite, qu'ils enfoncent dans terre jusqu'à son ouverture. Ils le chauffent avec des feuilles d'arbres, des bûchettes, & d'autres menues matieres combustibles ; lorsqu'il est bien échauffé ils y mettent la pièce entière de viande, & couvrent le tendour, c'est ainsi qu'ils appellent cette espece de four, qu'ils bouchent pour lui faire garder plus long-tems sa chaleur. Ils se servent aussi du tendour pour cuire leur pain, dont j'ai parlé : ils appliquent la pâte à la circonférence du tendour ; quand il est bien échauffé, & comme elle n'a presque point d'épaisseur, elle est cuite en peu de tems, de sorte que le pain qui s'en fait n'a proprement ni croûte, ni mie.

Quand on a levé le Pilau & les autres plats, avant que de servir le fruit un valet vient présenter au plus honorable un bassin avec un morceau de savon, & lui verse sur les mains de l'eau commune un peu chaude, & mêlée d'eau-rose pour les laver, & il en fait de même aux autres, & l'endroit de l'indienne qui est devant chacun leur sert à essuier leurs mains & leur bouche.

Après cette cérémonie le maître d'hôtel ou

un serviteur apporte le ghiuldan, c'est un meuble d'argent très-bien travaillé, de la forme de nos sucriers, mais beaucoup plus haut, il est plein d'eau-rose d'une odeur très-agréable; on en arrose la tête, la barbe, & les habits des conviez. Le ghiuldan est suivi du bohordan; c'est un autre meuble d'argent à peu près comme nos calloletes, tout fumant de parfums très-exquis, dont on fait passer la vapeur à la ronde devant tous ceux qui sont du repas.

Toutes ces façons étant faites, la table à l'instant est couverte de toutes sortes de fruits selon la saison; & c'est ici qu'on peut dire qu'il n'y a rien de pareil en Europe, & qu'on ne peut y voir un service de fruits ni d'espèces plus diverses, ni d'un goût plus exquis & plus délicieux. Les liqueurs viennent ensuite, le thé, le café, l'eau-de-vie, l'eau-rose, qu'on prend comme le thé avec du sucre-candi, qu'on tient à la bouche. On finit par le bitmouchk, c'est une boisson qui leur paroît plus délicieuse que toutes les autres; ce nom de bitmouchk signifie saule-musqué, c'est une espèce de saule qui pousse ses fleurs en Février, on les cueille & on les distille dans l'alembique, & la liqueur en est fort agréable.

Les Animaux.

COMME il y a peu de forêts en Perse, & qu'il est assez rare de voir des buissons & des bocages dans la campagne, sur-tout aux environs d'Ispahan, le gibier de terre n'y est pas commun; on ne laisse pas d'y avoir des perdrix & des tourterelles qui sont si familières, qu'elles se plaisent à se promener dans les jardins, qu'elles viennent dans les chambres, & même on les voit communément aller par les rues sans s'épouvanter du grand monde qui y passe.

Mais le gibier le plus fréquent en Perse est celui des oiseaux d'eau: comme les terres y sont entrecoupées de canaux, qui forment de petits étangs en plusieurs endroits, tout y est plein de grues, de vanneaux, de morelles, de poules-d'eau, de beccassines, & sur-tout de canards de plusieurs espèces, qu'on ne voit pas en France.

Pour ce qui est des animaux domestiques, ou qui servent à la nourriture des hommes, ils sont en Perse presque les mêmes qu'en Europe, à l'exception des cochons qu'on y voit rarement, parce que c'est un animal incommode pour les Armeniens comme pour les Mahometans. Les gazelles, dont j'ai souvent parlé, s'y mangent comme les

chevres , mais elles sont plus sauvages ; ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des chevres , de la chair desquelles on se nourrit : elles ont cela de particulier en Perse , qu'elles sont beaucoup plus grosses que les nôtres. On en tire deux sortes de poil ; celui de dessus est si long , qu'il traîne jusqu'à terre , & sert à faire quantité de belles étoffes ; celui de dessous est moins long , mais il est aussi fin que la soye : les Anglois en chargent des caravanes entieres , & ils en font des chapeaux aussi fins que nos castors.

Les moutons y sont d'une grosseur & d'une graisse extraordinaire , qui les rend beaucoup moins bons que les moutons d'Europe ; ils ont la queue toute ronde & de la grandeur d'un chapeau ; elle a deux bons pouces d'épaisseur , & tout est graisse. Il y a de ces queues de vingt-cinq & trente livres de poids , & si pèsantes , que l'animal a peine à marcher , si la queue n'est posée sur un petit chariot qu'on lui fait tirer. Les agneaux & les cabris y sont fort délicats , & l'on en a dans tous les mois de l'année.

Les chats de Perse sont fort estimez , tant pour leur beauté , que pour la finesse de leur poil. L'Ambassadeur de France , avec lequel notre Missionnaire est revenu de Perse en Europe , y en rapportoit plusieurs en une cage pour en faire présent aux Dames de la Cour.

*Les forces, les richesses & le commerce
des Persans.*

LES forces des Persans , & ce qu'ils croient les mettre plus à couvert de l'invasion de leurs voisins , est la disette d'eau & la stérilité des campagnes désertes , où il est très - difficile à une armée ennemie de subsister. Cela cependant n'a pas empêché que les armées Ottomanes n'y portassent la guerre , comme on l'a vû plusieurs fois , & que des rebelles ne pénétraissent jusqu'au cœur du Royaume , comme on vient de le voir dans la dernière révolution. On ne voit presque en Perse ni fort ni citadelles , à peine les villes sont-elles fermées de murailles : Erivan , que les Persans appellent Kala , c'est-à-dire , forteresse par excellence , n'a que des murailles de terre , qui ne sont soutenues d'aucunes fortifications qui les défendent .

Le Roi de Perse en tems de paix à fort peu de troupes sur pied ; mais en cas de guerre il peut en fort peu de tems lever de nombreuses armées , sur-tout en cavalerie. Leurs armes sont le mousquet , le sabre , les flèches , & leur diirit ; c'est un javelot armé au bout d'un fer long & pointu , qu'ils lancent avec tant d'adresse , qu'à une distance de

de quarante pas , courant à bride-abatue , ils perceront leur ennemi d'un coup aussi juste , que si c'étoit un coup de balle.

Les forces des Persans sur mer sont encore moins considerables que celles de terre ; le Royaume est entre deux mers dont ils occupent les côtes , la mer Caspienne au Septentrion , & l'Océan des Indes au midi. Ils n'ont cependant ni sur l'une , ni sur l'autre de ces mers ni flottes , ni galeres , ni vaisseaux armez ; & s'ils ont enlevé aux Portugais la fameuse isle d'Ormus dans le Sein-persique , ils en sont redevables au secours que leur ont prêté les Anglois & les Hollandois , qui tirent encore d'eux une espece de tribut en titre de reconnoissance.

Ce qui rend très-considerable le trésor des Rois de Perse , c'est qu'il y entre tous les ans des sommes immenses , & qu'il en sort à proportion fort peu de chose pour ses dépenses ordinaires , & qu'il est rare qu'il en fasse d'extraordinaires.

Pour comprendre aussi quelles sont les richesses du Royaume , il en faut juger de la même maniere. Il y entre une infinité d'or & d'argent , & il n'en sort presque rien : quoiqu'il n'y ait , que nous sçachions , aucune mine ni d'or ni d'argent en Perse , sinon une d'or près de Tauris , encore n'y

Z

travaille-t-on pas, il est certain qu'il y roule & plus d'or & plus d'argent que parmi nous, & que l'un & l'autre y est plus commun que dans la plupart des Etats de l'Europe. On n'y frappe aucune monnoie d'or; les ducats de Venise & de Hongrie, que les Européens y apportent, leur épargnent cette peine: il n'est gueres de bonnes bourgeoises dans les villes qui ne portent sur le front une espee de diadème de ces ducats d'or. Les Persans frappent eux-mêmes toutes les monnoies d'argent, mais c'est d'un argent qui vient d'ordinaire des especes d'Europe, auxquelles ils donnent le coin du pays: mais si l'on me demande ce que les Persans rendent en échange pour tout l'or & l'argent qui leur vient d'Europe en abondance, je réponds que ce sont des marchandises de toute façon & de tout prix, qu'ils trouvent & qu'ils fabriquent chez eux.

En un mot la grande & l'inépuisable mine des Persans, c'est le commerce: les foyes qu'ils tirent du Royaume de Ghilan & des autres provinces voisines de la mer Caspienne, sont beaucoup plus fines que les nôtres: on les transporte à Smirne, à Alep, & aux autres Echelles du Levant; où nos Marchands les vont prendre.

Les étoffes de soye, d'or & d'argent se

travaillent sur-tout à Kachan, les mouffelines les plus fines & les plus belles viennent du Royaume de Bengale, mais le dépôt & le débit s'en fait sur-tout à Ispahan.

Les indiennes, sur-tout celles qui se font au pinceau, leur sont apportées du Mogol: celles qui se façonnent en Perse ne leur cederont en rien, si elles gardoient aussi constamment leurs couleurs.

Quoique les rubis viennent des Indes, & les diamans des Royaumes de Golconde & du Pegu, il s'en fait cependant un débit incroyable à Ispahan; les gros marchands Arméniens en font une des plus grosses parties de leur négoce. Il y en a qui chargent des caravanes entières de balles de soye: ce n'est qu'un leurre pour amuser les Douaniers de Turquie, qui contens des grosses sommes qu'ils tirent d'un Marchand Arménien pour les droits de la douane, par rapport aux ballots de soye, ne songent gueres à l'inquieter sur ce qu'il peut avoir d'autres marchandises, & il y a tel Arménien qui passe impunément, aiant dans sa poche des pierreries pour plus d'un million.

Les tapis de Perse que, par une erreur fort commune, nous appellons tapis de Turquie, sont chez les Persans d'une beauté charmante: ceux qui se font de laine sont

d'assez bas prix, mais il s'en fait de soye enrichie d'or & d'argent qui sont beaucoup plus précieux, & il est assez rare d'en voir en Europe. Les curieux qui vont à Rome n'ont qu'à visiter la Chapelle de S. François Xavier en notre Eglise du Jeros, ils en verront un des plus beaux & des plus riches, dont est couvert le marche-pied de la Chapelle.

Je ne dis rien des autres menues marchandises, drogues, aromates, cottons, &c. dont j'ai déjà parlé en divers endroits de cette histoire, & dont il se fait un très-grand commerce chez les Persans. Ce que je viens de dire de leur génie, de leur Religion, de leur trafic, &c. est plus que suffisant pour donner une juste idée de leur Empire. Je passe aux Armeniens, dont le pays, quelque vaste & quelque étendu qu'il soit, est entierement occupé, partie par les Turcs, partie par les Persans, & je débute par leur Religion; ce que j'en dirai mérite l'attention des Lecteurs.

La Religion des Armeniens.

Le malheur qu'ont eu les Armeniens depuis près de douze siècles, de naître & d'être élevez au milieu des Mahometans, ne pouvoit manquer d'être suivi d'un autre

encore plus grand, je veux dire, d'en prendre insensiblement les coutumes, les mœurs, les qualitez, & la Religion même; surtout depuis qu'ayant perdu la liberté avec leurs Rois, ils sont tombez dans l'esclavage des Princes Mahometans. Mais si l'on reproche à quelques-uns, avec raison, leur lâcheté & leur perfidie, de s'être laissé entraîner à la Religion de leurs Maîtres infideles, ne doit-on pas aussi rendre justice à un nombre incomparablement plus grand de généreux Arméniens, qui, malgré les avanies, les persécutions, les pertes de biens, les prisons & les fers, sont toujours demeurez fermes dans le Christianisme, & même dans la Catholicité. Le sang d'un nombre infini de martyrs, répandu pour la querelle & l'amour de Jesus-Christ dans toutes les provinces d'Arménie, a crié auprès du Seigneur, & a obtenu à ces peuples une fermeté inébranlable dans la foi de leurs peres. On peut bien dire à leur louange ce que le grand saint Gregoire a dit à la gloire du saint homme Job: * Que ce n'est pas une chose fort louable d'être bon parmi les bons, mais qu'être bon parmi les méchans, c'est ce qui mérite les plus grands éloges.

* *Negue enim valde laudabile est, bonum esse cum bonis: sed immensi præconii est bonum inter malos extitisse. Greg. Mor. l. 2. c. 1.*

Après ce qu'on a dit des Armeniens en tant d'endroits de cet Ouvrage, on n'attend pas sans doute ici un détail de leur pays, de leur génie, de leurs bonnes ou mauvaises qualitez; on trouvera bon, comme j'espère, que je me borne, en suivant notre Missionnaire, à donner une idée juste & fidele de l'état présent de l'Eglise Armenienne tombée dans le schisme, & à en rapporter les erreurs: on sera bien aise ensuite de sçavoir quels ont été les Patriarches & les Rois d'Arménie, remontant jusques aux premiers siècles depuis notre Seigneur Jesus-Christ, & c'est ce qui reste à faire voir avant que de finir l'histoire que notre Missionnaire nous a laissée.

Le schisme & l'hérésie sont d'ordinaire si liés, que je ne puis parler de l'Arménie schismatique, sans rapporter les erreurs dans lesquelles elle s'est malheureusement engagée: ce que j'en vais dire sur le témoignage de notre Missionnaire, est d'autant plus sûr, qu'il a employé vingt-cinq ans de sa vie à les combattre de vive-voix & par écrit

Les erreurs des Armeniens schismatiques.

I. QU'IL n'y a qu'une nature en Jesus-Christ; sçavoir la divine, qui a comme absorbé l'humaine.

II. Qu'il n'y a point de purgatoire ; ils ne laissent pas cependant de prier pour les morts.

III. Que la récompense des justes , & la punition des pécheurs , morts dans le péché , sont différées jusques à la fin du monde.

IV. Que le Saint-Esprit ne procède que du Pere , & non pas du Fils.

V. Que le Pape n'est pas le Chef de l'Eglise universelle.

VI. Qu'il n'y a de Conciles œcuméniques que celui de Nicée , que le premier de Constantinople & celui d'Ephèse ; ils rejettent sur-tout celui de Calcedoine.

VII. Que c'est un abus de donner l'Extrême-Onction aux moribonds.

VIII. Qu'on doit ajouter au *trisagium* ces mots des hérétiques , *Theopassites qui crucifixus es*

IX. Que dans le Sacrifice de la Messe on ne doit point mêler d'eau avec le vin.

X. Que les Prêtres seuls peuvent baptiser , & qu'ils ne doivent conférer ce Sacrement que dans l'Eglise.

XI. Ils judaïsent en bien des choses ; par exemple , en faisant à Dieu des sacrifices d'animaux qu'ils égorgent ; en ne permettant aux femmes accouchées de se présenter à l'Eglise que quarante jours après leur

couche , en s'abstenant de manger des animaux immondes , comme le porc , à quoi ils ajoutent le lièvre.

XII. On peut ajouter à ces erreurs le mauvais usage qu'ils ont d'insérer dans le Canon de la Messe les noms de certains Evêques & Patriarches hérétiques, qui sont les auteurs de leur schisme.

C'est pour combattre ces erreurs , & pour travailler à l'extinction du malheureux schisme qui les a enfanté , que l'Eglise Romaine envoie tous les jours des ouvriers apostoliques , qui ont établi des Missions dans les villes principales de Perse & d'Armenie ; voici les endroits où sont ces Missions , & qui sont ceux qui les ont.

A Ispahan , les Peres Augustins Portugais , les Peres Carmes-Déchaux , les Peres Capucins François.

A Julfa , Fauxbourg d'Ispahan , les Peres Dominicains , les Peres Carmes-Déchaux , les Jesuites.

A Tauris , les Peres Capucins François.

A Chamaki , les Peres Jesuites.

A Gange , les Peres Capucins Italiens , & les Peres Jesuites Polonois.

A Erivan , les Peres Jesuites.

A Chiras , les Peres Carmes-Déchaux.

A Bender-Congo sur le Sein-persique , les Peres Augustins Portugais.

A Abraner, & six autres villages de la province de Naktchivan, les Peres Dominicains.

A Erzerom, les Peres Jesuites.

EN GEORGIE.

A Tiflis, capitale, à Gori, à Cotatis, à Hamadan, les Peres Capucins Italiens, M^{rs} des Missions étrangères.

Dans toutes ces villes, où les Missions sont établies, il y a beaucoup d'Armeniens catholiques & de schismatiques réunis à l'Eglise, & tous les jours le nombre en augmente, par la bénédiction que Dieu répand sur les travaux des Missionnaires.

Les Patriarches d'Armenie, siecles I. II. & III.

SAINT THADÉE, Apôtre, fut le premier qui l'an quarante, ou sept ans après la mort de Jesus-Christ, vint à Edesse, ville de Mesopotamie, appelée aujourd'hui Orfa, & connue dans la sainte Ecriture sous le nom de Rages.

Abagare, Roi d'Armenie, faisoit sa résidence à Edesse, quand saint Thadée y arriva: ce Prince, sur le bruit des merveilles qu'operoit Jesus-Christ, lui avoit envoyé des députez pour lui offrir son Royaume

pour asyle contre les persécutions des Juifs, & pour le prier de lui envoyer au moins quelques-uns de ses disciples pour le soulager d'une maladie dont il étoit affligé depuis long-tems, & l'instruire lui & ses sujets de la vraie Religion. Saint Thadée qui lui fut envoyé le guérit & le convertit. La conversion du Roi fut suivie de celle des peuples d'Edesse: il leur laissa pour Evêque & pour son successeur Athée son disciple, ayant été mis à mort par Sanatrugue, ennemi des Chrétiens, & fils de la sœur d'Abagare.

Saint Athée marchant sur les traces de son maître, n'omit rien de tout ce que lui pût suggerer son zele, pour confirmer dans la foi les Edessiens nouvellement convertis: mais il ne fut pas long-tems dans l'exercice de son ministère; un jour qu'il distribuoit à son peuple le pain de la parole de Dieu, il fut assassiné par les satellites du Roi Ana, fils & successeur indigne d'Abagare.

Theophile remplaça saint Athée, & fut suivi de plusieurs autres saints Evêques qui gouvernerent successivement l'Eglise d'Edesse, & étendirent leur zele jusques dans la haute Armenie, où Leontius, Evêque de Cesarée, sacra le grand S. Gregoire, appelé l'Illuminateur, & c'est proprement par lui qu'il faut commencer la table des Patriarches d'Armenie.

Siecle IV. depuis trois cens jusqu'à quatre cens.

SAINTE GREGOIRE, à qui l'on a donné justement le sur-nom d'Illuminateur, parce qu'il répandit dans toute l'Armenie la lumiere de l'Evangile, étoit issu de la race Royale, & avoit pour pere Anac, qui ôta la vie à Cosroas I. Roi d'Armenie. Tyridate, fils & successeur de Cosroas, vangea la mort de son pere sur toute la famille d'Anac. Après avoir fait souffrir au saint Evêque Gregoire les supplices les plus criminels, il le fit jetter dans une fosse pleine de serpens, où le Saint resta miraculeusement quatorze ans entiers, jusqu'à ce que Dieu, aiant puni Tyridate par un châtiment semblable à celui de Nabuchodonosor, le malheureux Prince ouvrit les yeux, recourut aux prieres du Saint, & pénétré de repentir, le fit tirer de la fosse, où il devoit mille fois être mort. Comme les Saints ne se vangent qu'en faisant d'autant plus de bien qu'on leur a fait plus de mal, Gregoire se servit des dispositions favorables où il trouva son persécuteur, il l'instruisit des principes de notre foi, il le convertit parfaitement; & toute la Nation, à l'exemple de son Roi, embrassa la Religion Chrétienne.

Z vj

Gregoire , pour être plus à portée de soutenir & d'étendre le bien qu'avoit operé la conversion du Roi , établit son Siege Episcopal dans la capitale du Royaume , d'où , comme du centre , il répandit plus aisément la lumiere de la foi dans toutes les provinces d'alentour. Cette capitale se nommoit autrefois Vagarchabas , où est aujourd'hui le village & le fameux Monastere d'Edchimiadzin , à trois lieues d'Eriuan.

C'est-là que notre Seigneur Jesus-Christ apparut au Saint , & lui ordonna d'aller à Rome reconnoître saint Sylvestre comme son Vicaire en terre. Tyridate , pour donner une preuve bien marquée de sa véritable conversion , voulut être du voyage , & ils arriverent à Rome l'an 311. c'est-là que saint Sylvestre établit Gregoire premier Patriarche d'Armenie , & lui donna le pouvoir d'établir lui-même des Patriarches dans l'Iberie & dans l'Albanie , qui sont la Georgie d'aprésent. Gregoire étant de retour en Armenie , créa son neveu , de son même nom , Evêque des Albanois ; & après avoir nommé Aristarces son fils pour son successeur , & l'avoir envoie en sa place au Concile de Nicée en 325. où il s'excusa d'aller sur son grand âge , il se retira dans une solitude des montagnes d'Armenie , où il mourut

faintement comme il avoit vécu. Le Martyrologe en fait mention le 30. de Septembre.

Aristarces , après avoir assisté au saint Concile de Nicée , revint en Armenie , où un Prince du pays appelé Archelaus , le fit mourir en haine de la foi.

Vertanes , frere aîné d'Aristarces & son successeur , aiant gouverné son Eglise l'espace de quinze ans , mourut à Tuertan , où furent depuis transportées les Reliques du premier Patriarche saint Gregoire.

Hesichius , fils de Vertanes , fut couronné du martyre par Tiran , Roi d'Armenie , qui vouloit rétablir dans tout son Royaume le culte des Idoles.

Panierfes.

Nierses I. surnommé le Grand , succeda à son oncle Hesichicus au Patriarchat , & il y donna des marques signalées de son zele & de sa pieté. Le Roi Arface qu'il reprenoit hardiment de ses désordres , ne pouvant souffrir la liberté du saint Evêque , le relegua dans une isle déserte , où il ne vécut long-tems que des poissons que la mer jettoit sur ses bords. Theodose le Grand l'invita au second Concile œcuménique , qui se tint à Constantinople l'an 381. d'où étant de retour en Armenie Dieu lui fit connoître les malheurs , qui

devoient arriver aux Armeniens dans la suite des tems en punition des hérésies qui se glisseroient parmi eux ; mais qu'il enverroit enfin à leur secours la puissante Nation des Romains. Nierfes, après avoir occupé le Siège Patriarchal trente-quatre ans, mourut du poison que le Roi Pabas lui donna en haine de la Religion. On comptoit alors en Arménie jusqu'à deux milles Monastères de Religieux & de Solitaires.

Siecle V. depuis quatre-cens jusqu'à cinq-cens.

ISAAC I.

Zauen, frere d'Isaac.

Asburagues, frere de Zauen.

- Isaac II. fils de Nierfes I. l'an 451. il reçut & fit recevoir en Arménie la confession de foi, & les décrets du troisième Concile œcuménique tenu à Ephese. La sainteté de sa vie, qui devoit le rendre respectable aux Grands du Royaume, lui attira leur haine, & les porta à le faire chasser de son trône. Il y fut ensuite rétabli ; & après avoir renouvelé les prédictions & les menaces de Nierfes, son pere, contre les Armeniens infideles à leur créance, il mourut en odeur de sainteté. Ces dix premiers Patriarches, excepté

Panierfes, étoient tous descendus de la race des Rois d'Armenie.

S U O M A R Q U E.

Joseph I. étoit sur le Siège Patriachal dans le tems de la terrible persécution qu'Isdegerdes, Roi de Perse, suscita contre les Chrétiens ; il les soutint, il les anima, & un nombre infini d'Armeniens souffrit avec lui les tourmens, & remporta la palme du martyre à son exemple.

Vers l'an 440. le Docteur Mesrop inventa les caracteres Armeniens & Georgiens.

Ce fut encore en ce siècle que Theodose le jeune bâtit Theodosia, que les Armeniens ont appelée Carni, & les Turcs Erzerom.

En 460. Moyse, surnommé le Grammairien, & David, appelé le Philosophe, tous deux Docteurs Armeniens, allerent à Athenes, où ils traduisirent la Bible du Grec des Septante en langue Armenienne.

Kiut, disciple d'Isaac II. voyant que le feu de la persécution s'allumoit toujours davantage en Armenie, où mille & trente-six Chrétiens, aiant saint Vartan à leur tête, venoient d'endurer le martyre, transporta le Siège Patriarchal d'Edchmiadzin à Thevin.

Jean I. surnommé le Mantacune, mit en ordre la Liturgie & les Prieres des Armeniens, outre plusieurs ouvrages de pieté qu'il composa à leur usage.

Pachen lui succeda.

*Siecle VI. depuis cinq cens jusqu'à
six cens.*

SAMUEL fut le premier de ce siecle, quatre autres le suivirent, sçavoir :

Musée.

Isaac I I I.

Christophe I.

Leontius I I. le trouble où la persécution avoit jetté le Royaume, nous a dérobé la connoissance de ce qu'ont fait ces derniers Patriarches. Ce que nous sçavons c'est que jusques-là, c'est-à-dire, sous le regne de vingt Patriarches, l'Eglise Armenienne avoit été toute Catholique & dans une parfaite union avec l'Eglise Romaine.

Nierses I I. fut le premier qui la rompit en 520. aiant cette année là assemblé à Thevin un Conciliabule de dix Evêques; il introduisit les erreurs des Eutichiens, condamnées par le quatrième Concile oecumenique tenu à Calcedoine l'an 451. Il fut donc arrêté à Thevin; 1°. Que les Fêtes de Noël, de l'Epiphanie & du Batême de Jesus-Christ, se célébreroient le même jour, c'est-à-dire, le 6. de Janvier. 2°. Qu'on ajouteroit au *Trisagium* ces paroles: *Qui crucifixus est* 3°. Qu'on ne recevroit pas le Concile de Calcedoine, & qu'on confesseroit une seule nature en Jesus-Christ.

Ce premier schisme dura cent douze ans sous sept Patriarches.

Jean I I.

Moyse I. sous qui l'an 551. les Arméniens commencerent leur calendrier, fixant leur ere cinq cens cinquante-un ans après l'ere ordinaire des Chrétiens.

Abraham.

Jean I I I.

Siecle VII. depuis six cens jusqu'à sept cens.

COMITAS.

Christophe I I.

Yeser en 622. aiant assemblé un Concile de tous les Evêques d'Armenie, à Carni ou Erzerom, il abolit le schisme, & réunit l'Eglise Armenienne à l'Eglise Romaine. Cette réunion ne dura que cent cinq ans sous cinq Patriarches après lui.

Nierses I I I. bâtit à Vagarchabat, village dont j'ai déjà parlé, le Monastere Patriarcal d'Edchmiadzin.

Anastase.

Israël.

Isaac I V. de son temps l'Armenie fut ravagée par les Sarafins ou Mahomerans, qui firent une infinité d'esclaves. Isaac, comme un bon pasteur, va au secours de ses brebis; & pour tâcher de les arracher de

pouvoir de ces loups, il a le courage d'aller lui-même à Mahomet, qui étoit le chef des barbares, & qui tenoit déjà dans les fers un nombre incroyable de Solitaires & de Religieux : il le supplia très-instamment de mettre en liberté au moins ces hommes consacrez à Dieu. Sa priere n'ayant pas d'abord son effet, il ne se rebuta pas, mais avant que de mourir il écrivit sur le même sujet une lettre très-touchante à Mahomet.

En même-tems que le barbare la reçut, il apprit d'inignes miracles qui se faisoient au tombeau du Saint, & voulut s'en instruire par lui-même. Aiant donc fait ouvrir la sépulture du Patriarche, & aiant trouvé saine & entiere la main dont le Saint avoit écrit sa lettre, il en fut touché; & baisant avec respect cette main miraculeuse : Saint Pere, dit-il, j'exécute vos ordres; & en effet il donna sur le champ les siens pour la délivrance des captifs.

Elie.

Siecle VIII. depuis sept cens jusqu'à huit cens.

J E A N I V. surnommé Dotzni; ce fut un impie, & qui remplit bien la signification de son surnom, qui en langue Armenienne veut dire serpent. Car dans

l'espace d'onze ans qu'il occupa le Siege; il renouvella le schisme qui avoit été aboli; & répandant dans toute l'Armenie le venin de l'hérésie Eutychienne, appuié de l'autorité d'Omar, chef des Turcs, il assembla en 727. en la ville de Mamasghiert un Conciliabule de dix ou douze Evêques, où il fut décidé qu'on ne reconnoitroit qu'une nature en Jesus-Christ, & qu'on ne mêleroit plus d'eau avec le vin dans le Sacrifice de la Messe, de peur que ce mélange ne rappellât l'idée des deux natures unies dans la personne de Jesus-Christ. Ce second schisme dura cent trente-cinq ans sous treize Patriarches.

David I.
 Tyridate I.
 Tyridate II.
 Sion.
 Isaïe.
 Estienne I.
 Joab.
 Salomon.
 George I.

*Siecle I X. depuis huit cens jusqu'à
 neuf cens.*

Joseph II.
 David II.
 Jean V.
 Zacharie I. il rétablit l'union déjà deux

fois rompue; & dans un Concile qu'il assembla l'an 862. en la province de Chiraguan, il condamna les erreurs des deux Concilia-bules de Thevin sous Nierles II. & de Manasghiert sous Jean IV.

George II.

Siecle X. depuis neuf cens jusqu'à mil.

MACHDOUETS arrangea le Rituel Armenien, livre très-estimé, & qui porte le nom de son Auteur.

Theodore.

Jean V l.

Elizée I.

Ananie.

Vahan, qui en langue Armenienne signifie bouclier; il le fut effectivement de la vraie foi, & il s'opposa toujours avec une fermeté inébranlable à tous les efforts de l'hérésie, condamna constamment les deux Concilia-bules de Thevin & de Manasghiert, & entretint toujours une parfaite union avec l'Eglise Romaine: le zele du Patriarche aigrit l'esprit des hérétiques, qui le firent chasser de son thône.

Estienne FI.

Cacique I.

Siecle XI. depuis mil jusqu'à onze cens.

SERGES I. Le siecle précédent, avant

que de finir , avoit donné à l'Armenie le célèbre Gregoire de Nariek , zélé orthodoxe, dont les Armeniens ont fait tant d'estime , qu'ils ont inferé son nom dans le Canon de la Messe. Le siecle , dont nous parlons à présent , a porté des hommes très-considerables pour leur sainteté. Un saint Nicon , qui après avoir été l'apôtre de l'Armenie son pays , le fut encore de l'isle de Candie. Un saint Macaire , qui aiant renoncé au Patriarchat d'Antioche, vint en Europe , & mourut en Flandre l'an 1012. Un saint Simon , qui étant venu à Rome en habit de pelerin , fut reçu de Benoît VIII. avec des marques extraordinaires d'estime ; & après avoir fait plusieurs miracles , mourut à Mantoue en 1016.

Pierre , frere de Cacique , fort attaché à la vraie Religion , chassé pour cela de son Siège par une cabale d'hérétiques , qui mirent en sa place un certain Dioscor ; mais le Patriarche d'Albanie fit sortir l'intrus , & rétablit le véritable Pasteur dans sa dignité.

Cacique II. neveu du premier de ce nom , dans une irruption que les Sarrasins firent en Armenie , fut obligé de se retirer pour un tems à Sebaste , d'où il revint rassembler ses brebis dispersées.

Gregoire II. fils d'un Prince d'Armenie,

ayant renoncé au monde, & s'étant retiré dans un désert, la réputation de sa sainteté fit naître à l'Empereur des Grecs un désir ardent de l'avoir auprès de lui. Etant ensuite retourné en Arménie, Marie, fille du Roi Cacique, le fit élever au Patriarchat; de-là il fit un voyage à Constantinople, où il traduisit plusieurs Livres très-utiles du Grec & du Syriaque en Arménien. Il envoya enfin l'an 1080. des députés au Pape Grégoire VII. pour lui marquer la correspondance & la soumission de son Eglise au saint Siège, ce qui le fit surnommer par les Arméniens Vghaïaser, c'est-à-dire, Ami du témoignage, pour marquer celui qu'il avoit rendu à la vérité.

Siecle XII. depuis onze cens jusqu'à douze cens.

B A S I L E I.

Grégoire III. neveu de Grégoire II, imitateur de sa foi & de son zèle, il députa les plus qualifiés de son Eglise à Innocent II. & à Eugène III. pour confirmer son union avec l'Eglise de Rome.

Nierfes IV. surnommé Glaiensis, frère de Grégoire III. & le plus célèbre en doctrine & en sainteté que les Arméniens aient eu depuis saint Grégoire-l'Illuminateur, composa en vers Arméniens un Livre

plein d'onction qu'on appelle Isous-overti, c'est-à-dire, Jesus-fils; les Armeniens l'ont toujours entre les mains, comme nous avons dans les nôtres l'Imitation de Jesus-Christ. Celui qu'il fit sur la Trinité & sur l'Incarnation du Verbe, est un ouvrage très-sçavant qu'il envoya à l'Empereur Manuel. Dans une dispute avec Theorien, Docteur & Envoié de Manuel en 1170. il combattit vivement quelques erreurs des Grecs; & par une sainte faillie de zele, il s'écria dans la chaleur du combat: Je serai Romain toute ma vie, & je soutiendrai le parti des Romains, c'est-à-dire, celui de la vérité. Après la mort de ce saint & zélé Patriarche, le Siège Patriarchal fut transféré à Cis, ville de Cilicie, ou Armenie mineure.

Siège des Patriarches, transféré à Cis.

GREGOIRE IV. surnommé Degha, neveu de Nierses, dont je viens de parler, tint un Concile à Tarse en Cilicie l'an 1177. où les erreurs des Eutychiens furent prosrites. Nierses de Lamprone, Evêque de Tarse, eut l'honneur d'y présider de concert avec Gregoire, & il y parla avec tant d'éloquence, qu'il mérita le surnom de Chrysofôme l'Armenien.

Gregoire V. neveu du précédent.

Gregoire V I. surnommé Caravege,

neveu de Gregoire V. se signala comme ses prédécesseurs par son union avec Rome, où il envoya ses députez pour remercier Innocent III. de ce que Celestin III. auquel il venoit de succeder, avoit commis le Cardinal Evêque de Mayence, pour couronner Leon I. Roi d'Armenie; Innocent, pour reconnoître le zele de Gregoire, lui envoya le *Pallium*.

*Siecle XIII. depuis douze cens
juqu'à treize cens.*

J E A N V I I. maintint l'union, & la jura entre les mains de Pierre, Cardinal, envoyé en Armenie par Innocent III.

David III.

Jean VIII.

Constantin I. surnommé Pazerpert; il envoya des députez au Pape Gregoire IX. qui lui manda d'être soumis au Patriarche d'Antioche, de la dépendance duquel étoit la Cilicie. Le même Pape lui envoya le *Pallium*, la Mître, l'Étole & l'Anneau, comme les marques que le saint Siège lui donne de son estime & de sa considération.

Jacques I. toujours uni de même à l'Église Romaine.

Estienne III. avoit à peine pris possession de sa dignité, que le Sultan d'Égypte vint ravager la Cilicie: le Patriarche fut
dû.

du nombre des captifs , & mourut dans l'esclavage ; mais le Sultan qui avoit enlevé la main droite de saint Gregoire , que les Patriarches avoient jusques-là précieusement conservée , voiant que depuis l'enlèvement de la sainte Relique , Dieu ne cessoit d'appesantir son bras sur lui , la renvoia à Haïton II. Roi d'Armenie , comme les Philistins , pour la même raison , renvoierent autrefois l'arche du Seigneur.

Gregoire VI I. que la grande érudition fit surnommer le Theologien , fit une députation à Boniface VII I. pour lui marquer son attachement respectueux , s'unir toujours davantage à son Siège , & lui demander dispense pour le mariage que Sembar , Prince d'Armenie , avoit contracté au troisiéme degré de consanguinité qu'il obtint du Pontife. Il rétablit l'ancien usage de mêler de l'eau au vin dans le Sacrifice ; usage qu'avoient aboli les auteurs de l'hérésie Eutychieuse : & pour détruire absolument les erreurs des Monophysites , il obtint du Roi Haïton II. & de Leon III. son fils , leur agrément pour la convocation d'un Concile général de toute l'Armenie , mais il mourut en 1306. c'est-à-dire , un an avant la tenue de ce Concile.

*Siecle XIV. depuis mille trois cens
jusqu'à mille quatre cens.*

CONSTANTIN II. Evêque de Cefarée. Après la mort de Gregoire on tint le Concile dont il avoit fait la convocation. Pour en honorer l'assemblée, Haïton II. & Leon III. son fils, y assisterent. On y renouvela la protestation d'une obéissance éternelle au saint Siège; & Constantin, second du nom, que je viens de nommer, y fut fait Patriarche. Celui-ci, pour confirmer toujours plus l'union de l'Eglise Armenienne avec celle de Rome, assembla en 1316. un nouveau Concile à Adana sous le bon plaisir d'Osein, Roi d'Armenie, où les décrets du Concile précédent furent unanimement acceptez & signez de nouveau.

Après la mort d'Osein & de Constantin, qui étoient comme les deux colonnes de la Religion, les Armeniens ébranlez par les mouvemens qu'exciterent les Hérétiques, retomberent dans le schisme tant de fois & si solennellement aboli. Le Seigneur, justement irrité, pour les en punir, les dépouilla de la Royauté, les asservit aux Turcs & aux Persans; leurs Patriarches en devinrent les esclaves, & leur Eglise perdit avec la liberté l'éclat dont elle avoit brillé,

tandis qu'elle étoit unie & soumise au saint Siège.

Constantin III. en 1323. eut encore une ombre de dignité Patriarchale.

Jacques I I. lui succéda, mais il fut bientôt chassé de son Siège.

Mekitar qui fut mis en sa place n'y vécut pas long-tems, après sa mort Jacques fut rétabli.

L'an 1336. le Pere Barthelemy Dominicain, aiant converti un certain Jean de Kernak, celui-ci s'étant associé quelques zelez Catholiques, établit une Congrégation qu'il appella des Freres-Unis, qui l'an 1356. fut aggregée à l'Ordre de saint Dominique; elle subsiste encore sous le nom de province de Naktchivan; c'est l'endroit où ces Peres sont établis dans cinq ou six villages, comme on l'a vû dans le cours de cette histoire.

Mesrop en 1360.

Constantin IV.

Paul I.

Theodore.

Garabied I. en 1391.

David I V.

En 1386. Tamerlan, Prince Tartare, Roi des Usbegh, ravagea la Perse, la Mesopotamie & l'Armenie: c'est dans cette désolation universelle que presque tous les Manuscrits Armeniens furent brûlez; ce fut une perte irréparable.

Aa ij

*Siecle XV. depuis mille quatre cens
jusqu'à quinze cens.*

GARABIED II. en 1401. & Gregoire VIII.
déposé la premiere année de son Siège.
Paul I I.

Constantin V. rétablit la foi ortodoxe
retombée en partie dans le schisme depuis
un siecle. Il envoie ses députez au Concile
œcumenique assemblé à Florence en 1438.
où se fit solennellement la réunion des
Eglises Greque & Armenienne avec l'Eglise
Catholique, Apostolique & Romaine.

Joseph I I I.

Gregoire I X.

Les Armeniens voiant que le Siège
d'Edchmiadzin reprenoit un nouvel éclat
depuis le recouvrement de la main droite
du Grand saint Gregoire l'Illuminateur,
porterent leur Patriarche à y retourner &
à y faire sa résidence : il y alla, & depuis
les Patriarches y ont toujours demeuré. Il
resta cependant à Cis un Patriarche indé-
pendant de celui d'Edchmiadzin, & encore
aujourd'hui la Cilicie, la Syrie, & les
autres pays circonvoisins, ressortissent de
sa Jurisdiction.

Les Patriarches retournent de Cis à Edchmiadzin après une absence de deux cens soixante-dix ans.

CYRIACQUE en 1441. déposé la même année.

Gregoire X. avec Aristarces, l'un & l'autre jouissant également de l'honneur & des droits du Patriarchat, ce qui est assez souvent arrivé dans la suite.

Aristarces I I. avec Gregoire.

Zacharie I I. en 1461. après avoir été quelque tems associé au Patriarchat avec les deux précédens, emporta avec lui la main de saint Gregoire l'Illuminateur, & se retira dans l'isle d'Aghtamar sur le Lac de Van, où il étoit auparavant Patriarche.

Serges I I. avec les mêmes Aristarces & Gregoire.

Jean I X. sous le regne de qui la célèbre Relique de saint Gregoire fut rapportée d'Aghtamar à Edchmiadzin.

Serges I I I. avec Jean.

Aristarces I I I. avec Serges 1493.

Thaddée I. avec Serges 1499.

Siecle XVI. depuis mille cinq cens jusqu'à mille six cens.

ELIZE'E I I. avec Serges 1506.

Aa iij

Nierfes V. avec Elizée.

Zacharie III. en 1515.

Serges IV. en 1520.

Gregoire XI. en 1536.

Estienne IV. avec Gregoire en 1541.

Michaël avec Estienne.

Basile II. avec Michaël , Estienne. & Gregoire.

Estienne V. en 1567. avec Basile, Michaël & Gregoire.

Thaddée II. en 1576.

Arrakial.

David V. avec le précédent en 1586.

Melchisedech avec David en 1593.

Ces deux Patriarches ne se trouvant pas en état de paier leurs dettes , cedent le Patriarchat à Serapion , Evêque de Diarbekir , à condition qu'il paiera les dettes.

Siecle XVII. depuis mille six cens jusqu'à mille sept cens.

SERAPION étant sur le Siège Patriarchal , persécuté , je ne sçai pour quelle raison , par Cha-Abas I. Roi de Perse , est obligé de se retirer à Diarbekir de Turquie , où il mourut l'an 1666.

Après la mort de Serapion , ses deux prédécesseurs voiant leurs dettes acquittées veulent remonter sur le throné , & le disputent

auprès du Roi. Melchisedech l'emporta sur son concurrent ; mais la victoire lui coûta bon , car s'étant brouillé avec le Kan d'Erivan , il en fut traité si cruellement , que le barbare l'obligea de manger ses propres chairs. Le Roi Abas le fit venir ensuite à Ispahan , se fit apporter la Relique de saint Gregoire , ruina en partie l'Eglise Patriarcale d'Edchmiadzin , & en fit transporter les principales pierres à Ispahan. Le dessein de ce politique Monarque étoit d'obliger à l'avenir les Patriarches de faire leur résidence dans sa capitale , prévoyant que cela ne manqueroit pas d'y attirer un nombre infini d'Armeniens. Melchisedech , pour se tirer d'un si grand embarras , promit de payer chaque année au trésor du Roi deux milles écus ; mais voiant dans la suite la difficulté de paier cette somme , après avoir mis en sa place Isaac son neveu , il se sauva à Constantinople , & de-là à Leopold en Pologne , où il mourut l'an 1629.

Isaac V. dispute du Patriarchat avec David , David l'emporte ; mais les Armeniens ne pouvant le souffrir , il se retire à Van , & laisse le Siege à son rival.

Moyse I I. succeda à Isaac , & voici comment il parvient au Patriarchat : Chaséfi , après la mort du grand Abas son oncle , étoit monté sur le thrône des Persans ;

A a iiij.

Moyse eut le bonheur de gagner ses bonnes graces , & il en fut fait Patriarche d'Armenie ; il se servit de son crédit auprès du Prince pour délivrer le Siège Patriarchal de l'obligation onereuse dont il étoit chargé, de paier chaque année au trésor Royal les deux milles écus.

Philippe , Catholique zélé , aiant succédé à Moyse , alla à Ispahan rendre ses hommages au Roi Cha-Sefi ; & dans la favorable audience qu'il eut du Prince , aiant obtenu de lui la célèbre Relique de saint Gregoire , il la rapporta comme en triomphe à Edchmiadzin , en fit réparer l'Eglise , alla ensuite à Jerusalem , où se trouva Nierfes , Patriarche de Cis , & tous deux jurèrent une étroite union entre les deux Sièges. Il fit de-là le voyage de Constantinople , d'où étant retourné à Edchmiadzin , il y mourut en paix , après avoir rendu des services considérables au Siège Patriarchal ; sa mort arriva en 1655.

Jacques I I I. se distingua parmi les Patriarches ses prédécesseurs , par le zele extraordinaire avec lequel il entreprit le voyage de Rome , pour aller faire par lui-même ses soumissions & celles de son Eglise au Vicaire de Jesus-Christ ; mais étant arrivé à Constantinople il y mourut , & laissa en mourant sa profession de foi orthodoxe en tous ses points.

Eleazar qui lui succéda, le suivit aussi dans son attachement au saint Siège.

Nahabiel fut dans les mêmes sentimens, ce qui lui attira bien des persécutions. Estienne, Archevêque de Julfa, grand hérétique, le fit chasser de son Siège; mais cet Estienne étant mort bien-tôt après, Nahabiel fut rétabli.

Siecle XVIII. depuis mille sept cens.

ALEXANDRE, Evêque de Julfa, aussi opposé aux Catholiques que l'avoit été son prédécesseur Estienne, les persécuta cruellement jusques dans la capitale de l'Empire Ottoman. Comme il étoit aussi hypocrite que méchant, il crut pouvoir en imposer à Clement XI. il lui écrivit des lettres d'une soumission apparente, où il l'appelle Vicaire de Jesus-Christ, Evêque universel, &c. mais son hypocrisie ne tarda pas à être démasquée, on le connut à Rome tel qu'il étoit, & on n'y eut pour lui que de l'indignation & du mépris.

Les Rois d'Armenie, depuis la naissance de J. C. jusqu'à l'année mille quatre cens.

Les Armeniens mettent à la tête de leurs Rois un certain Kaycus, arriere petit-fils de

A a v

Noé , & font ensuite un long catalogue de ses successeurs pendant plusieurs siècles , sur la foi de quelques vieux Manuscrits vrais ou faux : notre Missionnaire a eu raison de ne pas charger son histoire de cette liste également incertaine & ennuyeuse de noms inconnus & barbares , & les Lecteurs lui sçauront gré de s'être contenté de mettre ici la suite des Rois d'Armenie , à commencer au premier siècle de l'ere chrétienne.

Siecle I. depuis l'an premier jusqu'à cent.

ABAGARE, fils d'Archam, Roi d'Armenie, bâtit la ville d'Edesse en Mesopotamie, & il en fait sa capitale. Il va en Perse, & il met Ardàches I. sur le thrône de son pere. Il fait alliance avec le Roi Aretas, & l'un & l'autre font la guerre à Herode, qui, pour épouser Herodias, femme de Philippe son frere, avoit répudié la fille d'Aretas, sa légitime épouse. C'est pour avoir repris ce Prince incestueux qu'il en coûta la tête au Précurseur de Jesus-Christ. Abagare ensuite envoie des ambassadeurs au Sauveur, ainsi qu'il en est fait mention en saint Jean chap. 12. à ce que prétendent les Armeniens, instruit par saint Thadée des mysteres de notre sainte

Religion, il l'embrasse, il se fait Chrétien, & par des lettres pleines de zèle qu'il écrit à l'Empereur Tibere & à Ardaches, il marque assez le désir qu'il a de communiquer aux autres la grace qu'il a reçue : c'est le premier, après les Mages, de tous les Rois Chrétiens, & l'Armenie est la première Nation Chrétienne. La Reine épouse d'Abagare, nommée Helene, eut part aux graces que Dieu fit à son mari, elle alla à Jerusalem, & y mourut en odeur de sainteté.

Anan, successeur d'Abagare son pere, fut l'héritier de sa Couronne, mais il ne le fut ni de sa foi, ni de sa pieté; autant ennemi des Chrétiens, que son pere en avoit été le protecteur, il fit mourir saint Adhée, que saint Thadée avoit fait Evêque d'Edesse.

Sanatrugue, neveu d'Abagare, embrassa d'abord le Christianisme; aiant ensuite renoncé à sa Religion, il fut l'auteur du martyre de saint Barthelemi, comme il l'avoit été de celui de saint Thadée.

Ervante fait mourir les enfans de Sanatrugue, à la réserve du jeune Ardaches, que Sempat, Général, enleve & conduit en Perse. Après s'être assuré des Romains par l'alliance qu'il fit avec les Empereurs Tite & Vespasien, & leur avoir cédé la

Mesopotamie , qui jusques alors avoit fait partie du Royaume d'Armenie , marche contre Ardaches qui revenoit de Perse avec une puissante armée pour se mettre en possession de l'Armenie , comme il fit effectivement après avoir taillé en pieces l'armée d'Ervante , qui périt lui-même dans le combat.

Siecle II. depuis cent jusqu'à deux cens.

ARDACHES I. combat & défait les Alains qui avoient fait irruption dans l'Armenie ; il épouse Satinica , fille du Roi des Alains. Il remet sur le trône de Perse Ardaches II. il défait l'armée que Domitien avoit envoyée pour s'emparer de l'Armenie ; & pour éviter la continuation de la guerre , il s'accorde avec lui & avec Adrien.

Ardavaste , fils d'Ardaches , tombe du pont de la ville d'Ardachat dans le fleuve ; il y est noyé , & finit bien-tôt & son regne , & sa vie.

Tiran I. dégénere du courage & de la valeur des ses prédécesseurs , & il est le premier qui paie un tribut aux Romains.

Tigranes , frere de Tiran , regnoit du tems d'Antonin le Pieux.

Vagarchague , fils de Tigranes , bâtit la ville de Vagarchabat , où est aujourd'hui le village & le Monastere d'Edchmiadzin ,

& il en fit sa capitale, qui petit à petit se ruina de sorte, qu'il n'en resta plus que pour faire un gros & grand village. Il laissa en mourant deux fils, Cosroas, qui fut Roi d'Armenie, & Artaban, qui fut Roi de Perse.

Siecle III. depuis deux cens jusqu'à trois cens.

COSROAS I. pour vanger la mort d'Artaban son frere, qu'Ardacher avoit fait assassiner pour s'emparer de son throné, fait marcher une puissante armée en Perse, défait l'usurpateur, & l'oblige de se retirer jusques dans les Indes. Anac, Prince du sang Royal, arrête le cours des conquêtes de Cosroas, qui s'étoit déjà rendu maître de l'Assyrie, il lui fait perdre le Royaume & la vie. Alors Ardacher délivré d'un si puissant ennemi, retourne des Indes en Perse, & remonte sur le throné.

Siecle IV. depuis trois cens jusqu'à quatre cens.

TIRIDATE, fils de Cosroas, après la mort de son pere, s'étoit retiré à Rome; aiant appris qu'Ardacher, Roi de Perse, se préparoit à envahir le Royaume d'Armenie,

revient de Rome avec une bonne armée, oblige Ardacher de se retirer en Perse; & après s'être mis en possession du trône, il songe à vanger la mort de son Pere sur toute la famille d'Anac, & persécute cruellement les Chrétiens. Il commence par faire mourir sainte Cayenne & sainte Ripsime sa fille, avec trente-trois autres vierges Romaines qui s'étoient réfugiées en Arménie pour éviter la furieuse persécution de Diocletien. Deux autres saintes vierges Nino & Mané, avoient eu le même sort si elles ne s'étoient retirées en Georgie, où Dieu se servit d'elles pour convertir les Georgiens à Jesus-Christ. Tiridate ensuite tourna sa fureur contre Gregoire, fils d'Anac, surnommé depuis l'Illuminateur, auquel il fit souffrir des tourmens incroyables.

Le Seigneur qui sçait faire, quand il lui plaît, d'une pierre un enfant d'Abraham, & d'un persécuteur un Saint, appésantit son bras sur Tiridate, ainsi qu'on l'a déjà dit en parlant des Patriarches: & comme il avoit autrefois changé Nabuchodonosor en bœuf, il changea celui-ci en pourceau, lui en donnant les façons de faire & les sales inclinations. Ce nouveau Nabuchodonosor humilié revint à lui comme l'autre, & ce fut par les prieres de saint Gregoire, qui

leva les mains au ciel en faveur de celui qui avoit été son tyran. Tiridate, de bête devenu raisonnable par l'intercession du Saint, reconnoissant la grace que Dieu lui avoit faite par son moien, se fit instruire de notre sainte foi par Gregoire même, qui l'ayant disposé par ses instructions, lui conféra le saint batême; Tiridate fut depuis son fidele disciple, & il l'accompagna, comme on l'a vû, dans son voyage de Rome: il y rendit ses hommages à saint Sylvestre, Vicairé alors de Jesus-Christ; & après avoir fait une étroite alliance avec le Grand Constantin, il retourna avec son saint maître en Armenie, où il fit tout d'abord en esprit de pénitence & de réparation, bâtir trois Eglises à Vagarchabad, l'une en l'honneur de sainte Cayenne, la seconde en l'honneur de sainte Ripsime; & la troisième, qui est encore aujourd'hui l'Eglise Patriarchale, en l'honneur du Sauveur du monde.

Dieu qui avoit agréé la pénitence de Tiridate, & qui se plaisoit au zele qu'il marquoit pour la Religion, répandit sa bénédiction sur ses armes: muni des secours du ciel, il se rendit maître de la Georgie, défit l'armée de Sapor, premier Roi de Perse, prit Cobatane, c'est-à-dire, Tauris d'aujourd'hui; puis couvert de

lauriers, s'étant volontairement démis du Royaume en faveur de Cosroas II. son fils, il se retira en solitude, & mourut en odeur de sainteté après un regne de cinquante-six ans.

Cosroas II. avec les troupes que lui envoia Constance, fils du Grand Constantin, réduisit à l'obéissance les mutins du son Royaume, en appaisa les troubles, & eut pour successeur Tiran II. son fils.

Tiran II. va à Constantinople avec le Patriarche Vertanes. Sapor I. Roi de Perse, profite de son absence pour envahir l'Arménie : mais les Arméniens aiant pris les armes, mirent son armée en déroute, & l'obligerent à se retirer promptement dans ses Etats.

Cependant Tiran étant de retour dans ses siens, y jouit d'une profonde paix : c'est dans ce tems-là que Julien l'Apostat arrive en Arménie, & déclare la guerre à Sapor. Tiran se joint à Julien, défait avec lui l'armée des Persans, & laisse à Julien pour ôtage Arsaces son fils, que Julien envoié à Constantinople.

Mais comme rien n'est plus contagieux que de faire alliance avec un méchant homme, Tiran, à l'exemple de Julien, devient le persécuteur des Chrétiens, & entreprend de rétablir l'idolâtrie dans son

Royaume. Le Patriarche Hefychius s'y oppose de toutes les forces ; & Tiran l'ayant fait mourir , d'un Patriarche il en fait un Martyr. Julien , dans une seconde expédition , étant mort en Perse comme un désespéré , Sapor n'ayant plus ce puissant ennemi sur les bras , se saisit de Tiran , lui fait crever les yeux , & ne laisse pas de mettre Arfaces , fils de Tiran , sur le trône de son malheureux pere.

Arfaces refuse de se joindre à l'Empereur Valentinien , qui renouvelloit la guerre contre Sapor : Valentinien , piqué de ce refus , fait marcher une puissante armée pour le saisir de l'Arménie : Arfaces se trouvant trop foible pour résister , députe le Patriarche saint Nierses à Valentinien , pour lui demander la paix qui lui est accordée. Le Saint obtient même de l'Empereur la Princesse Olympiade sa parente pour épouse d'Arfaces ; il l'amene avec lui en Arménie , où se fait le mariage. Nierses eut le chagrin de voir la mauvaise conduite du Roi , & se vit obligé de l'excommunier pour arrêter son libertinage. Ce malheureux Prince s'étant ensuite brouillé avec Sapor , on en vint à la bataille ; Arfaces la perdit , & se tua lui-même plutôt que de tomber entre les mains du victorieux.

Pabas n'auroit jamais possédé le Royaume

d'Armenie , qu'avoit possédé avant lui Arfaces son pere , sans l'intercession de Nierfes. Ce fut en consideration du Saint que Theodose le vieux y consentit , oubliant les mécontentemens qu'il avoit eu d'Arfaces & de sa famille ; ce généreux Empereur ne se contenta pas de laisser monter Pabas sur le thrône ; mais pour l'y maintenir , il lui envoya une bonne armée capable de repousser celle de Sapor qui marchoit pour faire une nouvelle irruption dans l'Armenie ; mais Pabas oubliant ce qu'il devoit à Nierfes & à Theodose , fait mourir le premier par le poison , & se révolte contre le second. Dieu punit son ingratitude , Theodose envoie contre lui une puissante armée , Pabas perd la bataille , est pris prisonnier , & conduit à Constantinople , où il finit ses jours.

Ardavaste ou Varaztade , Prince Armenien , se trouvoit alors à la Cour de Theodose , qui le met en possession du Royaume d'Armenie : mais ce Prince aussi ingrat que son prédécesseur , se ligue avec Sapor pour secouer le joug de son bienfaiteur. Il a le même sort que Pabas , il est battu par les troupes de l'Empereur , il est fait prisonnier , & relegué par Theodose en l'isle de Thulé.

Archague & Vagarchague , tous deux fils de Pabas , obtiennent de la clemence de

Theodose le thronne de leur pere ; Sapor de son côté nomme Roi d'Armenie un certain Cosroas , qui aiant défait ses compétiteurs , reste en possession du Royaume.

Cosroas I I I. fait sa paix avec Arcadius , fils de Theodose ; Sapor en est irrité , il le chasse de son thronne , & y met en sa place Verram son frere : Sapor meurt enfin après un regne de soixante-dix ans.

Siecle V. depuis quatre cens jusqu'à cinq cens.

VERRAM ne survit à Sapor que très-peu de tems : Isdegerde , successeur de Sapor , lui donne pour successeur Cosroas qu'il remet sur le thronne.

Verram I I. fils d'Isdegerde ; ces deux Princes étant morts , le Roi de Perse qui s'appelloit aussi Verram I I. fait Roi d'Armenie le fils de Verram I. nommé Ardachire ou Ardachire.

Ardachire s'étant rendu indigne du thronne par ses affreuses débauches , Verram I I. Roi de Perse , le dépose , & le Royaume d'Armenie demeure vacant pendant plusieurs années en proie aux Grecs , aux Persans , aux Tartares , aux Sarrasins : cet Ardachire , fut le dernier Roi d'Armenie de la race des Arsacides.

Vers l'an 890. un certain Aſciut rétablit pour quelque tems le Royaume d'Armenie , mais après ſa mort il retomba entre les mains des Infideles.

Cacik le rétablit encore dans la ſuite ; il regnoit en Armenie l'an 1065. Enfin après un long eſpace d'années s'éleva une ſeconde race de Rois Armeniens appelez Robiniens ou Rupiniens , qui établirent leur Cour en Cilicie ou baſſe Armenie.

*Seconde race des Rois d'Armenie ;
Robin ou Rupin.*

LEON I. frere de Rupin , fut couronné Roi l'an 1199. par l'Archevêque de Mayence , que Celeſtin III. avoit envoyé en Armenie. Leon envoya ſes Ambaſſadeurs à Innocent III. ſucceſſeur de Celeſtin : Innocent de ſa part envoya à Leon l'Eten-dart de ſaint Pierre , & lui promit du ſecours contre les Sarrasins qui infeſtoient ſon nouveau Royaume. Leon mourut en 1242. ſans enfans mâles ; Haïton I. fils de Conſtant , Prince Armenien , épouſa la fille de Leon , qui lui apporta pour dot le Royaume. L'an 1257. Haïton va à Cambalu s'aboucher avec Mangokam , Roi des Tartares & de Perſe. Après l'avoir converti à la foi de Jeſus-Chriſt , il retourne

en Arménie avec un corps de Tartares, commandé par Halaon, frere de Mangokam, & Chrétien comme lui. Halaon, après avoir pris Babylone, défait les Sarrasins, prend Alep, Damas & toute la Syrie. Il étoit en marche pour aller se rendre maître de la Terre-Sainte, lorsque la mort l'enleva de ce monde : alors les Sarrasins reprirent courage, & aiant le Sultan d'Egypte à leur tête, ils défont l'armée Tartare & Arménienne, & reprennent la Syrie.

Haïton, pressé par Clement IV. de recommencer la guerre contre les Sarrasins, entreprend une seconde fois le voyage de Tartarie, dans l'espérance d'y trouver de nouveaux secours. Les Sarrasins se servent de cette occasion pour se jeter dans l'Arménie, & pour s'en rendre maîtres en l'absence du Souverain. L'armée des Arméniens, commandée par les deux fils d'Haïton, leur dispute le passage; les Sarrasins le forcent, ils gagnent la bataille, & des deux fils d'Haïton, l'un est tué dans la mêlée, & l'autre fait prisonnier. Haïton voiant que les secours qu'il attendoit de Clement & des Tartares ne paroissent pas, fait la paix avec le Sultan d'Egypte, & recouvre son fils; & après lui avoir remis le Royaume il se fait Moine sous le nom de Macaire en 1270,

Leon II. fils d'Haïton, à son avènement à la Couronne : Abaga , Roi de Perse & de Tartarie , vient lui-même à son secours avec une puissante armée ; il défait les Sarrasins , remet Leon en possession de la Syrie ; & résolu de recouvrer la Terre-Sainte , il envoie en 1273. des Ambassadeurs au Concile œcumenique assemblé à Lyon sous Gregoire X. Le Pape avoit invité Leon à s'y trouver , & l'avoit prié d'apporter avec lui les actes du Concile de Nicée , & des autres Conciles œcumeniques que les Armeniens gardoient écrits en leur langue : on traita au Concile d'envoyer un prompt secours à Leon ; les Sarrasins le prévirent , & s'emparèrent de l'Armenie en 1275.

Abaga envoya à Leon de bonnes & de nombreuses troupes sous la conduite de Mangodamor son frere. L'Armenie est reprise par les Chrétiens ; mais le retour précipité de Mangodamor en Perse , ne permit pas aux Armeniens de jouir long-tems des fruits de la victoire.

Abaga étant mort , Argon son fils & son successeur , se déclara comme son pere , en faveur des Chrétiens ; il écrivit même en 1287. des lettres très-pressantes à Honorius I V. & au Roi de France , leur demandant des secours contre les Sarrasins.

Haiton II. fils de Leon , envoie des députez à Nicolas I V. pour le même sujet ; le Pape en écrit aux Princes Chrétiens , & le secours qu'ils envoierent procura la paix à l'Arménie.

Alors Haiton II. à l'exemple de Haiton I. renonçant aux grandeurs du monde , prend l'Habit des Freres-Mineurs sous le nom de Jean.

Ce Roi devenu Moine , & que nous verrons bien-tôt de Moine redevenir Roi , conduit à Constantinople la Princesse Marie sa sœur , qu'Andronique , fils de Michel , Empereur , prend pour épouse. Cependant Sambat , frere de Haiton , s'empare du Royaume , & épouse une Princesse Tartare pour ménager l'amitié des Tartares , chez qui le Moine & Torosius , son frere , s'étoient réfugiés.

Sambat envoie des Ambassadeurs à Boniface VIII. pour lui faire ses soumissions ; il trouve moyen de se saisir de Haiton & de Torosius , ses freres ; il fait crever les yeux au premier , & fait mourir le second ; Constant I V. pour se vanger de cette inhumanité , dresse des embûches à Sambat , & le fait assassiner.

Haiton II. aiant recouvré la vûe , à ce qu'on prétend , par miracle , de Moine qu'il étoit , redevint Roi. Cassan , Roi de

Tartarie & de Perse , fait pour lui une puissante armée , avec laquelle il reprend Damas & la Syrie , que les Infideles regagnent dès que les troupes de Cassan se furent retirées.

Cassan , qui étoit encore idolâtre , avoit épousé la fille d'Haïton ; cette Princesse étant accouchée d'un fils difforme & monstrueux , les Satrapes du Royaume , qui cherchoient à la perdre , parce qu'elle étoit Chrétienne , font croire à Cassan que cet enfant difforme étoit le fruit d'un adultere de la Princesse , & la font condamner au feu elle & son fruit. Ce que l'infortunée Reine pût obtenir du Roi , fut que son enfant , avant que de mourir , recevroit le batême ; & à peine l'eut-il reçu , qu'il devint beau comme le jour. Ce miracle sauva la vie à la mere & à l'enfant , & fut cause que le Roi & ses Sujets se firent Chrétiens l'an

1304.

Haïton ensuite livre bataille au Sultan d'Egypte , la gagne , & l'oblige à jurer une paix perpétuelle ; Haïton alors se démet une seconde fois du Royaume en faveur de Leon son fils.

Leon III. On convoque à Cis avec son agrément , un Concile général d'Armenie ; il y assiste avec son pere Haïton , & l'on y renouvelle l'union de l'Eglise Armenienne
avec

avec l'Eglise Romaine. Quelque tems après un Prince Tartare s'étant défait de Haïton & de Leon Osein, frere de Haïton, & oncle de Leon, monte sur le throné.

Osein l'an 1316. fait assembler un Concile à Adana, où l'union renouvelée à Cis est confirmée. Ce fut le dernier Roi des Armeniens, qui étant de nouveau retombé dans le schisme après la mort d'Osein, furent livrez aux Princes Mahometans, dont ils sont encore aujourd'hui les Sujets & les Esclaves.

Comme les Rois de Perse anciens & modernes se trouvent presque par tout mêlez dans cette histoire, on a cru devoir en mettre ici une liste abrégée, à commencer seulement par le premier siècle de l'ere Chrétienne.

Ardaches I. *Voiez* Agabare dans la liste des Rois Armeniens.

Darius.

Archague I I I.

Ardaches I I.

Béroës.

Vagarchague.

Artaban. *Voiez* Cosroas I I. Roi Armenien.

Ardacher I. La même.

Sapor I. Ion fils.

Sapor I I. *Voiez* Tiran.

B b

Ardacher II. fils de Sapor.

Verram I.

Isdegerde I.

Verram II. *Voiez* Verram I. Roi d'Armenie.

Isdegerde II. grand persécuteur des Chrétiens.

Suivent ceux qui ont été en même-temps Rois de Tartarie & de Perse ; c'est la seconde race.

Mangokam. *Voiez* Haïton I. Roi d'Armenie.

Abaga. *Voiez* Leon II. Roi d'Armenie.

Argon, fils d'Abaga. La même.

Cassan. *Voiez* Haïton II. Roi d'Armenie.

Troisième Race des Rois Persans modernes.

CHA-ISMAEL I. mort en 1526.

Cha-Thamaz, son fils, mort en 1573.

Cha-Ismaël II. son fils, mort en 1576.

Cha-Coudaband, dit Mahomet, son frère.

Cha-Abas-le-Grand, regne en 1580. défait les Turcs, & reprend sur eux les villes & provinces de Naktchivan & de Tauris en 1603. Reprend Erivan sur les mêmes, 1604. Transporte en Perse des colonies d'Armeniens, de Tauris, d'Erivan & du vieux Julfa, 1605. Prend de nouveau

les villes de Gangia, Chamaki, la Georgie, 1607. Candabar & l'Isle d'Ormus en 1622. Babylone ou Bagdat en 1624.

Et ce victorieux Prince meurt enfin en la Province de Ferabat en 1629.

Cha-Sefi I. neveu du Grand Abas en 1637. Il reprend Erivan, dont le Sultan Aurat s'étoit emparé en 1636. Il perd Bagdat, que le même Sultan reprend sur lui en 1638. Il meurt en 1642.

Cha-Abas II. ou le Petit, reprend Candabar en 1648; il se rend maître du Royaume de Kaket en Georgie; il chasse d'Isphahan les colonies Armeniennes, qui de son consentement se bâtissent le nouveau Julfa.

Cha-Sefi II. son fils.

Cha-Ismaël III.

Cha-Soliman.

Cha-Husseïn envoie une fameuse ambassade en France à Louis-le-Grand quelques années avant la mort de ce Monarque.

C'est ici que doit avoir sa place la relation de la révolution de Perse que Meriveiz a commencé en déthrônant Cha-Husseïn, & que vient de terminer Cha-Esreff, qui est aujourd'hui paisible possesseur du Royaume de Perse, après le traité de paix qu'il vient de conclure avec le Grand Seigneur. Ce que j'en ai dit au commencement de cette histoire ne mérite de creance qu'aurant

B b ij

qu'on en peut donner aux journaux, aux gazettes & aux compilateurs des nouvelles. je renvoie mes Lecteurs à l'histoire exacte de ce grand événement, que va, dit-on, donner au Public un François qui a été long tems à Constantinople, d'où il a été à portée de s'instruire au vrai, & qui travaille aujourd'hui à Paris sur cette révolution.

Il est tems à présent de voir sortir de Perse notre Missionnaire en Compagnie de M. Michel, Ambassadeur de France en la Cour de Perse; mais son ambassade est un trait d'histoire trop considerable pour n'en parler pas avant le retour de notre Missionnaire en France.

Ambassade extraordinaire que le Roi Louis XIV. envoie à Cha-Hussein, Roi de Perse, en l'année 1707. & 1708.

Il y avoit long-tems que Louis-le-Grand, Roi de France, méditoit d'envoyer un Ambassadeur à la Cour de Perse. Le motif de l'ambassade étoit d'établir un commerce entre les deux Nations, & sur-tout d'appuyer de son autorité royale les Missionnaires qui travailloient en Perse & en Arménie, à la conversion d'un nombre infini de

Schismatiques, répandus dans ces vastes contrées : car l'intérêt de la Religion est un point de vûe que ce grand Prince n'a jamais perdu jusqu'au dernier moment de sa longue & glorieuse vie.

Pour réussir dans un dessein si important, il jetta les yeux sur M. Fabre, Marfellois, établi depuis long tems à Constantinople. Il s'y étoit distingué d'abord par un commerce aussi heureux, qu'il étoit étendu dans toutes les Echelles du Levant, mais beaucoup plus ensuite par la connoissance qu'on y eut de son mérite, de son génie extraordinaire, de son habileté dans les affaires, de ses manieres gracieuses & engageantes qui lui acquirent un crédit infini parmi les Grands de la Porte, & qui le firent nommer par le Roi Agent de France; commission dont il s'acquitta avec tout l'honneur imaginable, & qui fut bientôt suivie de celle d'Ambassadeur en la Cour de Perse.

M. Fabre, revêtu de ce caractère, comprit aisément, par la connoissance qu'il avoit du génie Turc, que pour réussir dans son ambassade il falloit la tenir secrète, sachant parfaitement que si elle venoit à s'éventer, la jalousie des Turcs ne manqueroit pas de mettre tout en œuvre pour en rompre les mesures & la faire échouer :

B b iij

jusqu'à lui fermer à lui-même le passage en Perse. Pour se précautionner contre cet accident, dont le danger n'étoit que trop réel, il partit pour Alep avec peu de suite, & comme Marchand particulier. Cela lui facilita le moyen de faire passer avant lui plusieurs balots, où étoient renfermez les magnifiques présens que Louis XIV. envoioit au Roi de Perse, & qui arriverent heureusement à Erivan sous le nom d'effets appartenans à un Marchand François qui devoit les suivre de près.

Malgré toutes ces précautions les Turcs eurent, je ne sçai comment, de violens soupçons que ce prétendu Marchand ne fût un véritable Ambassadeur : ils formèrent mille difficultez à son passage ; ils le mirent long-tems en arrêt à Alep, & ce ne fut qu'à force d'argent, & après avoir essuié bien des avanies, qu'il se tira de leurs mains, qu'il sortit des terres du Grand Seigneur, & qu'il se rendit enfin à Erivan, première ville de Perse, sur les frontieres des deux Empires.

Le trop long séjour que fit M. Fabre à Erivan lui fut fatal ; il eut le malheur de s'y brouiller avec le Kan ; ce Gouverneur prévoiant que si l'Ambassadeur arrivoit à Ispahan, il ne manqueroit pas de porter ses plaintes au Roi contre lui, trouva moyen de

s'en défaire par le poison, qu'il lui fit donner dans une prise de café.

La nouvelle de cette mort jetta la consternation parmi toute la Chrétienté d'Ispahan : les gens de la suite de l'Ambassadeur se dissipèrent & reprirent le chemin, les uns d'Alep, les autres de Constantinople, tandis qu'une grande partie des présens du Roi fut la proie de l'avarice du Kan & de ses Officiers.

Dès que M. de Feriol, Ambassadeur de France à la Porte fut informé de la funeste mort de M. Fabre, il crut qu'il étoit de son devoir d'envoyer promptement des gens affidés à Erivan, pour recueillir ce qui avoit appartenu à l'Ambassadeur, & pour sauver ce qui pourroit rester des présens du Roi. Il choisit pour cela M. Michel, Marfellois, son Secrétaire, qui à l'âge de vingt-huit ans avoit déjà toutes les qualités nécessaires pour bien conduire une affaire aussi importante & aussi délicate qu'étoit celle dont il s'agissoit. Il partit donc de Constantinople vers le commencement de l'année 1708 muni de tous les passes-ports nécessaires pour passer sûrement par la Turquie, & pour s'acquitter de sa commission auprès du Kan d'Erivan.

Tandis que M. Michel faisoit son voyage de Perse, M. de Feriol, sans perdre de

tems, écrivoit en France pour informer le Roi de tout ce qui s'étoit passé; & comme il connoissoit parfaitement le mérite & l'habileté de son Secrétaire, il supplioit Sa Majesté de le nommer pour continuer l'ambassade de feu M. Fabre, & d'envoyer les lettres de créance qui fissent foi que M. Michel étoit envoyé de sa part en qualité de son Ambassadeur au Roi de Perse. Les lettres furent expédiées, M. de Feriol les fit tenir à M. Michel, qui s'étoit déjà rendu à Erivan, & qui aiant fait sa suite & son train, fit voir au Kan les lettres de Louis XIV. pour le Roi de Perse, fut reconnu pour Ambassadeur. Le Kan lui assigna en cette qualité un thayn de cent écus par jour.

Le nouvel Ambassadeur arriva au mois de Mai au fauxbourg d'Isphan. Dès que notre Missionnaire, Supérieur de la Mission, le scut arrivé, il alla d'abord lui rendre ses devoirs; & dès cette première entrevûe ils se trouverent l'un & l'autre si assortis d'inclination, qu'il se forma dès-lors entr'eux une liaison d'amitié très-étroite, qui s'entretint par le commerce très-fréquent qu'ils eurent ensemble tout le tems que dura l'ambassade, & sur-tout par le voiage d'onze mois qu'ils firent avec une parfaite union dans leur retour de Perse en Europe.

Le Pere , qui ne perdit rien de tout ce qui se passa dans cette ambassade , protesta , à l'honneur de M. Michel , que de tous les Ambassadeurs qu'il a vûs à Isphahan l'espace de quatorze ans , il n'y en a eu aucun qui ait été ni si honoré , ni si distingué du Roi & de toute sa Cour que l'a été M. Michel. Le Roi le stima & l'aima dès qu'il le vit ; il eut même la bonté de lui dire qu'il l'aimoit : aussi obtint-il de Sa Majesté tout ce qui étoit porté dans sa commission , soit pour l'avantage de la Religion , soit pour celui du commerce entre la France & la Perse. Mais ce qui doit encore paroître plus extraordinaire & plus obligé de la part du Roi , c'est que non content d'aimer M. Michel , il voulut encore que tous les Grands de sa Cour l'aimassent comme lui , & lui marquassent leur estime & leur amitié , ce qu'ils firent à l'envie l'un de l'autre par les somptueux festins où ils le régalerent , & par les présens magnifiques qu'ils lui firent.

L'Athmadoulet ou le Grand-Visir l'ayant un jour invité à un grand repas , ordonna que tout fût servi en porcelaines les plus fines du Japon & de la Chine. L'Ambassadeur ne put s'empêcher de donner quelques marques de chagrin : il ne mangeoit pas , & son air sérieux fit assez sentir au

Visir qu'il n'étoit pas content ; & lui aiant fait demander par l'Interprête pourquoi il ne mangeoit pas ; après quelque difficulté que fit l'Ambassadeur de s'expliquer : C'est peu connoître , dit-il , la grandeur du Maître que j'ai l'honneur de représenter , que de traiter son Ambassadeur en vaisselle de terre , après qu'on a traité, il y a quelques jours , un Ambassadeur d'Hollande en vaisselle d'or : Monsieur , lui répondit le Visir par l'Interprête , il y a si peu de tems que vous êtes en cette Cour , que vous n'avez pû encore en connoître les usages parmi nous ; servir en porcelaines , c'est ce qui est plus honorable & plus noble que de servir en or. J'ai prétendu par-là vous marquer que l'estime & le respect que nous avons pour votre grand Roi l'emporte sur la consideration avec laquelle nous regardons les autres Princes de l'Europe : vous venez d'être servi en porcelaines , demain vous le serez en or , si vous voulez bien accepter un second repas auquel je vous invite. Cette réponse du Ministre , & l'air gracieux dont il l'accompagna , satisfit pleinement l'Ambassadeur , & tout se passa de part & d'autre en démonstration de la plus sincere amitié.

Le Roi le combla d'honneur en la dernière audience qu'il lui donna, lui accordant

le plus gracieusement du monde, & sans aucune réserve, tout ce qu'il étoit venu lui demander en faveur de la Religion & du commerce. Entre les présens magnifiques qu'il lui fit, il lui donna, par une distinction spéciale, un sabre enrichi de tout ce qui est de plus précieux, & un cheval, dont tout le harnois étoit ou d'or, ou chargé d'or. Comme c'étoit son audience de congé, & que le premier Ministre devoit, selon la coûtume, mettre sur la tête de l'Ambassadeur la lettre du Roi à Louis XIV. le Roi, pour lui donner jusqu'à la fin des marques de sa bienveillance royale, voulut qu'on se relâchât de cette formalité, & que la lettre lui fût donnée en main.

M. Michel se retira après une très-profonde reverence, charmé des bontez du Monarque, & il fixa son départ au 29. d'Octobre de l'an 1708. Les préparatifs se firent quelques jours auparavant, pendant lesquels il pressa fort notre Missionnaire d'être du voiage, & lui fit les offres les plus obligantes pour l'y engager, ce qui ne contribua pas peu à le déterminer.

Mais ce qui acheva la détermination de notre Missionnaire, c'est que son absence lui parut ne devoir apporter aucun préjudice à la Mission, où il laissoit trois excellens Ouvriers qui sçavoient la langue

Armenienne. D'ailleurs il avoit achevé plusieurs ouvrages en Armenien, très-utiles non-seulement à la Nation, mais aux Missionnaires, qui dans la suite y viendroient travailler. Il s'agissoit de les faire imprimer à Rome, & il sçavoit que cela se feroit aux frais de la Congrégation de la Propagande, mais qu'il falloit que lui-même allât présider à l'impression : tout cela joint aux avantages de la compagnie d'un Ambassadeur, auquel il serviroit d'Aumônier, & qui lui feroit faire un voyage de plus de quinze cens lieues commodément & sans aucune dépense : tout cela, dis-je, lui fit croire qu'il ne devoit pas manquer une occasion si favorable. Il ne laissa pas de sentir beaucoup de peine à quitter son cher troupeau, que la nouvelle de son départ faisoit fondre en larmes, & qu'il ne consolâ qu'en lui promettant de revenir à Ispahan. C'étoit effectivement sa résolution ; il avoit pris pour cela toutes ses mesures : mais comme il n'appartient qu'à Dieu de disposer des événemens, & que les Supérieurs sont les interprètes de ses saintes volontez, ils arrêterent notre Missionnaire dans la province de Champagne, ne jugeant pas qu'un homme de son âge, dont les incommoditez étoient devenues considerables, fût en état de faire tout de nouveau un si long & si pénible voyage.

*Seizième Voyage , retour de notre
Missionnaire d'Ispahan en France.*

C'EST ici que notre Missionnaire me permettra bien d'abrégé ce qu'il dit amplement de son retour , pour éviter les redites , & pour épargner au Lecteur l'ennui que ne manqueroit pas de lui donner un détail de chaque jour ; où il ne verroit rien de nouveau ni d'assez curieux pour lui faire plaisir ; je n'omettrai cependant rien de tout ce que je trouverai ou agréable , ou important :

M. Michel avec le Pere partirent donc d'Ispahan le 29. d'Octobre de l'an 1708. Ils furent accompagnez pendant tout ce premier jour d'un nombreux cortége , non-seulement des Frans , mais des principaux Persans & Armeniens , à qui le Roi avoit ordonné de donner à l'Ambassadeur cette marque de distinction. M. Michel n'ayant pû obtenir d'eux qu'ils retournassent à Ispahan ce jour-là , il les y contraignit le lendemain , en les remerciant avec toute la politesse imaginable , de l'honneur qu'ils avoient bien voulu lui faire , & leur témoignant l'éternelle reconnoissance qu'il

conserveroit pour toutes les bontez dont il avoit plû à leur grand Roi de l'honorer.

Depuis le 30. d'Octobre jusqu'au 24. de Novembre le voyage fut heureux, & il ne s'y passa rien de fort remarquable, sinon des honneurs extraordinaires qu'on fit à l'Ambassadeur de France, tandis qu'il fut sur les terres de Perse. Mais étant le 24. à Diamalava il reçut un exprès dépêché par les Jesuites de Julfa, pour lui donner avis d'une avanie faite aux Armeniens, où l'on avoit enveloppé les Francs; en voici l'occasion. Le Roi se promenant dans un de ses jardins près de Julfa, entendit le bruit de plusieurs petites cloches qu'on sonnoit dans une Eglise Armenienne, & le chant des Prêtres qui faisoient les Prieres à hautes voix; il donna ordre sur le champ qu'on enlevât toutes ces clochettes des Eglises Armeniennes, & que le Service s'y fit d'un ton plus bas. L'ordre du Prince ne regardoit que les Armeniens; la jalousie le fit étendre jusques aux Francs, & on obligea les Missionnaires de dépendre leur cloche: ils représentèrent que la leur servoit pour la porte ou l'entrée de la maison, sur quoi on la leur laissa, mais à condition qu'on ne la sonneroit point pour appeler le monde à l'Eglise.

Sur cette nouvelle l'Ambassadeur écrit au

Premier Ministre une lettre vive , mais toujours respectueuse à l'égard du Roi : voici la substance de la lettre.

J'apprens , Monsieur , qu'on a fait une avanie aux Francs , & nommément aux Missionnaires de Julfa ; je ne sçauois me persuader que cela se soit fait de l'autorité du Roi , dont je sçai les bontez , & qui m'a fait la grace de me promettre sa protection pour eux : mais s'il y a eu quelque ordre qui déroge à l'assurance qu'il m'a donnée , il faut qu'on ait surpris Sa Majesté. L'amitié que vous m'avez témoignée , Monsieur , me fait espérer que vous lui en parlerez incessamment ; que vous le ferez expliquer sur son ordonnance ; & que si elle comprend les Francs & les Missionnaires , vous le porterez à la faire plus favorable aux Francs & aux Missionnaires , de sorte qu'on sçache qu'elle ne regarde nullement ni eux , ni leur Eglise. Mais si ce que j'ai lieu de ne pas craindre , les mauvais conseils prévaloiént sur l'esprit du Roi , & qu'il cessât de protéger , dans le point dont il s'agit , ceux que mon Maître lui a recommandé par ma bouche & par ses lettres , je serois obligé , malgré moi , de vous dire , (ce que je serois au désespoir de faire) c'est que je supprimerois ou que je remettrois entre les mains du Kan celles du Roi de Perse ,

- » n'osant jamais présenter de sa part à l'Em-
- » pereur de France des lettres qui ne con-
- » tiendroient que des paroles, & qui seroient
- » contredites par des effets contraires

La lettre eut tout le succès que l'Ambassadeur s'en étoit promis ; & le Roi, jaloux de sa parole royale, déclara que son intention n'avoit nullement été d'envelopper ni les Francs, ni les Missionnaires, ni leurs Eglises, dans la défense qu'il avoit faite, & que sa volonté étoit qu'ils jouissent de leurs privilèges & de leurs exemptions ordinaires.

Le premier de Décembre l'Ambassadeur arriva à Tauris, & voulut loger chez les Peres Capucins ; notre Missionnaire eut la consolation de dire la Messe le lendemain en leur Eglise ; & comme c'étoit le premier jour de l'Avent il y prêcha devant une nombreuse assemblée d'Armeniens, attirés par la solennité du jour, & par la présence de l'Ambassadeur. Il envoya de là deux raghams que M. Michel avoit obtenu du Roi en faveur de la Religion & de la Mission de Chamaki, dont voici la teneur.



*Ragham ou commandement du Roi ,
adressé au Kan du Royaume de
Sirvan pour la Mission de Chamaki.*

Au lieu du Cachet du Roi , où il est écrit :
*Au nom de Dieu , moi son serviteur , Roi
du Royaume , SULTAN HUSSEIN.*

VOICI notre commandement , à qui
 tous nos Sujets doivent obéir. Que le Lieu-
 tenant Gardien des saints Tombeaux , grand
 Juge , très-éminent , plein de grandeur &
 de belles occupations , très-insigne Ministre
 de la Couronne , honoré des titres susdits ,
 Vice-Roi , Fath Ali Kan , notre Compagnon ,
 Dépositaire des Sépulcres , très-éclairé des
 Rois qui ont connu Dieu , sans tache , sans
 péché , Grand Veneur & Gouverneur du
 Chirvan , honoré des graces que le Roi lui
 fait : Sçachez que maintenant l'Ambassadeur
 de l'Empereur de France , dont le Thrône
 est très-élevé , Nous a représenté que les
 Vartabieds & les autres Armeniens , qui
 demeurent à Chamaki , font de la peine
 & inquietent les Peres , prêchant & criant
 contre eux , & qu'il Nous a supplié qu'on
 modere , qu'on rende modeste , qu'on châtie ,
 qu'on banisse même des provinces les Ar-
 meniens susdits.

„ Nous, aiant égard à la supplicque de l'Am-
 „ bassadeur, ordonnons que quand cet ordre
 „ vous sera arrivé, & que vous aurez yû &
 „ connu que les plaintes susdites sont justes,
 „ & que les Armeniens ont tort & ont fait
 „ de la peine aux Peres, vous les châtiez,
 „ vous les modererez, vous les rendrez mo-
 „ destes, & les banirez même de la province,
 „ & ne permettrez plus que les Armeniens
 „ fassent de la peine aux Peres; & s'ils le
 „ font, vous prendrez d'eux une amende,
 „ afin que dans la suite ils fassent amitié
 „ avec eux, & avec ceux qui viennent chez
 „ eux, & que jamais plus ils ne les inquietent.
 „ Que personne ne s'oppose à l'exécution de
 „ ce présent commandement, tous devant
 „ sçavoir que c'est leur obligation d'y obéir.

Je ne rapporte pas ici le second com-
 mandement, dont on peut juger par le
 premier; il me suffit de dire qu'il ne s'en
 peut donner un plus favorable à la Reli-
 gion, & plus efficace pour maintenir les
 Missionnaires dans une parfaite liberté de
 faire tranquillement toutes leurs fonctions
 dans toute la Perse, & cela par la consi-
 dération qu'a le Roi de Perse pour l'Em-
 pereur de France, qui les lui a recomman-
 dez.

De Tauris M. Michel en dix-neuf jours.
 se rendit à Eriyan : dès que le Kan sçut

qu'il s'en approchoit, il envoya au devant de lui un de ses principaux Officiers avec un corps de cavalerie de cent Maîtres, & voulut que les principaux Armeniens se joignissent à la troupe pour aller à sa rencontre. Il fut reçu du Kan avec toute sorte de distinction, & logé, comme il l'avoit souhaité, dans le célèbre Monastere du Patriarche. Dans l'audience qu'il donna à l'Ambassadeur, dès l'entrée de sa salle il se leva pour lui faire honneur, & lui donna la main, ce qui surprit toute l'assemblée, ce Vice-Roi n'en usant jamais ainsi à l'égard de personne.

D'Erivan M. Michel se voyant sur le point d'entrer en Turquie, ne laissa pas d'avoir quelque inquiétude, il falloit passer par Erzerom, dont le seul nom effraioit notre Missionnaire; & l'Ambassadeur, quoiqu'il cessât d'avoir ce caractère respectable à la sortie de Perse, avoit sujet de craindre que les Turcs ne s'apperçussent qu'il en eût été revêtu, & que la jalousie qu'ils ont de voir des Princes de l'Europe envoyer des ambassades en Perse, ne leur donnât occasion de lui faire de avanies. Ce qui redoubloit encore sa crainte, fut une lettre qu'il reçut de M. de Feriol, Ambassadeur de France à la Porte, qui lui écrivoit qu'ayant demandé au Grand Visir

un passe-port pour un Gentilhomme François qui revenoit de Perse, il l'avoit refusé. Le Kan d'Erivan, qui le vit en peine, voulut encore, pour lui marquer son estime & son amitié, le tirer d'embaras ; il se chargea d'écrire en sa faveur au Bacha d'Erzerom, son ami, & souhaita que Monsieur Michel lui-même dictât la lettre. Le Bacha n'eut pas plutôt reçue, qu'il pria le Pere Ricart, pour qui il avoit de la considération, d'écrire à Erivan que le Gentilhomme François pouvoit avec toute sa suite venir librement à Erzerom, & qu'il y seroit reçu avec tout l'honneur qu'il méritoit. Le Bacha, en considération du Kan, tint sa parole ; il encherit même sur ce que le Missionnaire avoit écrit de sa part ; car outre qu'il lui fit préparer un magnifique logis pour lui & pour son monde, & qu'il ordonnât aux Douaniers Collecteurs du caratch de n'avoir rien à démêler ni avec lui, ni avec ses gens, il lui envoya un Aga avec une quinzaine de cavaliers pour aller le prendre à Erivan, & l'amener en toute sûreté à Erzerom. On doit juger de la politesse de M. Michel, qui n'omit rien de tout ce qu'il put faire pour témoigner au genereux Kan & au Bacha, son ami, sa parfaite reconnoissance. Il ne laissa pas d'être inquieté à Kars par les

Douaniers & les Collecteurs ; on en fut quitte pour quelques sommes que l'Ambassadeur aima mieux qu'on païât que de faire du bruit.

De Kars en quatre jours on arriva à Erzerom : dès que l'Ambassadeur eut mis pied à terre, quatre Chaoux ou Officiers du Bacha le vinrent saluer de sa part, & le conduire au logis qui lui avoit été préparé. Les Douaniers à la vérité parurent ; mais celui qui étoit leur maître les voyant ouvrir un des balots, leur défendit de toucher à rien ; c'est l'exécution de l'ordre qu'avoit donné le Bacha. Il fit prier l'Ambassadeur de venir à l'audience habillé à la Françoisé, ce qui se fit, & tout se passa entr'eux avec toutes les démonstrations d'honneur & d'amitié.

Quelque satisfaction qu'eût le Pere, de voir M. Michel tiré honorablement d'affaire, du plus loin qu'il apperçut la ville d'Erzerom, il se sentit le cœur serré, & un frissonnement se saisit de tout son corps. Il se rappella l'état si florissant où il avoit vû cette Mission ; les prodiges de zele & de ferveur, dont il avoit été témoin, le courage & la fidélité qu'avoient fait paroître dans les persécutions tant de généreux confesseurs de Jesus-Christ ; c'étoient des tems passez, le troupeau de Jesus-Christ étoit la

plûpart dispersé. Notre triste Missionnaire n'osoit paroître dans les rues , ni arrêter les yeux sur ceux qui passoient auprès de lui , de peur d'y reconnoître ou des Chrétiens apostats , ou des fideles dans l'oppression. Le Pere Ricart cependant ne laissoit pas de conserver les précieux débris de cette Chrétienté affligée ; il avoit même la consolation de faire de nouveaux neophytes & quelques nouvelles conquêtes. La réputation qu'il s'étoit faite par la médecine , souvenoît encore la Mission ; & comme il étoit appuié de l'autorité des principaux Mahometans , il y faisoit des fruits d'autant plus sûrs , qu'ils se faisoient secrètement & sans éclat. Enfin après avoir passé six jours à Erzerom , l'Ambassadeur prit congé du Bacha , qui lui donna le même Aga & la même escorte qui étoit venu le prendre à Erivan.

On partit donc d'Erzerom le 10. de Février , & le 26. du même mois on arriva à demie lieue de Tocat, où l'on n'entra point ; c'est une ville cependant qui mérite bien d'être vûe : on la regarde comme une des plus considerables de l'Amasie, qui est une des quatre provinces qui font le partage & la division de l'Asie mineure. Elle est située à l'entrée d'une belle plaine , qui s'étend vers l'Occident sur environ six lieues

de longueur & une de largeur. Tocat ne cede ni à Tauris de Perse, ni à Lyon de France, en grandeur, en richesses, en commerce, & c'est comme le centre où les caravanes se rendent de Perse à Constantinople, & de Constantinople en Perse. Il est peu de pays, même en Europe, qui soit plus fertile & plus beau; on y fait un vin rouge excellent, qu'on ne peut gueres mieux comparer qu'au tintot.

On quitta cette agréable contrée le 27. & l'on gîta à Terkal, petite ville située dans une autre plaine aussi délicieuse que celle de Tocat: on y fut très-bien reçu par le Seigneur du lieu appelé Hadgi-Mustafa, autrefois insigne voleur, & devenu un fort honnête homme, depuis que le Grand Seigneur, pour arrêter ses brigandages, lui donna la Seigneurie de Terkal: il logea chez lui M. Michel, & deffraia toute sa suite. On campa le 28. à un caravanfaras à trois lieues d'Amasié, capitale de la province de même nom, d'où l'on sortit le 2. de Mars.

On passa le 3. par un village du domaine de Mustafa, dont je viens de parler, & de là, après une marche d'onze heures, on arriva le 4. à Osmantgik, c'est une ville qui s'étend au tour d'un grand rocher, dont le bas est arrosé d'une rivière qu'on

passé sur un pont de pierre de quinze arcades. M. Michel avec tout son monde étant entré dans la ville avoit fait mettre les chevaux dans des écuries, où des Turcs avoient déjà mis les leurs ; cela donna occasion à une grosse querelle , & l'on en seroit venu aux mains , si M. Michel ne l'eût terminée par sa douceur & sa sagesse.

Le 5. le 6. & les jours suivans , on marcha en bon ordre & bien armé dans des chemins les plus dangereux de toute l'Anatolie par les bandes de voleurs qu'on y trouve d'ordinaire : la caravane tint si bonne contenance , que pas un de ces brigans n'osa paroître.

Le 17. après avoir passé par différens villages Turcs , on entra dans un pays bas & marécageux , où les chemins étoient si mauvais , qu'il fallut dix heures de marche pour faire six petites lieues. Dans un endroit, d'où l'on n'auroit pû se tirer , on avoit été obligé de faire au moins un méchant pont de bois de près d'une demie lieue ; mais si étroit , que deux cavaliers de front pouvoient à peine y passer ; & comme ce pont n'avoit pû se pratiquer en ligne droite , une caravane qui s'y engage en un bout ne pouvant appercevoir ce qui se passe à l'autre bout , deux caravanes peuvent se rencontrer vers le milieu ; c'est ce qui arriva

à nos Voyageurs. Ils se rencontrèrent tête à tête au milieu du pont avec une caravane qui venoit de Constantinople. Il n'étoit pas possible ni à l'une, ni à l'autre de tourner bride, tant le pont étoit étroit; c'étoit une nécessité que l'une ou l'autre se jettât dans le marécage pour laisser passer l'autre. La dispute fut vive & longue, & l'on en seroit venu aux mains, si la troupe de M. Michel, étant la plus forte, n'eût obligé l'autre de céder le passage, & pour cela de se jeter à bas du pont à droite & à gauche dans l'eau & dans la boue jusqu'aux genoux.

A une demie lieue du gîte on trouva un autre pont de bois, mais plus large & plus commode, sur lequel on passa la riviere de Zagari, appelée dans les cartes anciennes Sangarius; c'est la plus grande riviere de l'Anatolie; son cours est du Midi au Septentrion, où elle se décharge dans la mer noire.

Le 18. on campa à une lieue d'Ismit ou Isnich, c'est l'ancienne Nicomedie, & on la traversa le 19. sans y essuier, comme on avoit sujet de l'appréhender, nulle avanie de la part des Commis de la douane. M. Michel y trouva deux Janissaires que M. de Feriol, Ambassadeur de France à la Porte, lui avoit envoie, & qui étoient

C c

venus en caïque le long du Golphe. Nicomedie étoit autrefois la capitale de la Bithynie ; elle est bâtie en formé d'amphithéâtre , & s'étend jusques sur le bord du Golphe. A la sortie de la ville on voit dans le cimetiére des Armeniens le tombeau du Kours ; c'est le nom que les Turcs avoient donné au Prince Tekeli : il avoit été , ainsi que je l'ai dit ailleurs , relegué par le Grand Seigneur à Nicomedie , où il mourut bon Catholique entre les mains du Pere Braconnier , Jesuite , dont Dieu se servit pour sa conversion.

La caïque qui avoit porté les deux Janissaires attendoit sur le bord de la mer , à trois lieues de Nicomedie ; M. Michel y fit embarquer trois ballots de ce qu'il avoit de plus précieux , avec ordre aux Janissaires de les faire transporter secrètement & de nuit au palais de l'Ambassadeur.

On campa cependant à un caravanaras appelé Herekié , sur le bord de la mer ; le 20. on gîta à un village nommé Cartel , mêlé partie de Turcs , partie de Grecs ; & le 21. cinq mois environ depuis le départ d'Isphahan , M. Michel & notre Missionaire arriverent à Scutari ou Scutaret en Asie , faubourg de Constantinople , qui n'en est séparé que par un petit trajet de mer. Ils s'y embarquerent & vinrent prendre

terre à Galata ; on ne pouvoit rien de plus heureux , c'étoit le commencement du printems , le premier jour de l'an chez les Turcs, la Fête de l'Eglise des Jesuites & de leur Mission de Galata , dédiée à saint Benoît.

Ce fut un effet sensible de la Providence qu'ils eussent traversé une bonne partie de la Turquie sans aucun accident fâcheux ; car ils avoient sujet de craindre que les Turcs , jaloux de l'Ambassade que M. Michel venoit de faire en Perse , ne lui cherchassent querelle sur la route. Le prétexte étoit spécieux , & le mal qu'il y avoit lieu d'appréhender lui seroit arrivé , si les ordres du Grand Visir avoient été promptement exécutez. Ce Ministre , irrité de ce que le Gentilhomme François osoit revenir de la Perse par la Turquie , après le refus qu'il avoit fait à M. de Feriol d'un passeport qu'il avoit demandé pour son retour , avoit envoyé des ordres pressans aux Bachas & aux Gouverneurs des provinces par où M. Michel devoit repasser , de l'arrêter lui & sa suite en quelque endroit qu'on le trouvât ; & comme il jugeoit bien qu'Erzerom seroit sur son passage , il avoit dépêché un exprès au Bacha de la ville , avec ordre de l'y mettre aux arrêts avec tous ses gens ; mais heureusement l'exprès n'arriva à

C c ij

Erzerom que bien du tems après que Monsieur Michel en fût sorti.

M. de Feriol sçachant le dépit qu'avoit le Grand Visir , de voir toutes les précautions inutiles , & le danger qu'il y avoit qu'il ne fist éclater son ressentiment contre M. Michel , qu'il avoit , pour ainsi dire , entre ses mains , fit un de ces coups hardis qui sied bien à un Ministre de France à la Porte. Le premier d'Avril , qui étoit le lendemain de la Fête de Pâques , allant entendre la Messe en compagnie de Monsieur Michel chez les Dominicains Italiens , qui sont sous la protection de la France , il traversa les rues de Pera avec un cortége de trois cens personnes toutes bien armées. Ce qui lui fit encore redoubler son attention , fut un accident qui arriva fort à contre-tems : Quatre Esclaves aiant trouvé le moien de se sauver du Bagne du Grand Seigneur , le Grand Visir & le Capitan Bacha avoient , disoit-on , ordonné de se saisir de tous les François qui paroïtroient dans les rues , sur le soupçon que quelques-uns de la Nation avoient eu part à l'évasion de ces Esclaves : d'ailleurs on apprit que M. de Torcy , Ministre de France pour les affaires étrangères , avoit refusé l'audience à l'Aga Turc , sur ce qu'il n'avoit des lettres

de créance ni du Grand Seigneur, ni du Grand Visir, mais seulement du Capitain Bacha, qui ne manquoit pas d'en être irrité; mais la réconciliation qui se fit entre lui & M. de Feriol termina toutes les affaires.

M. Michel & notre Missionnaire jugerent à propos de se servir de cette favorable conjoncture pour sortir de Constantinople & continuer leur voyage : après avoir donc disposé toutes choses, ils s'embarquerent le 24. d'Avril, & ils eurent d'abord un calme si opiniâtre, qu'à peine purent-ils, après quatre jours, arriver à l'Isle de Marmora. Le 28. on jetta l'ancre aux Dardanelles, pour y être, selon la coutume, visité par les Commis. Le 29. on prit terre à Abidos; & après y avoir fait quelques provisions, on leva l'ancre & l'on arriva sur le midi à Tenedos; un vent contraire obligea d'y rester le 1. & le 2. de Mai. Le 3. on doubla le Cap Baba à la pointe la plus occidentale de l'isle de Metelin. La nuit du 3. au 4. on courut le golphe de Landimitrie, & le 5. on aborda à la ville & à l'isle de Scio, nommée par les Anciens Chius & Chios; les Turcs appellent la ville de Scio la petite Rome, c'est la plus riante & la mieux bâtie du Levant; elle a l'honneur d'avoir donné Homere, le plus célèbre des Poëtes Grecs,

on y voit encore sa maison : c'étoit autrefois la plus fameuse isle de l'Archipel, & la Mission la plus florissante qu'il y eût dans tous les États du Grand Seigneur : le zèle des Missionnaires y avoit eu tant de succès, que de près de cent mille ames qui habitoient l'isle, à peine y comptoit-on dix mille Mahometans.

Telle étoit l'isle & la ville de Scio, quand les Venitiens s'en rendirent les Maîtres. Les Turcs l'ayant reprise un an après, elle changea entierement de face : les Infideles, persuadez que les Sciotes eux-mêmes s'étoient livrez aux Venitiens, & par motif de Religion leur en avoient facilité la prise, les traiterent de la maniere la plus barbare ; ils chargerent les vaisseaux Turcs des dépouilles des maisons & des Eglises ; ils convertirent la principale en une Mosquée, & fermerent toutes les autres ; chasserent tous les Missionnaires, à la réserve de quelques-uns originaires de l'isle, auxquels ils permirent de rester chez leurs parens. Il n'y eut que la Chapelle du Consul François où l'on pût faire publiquement le Service Divin : c'est là où quatre Prêtres Sciotes Jesuites, & peu d'autres Missionnaires, soutenoient les restes de la Religion, & ne laissoient pas de faire des fruits assez considerables, les Chrétiens s'y assemblant les Fêtes & les

Dimanches pour y entendre la Messe, pour y recevoir les Sacremens & les instructions que leur faisoit regulierement le Chapelain Jesuite.

Après avoir séjourné à Scio deux ou trois jours, le vent étant de Tramontane ou du Nord, on se disposa le 10. à partir : le trajet qu'il y avoit à faire de Scio. à Marseille étoit très dangereux ; toute la Mediteranée étoit couverte de vaisseaux Corsaires Anglois, Hollandois, Napolitains, Espagnols, qui faisoient tous les jours des prises de bâtimens François, la seule France aiant toutes ces puissances ennemies sur les bras ; & ce ne fut que par une protection de Dieu sur Louis X I V. que cette formidable guerre fut terminée par une paix qui fit enfin honneur à la France. Mais avant qu'on eût mis bas les armes, soit qu'on prît sa route par l'isle de Malte ou par le détroit de Messine, on risquoit également : dans cette fâcheuse conjoncture la Providence qui a toujourns des ressources quand on se confie en elle, leur en fit trouver une, à laquelle ni M. Michel, ni le Pere, n'auroient jamais pensé : le Lecteur, à qui je vais raconter la chose, en sera lui-même étonné.

Il arriva au port de Scio, d'où n'étoit par encore partie une flote de huit sultanes

ou vaisseaux de guerre ; quatre étoient du Grand Seigneur , trois Algériens qui venoient de Constantinople , & une sultane , dont le Grand Seigneur faisoit présent au Bey d'Alger. Cette flote étoit commandée par Dgianum-Kodja , Vice-Amiral & ami de notre Ambassadeur de Perse. M. Michel à peine eut-il jetté l'ancre au port de Scio , que par une démarche d'honnêteté , fort extraordinaire dans un Turc , sur-tout à l'égard d'un Chrétien , il envoya un de ses Capitaines saluer M. Michel , avec un présent qu'il lui faisoit d'un quintal de biscuits. Le Commandant des quatre Barbaresques en usa de même à l'exemple du Vice-Amiral , & offrit à M. Michel de l'escorter jusques sur les côtes d'Afrique , s'il vouloit prendre sa route de ce côté-là. M. Michel ne balança point , il accepta avec beaucoup de reconnoissance l'offre obligeante que lui faisoit le Commandant Algerien : & le 20. de Mai , qui étoit le lendemain de la Pentecôte , tout mit à la voile. Le 21. l'Escadre de la Porte & d'Alger se trouva plus avancé que les deux voyageurs de plus de trois milles ; & pour n'en être pas tout-à-fait séparés , ils changerent leur barque , qui n'étoit qu'une lourde masse en un Pinque de Marseille qui se trouvoit au Port de Siras ; & qui étant très-bon voilier , pouvoit

les mettre en état de suivre les sultanes.

Siras est un gros village, & le seul qu'il y ait dans l'isle ; il est situé sur une montagne qui donne sur le Port, au haut de laquelle est la maison de l'Evêque : il est Catholique aussi-bien que toute l'isle, où il n'y a de Turc qu'un Vaivode pour recevoir le caratch des Chrétiens : les Peres Capucins y ont une Mission, & c'est par leur zele que la Religion s'y entretient. Pendant le séjour qu'ils y firent on pria M. Michel d'être le parrain d'un enfant qu'on baptesma dans l'Eglise Episcopale : la cérémonie se fit en Latin & selon le Rit Romain.

L'isle de Delos, si fameuse pour avoir eu autrefois le célèbre Temple d'Apollon, est voisine de celle de Siras, mais déserte & sans habitans.

Le Pinque aiant mis à la voile on passa entre Naxie à l'Orient, & Paros à l'Occident, & l'on vint faire eau à Trio; & comme on approcha de l'isle de Nio, ce fut-là que notre Missionnaire, toujours avec Monsieur Michel, commença de voir à plus de quinze lieues loin les torrens de feu & les nuées de fumée que vomissoit la nouvelle isle, sortie du fond de la mer à une lieue au sud de Santorin. Elle restoit à l'Orient de nos Voyageurs à quatre ou

Cc. v.

cinq lieues de distance. Dans cet éloignement la nouvelle isle ne paroissoit, à ce que dit notre Missionnaire, que comme un petit tertre sur la surface de la mer, mais il entendoit distinctement les bruits effroyables, qui, comme autant de tonnerres, sortoient de ces gouffres embrasez. En moins d'un quart-d'heure il en vit sortir dix ou douze fois des tourbillons de fumée, qui en un instant s'élevoient plus haut en l'air que les plus hautes montagnes.

Comme depuis le commencement des tems il est arrivé peu de chose de si surprenant que la nouvelle isle, que les abîmes de la mer ont enfantée, si je puis ainsi m'exprimer; le Lecteur sans doute me sçauroit mauvais gré, si j'ometois de rapporter ici ce qu'écrit dans la dernière sincérité notre Missionnaire, de la naissance & de l'accroissement de cette isle, selon la lettre qu'un Jesuite en écrivit de Santorin même à M. de Feriol, Ambassadeur de France à Constantinople, où il la lui communiqua, & selon la relation qui en fut faite depuis, & qui se trouve inserée dans le Livre intitulé *Mémoires des Missions des Peres de la Compagnie de Jesus dans le Levant*. J'ose assurer que ce que rapporte notre Missionnaire dans les siens, est pour le moins aussi exact & aussi fidele que ce que tout autre en a écrit.

*Digression curieuse sur la nouvelle Isle
sortie du fond de la mer , près de
Santorin l'an 1707.*

L'ISLE de Santorin ou Sant-Erini, ou de sainte Irene, qui en est la Patrone, est la plus meridionale des isles de l'Archipel, à cent mille de l'isle de Candie; elle a trente-six milles de tour, & sa figure est d'un fer à cheval. Elle étoit connue chez les Anciens sous le nom de Thera ou Theramene, déjà fameuse de leur tems par son golphe, qui avoit déjà fait éclore du sein de la mer une autre isle deux cens ans avant Jesus-Christ, & qui s'appelle aujourd'hui la Grande Cameni ou la Grande Isle-Brûlée; on la nomme la Grande, parce que l'an 1573. il en sortit une autre du même golphe plus petite que la premiere, ce qui lui a fait donner le nom de la Petite Cameni ou de la Petite Isle-Brûlée.

Ce fut dans le même golphe & entre ces deux isles brûlées que l'an 1707. le 23. de Mai à la pointe du jour on vit sortir de la mer la nouvelle isle dont je parle à une lieu de Santorin: sa naissance avoit été annoncée quelques jours devant, c'est-à-dire, le 18. par un léger tremblement de terre, causé sans doute par le mouvement

Cc vj

de cette masse énorme , qui commençoit à se détacher du fond , & à s'élever insensiblement vers la surface de l'eau.

Quelques Mariniers aiant apperçû du rivage un je ne sçai quoi qui sembloit flotter sur la mer , c'étoient les premières pointes de l'isle naissante , s'imaginèrent que ce pouvoit bien être les débris de quelques vaisseaux qui eussent fait naufrage ; & dans l'espérance d'en profiter , ils monterent sur leurs barques , & s'en approchèrent : mais voiant que c'étoit des masses de terre & des rochers qui s'élevoient à vûe d'œil , ils en furent effraiez , & à toutes rames ils rebroussèrent chemin vers Santorin , & par le récit qu'ils y firent du spectacle étonnant qu'ils venoient d'avoir , ils jetterent la terreur dans toute la ville. Quelques Santorins , plus curieux & plus hardis que les autres , voulurent voir par eux-mêmes ce qui en étoit ; & s'en étant approchez , sans qu'il parût aucun danger pour eux , ils mirent pied à terre , & allant de rochers en rochers , ils virent par tout la terre couverte de pierres blanches aussi maniables que du pain , dont elles avoient presque toutes la figure. Ils y trouverent encore une grande quantité d'huitres fraîches attachées dont ils se mettoient en devoir de remplir leurs barques : mais sentant ces rochers se

mouvoir & s'ébranler en s'élevant sous leurs pieds, saisis de fraieur, ils se rejeterent précipitamment dans leurs barques, & prirent la fuite. Cet ébranlement étoit le mouvement de l'isle qui s'élevoit, qui croissoit, & qui en peu de jours gagna plus de vingt pieds en hauteur, & plus de quarante en largeur; de sorte qu'au commencement de Juin elle surmontoit de trente pieds la surface de la mer, & pouvoit avoir cinq cens pas de circuit. Cependant son augmentation dans les cinq ou six jours suivans étoit presque insensible, on crut qu'elle étoit à son terme: ce qui paroissoit de l'isle étoit de figure ronde & d'une terre blanchâtre, ainsi qu'on l'a déjà dit, ce qui lui fit donner le nom de l'Isle-blanche.

Les agitations & les divers mouvemens, non-seulement de l'isle, mais des rochers détachés, qui tantôt s'élevoient au-dessus de la mer, tantôt s'y replongeoiént, faisoient plusieurs fois changer de couleur à l'eau du golphe qui paroissoit pendant quelques heures vertes, & puis ou jaune ou rougeâtre, selon les divers minéraux qui sortoient du fond de ces abîmes. Le soulfre étoit celui qui dominoit le plus, & à vingt milles avant dans la mer les eaux en étoient toutes teintes: le bouillonnement

des flots au tour de cette espece de grand écueil étoit extraordinaire ; une chaleur excessive s'y faisoit sentir à mesure qu'on en approchoit : toutes les côtes étoient couvertes de poissons morts, que les flots agitez pouffoient sur les rivages, & l'air étoit infecté d'une horrible puanteur qui se faisoit sentir jusques dans Santorin.

Tout le mois de Juin & la moitié de Juillet se passerent sans qu'il parût rien dans l'isle de plus considerable que ce que je viens d'en dire ; mais le 16. de Juillet la fraieur redoubla plus que jamais : vers le coucher du soleil on vit à soixante pas de l'isle-blanche une chaîne de dix-huit rochers noirs qui sortoient d'un endroit du golphe, où la mer étoit si profonde, qu'on n'avoit pû jusqu'alors ni la sonder, ni en trouver le fond. Ces dix-huit rochers, qui avoient d'abord paru un peu séparés les uns des autres, s'étant réunis, formerent une seconde isle qu'on appella l'Isle-Noire, & qui peu de tems après alla se joindre à l'isle-blanche.

Jusqu'alors on n'avoit encore vû ni feu, ni fumée ; ce ne fut qu'à la sortie des dix-huit rochers noirs que commencerent à s'élever des tourbillons de fumée, mêlez de langues de feu qui ne paroïssent cependant

encore que de nuit ; mais on entendoit en même-tems des bruits effroiables comme des tonnercs sou'terrains , qui paroïssent venir du centre de la nouvelle îlle formée des deux. Ce qu'on observa , c'est que la partie de l'îlle-blanche ne jetta jamais ni feu , ni fumée ; mais l'endroit de l'îlle-noire continua d'en vomir avec tant de violence , qu'on en vit les vomissemens jusques dans l'îlle de Candie , distante de l'îlle de Santorin de plus de trente-trois lieues.

Le feu croissoit à proportion que l'îlle-noire s'élevoit plus haut , & que les ouvertures qui s'y faisoient en plusieurs endroits , lui donnoient plus de passage.

La mer en devint plus troublée , le bouillonnement des eaux plus violent , & l'air toujours plus empesté , joint à la fumée que vomissoit l'îlle-noire , ôtoit presque la respiration des Santorins , dont tous les vignobles furent saccagez , sans qu'ils pussent y apporter aucun remede.

La nuit du premier au second jour d'Août on entendit un bruit comme si l'on eût fait une décharge de plusieurs coups de canon , & en même-tems on vit sortir du milieu d'un des fourneaux de l'îlle-noire deux lances de feu qui s'éteignirent en l'air. Les jours suivans le tintamare

devint plus furieux ; les coups de tonnerres dans le tems des plus grands orages n'ont rien de plus terrible , de sorte que les fenêtres & les portes de Santorin en furent la plûpart ou brisées , ou au moins fort ébranlées. On voioit alors voler en l'air des pierres d'une grosseur énorme & toutes rouges de feu, portées par l'impression que leur donnoient les feux souterrains à plus d'une lieue de distance. De la grande bouche du volcan sortoient comme des montagnes d'une fumée mêlée de cendres , qui , poussées par le vent , couvroient le pays d'alentour. Quelques tourbillons de ces cendres furent portez jusqu'à l'isle d'Anafi à plus de huit lieues de Santorin ; & une grêle de pierres médiocres tout embrasées tombant sur la petite Cameni , y faisoient voir une infinité de feux qui auroient fait un très-beau spectacle dans une conjoncture moins affreuse. C'étoit tous les jours de nouvelles scènes : après les fracas ordinaires on voioit tantôt comme des fusées-volantes qui partoient de la grande ouverture , tantôt comme des gerbes étincellantes , qui , après s'être élevées fort haut , retomboient en pluies d'étoiles sur l'isle-bleue , qui en paroïsoit toute illuminée.

Jusqu'en Janvier 1708. le fourneau ne

manqua jamais de jouer plusieurs fois le jour. Le 10. de Fevrier le feu, la fumée, les bruits souterrains, le bouillonnement de la mer, les élancemens des pierres brûlantes, l'ébranlement des maisons de Santorin, tout cela fut plus effroiable que jamais : ce fut encore pis le 13. d'Avril, jusques-là que les Santorinois ne pouvant plus distinguer la nouvelle isle à travers les feux, les cendres, la fumée, les rochers emportez qui remplissoient l'air, crurent pour le coup que la nouvelle isle avoit fauté.

Dans la suite, comme si c'eût été le dernier effort des embrasemens souterrains qui causoient ces fracas, tout s'appaisa insensiblement ; les coups de tonnerre étoient & moins éclatans, & moins fréquens ; le grand fourneau ne lançoit plus de si grosses pierres, le bouillonnement des eaux diminua, la mer reprit petit à petit sa premiere couleur, & l'on ne sentit presque plus rien de l'insupportable odeur dont on avoit été infecté dans tout le pays d'alentour. La fumée cependant devenoit toujourns plus abondante ; les pluies de cendres continuoient ; l'isle ne cessoit de croître, sur-tout du côté du Midi, & il sembloit que la nature travaillât à y former un très-bon port.

Le 15. de Juillet de la même année 1708. un Missionnaire Jesuite qui a donné de cette isle une relation encore plus détaillée que celle-ci, se servit de cette espece de tréve pour aller examiner cette isle de plus près. L'Evêque Latin de Santorin & quelques Ecclesiastiques de son Clergé voulurent être de la partie ; ils s'embarquerent sur une caïque bien calfatée, & tirèrent juste à l'endroit où il y avoit, à la vérité, encore de la fumée, mais où la mer ne bouillonneoit plus : à peine se furent-ils engagez dans cette fumée, qu'une chaleur étouffante les saisit ; ils mirent la main à l'eau, & ils la trouverent brûlante : cela les obligea de changer de route, & de tourner vers la pointe la plus éloignée des gouffres d'où sortoit la fumée pour mieux observer la nouvelle isle. Ils mirent pied à terre dans la grande Cameni, & trouverent que la nouvelle isle avoit deux cens pieds dans sa plus grande hauteur, dans sa largeur plus d'un mille, & au moins cinq mille de circuit. La curiosité les poussant plus loin, ils rentrèrent dans la barque pour s'approcher de la nouvelle isle, & s'il étoit possible, d'y faire une descente ; ils choisirent l'endroit où il leur parut qu'elle ne croissoit plus, & où jamais on n'avoit apperçû ni feu, ni fumée.

Arrivé à deux cens pas de cet endroit , qu'ils croioient fort sûr , & où ils pensoient qu'ils pourroient débarquer sans danger , ils remarquerent qu'à mesure qu'ils en approchoient l'eau devenoit plus chaude ; ils jetterent la sonde , qui ne put toucher à fond , quoique la corde eût quatre-vingt quinze brassées de longueur. Pendant qu'ils délibéroient s'ils iroient plus avant , ils s'apperçurent que la poix du calfas de leur caique se fendoit ; & la grande bouche venant tout à coup à faire son fracas ordinaire , ils ne songerent plus qu'à faire force de voiles & de rames pour regagner Santorin ; & certainement ils furent sages , car à peine étoient-ils à mi-chemin , que le grand fourneau venant à jouer avec plus de furie , fit voler en l'air une quantité de grosses pierres enflammées , qui tombèrent à l'endroit même qu'ils venoient de quitter.

Le 26. de Mai de l'année suivante 1709. M. Michel & notre Missionnaire virent eux-mêmes à quatre ou cinq lieues de la nouvelle isle les tourbillons de fumée qui en sortoient , & ils entendirent distinctement comme des coups de tonnerre éclater de ces gouffres souterrains , dont je viens de parler.

En 1710. les lettres de Santorin disent

que la nouvelle isle brûloit encore, qu'elle vomissoit de tems en tems des torrens de feu & de fumée, & que la mer continuoit d'être bouillante.

Celles de 1712. donnoient à l'Isle près de six milles de tour; elles ajoûtoient qu'elle ne croissoit plus; que la furie du grand fourneau étoit calmée, & qu'on n'y entendoit plus les bruits souterrains, dont les environs de l'isle avoient si long-tems retenti: qu'il en sortoit encore cependant quelque fumée, & qu'il en couloit de longues traînées d'une matiere liquide, tantôt jaune, tantôt rouge, & le plus souvent verte, & que la mer en paroissoit teinte à plus d'une lieue.

Pline assure que l'Isle de Santorin même est sortie du fond de la mer; & qui diroit que la plûpart des isles qu'on voit répandues dans tout l'Océan ont eu la même naissance, & qu'elles en sont sorties comme du sein de leur mere, ne feroit une conjecture ni téméraire, ni mal fondée. Quoi qu'il en soit cette digression, toute longue qu'elle est, n'ennuira pas, comme je crois les Lecteurs. Il est tems d'aller rejoindre le Pinque que nous avons laissé en route, & faisant voile pour chercher les Sultanes qui avoient disparu pendant quelques jours.

Ce fut le 29. qu'après avoir doublé le

Cap-Spada , l'Ambassadeur & notre Missionnaire découvrirent vers Serigoto les huit vaisseaux qu'ils avoient désespéré de revoir : on tourna vers eux pour les rejoindre & pour faire avec eux ce qui étoit de plus dangereux dans le voyage. Dès que l'Escadre elle-même apperçût le bâtiment de M. Michel , une des sultanes se détacha des autres , & vint à toutes voiles au-devant de lui , & l'avertit que la flotte l'attendoit ; notre Ambassadeur s'en étant approché , dépêcha le Capitaine du Pinque au bord du Vice-Amiral pour le saluer & lui demander un peu d'eau , dont on commençoit à manquer. Dgianum-Kodja accorda de fort bonne grace tout ce qu'on souhaitoit , & y ajouta un présent de quantité de beaux citrons pour M. Michel. L'Ambassadeur , en reconnoissance , le fit saluer de cinq coups de perriers , c'étoit-là tout l'armement du Pinque : le Vice-Amiral y fit répondre par un coup de canon ; & pour le remercier , on le salua encore par un sixième coup de perrier. Après quoi ce général Turc n'ayant ordre d'accompagner les quatre Barbaresques que jusques à la sortie de l'Archipel , lui & M. Michel se firent avec beaucoup d'amitié leurs adieux mutuels. L'Ambassadeur & notre Missionnaire , de compagnie avec les vaisseaux

Algeriens , voguerent au Sud droit aux côtes de Barbarie.

Sous cette puissante escorte il firent route pendant quelques jours dans la tranquillité la plus parfaite ; mais ils n'en jouirent pas long-tems ; car le vent étant devenu contraire , la mer s'étant enflée , & une furieuse tempête s'étant élevée tout à coup , les vaisseaux Algeriens furent dispersez , de sorte qu'on ne les revit plus depuis. Cependant le Pilote du Pinque ne sçachant plus où il en étoit , on crut certainement périr ce jour-là , si l'orage ne se fût apaisé.

De cette extrémité on passa dans une autre , le vent cessa tout à fait , & il se fit un calme qui dura pendant trois jours entiers ; mais ce qui paroîtra peut-être étonnant , c'est que le vaisseau n'en fut pas moins agité , & voici d'où cela vient. L'impression que les vents ont faite au vaste corps de la mer , rend pendant un certain tems , après une violente tempête , les flots plus insupportables par les grands mouvemens qu'ils ont reçûs ; tantôt ils s'élevent jusques aux nues , tantôt ils rentrent avec impétuosité jusques au fond de la mer. Dans ces agitations si opposées , tout roule , tout se culbute dans le bâtiment , qui ne peut ni avancer , ni reculer ;

ce déplorable état ne peut mieux s'exprimer que par la peinture qu'en fait David au Pseaume 106. * *Dieu commanda, dit-il, & l'esprit d'orage s'arrêta à sa parole ; les flots de la mer alors se souleverent ; ils montent jusques aux cieux , & descendent jusques aux abîmes, Les passagers deviennent plus morts que vifs ; leur ame, saisie de peur, perd toute sa force au milieu de tant de maux ; ils sont agitez & chancellent, comme s'ils étoient ivres ; leur sagesse s'évanouit , & l'art de naviger les abandonne.* Voilà l'état où notre Missionnaire dit qu'on se trouva pendant trois jours ; mais enfin les flots s'étant petit à petit appplanis , on reprit vigueur ; & un vent favorable s'étant élevé , on fut tout à la fois délivré & du golphe de la Sydre , de la tempête & du calme. On alloit si vite qu'on faisoit trois ou quatre lieues par heure , & qu'on eut bien-tôt passé ce qui s'appelle Syrtis Magna & Syrtis Minor : c'est à ce moindre golphe que commence le royaume de Tunis , & que celui de Tripoli finit.

On se trouva ensuite entre la terre ferme à gauche , & l'isle de Cercani à droite , dans un canal où la mer étoit si basse , qu'il y avoit à peine autant d'eau qu'il en

* *Dixit , & stetit spiritus procella ; exaltati sunt fluctus ejus ; ascendunt usque ad cœlos , & descendunt usque ad Abissos. Anima eorum in malis tabescebat ; & moti sunt sicut ebrius sapientia eorum devorata est. Psal. 106,*

falloit au Pinque pour voguer, quoiqu'il n'en prît qu'une brassé & demie; de sorte que pour peu qu'il en eût trouvé moins, il auroit infailliblement échoué, & que c'eût été faire de M. Michel & de son Aumônier.

Pour se tirer d'inquietude ils prirent le large, & ils eurent le plaisir de voir comment se fait la pesche du marsouin; elle est assez curieuse pour n'en pas priver le Lecteur.

La Pesche du Marsouin.

LE mot de Marsouin vient de l'Allemand Mar-schwein, qui veut dire cochon de mer, à cause de la ressemblance de ce poisson avec le cochon. Le marsouin est ami de l'homme, & il se plaît à venir jouer auprès des bâtimens: il aime à prendre l'air & à sauter hors de l'eau, mais d'un saut lent & posé, comme s'il vouloit donner à ceux du vaisseau la satisfaction de le bien voir. La tête sort d'abord de l'eau, puis se montre le corps courbé en forme d'arc, comme on dépeint le dauphin qui n'est vraisemblablement qu'un poisson imaginaire, si on le distingue du marsouin.

La queue est la dernière qui paroît en l'air, lorsque la tête & le reste du corps est
déjà

déjà replongé en mer. En faisant ainsi ces sauts de distance en distance, il tourne ordinairement vers l'endroit d'où le vent doit venir, & les Mariniers se reglent là-dessus, pour juger dans la bonace de quel côté viendra le vent.

Il y a une si grande quantité de ces marsouins dans le port de Constantinople, que quelquefois en sautant à la queue l'un de l'autre, ils retombent dans les caïques qui traversent le port, & deviennent la proie des Bateliers. Mais au reste, quelque ami que le marsouin soit de l'homme, il ne faut pas trop s'y fier. Un Matelot se baignant un jour à la rade de Smyrne, où il y avoit beaucoup de marsouins, un de ces poissons l'ayant rencontré dans son passage, lui emporta la jambe; peut-être que dans la posture où il vit le nageur, il le prit pour un poisson d'une autre espece.

Voici comme les Matelots, tout en voguant, font la pêche des marsouins.

Ils ont au bout d'une longue perche un dard fort pointu, de la figure d'une langue de serpent: les deux fers ou languettes, qui sont aux deux côtez de la pointe, jouent & se resserrent quand on enfonce le dard dans le corps du poisson, & s'élargissent au contraire lorsque le pêcheur retire à lui la perche; de sorte que le dard, par

D d

le moien des deux languettes, tient tellement au corps du marsouin, que plus il se débat, plus il est pris.

A l'autre bout de la perche est attachée une longue corde de quatre-vingt ou de cent brassées; voici l'usage qu'il en fait: le marsouin, lorsque le dard l'a attrapé, se sentant vivement piqué, s'enfonce dans la mer avec furie, & le pêcheur alors lui laisse aller la corde tant qu'il veut; quand il sent que le poisson ne fait plus tant d'effort, affoibli qu'il est par la perte de son sang, dont l'eau de la mer est toute teinte, il retire & ramène à lui la corde peu à peu. Si le marsouin, approchant du bâtiment, fait de nouveaux efforts pour essayer de se défaire du dard qu'il a dans le corps, on lui lâche encore la corde, jusqu'à ce qu'épuisé de sang & de forces il se laisse amener au bord du vaisseau; alors on le souleve en haussant la corde; & sa queue paroissant hors de l'eau, on y jette un nœud coulant qu'on serre fortement, & à force de bras on le tire sur le pont, sur lequel on l'étend parmi les cris de joie des Matelots.

Le marsouin, de la prise duquel notre Missionnaire fut témoin, avoit huit ou dix pieds de longueur; il étoit par le corps de la grosseur d'un homme, & pesoit quatre

cents livres : il avoit quarante-deux dents à la machoire d'en-haut, & autant à celle d'en-bas. Sa peau étoit sans écailles, sa tête longue, les yeux assez petits, à peu près comme ceux d'un cochon : il a sur le cou une ouverture par laquelle il respire, & par où il jettoit encore beaucoup de sang. On le dépouilla, & on lui leva deux bandes de lard ou d'une graisse ferme, & de trois pouces d'épaisseur ; les Matelots la firent fondre, & ils en tirèrent bien pour deux ou trois écus d'huile. On prit les meilleurs endroits de sa chair, qu'on servit à M. Michel & au Pere, qui la trouverent fort insipide, & dont les Matelots, au goût de qui elle étoit, firent grand'-chère.

Après avoir pris ce petit divertissement, M. Michel & lui vers la pointe du jour apperçurent trois grosses barques de Corsaires de Barbarie, qui parurent, en se séparant, vouloir les envelopper ; cependant elles se réunirent bien-tôt après, & commencerent à venir sur eux à pleines voiles : le parti alors qu'ils jugerent le meilleur fut d'arborer le pavillon François pour se faire connoître, dans la pensée qu'on pourroit bien les prendre pour des Maltois, avec qui les Barbatesques sont toujors en guerre. Cela n'empêcha pas qu'elles ne continuassent de venir droit à eux : quelque

inégalité qu'il y eût entre les trois grosses Barques & le Pinque, on se prépara à les combattre, après avoir eu recours à Dieu par l'intercession de S. Antoine de Padoue, dont l'Eglise célébroit la Fête ce jour-là. Les prieres furent exaucées; les Barbaresques s'étant approché du Pinque à la portée du canon, s'arrêtèrent quelque tems, comme pour tenir une espece de conseil; & un moment après se retirerent, & laisserent le petit vaisseau, & ceux qu'il portoit, en liberté de continuer leur route; ce qu'ils firent si heureusement, qu'ils se trouverent le 14. entre l'isle de Malte & la côte de Sufa.

Sur le soir du même jour on découvrit deux vaisseaux qui croisoient entre, l'isle de Lapantelerie & le Cap-Bon: dans la juste crainte qu'on eut d'en être attaquez, on amena toutes les voiles, & on jetta l'ancre près des côtes, où un gros vaisseau ne pouvoit aborder à cause du peu d'eau qu'il y avoit. Le 16. on vit encore les deux Corsaires au même endroit, ce qui fit juger qu'ils attendoient le Pinque au passage: cependant comme on voioit devant soi le Fort de Galipi, on crut qu'en serrant les côtes on pouvoit se tirer d'affaire & gagner la rade de Galipi: on ne se trompa pas; mais avant que d'y arriver on

eut une autre fraieur ; on se vit enveloppé de cinq autres vaisseaux , auxquels il auroit été impossible de résister : le bonheur voulut que c'étoit un vaisseau Genoïs escorté de quatre chaloupes , on le reconnut à sa bannière ; & comme il alla mouiller tranquillement à la rade de Galipi , on y alla de même , & l'on jetta l'ancre sous le canon du château.

M. Michel fit mettre sa chaloupe en mer , & s'y embarqua lui-même ; notre Missionnaire le suivit pour descendre à terre avec lui : c'est ce qu'il mouroit d'envie de faire , pour avoir le plaisir de mettre le pied en Afrique , & de pouvoir dire qu'il l'avoit mis dans les trois parties de notre continent.

La curiosité pensa leur coûter cher à l'un & à l'autre ; car à peine étoient-ils à terre , que s'étant avancez environ deux cens pas pour considerer le pays , ils apperçurent deux Maures courir à eux le sabre à la main ; je ne sçai ce qui seroit arrivé d'eux & de leur vie , si 'un gros chien qui les avoit suivis lorsqu'ils descendirent à terre , ne se fût mis après les deux barbares , se lançant sur eux tantôt d'un côté , tantôt de l'autre : tandis que ces Maures étoient plus occupez à se défendre du chien , qu'à poursuivre les deux Etrangers ; ceux-ci hâterent le pas pour regagner au plus vite leur chaloupe & remonter sur le Pinque.

Dans une visite que M. Michel rendit à l'Aga du château, il se plaignit à lui de l'insulte que les deux Maures venoient de faire & à lui & notre Missionnaire : Monsieur, lui dit l'Aga, ils vous ont pris sans doute pour des Maltois, dont ils font tous les jours ou maltraitez, ou faits esclaves; c'est un grand bonheur que vous aiez échappé du danger où vous étiez d'être saurez; mais soiez tranquilles, je mettrai ordre que rien de pareil ne vous arrive à l'avenir.

Le 17. & le 18. ne paroissant plus de Corsaires, & le vent étant favorable, on mit à la voile, on doubla heureusement le Cap-Bon, & l'on arriva à Porto-Farina, qui n'est qu'à une petite journée de Tunis. Dans la traverse du Cap-Bon à Port-Farine, M. Michel & notre Missionnaire virent sur la côte l'endroit où étoit bâtie l'ancienne Carthage, & où étoit mort le Roi saint Louis, ce qu'ils ne purent voir sans verser des larmes, & sans benir la mémoire de ce Heros Chrétien, qui avec tant de zele, avoit sacrifié son repos & sa vie pour la gloire de Jesus-Christ.

Le Consul François qui réside à Tunis pour la facilité du commerce, avoit donné avis à la Cour du Bey de l'arrivée de Monsieur Michel : le Bey n'étoit pas alors à Tunis, mais il donna ordre au Kyaïa ou

Gouverneur du Port-Farine, de recevoir le Gentilhomme François avec toute sorte de distinction. Il fut logé dans un palais du Roi qui donnoit sur la mer, & il eut tout le tems, aussi-bien que notre Missionnaire, non-seulement de s'y remettre de leurs fatigues, mais même de s'y ennuyer, en attendant quelque vaisseau François bien armé qui les portât en sûreté jusqu'en Provence, en dépit des Corsaires Anglois, dont cette plage étoit couverte.

Enfin il eut nouvelle qu'il étoit arrivé au Cap-Neigre un vaisseau François appelé l'*Entreprenant*, de 56 pieces de canon, qui devoit servir d'escorte à un grand nombre de bâtimens de la Nation chargez de grains. Il ne balança point sur son départ, il se résolut d'aller par terre au Cap-Neigre, tandis que le Pinque tenteroit de s'y rendre par mer. Il fit donc venir de Tunis les chameaux & les chevaux nécessaires pour le transport de ses ballots, & le 6. lui & notre Missionnaire partirent de Port-Farine; ils arriverent le même jour sur le soir à Biserte, c'est l'ancienne Utica, que la mort de Caton a rendue célèbre.

Ce qu'on y trouve de plus curieux, c'est un bras de mer, qui se partageant en deux grands canaux, passe dans deux endroits de la ville, & y forme comme deux ri-

vieres, dont les bords sont proprement garnis de pierres de taille, avec deux quais de part & d'autre. La mer deux fois le jour se décharge à Biserte, & s'avance plus de dix lieues dans les terres, & deux autres fois elle quitte les terres & retourne dans son lit; d'où l'on doit conclure que l'idée qu'on a que la mer Méditerranée n'a ni flux ni reflux, est très-fausse.

On partit le 17. de Biserte avec les deux Spahis ou Cavaliers, que le Kyaïa avoit donné à M. Michel pour l'escorter jusqu'au Cap-Neigre; & après une marche fatigante de treize grandes lieues, on arriva aux Tentes où l'on campa.

On appelle les Tentes une belle & vaste campagne pleine d'excellens pâturages, sans autre village que dix ou douze méchantes tentes où demeurent les Officiers du Bey pour la garde de ses haras de chevaux & de chameaux. Il n'est rien de plus gueux & de plus misérable que ces peuples de Barbarie; ils sont tout nus, & bienheureux qui peut échapper de leurs mains: c'est ce qui fit dire au Kyaïa de Port-Farine que ces François étoient bien hardis d'entreprendre par terre un voyage qu'il n'oseroit faire lui-même. On n'y eut cependant, grace à la Providence, aucune mauvaise rencontre; & le 18. étant sortis des tentes,

on arriva au Cap-Neigre : on y trouva , conformément à l'avis qu'avoit reçu Monsieur Michel , le vaisseau l'Entreprenant.

C'étoit un vaisseau de guerre percé pour cinquante-six pieces de canon , il n'en avoit cependant que trente-huit en état de jouer. Les douze qui faisoient la batterie d'en-bas étoient de vingt-quatre balles ; mais comme il étoit chargé d'une fort grande quantité de bled , le poids de cette cargaison l'enfonçoit tellement dans l'eau , que pour peu que la mer fût agitée , elle couvroit les sabords , & rendoit cette batterie absolument inutile. L'équipage n'étoit que de trois cens hommes , y compris cinquante qui s'étoient échapez des mains des Anglois , & que M. Bouquet , Commandant de l'Entreprenant , avoit réfugié sur son bord : tout cela n'étoit gueres capable de soutenir un combat contre six vaisseaux de guerre Anglois ; cependant M. Michel & notre Missionnaire ne laisserent pas de s'embarquer le 20. d'Août sur ce vaisseau , suivi d'un autre petit navire marchand , du Pinque de Marseille , & de quatorze bâtimens de charges qui n'étoient proprement que des barques. On ne fit gueres que dix-huit à vingt milles ce jour-là , non plus que le 21. où l'on eut une espece de calme ; de sorte que le 22. on

Dd v

n'étoit qu'à dix ou douze lieues en mer à la hauteur du Cap-Rosa , & à la vûe du Fort de Calle, où les François ont un bel établissement pour la pêche du corail, un peu en-deça de ce qu'on appelloit auparavant le Bastion de France, à l'extrémité du royaume de Tunis.

Combat du Vaisseau François l'Entreprenant , contre six Vaisseaux de guerre Anglois le 22. d'Août de l'an 1709.

A peine le jour commençoit à poindre, qu'un petit Mouffe que M. Bouffquet avoit fait monter à la hune pour faire la découverte, s'écria du haut du mât: *Velo, velo, voile, voile.* Quelle route tient-il? demanda le Capitaine. Il vient droit à nous, repartit le Mouffe. La courbure & la convexité de la mer ne permettoient pas encore qu'on le vît de l'étage ordinaire, mais on ne l'apperçut que trop-tôt. Le Capitaine jugea que c'étoit un vaisseau de guerre Anglois, & il ne se trompa point. S'il est seul, dit-il à notre Missionnaire, il n'osera nous attaquer, car jamais navire Anglois n'en attaqua un François seul à seul, & de force à peu près égale; & le voyant cependant continuer de venir droit à son

vaisseau : Comptez, ajouta M. Boufquet, qu'il n'est pas seul, & qu'il est suivi de quelques autres que nous verrons bien-tôt. Sur cela il donne ordre qu'on débarasse le pont & le tillac pour en faire un champ de bataille; il fait attacher des matelats le long des bordages de son vaisseau pour rompre les coups de la mousqueterie ennemie, & pour servir à ses soldats d'une espece de parapet. On pointe les canons dans les sabords; chacun court aux armes, & l'on se prépare au combat.

M. Boufquet pria M. Michel de sortir de son bord, & de rentrer dans le Pinque, ne pouvant pas, disoit-il, exposer une personne de son caractere dans une action, qu'il prévoit devoir être très-périlleuse; & notre Missionnaire lui témoignant le désir qu'il avoit de rester dans le vaisseau pour secourir les blessez, & assister ceux qui seroient en danger de mort: Je vous rends graces, mon Pere, lui dit le Capitaine; j'ai mon Aumônier que cet office regarde; vous êtes celui de M. l'Ambassadeur, il faut le suivre, s'il vous plaît; il fallut donc descendre dans le Pinque avec M. Michel.

Tandis que cela se passoit, l'Anglois s'avançoit à toutes voiles droit à l'Entrepreneur; alors M. Boufquet ordonne au Pilote, qui tenoit le gouvernail, de virer:

D d vj

de bord , & de tourner la proue vers les côtes de la Calle , dans le dessein de s'en approcher toûjours en combattant. Cette manœuvre , qui fut prise pour une espece de fuite par les gens de l'équipage , les indigna d'abord , ne pouvant souffrir qu'un vaisseau François fit une pareille démarche ; mais ils virent bien-tôt que M. Bousquet en sçavoit plus qu'eux , & que sa retraite étoit l'effet d'une grande expérience dans l'art militaire ; il ne laissa pas de leur dire : Messieurs, j'ai à sauver la personne d'un Ambassadeur du Roi, & un convoi de seize bâtimens ; sçachez que cet Anglois qui vient sur nous n'est point seul , & qu'il est soutenu par d'autres que vous ne tarderez pas à découvrir.

A peine avoit-il parlé que le Mouffe cria une seconde fois : *Velo , velo*. Combien sont-ils ? lui cria M. Bousquet. Ils sont cinq , répondit le Mouffe. Alors , sans perdre de tems , Monsieur le Capitaine fait prendre au convoi une avance de quarante à cinquante pas sur son vaisseau , avec ordre de ne pas s'en écarter davantage , & il se mit derriere pour couvrir & le Pinque & les bâtimens de charge.

Le Betford , c'est le nom du vaisseau Anglois , qui avoit paru le premier , s'étant approché de l'Entreprenant à une juste

distance , on commença à se canoner de part & d'autre. L'Anglois envoya le premier sa bordée, M. Boufquet lui envoya la sienne, & tout en combattant gaignoit toujours chemin vers le Fort de la Calle , dont on n'étoit plus qu'à quatre ou cinq lieues. Pendant que l'artillerie des deux vaisseaux faisoit un fracas terrible , l'Anglois sentit bien que la sienne étoit inférieure , & n'étoit pas si bien servie que celle de France ; & croiant l'Entreprenant plus fort en hommes & en canons , qu'il n'étoit en effet , au lieu d'en venir à l'abordage il se retire à quelque distance pour donner le tems aux cinq autres vaisseaux de se joindre à lui. En attendant cette jonction , l'Anglois fit tirer quelques volées de canons sur le convoi & sur le Pinque , où notre Missionnaire n'étoit pas fort à son aise , les boulets sifflant à ses oreilles. Ce fut là une mauvaise manœuvre du Capitaine Anglois , dont M. Boufquet ne manqua pas de profiter pour s'approcher toujours plus du Fort.

Cependant les cinq vaisseaux étoient venus à pleines voiles au secours du Betfort , celui-ci reprit courage , il revint à la charge ; & le feu devint si furieux de part & d'autre , que les côtes , dont M. Boufquet devoit toujours plus proche , rétentissoient du bruit effroyable des deux artilleries. La fumée

qu'elles excitoient étoit si épaisse, que l'air en étoit tout couvert, & que de part & d'autre on combattoit sans se voir; mais quand elle fut un peu dissipée, on apperçut que le Betfort se retiroit, qu'il viroit de bord, & qu'il prenoit le large, soit qu'il ne pût plus tenir contre le feu de l'Entreprenant, soit que quelque boulet lui eût ouvert le flanc.

Cependant les cinq vaisseaux qui n'avoient pas encore canoné de bien près, jugeant par la manœuvre de M. Bousquet que son dessein étoit d'avancer toujours vers le Fort, & d'arriver à la portée du canon de la place, firent des efforts extraordinaires pour l'en empêcher, & essaierent d'envelopper l'Entreprenant; mais il n'éroit plus tems, & ils se trouverent eux-mêmes entre le feu de l'Entreprenant & celui du Fort; de sorte que ne pouvant plus tenir contre les bordées que leur envoioit le vaisseau François, & contre le canon, les bombes, & l'artillerie de la Calle qui les foudroioit, ils furent contraints de se retirer avec précipitation, & de céder la victoire à M. Bousquet, après un combat de six heures d'un seul vaisseau contre six. Le Victorieux entra triomphant dans le Port parmi les acclamations de l'Equipage & de la Garnison.

Ce ne fut pas là la seule gloire de Mon-

ſieur Bouſquet, ſa charité lui en mérita encore une autre plus ſolide. Le lendemain de ſon triomphe il s'éleva une tempête ſi furieufe, que de mémoire d'homme il ne s'en étoit pas vû une pareille ſur ces côtes. Le petit vaiſſeau qui avoit ſuivi l'Entreprenant, ne put tenir contre cet épouvantable ouragan, il échoua, & une roche cachée ſous l'eau le creva & l'entr'ouvrit par le bas, & tout l'équipage étoit ſur le point de périr, perſonne n'oſant ſortir du Port pour aller au ſecours. M. Bouſquet, touché d'un ſi pitoiable ſpectacle, monta ſur ſa chaloupe, & malgré les vagues qui ſembloient devoir l'engloutir, avec un courage à l'épreuve des plus grands périls, va prendre ces pauvres malheureux, les fait entrer dans ſa chaloupe, & leur ſauve ainſi la vie.

La mer étant devenue plus traitable, il vint le 23. d'Août demander à M. Michel ſ'il vouloit s'embarquer avec lui, & qu'il le meneroit en droiture de la Calle en Provence. L'Ambaſſadeur accepta ce parti, malgré le danger qu'il y avoit que l'Entreprenant ne fût encore attaqué par les ſix vaiſſeaux Anglois. M. Bouſquet mit donc à la voile le 24. & M. Michel, qui ne partit que le lendemain ſur un vaiſſeau Coraillier, le joignit le 26. ſur la route.,

640 VOYAGES D'UN MISSIONNAIRE
& s'embarqua avec notre Missionnaire sur
le victorieux l'Entreprenant, en compagnie
de M. Bousquet, qu'il ne falloit que voir
pour nê rien craindre. En effet, selon la
promesse, il les fit entrer heureusement le
premier de Septembre à deux heures après-
midi dans la baie de Toulon.

Notre Missionnaire, après avoir pris un
peu de repos en Provence, se rendit à Rome,
pour y faire imprimer divers Ouvrages, en
faveur & à l'usage de ses chers Arméniens.

F I N



LISTE DES VOYAGES
contenus dans ce volume, avec la
distance des Lieux.

<i>Route de Chamaki à d'Ispahan.</i>		SULTANIA.	<i>Lieues.</i>
C HAMAKI.		Coromdara ,	7.
Javat, sur le Kour près de sa jonction avec l'Araxe.		Dakian-Rakian,	7.
Désert.		Sekfabad ,	8.
Ghermi , à 25 lieues de Javar.		Hitjoup , Carav.	6.
Adnabazar.		Dank ,	6.
Serek.		Sava ,	5.
Olma.		Diafarabad , Carav.	5.
Pirkaib.		Com , 7. De Sultra-	
D'jadabar.		nie à Com ,	5 r.
Echref.		Sinfin ,	10.
Ardeville. De Chamaki à Ardeville 70. lieues.		Kachan ,	5.
	<i>Lieues.</i>	Sadabad ,	12.
Chamaspé ,	1.	Narans ,	5.
Konachir ,	4.	Serdahan , Carav.	5.
Yenohitja ,	5.	Rik , Carav. au Faux-	
Yuzbachi.		bourg d'Ispahan ,	8.
Techtow ,	7.	Ispahan. De Chamaki	
Miana ,	3.	à Ispahan ,	210.
Djamaleya , Caravan-		<i>Route d'Ispahan à Erzerom.</i>	
fara ,	7.	I SPAHAN. <i>Lieues.</i>	
Sertchen , Carav.	7.	Toukti , Carav.	2.
Necpen , Carav.	7.	Rik , village ,	5.
Zangana ,	4.	Sardahan , Carav.	8.
Sultania , 6. De Sultra-		Howr , Carav.	5.
nia à Ardeville	24.	Moufabad , village ,	9.
		Kachan ,	4.
		Padra ,	7.
		Kom ,	9.

642 LISTE DES VOYAGES

	<i>Lieues.</i>
Owa , village ,	8.
Sava ,	6.
Dank ,	5.
Hitjoup ,	7.
Segfabad ,	6.
Hiara ,	4.
Farfahin ,	6.
Sangala ,	8.
Sultania ,	5.
Zangana ,	6.
Nekpen ,	7.
Sertchen ,	8.
Miana ,	8.
Turcoman ,	7.
Hek ,	7.
Adjaga ,	3.
Chibli ,	3.
Tauris ,	6.

159.

Yan ,	9.
Maranda ,	3.
Zounous ,	4.
Halandar ,	8.
Marazar ,	3.
Danouch ,	3.
Dchalana ,	1.
Abraner ,	6.
Naktchvan ,	3.
Melik-Kent ,	8.
Sadarak ,	6.
Toprakala ,	5.
Brivan ,	5.

64.

Edchmiadzin ,	3.
Mazum-Kieu ,	4.

	<i>Lieues.</i>
Eski-Talia ,	5.
Kinek ,	6.
Soubatan ,	4.
Kars ,	4.
Benglehemet ,	5.
Tchatuk ,	4.
Méginghert ,	10.
Corasan ,	4.
Hassan-Cala ,	9.
Erzerom ,	8.

66.

D'Ispahan à Erzerom

289.

Route de Constantinople à Ispahan , par Alep & le Désert d'Arabie.

Route de Constantinople à Alep.

	<i>Lieues.</i>
A Ekin-Adasi ,	44.
A Abidos ,	17.
A Scio ,	50.
A Rhodes ,	67.
A Castel-Rosso ,	30.
A Limasso ,	60.
A Lernica ,	20.
A Tripoli ,	27.
A Laodicée ,	33.
A Alep ,	27.

395.

AVEC LA DISTANCE DES LIEUX. 643

Route d'Alep à Bagdat.

	<i>Lieues.</i>
A l'Etang Salé,	8.
Au premier Puits,	10.
Au second Puits,	9.
Au troisième Puits,	10.
Au quatrième Puits,	10.
A Dter,	9.
Désert,	11.
Désert,	12.
Désert,	11.
A Anna,	10.
Désert,	9.
Désert,	10.
Désert,	11.
Désert,	10.
A Bagdat,	10.
	<hr/>
	150.

[Route de Bagdat à Ispahan.]

	<i>Lieues.</i>
Désert,	8.
A Buhucuz,	7.
A Kazanja,	6.
A Chaharaban,	6.
A Arounich,	10.
A Kiefelrabat,	7.
A Kanaki de Turquie,	7.
A Hazyrchirin,	8.

Entrée en Perse.

A Adgem Kanaki,	8.
A Taki-Ghierai,	6.

A Kirint,	6.
A	6.
A Arnoa,	3.
A	7.
A la R. Karamantcha,	6.
A Brispai,	8.
A Sahana,	11.
A Kengahar,	8.
A Brispé,	6.
A Hanler-Korouk,	6.
A Nené,	7.
A Difabad,	8.
A Sary,	9.
A Mechet,	6.
A Bagh,	7.
A Mekiané,	6.
A Koga,	7.
A	9.
A Tchalifé,	10.
A Ispahan,	10.

220.

De Constantinople à Ispahan 742 lieues.

Route d'Ispahan à la Chine par terre.

- D'Ispahan à Casbin.
- De Casbin à Mechet.
- De Mechet à Herat.
- De Herat à Belk.
- De Belk à Bochara.
- De Bochara à Lyurghenk, Royaume.
- De Lyurghenk à Turpan.
- Le Royaume de Turpan confine avec la Chi-

ne; Belk, chez les Tartares Uzbeghs ou Kal-mouques, est le lieu de la résidence du Roi de Bokara & de Sarmarcand; ce chemin n'est gueres praticable.

Autre Route d'Ispahan à la Chine.

D'Ispahan à Mechet.
De Mechet à Belk.
De Belk à Caboul.
De Caboul à Lahor.
De Lahor à Serhend.
De Serhend à Djahanabad.
De Djahanabad à Agra, capitale du Mogol.
D'Agra à Ilabas.
D'Ilabas à Benaris.
De Benaris à Patana.
De Patana. à Nckpal
De Nckpal à Boutand.
De Boutand à Siling ou Selenga.
De Selenga à Peking, capitale de la Chine.

Selenga est à l'entrée de la Chine; de Boutand à Selenga il y a cinquante jours, de Selenga à Peking cinquante jours. Les Arméniens mettent huit mois d'Ispahan à Selenga; on parle Turc sur cette route, & elle est fréquentée.

Boutand est le lieu de la résidence du Lama-Lamazin, Grand Patriarche des Tartares. Les Caravanes des Arméniens se rendent à Boutand, & on peut rester avec eux à Selenga & y apprendre le Tartare.

Si de Caboul on laisse Lahor au Midi pour tirer vers le Septentrion après cinquante jours de marche, on trouve une chaîne de montagnes, qui se joignant au Mont-Caucase, s'étendent jusqu'à la Chine. Le pays est habité par des Eucples que les Mahometans appellent Kafyr, c'est-à-dire Infidèles. Ils sont grands ennemis des Mahometans; & quoiqu'Idolâtres, ils aiment les Chrétiens; on trouve même parmi eux quelques vestiges de Christianisme.

Route à la Chine, de Moscou par la Siberie.

De Moscou à Tepol, capitale de Siberie.
De Tepol par eau jusqu'à deux jours de Janissea; les deux jours se font par terre.

AVEC LA DISTANCE DES LIEUX. 645

De Janiffca jufqu'au Lac Baikal , on y va en traîneau fur le Fleuve glacé.

Du Lac Baikal à Selenga en quatre jours.

De Selenga à Pekin en cinquante jours.

Ce chemin eft facile & fréquenté , fur-tout fi on le fait fur la fin de l'efté. On a cette route d'une lettre écrite de Pekin, 4. Novemb. 1700. par un Pere Jefuite qui avoit fait ce voyage.

Route d'Iſpahan à Hamadan.

D'Iſpahan à Tcheheſſya, carav.

De Tcheheſſya à Mriegazombé , carav.

De Mriegazombé à Tchai , village.

De Tchai à Dour , vil.

De Dour à Ghiulpekan, ville.

De Ghiulpekan à Mikian , village.

De Mikian à Bagh, carav.

De Bagh à Cheherghierd, ville.

De Cheherghierd à Sacour , village.

De Sacour à Dizabad , village.

De Dizabad à Tiché , village.

De Tiché à Hamadan.

Route d'Iſpahan à Tauris.

D'Iſpahan. Lieues.

A Ghez , carav.	3.
De Ghez à Aga-Kamal 1°.	5.
A Aga-Kamal 2°.	6.
A Kohrou ,	7.
A Kachan ,	7.
A Siffin ,	6.
A Cachimabat ,	6.
A Com.	6.
A Jaſarabat ,	6.
A Sava ,	5.
A Dank ,	5.
A Kochkari ,	3.
A Araſan ,	7.
A Sekſabat ,	3.
A Hiarek ,	4.
A Rakian ,	4.
A Koromdaré ,	7.
A Sultania ,	6.
A Zangana ,	6.
A Nikba ,	6.
A Sardahagh ,	4.
A Dgiamalava ,	7.
A Miana ,	4.
A Turcoman ,	7.
A Kaſarchiman ,	3.
A Tekmedach ,	3.
A Hadgiaga ,	3.
A Vaſmich ,	4.
A Tauris ,	3.

646 LISTE DES VOYAGES

Route de Tauris à Erivan.

DE TAURIS.	Lieues.
A Sofian ,	6.
A Maranda ,	4.
A Alemghiergher,	8.
Au Vieux Julfa.	3.
A Abraner ,	4.
A Naktchivan ,	3.
A Rarabaglar ,	5.
A Kalifakicnti ,	3.
A Sédéré ,	5.
A Vedi ,	3.
A Ardacher ,	3.
A Erivan ,	3.
	<hr/>
	50.

Route d'Erivan à Erzerom.

D'ERIVAN.	Lieues.
A Edchmiadzin ,	3.
A Talich ,	5.
A Talyn ,	5.
A Kochavank ,	5.
A Soubattan ,	4.
A Kars ,	6.
A Makfoudchouk,	4.
A Karakala ,	5.
A Bardouz ,	6.
A Tomazdan ,	4.
A Tfaridzak ,	6.
A Badigevan ,	6.
A Aha ,	3.
A Erzerom ,	6.
	<hr/>
	68.

Route d'Erzerom à Tocat.

D'ERZEROM.	Lieues.
A Iliadgé ,	3.
A Yerghiam-Mafur ,	5.
A Dgian-Iran ,	5.
A Masat ,	6.
Copouz ,	5.
A Hindi ,	3.
A Hawdgiouch ,	6.
A Dchiftligh ,	4.
Campez ,	7.
A Zagapa ,	8.
A Ova-ô-Afbeder ,	4.
A Andrès ,	5.
A Hadgi-Mourad ,	6.
Campez ,	7.
A Almous ,	8.
A Kiaki ,	6.
A Tocat ,	<hr/>
	$\frac{1}{2}$

88 $\frac{1}{2}$

Route de Tocat à Constantinople.

DE TOCAT.	Lieues.
A Terkal ,	6.
A un Caravanfara ,	6.
A Amasie ,	6.
A Turluk ,	6.
A Hadgi-Keu ,	5.
A Ofinantgik ,	8.
A Hadgia-Hamza ,	6.
A Foffia ,	8.
A Humerli ,	6.
A Karadgeran ,	9.

AVEC LA DISTANCE DES LIEUX. 647

	<i>Lieues.</i>		<i>Lieues.</i>
A Teherkech,	5.	A Abydos,	15.
A Bayndar,	5.	A Tenedos,	14.
A Ghérédé,	5.	Au Cap Baba,	14.
A Bolu,	9.	A Scio,	23.
A Duztché,	9.	A Nicaria,	23.
A Handak,	9.	A Nio,	40.
A Karyrtgi-Keu,	6.	A la Sude,	40.
A Nicomedie,	9.	Au Golphe de la	
A Herekie,	6.	Sydre,	134.
A Kartal,	7.	A Lebedi,	67.
A Scutari,	4.	A Zerbi,	84.
A Constantinople.		A Cercani,	23.
	140.	A Galipi,	33.
Le voyage d'Isbahan		Au Cap Bon,	14.
à Constantinople par		A Port-Farine,	23.
cette route n'est que de		A Biserte,	8.
492 lieues		Aux Tentes,	13.
<i>Route de Constantino-</i>		Au Cap Negre,	10.
<i>ple à Marseille par</i>		A la Calle,	13.
<i>la Barbarie.</i>		A Bone,	13.
DE CONSTANTINOPLE		A Toulon,	187.
à Marmora,	29.	A Marseille,	10.
			<u>835.</u>

FAUTES A CORRIGER.

Page 6. ligne dernière, lisez *Alolia*. p. 7. l. 13 s'entend.
 p. 10. l. 27 tarderent. p. 11. l. 12 en toms de guerre.
 p. 26. l. 2. ce qui leur fait. p. 43. l. 15. d'Isphahan. p. 55.
 l. 14. ce Paradis. p. 94. l. 11. Princes de Tartarie. p. 117.
 l. 6. Tomans. p. 122. l. 7 sur les ruines. p. 183. l. 8. déroger
 à sa qualité. p. 207. l. 8. mal digerez. p. 211. l. 14. diverses.
 p. 214. l. 11. le gagnent. p. 245. l. 15. & de distinction.
 p. 249. l. 20. de ses gens p. 277. l. 8. observent. — l. 24.
 du mouçon. p. 288. l. 25. capitation. p. 301. l. 5. retirerai.
 — l. 18. paralleles. p. 305. l. 24. ce qui lui rehoit.
 p. 316. l. 9. le demandoient. p. 320. l. 2. leur avoient.
 p. 325. l. 20. du Moulla p. 314. l. 15. étoient enveloppez.
 p. 336. l. 15. aucune issue. p. 360. l. 9. si l'on n'y avoit.
 p. 369. l. 9. semblent. p. 394. l. 21. partie meridionale.
 p. 410. l. 17. constitution. p. 418. l. 10. plus fort. p. 446.
 l. 23. la pauc. p. 454. l. 22. il y avoit. p. 476. l. 26.
 quoi qu'inconnu & Mahometan, je suis. p. 489. l. 29. &
 30. *della maraviglie, della natura*. p. 492. l. 3. & au trente-
 trois. p. 405. l. 10. l'on n'y a. p. 525. l. 10. couvrent. p. 539.
 l. 14. crucis. p. 578. l. 9. Roi. p. 579. l. 8. Amurat. p. 618.
 l. 19. observet. — l. 29. on n'avoit.

